

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET
PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

JUILLET 1755.

Tome III.



A PARIS;
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

AVERTISSEMENT.

Quelques personnes paroîtront surprises de ce qu'on a changé le caractere de ce Journal; mais les autres s'appercevront qu'on a déféré à leurs avis. Ainsi c'est donc pour complaire au plus grand nombre des Lecteurs, qu'on a pris le parti de se servir d'un caractere plus gros que celui qu'on avoit employé jusqu'alors. On desireroit satisfaire ces mêmes Lecteurs sur d'autres articles qu'ils ont demandés, mais ils doivent sçavoir que chaque Ouvrage périodique a ses bornes, & qu'il n'est pas permis de les passer.

On ne négligera cependant rien de tout ce qui pourra rendre ce Recueil utile & intéressant. On a déjà même vu que nous y avons ajouté des gravures, & que les pieces dont le second volume est composé, sont beaucoup supérieures à celles qui sont insérées dans le premier volume. Les correspondances qu'on établit dans

les pays étrangers, nous fourniront le moyen de faire part au public des obſervations curieuſes qu'on aura faites, ſoit dans la Médecine, ſoit dans la Chirurgie ou la Pharmacie. On ſe diſpoſe auſſi à donner les Theſes qui paroiſſent les plus intéreſſantes, & qu'un grand nombre de perſonnes nous demandent. On invite de nouveau les grands Maîtres de l'Art, & on les ſupplie même de vouloir bien nous communiquer leurs productions, & de regarder ce Journal comme une jeune plante qui ne peut croître que par leurs ſoins, ou plutôt c'eſt un enfant qui naît, on les prie de vouloir bien l'adopter.





RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Obſervations de Médecine.

OBSERVATION

Sur les Pierres de la Véſicule du fiel.

Par M. Varnier, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, de la Société Royale des Sciences & de la Société Littéraire de Châalons.

A Vitry-le-François, le 23 *Mai* 1755.

LEs reins, les ureteres, la veſſie, ne ſont pas les ſeules parties du corps humain dans leſquelles on a découvert des pierres : on en trouve auſſi dans la véſicule du fiel. Leur

présence occasionne des maladies d'autant plus difficiles à traiter, qu'on en ignore souvent la véritable cause. Ce n'est que par des expériences continuées que je suis venu à bout de connoître les symptômes de cette maladie, & de trouver les moyens de la guérir. Je pourrois rapporter un grand nombre d'observations à ce sujet, mais je m'arrêterai seulement à quelques-unes qui me paroissent suffisantes pour faire connoître cette maladie, & pour indiquer les moyens de la traiter avec succès.

Ire. OBSERVATION.

Le fils du sieur Dominé, Clerc de Ville de Vitry-le-François, âgé de 22 ou 23 ans, fut attaqué, en 1739, d'une maladie dont les Médecins qui furent appellés ne purent découvrir la cause. Ce jeune homme tomba dans un marasme affreux, & la couleur de sa peau devint d'un brun olivâtre. Il sentoit une douleur continuelle plus ou moins vive au côté droit, un peu au dessus de la pointe de la côte flottante où il y avoit un enfoncement bien sensible en segment de sphere. Le malade d'ailleurs vomissoit assez fréquemment, & son pouls étoit fébrile, petit & serré.

Les parents du jeune homme, ennuyés de voir le peu de succès des remedes que dif-

férents Médecins lui avoient ordonnés, le menerent chez Mademoiſelle de Giſaucour, qui depuis long-temps exerce la Médecine pour les pauvres *. Cette Demoiſelle, qui ne pouvoit pas mieux connoître la véritable cauſe de la maladie que des Médecins, lui indiqua des remedes au haſard, & lui conſeilla, entre autres, de prendre de l'infuſion de ſauge & des lavements d'urine chaude & récente.

Trois ou quatre jours après, ſoit par l'effet des lavements, ſoit par l'ébranlement de la voiture, il lui prit une diarrhée ſéreuſe, par le moyen de laquelle il rendit une prodigieuſe quantité de petites pierres globuleuſes de la groſſeur du plomb à perdrix, & de couleur griſe. Ces pierres ſurnageoient dans le baſſin, & il y en avoit de l'épaiſſeur du doigt. Ce qui eſt arrivé à différentes repriſes, ſur-tout en rendant les lavements d'urine.

On me fit appeller dès la premiere évacuation, & ſurpris de ce phénomene, je fis prendre de ces pierres qu'on lava, & que je fis enſuite ſécher. Leur légéreté, leur couleur de gris muſc & leur facilité à s'enflammer, me firent juger qu'elles ne pouvoient provenir que de la véſicule du fiel. Ainſi je penſe qu'on peut regarder la cou-

* Le château de Giſaucourt eſt à huit lieues de Vitry, du côté de S. Menhauld.

leur bazannée de la peau, une douleur fixe à la hauteur de la véſicule du fiel, le dégoût & le vômiſſement, comme des ſymptômes qui annoncent ordinairement des pierres dans la véſicule du fiel.

Depuis ces évacuations le jeune homme a été entiérement guéri.

IIe. OBSERVATION.

La veuve Hocquet, perruquiere, demeurant à Vitry-le-François, fut attaquée en 1748 d'une jauniſſe univerſelle, accompagnée de douleurs conſidérables à la hauteur de la véſicule du fiel, d'une tumeur ſenſible au dehors, d'une difficulté d'aller à la ſelle, &c.

Sa jauniſſe augmentoit toutes les fois qu'elle ſe couchoit du côté droit. L'exemple du jeune homme que j'avois vu quelques années auparavant, me fit ſoupçonner que la maladie de cette femme pouvoit être occaſionnée par la préſence d'une ou de pluſieurs pierres dans la véſicule du fiel. En conſéquence je lui fis prendre les mêmes remedes que le malade dont j'ai parlé dans l'obſervation précédente, & j'eus la ſatisfaction d'en voir les heureux effets en moins de 15 jours. La malade a été parfaitement guérie, & n'a point eu de rechûte C'eſt ce qui eſt encore arrivé a pluſieurs au-

tres personnes attaquées du même mal, & que j'ai traitées de la même maniere.

IIIe. OBSERVATION.

Le fait que je vais rapporter est encore plus singulier que les deux précédents, puisque la personne attaquée de la même maladie n'en avoit aucun symptôme.

La femme du sieur Fossé, perruquier, d'un tempérament sec & maigre, quoique d'une humeur naturellement gaie, eut en 1754 * une toux assez violente qui lui continua jusqu'à la mort. Elle ressentoit, outre cela, une douleur très-vive au bas des fausses côtes du côté gauche, avec une autre douleur à l'hypocondre du même côté. Il s'étoit joint à ces accidents une grande difficulté de respirer, une fievre continue avec redoublement, des picotements entre les deux épaules, sur-tout lorsqu'elle toussoit, une insomnie, des foiblesses assez fréquentes, & une chaleur extraordinaire à la région épigastrique. Enfin la malade ne pouvoit se tenir couchée sur le côté droit. Après avoir resté quatre mois dans ce triste état pendant lesquels on la traita comme poitrinaire, elle mourut.

Comme cette femme se croyoit grosse, elle avoit ordonné l'ouverture de son corps

* Elle étoit alors âgée de 39 ans.

apres ſa mort. Quoique je ne l'euſſe point traitée dans ſa maladie, je voulus être préſent à l'ouverture du cadavre.

On ne trouva point de fétus; mais l'inteſtin jejunum étoit extrêmement gros & rempli de vents; le pancréas & le méſentere étoient pleins de glandes ſcrophuleuſes. Le foie étoit ſain & d'une bonne conſiſtance; mais la véſicule du fiel ſe trouva prodigieuſement groſſe & remplie de 21 petites pierres pyramidales en maniere de trochiſques. Elles ont quatre angles ſaillants & quatre faces plattes & polies. La hauteur de chaque de ces pierres, en meſurant du ſommet à la baſe, eſt de cinq lignes juſtes. La couleur eſt d'un jaune brun, mais le noyau eſt beaucoup plus brun, & eſt formé par des aiguilles droites, qui paroiſſent être dirigées en rayons de la circonférence au centre, à peu près de la même maniere que les prétendues pierres de foudre ou les bols de régule martial. Ces pierres ſont légeres, & nagent ſur l'eau. J'en ai pris deux au haſard pour les peſer, & je les ai trouvées du poids de 30 grains.

On paſſa enſuite aux poumons, & on s'apperçut que le droit étoit tout ulcéré. Le péricarde étoit rempli de beaucoup d'eau.

Il y a lieu de croire que les pierres ne ſe ſont pas formées tout-à-coup, & quel-

les ne ſont parvenues à ce volume conſidérable que par ſucceſſion de temps. La bile ne coulant plus, toutes les fonctions ſe ſont perverties, & ce déſordre a occaſionné tous les accidents dont on a parlé ci-deſſus.

Je conſerve quelques-unes de ces pierres, ainſi que de celles dont j'ai fait mention dans la premiere obſervation. J'oubliois d'ajouter qu'elles ſont extrêmement friables.

OBSERVATION

Sur une Veſſie qui ſe portoit juſques dans l'épigaſtre.

Par M. le Clerc, D. M.

De Blois, le 6 Mai 1755.

II. Un homme âgé d'environ 70 ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, menoit une vie ſédentaire. Il étoit privé de la vûe depuis ſix ans. Cet homme qui n'avoit jamais reſſenti de douleur particuliere dans la région du bas-ventre, ſe ſentit tout-à-coup frappé d'une ſorte de *mal-aiſe*, à la ſortie d'un repas où il n'avoit pas fait d'excès. Il prétendit que cette incommodité ſubite ne pouvoit provenir que d'un gonflement d'eſtomac qu'il crut diſſiper en buvant deux verres d'eau fraîche.

Pendant les cinq premiers jours qui suivirent cet accident, il s'apperçut que son ventre étoit constipé & que le cours des urines s'étoit ralenti, sans cependant causer de douleur ni de chaleur dans les parties destinées à cette secrétion. Mais au bout de ce temps elles s'arrêterent, & causerent une ardeur des plus violentes dans l'uretre. Le sixieme jour le malade, qui n'avoit cependant ressenti aucun mouvement de fievre, fit appeller le Médecin.

Il lui prescrivit pendant deux jours une diete très-sévere, & lui ordonna des boissons rafraîchissantes, lui fit faire plusieurs saignées, & le mit à l'usage fréquent des lavements émollients & laxatifs. Tous ces différents moyens ne produisirent aucun effet.

Le onzieme jour le malade fut agité, sa respiration devint difficile, la fievre se fit sentir avec violence, & fut accompagnée de tension dans les muscles de l'abdomen, d'une soif excessive, d'inquiétude dans les parties précordiales, de dégoût & de noirceur sur la langue. Ces différents accidents déterminerent le Médecin à avoir recours aux remedes généraux. Il ordonna donc les potions laxatives, insista beaucoup sur les délayants, & fit mettre des topiques émollients & anodyns sur les muscles du bas-ventre. Ces remedes occasionnerent quelqu'évacuation par bas, & le cours des urines devint

ſi libre qu'il s'en forma un écoulement involontaire.

On s'apperçut alors qu'il y avoit dans l'hypogaſtre une tumeur dure, de caractere indolente, & qui excédoit le baſſin de deux bons travers de doigt. Cette découverte obligea de continuer l'uſage des topiques dont on s'étoit déjà ſervi. La fievre qui continuoit toujours ne cauſa cependant aucun délire au malade. Ses urines qui étoient d'abord crues, extrêmement claires, dépoſerent dans la ſuite un ſédiment blanc & aſſez copieux.

Les accidents loin de diminuer, augmenterent encore, & la tumeur devint à un tel point, qu'elle occupa ſucceſſivement en moins de dix jours les régions ombilicale & épigaſtrique. Le malade reſſentit alors des douleurs vagues au bras, à la cuiſſe & à la jambe gauche, & perdit enfin la vie le deux de Février, après avoir reſté 20 jours dans cet état.

Comme cette maladie parut extraordinaire, on demanda l'ouverture du bas-ventre. L'extérieur parut vaſte & grand, les téguments ne ſe trouverent point infiltrés, mais l'épiploon étoit entiérement lacéré. On découvrit la veſſie qui occupoit les régions ombilicale & épigaſtrique, & qui étoit remplie d'environ trois chopines d'une liqueur trouble, mais ſans mauvaiſe odeur.

Elle étoit adhérente par ſa partie antérieure à la lame interne du péritoine qui recouvroit les régions hypogaſtrique, ombilicale & épigaſtrique. Elle flottoit par ſa partie poſtérieure ſur les inteſtins qui parurent d'une couleur bleuâtre & gangrenée. Le bas-ventre étoit d'ailleurs dépouillé de cette ſéroſité balſamique qui humecte les parties que cette région contient. Le col de la veſſie qu'on eut de la peine à détacher étoit dur & skirrheux, & à la place de ſphincter, il y avoit un rebord preſque cartilagineux, de figure ronde, qui par la preſſion du corps de la veſſie permettoit la ſortie de l'urine. Les glandes proſtates étoient d'un volume conſidérable; les reins avoient la figure ordinaire, mais fort gros & parſemés dans leurs ſurfaces d'une infinité de petites taches blanches ou ganglions tuberculeux, de la figure & de la groſſeur d'une lentille.

Ces viſceres étoient outre cela durs, skirrheux dans leur ſubſtance corticale & enflammés; mais ils étoient un peu plus mols dans la ſubſtance médullaire, à la réſerve du rein droit. On y apperçut viſiblement dans le baſſinet quelques gouttes de pus de couleur cendrée qui étoient entrées dans l'uretere, dont le canal permettoit d'y introduire la ſonde la plus groſſe. Les autres viſceres n'offrirent rien de particulier.

OBSERVATION

Sur une puſtule périodique au doigt.

Par M. Hoin, Chirurgien juré à Dijon.

Le 20 Mai 1755.

III. Au commencement du mois de Novembre 1726, un jeune homme qui s'étoit piqué légérement avec une épingle, près de la racine de l'ongle du doigt index de la main gauche, porta ce doigt par un eſprit de libertinage dans les parties naturelles d'une fille, qui n'étoit ſoupçonnée d'aucun mal vénérien, & qui a même toujours ſoutenu qu'elle n'en avoit jamais été atteinte. Elle attendoit ce jour-là ſes regles qui parurent en effet le lendemain.

Il ſurvint le même jour au doigt du jeune homme une petite puſtule de la groſſeur d'un pois à l'endroit de la piquure. Elle ſuppura pendant quatre jours, & ſe deſſécha d'elle-même. Le mois ſuivant le mal revint, & diſparut de même; ce qui arriva réguliérement tous les mois dans le temps que la fille avoit ſes regles. La puſtule ne revenoit pas toujours à l'endroit de la piquure, mais quelquefois à deux ou trois lignes de diſtance, & toujours ſur le dos, ſoit de la ſeconde, ſoit de la troiſieme phalange du même doigt.

Au commencement de Mai 1728, mon pere fut appellé pour traiter cette tumeur. Il la fit ſuppurer avec l'emplâtre diachylon & la vieille thériaque. Malgré cette opération, le mal qui avoit cédé aux remedes revint un mois après. Alors mon pere employa les médicaments attractifs, qui déterminerent une ſuppuration abondante. Il brûla enſuite pendant pluſieurs jours, le matin, avec la pierre infernale, le fond de la puſtule qui n'attaquoit que la ſuperficie de la peau, & le ſoir il couvroit la partie affligée avec un peu d'onguent mercuriel. Le malade fut ſaigné, & purgé une fois ſeulement.

Le mois ſuivant la puſtule ne reparut pas, & depuis cet inſtant, le jeune homme a été délivré de cette incommodité, ſans qu'il lui ſoit arrivé aucun accident dans d'autres parties, ſoit intérieures, ſoit extérieures. Il jouiſſoit encore en 1734 d'une parfaite ſanté.



SUITE

De l'Observation sur un Ptyalisme scorbutique, inséré dans le Journal de Mai, pag. 327.

IV. Le malade dont il est fait mention dans cette observation, est toujours dans un état des plus tristes. Au commencement d'Avril dernier, il avoit fait usage avec succès des sucs de plantes antiscorbutiques, âcres & apéritives, telles que le cresson de fontaine, le becabunga, le cerfeuil, la pariétaire, mêlées avec le lait de vache, environ deux cuillerées sur un demi-septier de lait. Il en prenoit deux fois par jour, & n'usoit d'autre nourriture que du lait en bouillie. Ces remedes lui donnerent tant de soulagement, qu'on pouvoit se flatter d'une guérison prochaine, puisque la salivation étoit réduite à un tiers; que le malade se levoit & reprenoit des forces; que le mal de tête étoit considérablement diminué; que la fievre se faisoit à peine sentir; que les boutons s'étoient totalement cicatrisés par le moyen d'un pansement méthodique, dans lequel on n'employoit qu'un simple digestif, & qu'ils ne laissoient qu'une couleur rouge à la peau. A l'égard de ceux du visage, ils ont été

plus difficiles à guérir, puisqu'il en subsiste encore une partie sur le nez.

Ce calme heureux n'a duré que quinze jours, & les mêmes symptômes se sont faits ressentir ensuite avec la même violence qu'auparavant. La salivation est revenue au même degré, & continue toujours; la fievre a reparu avec des redoublements considérables, & à chaque redoublement, le malade vomissoit, & le mal de tête augmentoit.

Ces accidents ont fait varier les remedes, suivant les différentes indications & l'exigence des cas. On a eu recours au quinquina, qui, dans des temps, a paru apporter du soulagement, & dans d'autres, a semblé augmenter le mal. Les changements qu'on a faits dans la préparation des médicaments n'ont été suivis d'aucun effet salutaire. Le malade s'est fait transporter hors de chez lui pour éviter la chaleur continuelle de son four, qu'on regardoit comme une des causes qui pouvoit augmenter l'intensité des matieres morbifiques, & occasionner une fonte plus considérable du sang, en augmentant l'éretisme. La salivation qui s'étoit comme supprimée, avoit reflué vers l'estomac, ce qui produisit d'autres accidents qui firent craindre pour le malade. Il eut alors un étouffement & une oppression considérables, la fievre devint plus aiguë, mais le retour du ptyalisme a fait disparoître ces accidents.

Les changements que le malade éprouve ſucceſſivement du bien au mal, font craindre qu'il ne ſurvienne encore de nouveaux accidents juſqu'à ſon parfait rétabliſſement. Depuis quelques jours, il eſt beaucoup mieux; ſon ſang paroît toujours être très-fluide; les ſueurs ſont preſque continuelles, & elles proviennent autant de la foibleſſe du malade que de la fievre qui ſubſiſte toujours, quoique moins conſidérable. Les urines dépoſent aſſez abondamment. Le ſommeil dont le malade jouit de temps en temps le dédommage un peu des fatigues qu'il ſupporte d'ailleurs.

Il fait actuellement uſage du petit lait avec le ſuc des plantes anti-ſcorbutiques, qui, joints au régime & à d'autres remedes appropriés, pourront ſoulager le malade. On en rendra compte dans la ſuite.

A l'égard de la femme dont on a parlé dans le Journal d'Avril & de Mai, elle eſt morte ſans avoir pu être ſoulagée, de la maladie dont on a fait la relation.



SENTIMENTS

Des Auteurs de la Bibliotheque raisonnée, sur les Dissertations de M. Sauvage, concernant la fievre & l'inflammation.

A Naples, 1752, traduit de l'Italien.

V. Nous ne croyons pas devoir parler ici de l'hémastatique de M. Hales, qui est connue de tous les sçavants, depuis l'année 1727, ni des annotations qui y ont été ajoutées par M. Sauvage *. Nous nous contenterons seulement de dire que ce dernier a joint à cet ouvrage un grand nombre de calculs & d'expériences appropriées au sujet. M. Sauvage s'est rendu si célebre par ses découvertes, qu'il n'a pas besoin des éloges qu'il mérite d'ailleurs, par rapport à ses annotations. Plein de l'esprit géométrique, éclairé de l'algebre, naturellement ennemi du faux, du douteux, de l'hypothese même, il nous a dévoilé de la maniere la plus véritable & la plus précise le mouvement du sang dans l'état naturel. Il

* Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Professeur de Médecine & de Botanique, & correspondant des académies impériales d'Allemagne (*Natur. Cur.*) de Florence, de la société royale de Londres, de l'académie royale de Berlin, d'Upsal, &c.

nous explique aussi comment ce mouvement venant à se déranger, produit l'inflammation & la fievre. Nous allons présenter un extrait de ce que M. Sauvage a trouvé de nouveau en Médecine, & c'est une justice que nous devons à la vérité.

Bellini nous avoit donné une théorie de l'inflammation, qui ne trouva que trop de sectateurs. Voici comme il s'exprimoit : » Si une partie de nos arteres est obstruée, » le sang fera effort contre l'obstacle à pro» portion de la résistance qu'il trouve, d'où » il s'ensuivra l'inflammation. La voie par » laquelle le sang passe, se trouvant plus » courte, le sang voudra alors accélerer » son mouvement, rouler plus rapidement » dans le reste des vaisseaux libres ; ce qui » produira la fievre «. Cet auteur, demi-géometre, débita cette théorie avec tant de bonne foi & avec une sorte d'enthousiasme si pathétique, qu'un grand nombre de personnes se laissa persuader ; & Boerhave lui-même n'a pas sçu se mettre en garde contre cette erreur, que M. Sauvage combat avec succès.

Il commence d'abord par démontrer que l'inflammation ne provient pas d'un simple empêchement dans les vaisseaux ; mais qu'il nous soit permis d'exposer ici sans géometrie ses raisonnements, qui sont trop bien fondés pour en avoir besoin.

Qu'on bouche, dit M. Sauvage, le tuyau ou la canule d'une ſeringue, & même pluſieurs, ſi l'on veut, cela eſt indifférent : qu'on preſſe enſuite avec la même force le piſton, on verra que le mouvement de l'eau n'en eſt pas accéleré, mais qu'il eſt retardé dans les tuyaux ou les parties qui reſtent libres, de même qu'il l'eſt dans le corps de la ſeringue. Ce ſyſtême paroît naturel. L'eau couloit avec liberté, & par conſéquent avec violence par un tuyau ouvert. Elle rencontre dans un tuyau obſtrué une nouvelle réſiſtance, qui l'oblige à ſe refouler ſur le derriere, c'eſt-à-dire, à réſiſter au piſton. Ainſi la force qui pouſſe ce piſton demeurant la même, l'eau perdra dans la ſeringue de ſa vîteſſe, à proportion de la réſiſtance qu'elle trouve de la part de cette même eau que le piſton devoit pouſſer en avant ; la vîteſſe du piſton ne pourra qu'en être diminuée, à moins que par quelque autre cauſe, le piſton ne reçoive une force nouvelle, propre à ſurmonter la réſiſtance qui s'eſt oppoſée à ſon mouvement.

Mais voici en quoi conſiſte l'erreur de Bellini, & de pluſieurs grands hommes qui ont ſuivi ſon raiſonnement. Leur piſton eſt le cœur ; la ſeringue eſt l'aorte ; & les tuyaux ſont les arteres qui en partent. Ils avoient exactement obſervé que le mou-

vement du cœur augmente, & que le ſang roule avec plus de vîteſſe dans les arteres, voiſines de celles qui ont été liées, ou dans leſquelles il s'eſt fait une obſtruction ſubite. Leur erreur vient uniquement d'avoir cru que cette nouvelle vîteſſe provenoit méchaniquement de cette obſtruction, au lieu qu'elle n'eſt produite que par un nouvel effort que fait le cœur, qui cherche toujours par quelque cauſe que ce ſoit, à forcer le paſſage, & qui, pour cette raiſon, fait des efforts qu'un piſton inanimé ne fera jamais.

La ſeconde erreur de Bellini conſiſte à croire que la fievre ou l'accéleration du mouvement du ſang eſt produite méchaniquement par les obſtructions qui bouchent une partie des canaux par où le ſang doit circuler. » Soit, dit-il, une quantité
» déterminée de ſang qui doive couler par
» un nombre déterminé de canaux, par
» exemple par quatre; ſi on vient à boucher
» un de ces canaux, le ſang ne faiſant que
» le même nombre de circulations, roulera
» d'autant plus vîte par les trois autres ar-
» teres libres «.

Bellini a pris pour une conſéquence de la force ordinaire du cœur, ce qui n'arrive qu'en conſéquence des efforts nouveaux qu'il fait; car enfin, le ſang ne peut acquérir aucun nouveau degré de vîteſſe

par l'obſtruction des vaiſſeaux. L'effort que fait le cœur contre une artere obſtruée ou liée, ſe conſume à la dilater ou à en rompre les tuniques, & non à augmenter la vîteſſe du ſang dans les canaux libres. Bien loin que l'obſtruction puiſſe augmenter la vîteſſe du ſang, elle n'eſt capable au contraire que de la diminuer, parce que la réſiſtance enleve toujours une partie de la force, & que le cœur affoibli par cette réſiſtance, ne peut communiquer au ſang la vîteſſe ordinaire. Bellini avoit fort bien reconnu que la ſaignée accélere le mouvement du ſang, en ôtant la réſiſtance qu'il rencontre à l'extrêmité des arteres : comment put-il enſuite ſe mettre dans l'eſprit qu'une réſiſtance extraordinaire pût produire précisément le même effet que produit la diminution de la réſiſtance ordinaire ? Il a cependant enſeigné que ces deux cauſes diamétralement oppoſées entr'elles, augmentent également le mouvement du ſang, & pluſieurs l'ont cru ſur ſa parole.

Quelle gloire pour celui qui a oſé attaquer cette erreur, & qui l'a fait avec le ſuccés le plus éclatant. Cette erreur eſt d'autant plus conſidérable, qu'elle roule ſur un des points fondamentaux de la Médecine, & qu'elle ſe trouve adoptée par un grand nombre de perſonnes.

M. Sauvage ne prétend cependant pas

que

que les Médecins aient maltraité les fievres, pour en avoir mal expliqué la cause. Leur systême étoit peut-être vrai dans tout ce qui concerne l'observation, & seulement faux dans la recherche des causes. Ils avoient une méthode établie sur des observations indubitables, & non sur les causes dont la connoissance est moins certaine que celle des effets. Mais cette protestation juste & sincere n'empêche pas que l'on n'ait une grande obligation à M. Sauvage; car on a très-souvent vu que les Médecins font périr plusieurs malades, en voulant les traiter selon une fausse théorie. C'est ce qui est arrivé à Silvius Deleboé, qui, après avoir conduit au tombeau un grand nombre de malades dont il ne fait point mention, fit mourir sa propre fille, & se donna la mort avec des sels alkali-volatils, qu'il ordonnoit dans la fievre, sur la foi d'une fausse théorie qu'il s'étoit obstiné à soutenir pour vraie, & qui attribuoit les fievres aux acides. Ce n'est donc pas une précaution superflue que de combattre une erreur, quoiqu'elle ne soit que dans la théorie. On est sujet à se tromper dans la pratique, quand on a calculé sur de faux principes.

Nous avons vu jusqu'ici que M. Sauvage a heureusement détruit le principe imaginaire de l'accélération du sang, dans

l'inflammation & dans la fievre. Voyons maintenant s'il a également réussi à en assigner la vraie cause, & si son sentiment ne souffre point quelque difficulté.

Fondé sur le grand principe que les effets sont proportionnés à leurs causes entieres, il refuse absolument de reconnoître dans les animaux une augmentation de mouvements, produite par l'irritation que Bellini appelle *stimulus*, *l'aiguillon*. Il passe plus avant, & il fait un calcul fort curieux, dans lequel il pese d'un côté la force du cœur, & de l'autre la vîtesse qui doit rester au fluide nerveux, à une distance si grande du cœur, & la masse si prodigieusement inférieure de ce fluide à celle du sang des arteres. Par ce calcul, il trouve qu'il n'y a point de méchanique qui puisse retrouver dans la vessie & dans la masse du fluide nerveux une aussi grande force que celle que le cœur emploie à pousser le sang dans le corps d'un animal vivant.

Pour assigner l'origine de la puissance du cœur, soit dans la fievre, soit dans l'état naturel, M. Sauvage a recours à l'ame elle-même. Il suit en cette occasion la théorie de Stahl, ce grand ennemi des méchaniques. Il y ajoute quelques raisons qui lui sont propres, & qu'il croit capables de faire recevoir son explication, qui paroît si étrange à la plus grande partie des Médecins méchaniciens.

Comment peut-on concevoir que l'ame anime une infinité de vaisseaux ; qu'elle distribue à tous les fluides une vîtesse proportionnée ; qu'elle calcule les forces différentes de cent muscles, nécessaires pour faire par exemple un saut, & que cependant cette même ame aussi occupée, aussi chargée d'une multitude immense d'affaires, ignore entiérement ce qui se fait dans son corps, & se croie dans une parfaite oisiveté ?

Nous prenons ici la liberté de repliquer à M. Sauvage que, sans recourir à l'ame, les fibres & les vaisseaux des animaux vivants possédent une force bien supérieure à leur poids, & plus grande que celle qu'on peut attendre de leur masse. Nous ajoutons que ces forces n'appartiennent pas tellement à la fibre animée, qu'elles ne se conservent encore quelque temps après la mort ; d'où il s'ensuit qu'elles n'appartiennent pas à l'ame.

M. Sauvage prétend que les arteres ne doivent pas se resserrer à proportion qu'elles se dilatent, & que leur systole ne devroient (suivant les seules loix du ressort), que se rapetisser quand les vaisseaux ont été beaucoup distendus par le sang, à moins qu'une cause étrangere, (par laquelle il entend l'ame) ne leur ordonne de se retrécir.

Je respecte autant que qui que ce soit, la géometrie, la méchanique & l'hydraulique : mais ces séveres Muses veulent des faits entiers pour pouvoir décider, & n'appliquent jamais leurs regles qu'à des cas parfaitement semblables. Si un géometre néglige la plus petite circonstance, s'il entreprend de décider d'une matiere un peu différente de celle dont il connoît les propriétés, il pourra aisément tomber dans l'erreur considérable, quoiqu'il soit guidé par les divines lumieres de sa science.

Quel est le mouvement de la roue électrique ? Quel est son effet ? Ce ne sera tout au plus qu'un frémissement dans le tuyau, frémissement qui, peut-être, engourdira légérement la main. On ne feroit pourtant pas bien de se fier ici à la géometrie, puisqu'un cylindre creux de verre, qui ne devroit rien communiquer à une baguette éloignée d'un pouce, lui imprime une force si grande, qu'elle est capable d'allumer de l'esprit-de-vin, & de causer une douleur insupportable à quiconque oseroit approcher les dents ou la tête de cette baguette de fer, qui devroit à peine se faire sentir.

L'aimant examiné de mille manieres par M. Muschenbroeck, n'a jamais voulu se soumettre aux regles de la méchanique. Il est vrai que plus le fer est approché, plus les forces de l'aimant augmentent, de mê-

me qu'elles diminuent à meſure qu'il s'en éloigne. Mais ces accroiſſements & ces décroiſſements de vertu magnétique ſuivent une proportion capricieuſe & inconſtante, différente de toute proportion arithmétique ou géometrique qu'on puiſſe aſſigner.

L'huile de girofle eſt ſans mouvement, l'huile de térebenthine eſt dans le même cas. Si, ſur la premiere, on verſe très-doucement une once ou une dragme de la ſeconde, cette dragme tombant de la hauteur d'un pouce, excite une ſi forte efferveſcence, qu'elle briſe les vaiſſeaux, renverſe le laboratoire, & fait ſauter des maſſes de cent livres avec une vîteſſe incroyable.

C'eſt de cette même façon que les fibres des animaux & celles de quelques plantes font des efforts ſupérieurs aux cauſes qui les irritent. Comment cela ſe fait-il ? J'avoue qu'on ne le ſçait pas ; puiſqu'on ne peut pas dire que l'ame en ſoit la cauſe.

Un chien, une grenouille, ſont vêritablement ſans vie, du moins cela eſt probable, quand on leur enleve le cœur & la tête ; & cependant, ſi avant que la graiſſe ſoit refroidie dans le cadavre du chien, (précaution qui n'eſt pas néceſſaire pour la grenouille,) on irrite avec la pointe d'un ſclapel le nerf de la huitieme paire ou le diaphragmetique, on verra tout-à-coup tremblotter les viſceres du bas-ventre, avec une force infini-

ment supérieure à celle avec laquelle le scalpel a été mis en mouvement.

De plus, si dans le même cadavre, on souffle dans quelle veine que ce soit, on verra que le cœur, après avoir resté immobile pendant des heures entieres, commencera de nouveau à se mouvoir, & à faire ses battements accoutumés. Il poussera en avant des ondes de sang, dont le poids excéde de beaucoup celui du souffle qu'on a poussé dans le cœur. Le grand nombre d'expériences qu'on a faites sur les tuyaux des animaux entiérement morts, sur ces mêmes tuyaux tirés hors du bas-ventre, sur les cœurs des poissons tirés de leur pericarde, sur les tendons de grenouilles séparés du corps, confirment toutes qu'indépendamment de l'ame, la fibre animale irritée, se contracte avec une force bien supérieure à celle qui est produite par la cause irritante, réduite en poids & en vîtesse : de-là vient aux nerfs cette activité prodigieuse, par laquelle ils font mouvoir les muscles avec une vîtesse semblable à celle de la lumiere, & leur font élever des poids plus grands que le leur. Cette activité, comme j'ai dit, subsiste encore après que l'animal a cessé de vivre. Elle subsiste même dans les parties séparées du tout, & entiérement privées de la présence de l'ame.

Voilà donc, autant que je le crois, la

force de l'irritabilité rétablie, & la théorie de la fievre & de l'inflammation réduite à de nouveaux efforts que fait la machine, à l'occasion des douleurs & des incommodités qu'elle ressent : efforts dont nous ignorons l'origine, mais qui certainement ne proviennent pas de l'ame, puisque nous ne pouvons par la volonté les augmenter, les diminuer, les produire, ou les supprimer. L'ame d'un homme qui a la fievre, desire sincérement d'en être délivrée, ou souhaite que son pouls soit plus lent de moitié. Comment donc le cœur ne lui obéit-il pas, si c'est de la volonté qu'il tire ses forces ?

Accordons cependant à l'auteur que l'ame travaille à dissiper les obstructions en ajoutant une nouvelle vélocité à celle que le cœur a naturellement. Il est certain que la respiration est le seul moyen par lequel elle peut l'augmenter. Cette fonction dépend de la volonté, & nous pouvons la rendre plus fréquente, plus rare, plus grande, plus foible. Le mouvement du cœur ne peut que participer à tous ces changements ; la force de la respiration accélere ce mouvement, parce qu'elle pousse une plus grande quantité de sang du poumon au cœur, qui, en conséquence, doit nécessairement se contracter. Cette respiration fréquente est véritablement volontaire : nous en avons une funeste expérience dans les fievres malignes,

lorſque nous ſentons un certain poids qui nous opprime & qui vient du ſang. Celui-ci réſiſte au cœur, lorſqu'il trouve lui-même de nouveaux obſtacles à l'endroit des arteres. Alors pour nous ſoulager, nous employons une reſpiration plus fréquente & plus conſidérable. Nous obligeons les muſcles releveurs des côtes à agir & à ſortir du repos où ils ſont dans la reſpiration ordinaire. Ainſi nous excitons le cœur à redoubler ſes forces. Comme ſelon ce que nous avons dit plus haut, le cœur d'un animal, même après la mort, quand on y injecte quelque liqueur, ſe reſerre immédiatement après avoir été dilaté. De même la volonté peut contribuer à l'accélération du ſang. Ce n'eſt pas une puiſſance occulte qui augmente les forces du cœur ſans qu'elle s'en apperçoive, mais c'eſt une puiſſance connue que nous ſentons, & qui eſt ſoumiſe à la volonté. Terminons cet article en rendant encore une fois juſtice à l'Auteur, qui a rempli ſes diſſertations de calculs exacts, d'expériences difficiles, de raiſonnements juſtes & bien fondés, & qui par leur ſolidité même, ſemblent ne devoir pas être l'objet de notre Journal *.

* On donnera le mois ſuivant, la réponſe que M. Sauvage fait aux Auteurs de la *Bibliotheque raiſonnée.*

LETTRE

De M. Morand, Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, & aggrégé honoraire au College Royal des Médecins de Nancy, à l'Editeur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

VI. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous communiquer les notes que vous avez fait insérer dans votre Journal d'Avril dernier, sur Edouard Bright, j'avois quelque notion sur un pareil exemple de corpulence dans le même comté d'Essex. Mais outre que je n'avois rien de certain & de positif, la similitude de poids, de temps, de pays & d'âge, me faisoit soupçonner que c'étoit absolument le négociant de Malden, sur lequel différentes relations pouvoient avoir varié dans les circonstances. Ce qui rendoit ma conjecture plus vraisemblable, c'est que le mot Anglois *Stone*, par lequel la pesanteur d'Edouard Bright, négociant de Malden, est exprimée, est un poids de différente valeur en Angleterre, & qui vaut 14 liv. à Londres; d'où il pouvoit résulter quelque variété sur le poids de ce premier, lequel étoit de 43 *Stones*.

Depuis peu, il m'eſt parvenu une gravure en maniere noire, du compatriote d'Edouard Bright, dont on m'avoit parlé; ſon nom eſt Jacob ou Jacques Ponwel, natif de Stebbing, dans le comté d'Eſſex, il mourut le 6 Octobre, âgé de 37 ans, peſant 40 *Stones*.

Nous connoiſſons bien quelques exemples de ces embonpoints maladifs; on en trouve pluſieurs dans Sennert. Il fait mention d'une femme qui peſoit 450 liv. & d'un homme qui en peſoit 600. Mais il eſt ſingulier que, dans le même pays & dans le même temps, il ſe ſoit rencontré deux hommes preſque du même poids & du même âge.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, ce 10 *Avril* 1755.



OBSERVATION

Sur une Monſtruoſité.

Par M. Broſillon, Chirurgien-juré à Tours.

Le 30 *Mai* 1755.

VII. Le 7 Août 1754, il naquit à Tours, ſur la paroiſſe de S. Symphorien, un enfant mâle, qui mourut le 16 de Décembre de la même année. On en fit l'ouverture chez M. Gayan, curé de cette paroiſſe, en préſence de M. Dupichard, Médecin, & de pluſieurs Chirurgiens de cette ville.

1°. On trouva à la région épigaſtrique une portion du corps d'un autre enfant, & elle comprenoit tout le baſſin & les extrêmités inférieures.

2°. Cette portion étoit attachée à la région épigaſtrique : 1°. par une baſe de la groſſeur de la partie moyenne du bras de l'enfant. Cette baſe étoit formée par quelques ligaments très-foibles qui naiſſoient au cartilage xiphoïde : 2°. par la peau qui ſe continuoit ſans changement & ſans interruption ſur ce demi-corps.

3°. Lorſqu'on eut ouvert cette baſe, on apperçut les muſcles droits ſéparés en cet endroit, mais le péritoine étoit dans ſon état ordinaire.

4°. En disséquant les parties de ce bassin, on trouva un rein, un uretere, une vessie dans laquelle l'uretere venoit se rendre, l'urethre avec les corps caverneux qui forment la verge. Il faut remarquer que l'enfant urinoit également par celle-ci comme par l'autre.

5°. On ne trouva point les testicules dans le scrotum.

6°. Au dessous du rein on découvrit un petit corps glanduleux d'où partoit un petit ligament, qui, après avoir fait six lignes de chemin, grossissoit & alloit se perdre dans un autre corps glanduleux, situé à l'endroit ordinaire des vésicules séminaires, auxquelles il avoit beaucoup de rapport par sa figure.

7°. Il partoit du fond de la vessie un ligament rond qui alloit se terminer au bout d'un intestin, & il appartenoit à cette portion du bassin. Il avoit environ un pied & demi de longueur, & son extrêmité se terminoit en doigt de gant.

8°. On remarqua que cette extrêmité d'intestin passoit dans le ventre de l'enfant, formé par l'ouverture qui étoit entre les muscles droits, comme on l'a déja dit dans l'article 3e. Elle flottoit ensuite entre les parties supérieures des muscles du bas-ventre & le péritoine. Elle rentroit en partie dans ce bassin ajouté, où elle étoit attachée par une portion du mesentere.

9°. En ouvrant cet inteſtin, on vit qu'il étoit plein d'une matiere ſemblable pour la nature au méconium, mais un peu différent en couleur; car elle approchoit plus de la nature des matieres qui ſe trouvent dans les inteſtins grêles, & la capacité de l'eſtomac de l'enfant. Ne pourroit-on pas dire au ſujet de cette matiere ainſi trouvée dans cet inteſtin, qui n'avoit aucune communication avec l'eſtomac, que le méconium n'eſt point l'extrait des digeſtions des eaux dont l'enfant s'eſt nourri pendant la groſſeſſe? C'eſt une queſtion aſſez intéreſſante, mais je laiſſe aux phyſiologiſtes le ſoin de l'examiner.

10°. Les extrêmités inférieures, quoique plus foibles que celles d'un enfant formé, étoient aſſez bien figurées, mais elles n'étoient compoſées que des os, de quelques vaiſſeaux qui tiroient leur origine d'un vaiſſeau qu'on voyoit à la partie poſtérieure de la veſſie, & enfin des parties de graiſſe.

On nous apprit que cet enfant vomiſſoit de trois ſemaines en trois ſemaines ou environ. Cela ne viendroit-il pas de la preſſion que ce baſſin qui étoit ajouté, faiſoit ſur ſon eſtomac? Il paroît que ce baſſin tiroit ſa nourriture des arteres mammaires & épigaſtriques; car c'étoit-là le point de réunion de ce baſſin & de l'enfant formé. D'ailleurs, quelques vaiſſeaux coupés, & qu'il n'a pas été poſſible de ſuivre, le font préſumer.

Dira-t-on que l'extirpation de ce baſſin ajouté eût été poſſible; la jeuneſſe de l'enfant n'y eût-elle point été un obſtacle? J'oſerois cependant croire que par la ſuite elle eût pu ſe faire.

Après avoir ainſi examiné cette partie du corps, on paſſa à la diſſection de la tête, & elle fournit les obſervations ſuivantes.

1°. L'orbite droit n'étoit point dans ſa place ordinaire, mais il étoit reculé de deux travers de doigt vers la temple. Il étoit formé par une partie du pariétal, de l'os maxillaire & du temporal.

2°. Cet orbite étoit de la grandeur ordinaire, mais il étoit recouvert en entier de la peau, au milieu de laquelle étoit une ouverture garnie de quelques poils, & ſi étroite qu'elle ne put admettre l'extrêmité d'un ſtylet bien fin.

3°. Cette ouverture ſe continuoit juſqu'à un petit globe renfermé dans cette cavité, & elle etoit entourée de graiſſe.

4°. A l'ouverture de ce petit globe on trouva deux ſortes d'humeurs, ſavoir l'humeur aqueuſe & la vitrée. On y remarqua, de plus, deux membranes, la cornée opaque & la choroïde. On ne reconnut point la retine, quoique le nerf optique ſe rendît à ce petit globe.

5°. Ce globe étoit d'un volume plus petit qu'à l'ordinaire, & s'il eût été mieux

formé, il n'eût pas fait plus de saillie, étant considérablement enfoncé dans l'orbite. En ouvrant la peau qui couvroit ce globe, auroit-on trouvé moyen de donner entrée aux rayons lumineux?

6°. Au dessus de cette fosse sur l'os pariétal, on remarquoit une petite apophyse à laquelle étoit attachée une excroissance qui ressembloit à une gourde, & qui étoit de la figure d'un pois chiche.

7°. Cette excroissance contenoit dans sa cavité une sérosité qui sortoit par son fond lorsque l'enfant pleuroit.

OBSERVATIONS

Sur différents effets de l'Agaric, employé intérieurement & extérieurement.

Par M. Rochard, Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire de Belle-Isle en Mer.

De Belle-Isle, ce 29 Mai 1755.

VIII. Personne n'étoit moins disposé que moi à reconnoître dans le *fungus ignarii* les grandes vertus qu'il a dans les hémorrhagies, & sur-tout dans l'amputation des bras, des jambes, &c. Mais les expériences que j'ai vu faire, & celles que j'ai faites, m'ont convaincu que l'agaric étoit un souverain styptique, & qu'il pouvoit également être

employé avec ſuccès intérieurement & extérieurement. J'ai déjà même envoyé à l'Académie Royale de Chirurgie quelques obſervations à ce ſujet. En voici deux qui ſerviront à prouver ce que j'avance.

I. OBSERVATION.

Le ſieur Gabriel Loreal, bourgeois de Belle-Iſle, fut attaqué d'un tremblement univerſel ou ſpaſme dans toutes les parties du corps. Il ſe faiſoit même ſentir aux arteres dont les mouvements étoient confondus. Le corps en perdoit ſa ligne de gravité; le globe de l'œil étoit dans une mobilité extrême ; les paupieres clignotoient ſans ceſſe ; la prunelle ne pouvoit rien fixer, & le malade étoit encore incommodé d'un larmoyement continuel. Il avoit, outre cela, de la difficulté à parler, jouiſſoit rarement des douceurs du ſommeil, étoit toujours prêt à tomber en défaillance, avoit un dégoût pour toutes ſortes de nourritures, & cette fâcheuſe ſituation l'avoit fait tomber dans un maraſme affreux. Ces dangereux accidents étoient accompagnés d'une hémorrhagie conſidérable. Le ſang ſortoit pur par la voie des ſelles, & on ne pouvoir ſoupçonner qu'il provînt d'un flux hémorrhoïdal, puiſqu'il n'y en avoit aucune apparence à l'anus. Le malade reſſentoit outre

cela de grandes douleurs aux reins avec des chaleurs brûlantes. Il prétendoit que cette incommodité lui étoit survenue pour avoir remué un baril de poudre trop pesant dans l'arsenal de cette place. Dans l'effort qu'il fit il sentit craquer ses reins, & depuis six ou sept ans que cet accident lui étoit arrivé, il avoit fait usage de différents remedes sans en recevoir aucun soulagement.

Quand le malade passoit quelques jours sans perdre de sang, les douleurs qu'il avoit coutume de ressentir, devenoient alors plus violentes; & la chaleur des reins augmentoit considérablement. L'hémorrhagie (*a*) seule rendoit un peu de calme au malade. L'évacuation commençoit par des caillots de sang solides & noirs; ensuite le sang devenoit très-liquide, paroissoit fort beau & extrêmement sec. En un mot, il ressembloit à celui qu'on tire de la veine par les saignées ordinaires. On n'appercevoit dans ce sang aucunes parties de matieres stercorales. Une preuve que ce flux ne venoit pas des hémorrhoïdes, c'est que les excréments n'étoient point sanguinolents. La quantité de sang que le malade rendoit à chaque fois étoit très-considérable.

(*a*) Cette espece d'hémorrhagie périodique n'étoit-elle pas une crise occasionnée par la surabondance d'une humeur scorbutique?

J'indiquai alors les remedes & le régime convenables. J'employai les délayants, & je fis plusieurs saignées afin de connoître la nature du sang. Le premier que je tirai étoit très-aqueux. Il sortit avec une grande véhémence, quoique le pouls fut petit & dur. Le tremblement parut un peu ralenti après la premiere saignée ; j'en fis cependant une seconde, & je m'apperçus que le sang qui étoit sorti avec moins de vivacité, avoit plus de consistance que le premier. J'attribuai ce changement à l'usage des sédatifs, des liqueurs farineuses balsamiques, des styptiques, &c. que j'avois conseillés au malade.

Cependant le sang couloit toujours, & je crus devoir alors employer les narcotiques pour tâcher de calmer les douleurs des reins qui ne discontinuoient pas. Je ne permis au malade que les viandes blanches, & je lui fis prendre des bouillons farineux & nourrissants. On lui donna des lavements faits avec de l'eau de triples ou de tête de moutons avec sa laine. Ces remedes firent cesser le tremblement, & j'espérois que l'hémorrhagie s'arrêteroit en même temps.

Mais comme je m'apperçus qu'il continuoit toujours, je me servis de différents styptiques en boisson & en opiates, & dans ces dernieres, je fis entrer les narcotiques.

Tout ce que j'employai n'ayant eu aucun succès, j'eus recours à la décoction de l'agaric coupé par morceaux, que je fis bouillir pour en avoir la teinture & la vertu. Ce dernier remede eut son effet, & le malade qui étoit affligé depuis 7 ans des incommodités dont je viens de faire mention, se trouva parfaitement guéri, & il y a plus de six mois qu'il jouit d'une parfaite santé. Il a entiérement repris son embonpoint, l'appétit lui est revenu, & aucune nourriture ne l'incommode. Cet homme a environ 50 ans.

II. OBSERVATION.

J'ai vu à l'hôpital militaire de cette ville, un soldat du régiment de Boulonnois, de la compagnie commandante, qui étoit attaqué du scorbut, & d'une hémorrhagie nazale si considérable, que le malade étoit prêt à périr. Rien jusqu'alors n'avoit été capable de l'arrêter, & lorsque je le vis, il y avoit deux jours que le sang couloit sans relâche. Je m'avisai de lui souffler avec un chalumeau dans les narines, de la poudre de l'agaric. Cette impulsion fit plus d'effet qu'une simple aspiration de cette poudre, que j'aurois pu lui faire prendre comme du tabac. L'hémorrhagie cessa aussitôt, & cet homme dont le pouls ne se fai-

ſoit plus ſentir depuis onze heures, reprit entiérement ſes forces, & fut délivré de cette incommodité ſans aucune récidive.

On peut donc conclure de ces deux obſervations, que l'agaric eſt un remede plus efficace que les autres ſtyptiques ou aſtringents. Par ce moyen, nous poſſédons un remede qui s'applique ſur les arteres, qui ſe pulvériſe dans le beſoin, qui ſe prend intérieurement dans les hémorrhagies internes. Ce remede eſt peut-être unique de cette nature, car il n'y a aucun inconvénient à craindre en l'adminiſtrant, bien différent en cela de beaucoup d'autres qu'on emploie en pareil cas.

On a de la peine à comprendre qu'un remede ſi commode & ſi efficace ſoit tombé dans l'oubli, & cette léthargie de nos modernes à cet égard eſt ſurprenante, puiſqu'il n'y a pas ſi long-temps que l'uſage de ce remede étoit recommandé. On lit dans une réflexion qui eſt à la ſuite d'une hiſtoire rapportée dans les mémoires de l'académie royale des ſciences, année 1702, par M. Duvernai le jeune, à l'occaſion d'une hémorrhagie (*a*), les paroles ſuivantes. » On

(*a*) Voyez le Dict. Univ. Méd. T. II. col. 796. Ce Dictionnaire, ainſi que le travail de M. Duvernai, eſt antérieur à la derniere réſurrection prétendue de ce remede occaſionnée par M. Broſſart,

» peut éviter ce déſordre en liant ce vaiſ-
» ſeau quand il eſt poſſible, en ſe ſervant
» du bandage anevryſmal, qui eſt une eſpe-
» ce de brayer, ou bien en portant à l'orifi-
» ce du vaiſſeau de la mêche (*a*) d'Alle-
» magne ou de la veſſie de loup, préparée
» & non préparée qui eſt une eſpece de
» champignon «.

Il y a trois ans que je donnai à l'académie royale de Chirurgie un mémoire dans lequel je rapporte les grands ſuccès de ce remede, & où j'indique les endroits où on le trouve & ſes différentes eſpeces.

Les bois charpentés, comme les poteaux, les barrieres, &c. ont coutume de ſe déjetter, de ſe gercer, & de ſe fendre, parce qu'ils ont été employés trop verts, ou coupés dans le temps de ſeve, des nouvelles ou pleines lunes. Cette ſeve miſe en mouvement par l'humidité de la terre, ſort par ſucceſſion de temps, par les fentes de ces bois en maniere de fungus, & ſe deſſéche enfin. On le détache quand il eſt aſſez gros, on le frappe, & on le rend preſque auſſi ſouple que l'autre. Il a les mêmes vertus comme je

& l'hiſtoire inſérée dans ce livre, eſt encore plus antérieure, puiſqu'elle eſt de 1702.

(*a*) Cette meche d'Allemagne n'eſt autre choſe, comme tout le monde ſçait, que l'amadoue qui eſt une eſpece de fungus ou agaric.

l'ai éprouvé, & comme je l'ai démontré dans un mémoire que j'ai lu à ce sujet, à l'académie royale de Chirurgie, il y a environ deux ans. Je donnerai cependant toujours la préférence à l'agaric qui est indiqué par l'académie, suivant la préparation du sieur Brossart.

J'ai fait voir dans ces mêmes mémoires que ce remede n'entraînoit après lui aucunes mauvaises suites, telles que les convulsions, la fievre, le délire, &c. accidents presque inévitables dans la ligature, à cause du voisinage des nerfs avec les arteres qui sont presque toujours compris.

J'explique dans l'observation que j'en ai donnée, l'indécision où je me trouvai, lorsque je voulus faire usage pour la premiere fois de ce remede dans une grande amputation. La vue du sang qui suintoit encore après l'application du fungus, me détermina à enlever promptement la charpie pour me servir des aiguilles que j'avois eu la précaution d'aprêter; mais ayant apperçu que l'agaric étoit extrêmement attaché, &, pour ainsi dire, agraffé au vaisseau, je remis un autre morceau par dessus, & j'appliquai de nouveau de la charpie brutte. Dès ce moment, l'hémorrhagie fut soumise, & n'est pas revenue depuis. Il est de conséquence d'observer, qu'après que le reme-

de & la charpie sont appliqués par dessus, on voit encore le sang qui suinte, jusqu'à ce qu'on ait mis les compresses; & l'on a bientôt la satisfaction de voir le sang s'arrêter de lui-même. C'est ce qui m'est arrivé presqu'à chaque amputation que j'ai faite, lorsque j'ai mis en usage ce remede.

Le blessé, dont il est ici question, fut parfaitement guéri en très-peu de temps, & presque sans fievre, que celle qui précede nécessairement la suppuration. Le troisieme jour de l'opération, je levai mon appareil, & les morceaux du fungus tomberent sans laisser aucuns vestiges de sang. Il y a plus de trois ans que je me sers de ce remede, & par conséquent bien antérieurement à ce que M. Schlosser, Médecin Hollandois, présentement à Londres, manda à M. Missa D. M. P. Ce célebre Médecin s'est trompé dans sa réponse, insérée dans le Recueil périodique d'Observations de Médecine, &c. Mars, 1755, comme on peut le voir par mes Observations qui sont déposées dans les regiftres de l'Académie Royale de Chirurgie, & qui sont en abregé dans le second volume de ses Mémoires, page 231. Cependant M. Missa s'exprime ainsi. » Vous » m'avez fait un sensible plaisir de me com» muniquer l'observation de M. Warner » votre ami, au sujet de l'application de

» l'agaric dans l'amputation de la jambe
» faite au deſſus du genou. On ne peut
» s'empêcher de convenir qu'elle ne ſoit
» fort ſinguliere, & qu'elle n'ait toute l'ap-
» parence de la nouveauté. Nos Chirur-
» giens n'ont pas encore oſé porter auſſi
» loin l'uſage de ce remede, & par les in-
» formations que j'ai faites, je me ſuis aſſu-
» ré qu'aucun des chefs de nos hôpitaux,
» ne ſe ſont point encore ſervis de l'aga-
» ric en pareilles circonſtances. » Ce que j'avance avec le ſçeau de la vérité prouve le contraire, par les actes que j'en ai donnés & que j'ai été lire moi-même à l'académie. J'ajouterai encore, animé de zele pour le bien de la nature humaine, que de tous les ſtyptiques de cette nature, celui-ci mérite, ſelon moi, la préférence, les ayant éprouvés tous.



ARTICLE

OBSERVATION

Sur l'uſage du Kina dans les fievres d'accès.

Par M. Moublet M. P.

Ce 15 *Juin* 1755.

IX. Il n'eſt point de fievre d'accès qu'on ne vienne à bout de déraciner par l'uſage du kina preſcrit par un Praticien habile. Il ne s'agit que d'en modérer, ou d'en aiguiſer les vertus, & de les approprier au génie particulier du levain fébrile, & à la conſtitution de nos humeurs & de notre tempérament. Son action porte également ſur les ſolides & ſur les fluides : il ranime le ton des fibres, attaque les viſcoſités, rectifie les ſecrétions, & donne de l'impulſion au ſang.

On ne peut gueres rapporter la cauſe de la fievre intermittente, qu'au rallentiſſement de la circulation cauſée par l'engorgement des capillaires. L'économie animale ne ſouffre aucune altération, tant que le ſang coule uniformément dans tout le corps, mais s'il ne peut aller librement du centre à la circonférence, il reflue, ſon mouvement s'accélere dans l'intérieur, & en s'y accumulant, il preſſe, ſurcharge les

vaisseaux dont les parois trop distendues, redoublent leur élasticité & leurs oscillations, & répondent par des contractions plus fortes & plus fréquentes.

Il faut considérer le centre ou le corps des visceres, la circonférence ou le systême des capillaires comme deux ressorts bandés, deux puissances égales qui se contre-balancent, dont le méchanisme dépendant & réciproque, doit entretenir une espece d'équilibre. Dès qu'il cesse, la marche du sang est inégale & précipitée; ainsi les visceres affoiblis, la résistance des capillaires l'emporte, & la fievre arrive. On ne peut donc guérir la fievre, ou ce qui est le même, réintégrer la circulation dans les capillaires, qu'en diminuant leur engorgement, ou qu'en augmentant la force des visceres.

Le levain fébrile qui décide dans les extrêmités des petits tuyaux cet engorgement qui se dissipe, & se reproduit dans des temps marqués, ne vient donc que de la débilité & du relâchement des organes qui rendent la circulation languissante, les secrétions imparfaites & les sucs mal élaborés. Cet amas d'impuretés que fournissent les premieres voies, & les excréments qui s'engendrent continuellement dans le sang, ne sont que les effets & les suites de l'inertie des vaisseaux, de la mauvaise constitution des liqueurs, & de l'impuissance où sont

les couloirs de ſe dépurer des matieres hétérogenes dont la maſſe du ſang eſt infectée ; & les émétiques, les cathartiques même, n'en produiſent-ils pas ſans en tarir la ſource, & ſans fixer les fievres ? Ils les ſuſpendent, mais ne les guériſſent pas, parce qu'ils ne font que déterger les vaiſſeaux des crudités qui oppriment leur jeu, & arrêtent le paſſage du ſang ſans leur donner du ton, ni déboucher les capillaires.

Quelques néceſſaires que ſoient les purgatifs, ils ne doivent être regardés que comme des remedes auxiliaires ; ceux qui ſont toniques & ſudorifiques en même temps, comme le kina, ſont les ſeuls déciſifs. On peut par conſéquent faire un kina artificiel auſſi efficace que le naturel, en mariant enſemble les aſtringents, les amers & les diaphorétiques dont il réunit les vertus, qui corroborent les viſceres par leur aſtriction, rapprochent leur tiſſu, réchauffent par leur action le mouvement progreſſif du ſang, réveillent le ſyſtême général des ſolides, ſecouent le genre nerveux, & déterminent les humeurs vers l'habitude du corps.

C'eſt-là le principal effet du kina : & la grande vue qu'on doit avoir dans le traitement des fievres intermittentes, eſt de favoriſer la tranſpiration, & de rétablir le dérangement de cette évacuation qui juge la plupart des fievres d'accès, & dont la ſuppreſ-

ſion eſt preſque la cauſe de toutes. Auſſi Hoffmann remarque que les tierces & les quartes du printemps & d'été, ſe guériſſent plutôt que celles d'automne & d'hiver, & que ſouvent un violent exercice, une débauche, une boiſſon abondante emportent des fievres très-opiniâtres.

Pour procéder avec ſuccès, & pour ſaiſir les moyens les plus favorables de déboucher les capillaires, & de ranimer les forces impulſives, il faut avoir égard à l'état particulier des ſolides & des fluides, & au caractere de la fievre. Le grand art conſiſte, après avoir procuré la fonte & l'évacuation des humeurs putrides qui inondent la maſſe, à conjuguer les vertus du kina avec celles d'autres remedes qui amortiſſent les qualités contraires, relevent celles qui ſont propres, qui développent ſon efficacité, & qui le mettent dans le rapport qui doit être entre les effets de ſon action, & les déſordres de la fievre.

Car quelque ſpécifique, quelque oppoſé qu'il ſoit à la nature du levain fébrile, s'il eſt des vices conjoints, qu'il ne puiſſe vaincre, qui l'alterent & le pervertiſſent, ſi le corps n'eſt pas diſpoſé à ſouffrir pour ainſi dire ſon exploſion, il irrite, produit des accidents fâcheux, en reſſerrant par ſon aſtriction; il s'oppoſe à la ſéparation de la matiere fébrile; les ſolides ſe conſtraignent,

ſe roidiſſent, les humeurs s'exaltent, ou ſe concentrent, & loin de terminer la fievre, il la change en continue, & fait naître des obſtructions & des enflures.

Si le ſang, au contraire, eſt briſé & épuré, ſi les tuyaux excrétoires ſont ouverts, & que ſes vertus ſoient analogues à l'atonie des fibres & à la conſiſtance du ſang, tout ſe préte à ſon action, les viſceres ſe raffermiſſent, & recouvrent leur énergie & leur contractilité; le mouvement ſe propage juſqu'aux plus petits tuyaux, les ſecrétions ſe rétabliſſent, les vaiſſeaux ſe dégagent & mettent en fuſion les ſucs compacts & viſqueux qui adherent à leurs parois, & les chaſſent hors le cercle de la circulation.

De ce manque de préparations dérivent tous les mauvais effets qu'on en éprouve quelquefois, & quel ſuccès peut-on en attendre quand la pratique porte à faux? Si on n'avoit que des indications générales à remplir, & ſi les dérangements qu'on a à combattre regnoient au même degré que ſes vertus exiſtent en lui, il ſuffiroit ſans doute ſeul, & les fievres ne tiendroient pas long-temps contre ſon action. Mais comme il eſt quelquefois contrindiqué par des ſymptômes étrangers, & que des expériences malheureuſes nous ont appris d'être circonſpects dans ſon uſage, on évite ſouvenr de s'en ſervir, & on a recours à des reme-

des foibles, d'un succès incertain qui n'ôperent qu'à la longue : & c'est précisément dans ces circonstances critiques où il demande le plus de mênagement, que sa réussite est plus complette, quand on le sçait administrer comme il faut.

N'est-ce pas assez qu'il remplisse si avantageusement l'objet principal du traitement? n'est-on pas maître de le décomposer à son gré, d'émousser, d'augmenter, de régler sa force & de varier ses vertus par toutes les modifications dont il est susceptible, en l'associant avec d'autres remedes, afin qu'à leur faveur il agisse pleinement & sans fougue, tandis qu'ils satisfont aux indications éloignées qui auroient pu troubler son action, & la rendre nuisible?

Celles qui se présentent dans la cure des fievres, sont l'indication de la maladie, & l'indication des symptômes. L'indication de la maladie ou de la fievre est remplie par le kina qui en attaque directement le principe; on satisfait à celle des symptômes par des remedes préparatoires, & des remedes accessoires qui doivent être relatifs au tempérament du malade, à la cause, à la durée, au génie de la fievre qui est propre à chaque espece, & à la saison dans laquelle elle arrive.

On débute toujours par les remedes

préparatoires qui constituent la premiere partie du traitement, & décident de son succès. Ils enlevent la saburre des premieres voies & les impuretés du sang, le détrempent, le rendent plus fluide, fondent les glaires, déchargent les vaisseaux dont ils facilitent le ressort. Ce sont les évacuants du sang & des humeurs secondaires, les saignées, les délayants, les humectants, les apéritifs, les purgatifs, les remedes généraux sur lesquels on insiste plus ou moins selon le degré de pléthôre, de sabure ou de cacochymie, la quantité & la nature du levain fébrile.

Les embarras de la circulation enlevés, pour soutenir le cours du sang du centre à la circonférence, fortifier les organes, & rendre les capillaires méables, il faut s'attacher à l'indication la plus marquée, & reconnoître si la gêne de la circulation ou le défaut d'équilibre dépend de l'engorgement des capillaires, ou de la foiblesse des visceres simplement.

Or cette indication se manifeste par le tempérament & la constitution du sang. Les solides sont foibles & lâches; le sang crû, épais, gluant, sans consistance, nage dans une surabondance de sérosité; les vices des digestions l'appauvrissent & l'épaississent, & les secrétoires engorgés sans mouvement & sans force, retiennent les

mauvais ſucs qui l'inficient davantage. Le kina, ſecondé par les digeſtifs, les toniques & les amers, reſſerre le tiſſu des viſceres qui deviennent ſupérieurs à la réſiſtance des capillaires; il les deſſeche, ébranle les fibres nerveuſes, abſorbe l'humidité qui les abbreuve. Les vaiſſeaux qui jouiſſent de leur élaſticité exercent des contractions plus fortes, élaborent le ſang, le rendent plus ſerré, plus actif, plus mobile, plus vigoureux, corrigent les mauvais levains, les pouſſent à la circonférence, & provoquent leur évacuation.

Cette méthode de rappeller la tranſpiration ſuffit dans les fievres récentes; elle eſt la plus ſalutaire lorſque la nature en facilite la voie, & que la réſiſtance des capillaires vient de ſa ſuppreſſion; ſur-tout quand on a affaire à des tempéraments humides & ſéreux où les liqueurs ſont diſſoutes & mal travaillées, la peau ſeche & la tranſpiration languiſſante. On mêle alors le kina avec les diaphorétiques, qui augmentent la chaleur, la marche du ſang, les oſcillations des vaiſſeaux, diſcutent les humeurs infiltrées qui les énervent, les atténuent, les réſoudent, les déterminent vers l'habitude, forcent les couloirs, & le torrent de la circulation, & par-là emportent l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon paſſage.

On ne ſçauroit ſe ſervir des mêmes moyens dans des corps ſecs, jaunes, & vigoureux qui pêchent par trop de bile, les ſolides par trop de tenſion & de vibratilité, & le ſang par trop de chaleur & de fougue. La moindre impulſion vive cauſeroit des irritations, des engorgements, des inflammations. On doit cependant rétablir la circulation ralentie, non pas en ſtimulant les ſolides, en agitant le ſang; mais en le délayant, en éteignant ſon ardeur, calmant ſa raréfaction, en l'obligeant de prendre ſa pente vers les pores de la peau, par le relâchement que l'opium produit à ſes couloirs, en diminuant la roideur & la ſenſibilité des fibres, & les rendant plus flexibles.

Lorſque la viſcoſité des humeurs prédomine ſur la débilité des viſceres, la principale vue eſt d'enlever les obſtructions qui bouchent les capillaires, de rompre la ténacité du ſang avant que de travailler à ſa dépuration; & il ſuffit que les fievres aient duré quelque temps pour que les liqueurs contractent un caractere d'épaiſſiſſement, & forment dans les petits vaiſſeaux des concrétions, & des embarras qui ſont toujours la cauſe ou le produit des fievres d'accès.

C'eſt ce qui ſe paſſe dans les quotidiennes qui dégénerent ſouvent en cachexie. Rien

n'entretient davantage l'état de foiblesse & l'inégalité de la circulation que ces engorgements qui pressent, & compriment les vaisseaux sanguins, & qui se renouvellent & augmentent à chaque nouvel accès. Pendant le froid la chaleur s'éteint, les sucs rallentis s'épaississent & restent cantonnés dans les extrêmités capillaires, d'où le mouvement febrile ne peut les retirer. Pour diviser ces molécules grossieres qui interceptent la circulation, on choisit les atténuants propres au genre d'obstructions qu'on a à combattre, v. g. ceux du sang, ou de la lymphe si elles sont sanguines, ou lymphatiques & les fondants des humeurs secondaires avec le kina si quelque viscere se trouve affecté.

Mais dans quelque espèce de fievres que ce soit, il faut avoir attention à la temperie de l'air & aux saisons qui influent beaucoup sur l'état actuel du corps, & sur la maniere dont la fievre se juge. Le feu & la sécheresse de l'air déterminent des dispositions phlogistiques, des fievres billieuses contribuent au dessechement & à l'éréthisme des fibres, à l'âcreté & à la fougue du sang. Lorsqu'on craint d'échauffer comme dans les tierces, d'exalter les principes du sang, de le faire tomber dans une dissolution âcre & putride, on modere le kina, en le détrempant par les délayants, en le

donnant en lavage avec les acidules & les nitreux ; on le joint, au contraire, avec les toniques & les échauffants dans une ſaiſon humide & froide, où les ſolides ont beſoin d'être ſecoués & le ſang animé.

On voit par-là que le kina convient dans toutes les fievres, qu'on en retire des grands avantages en comparant les indications pour réunir tous les objets du traitement, & qu'on ne peut que s'en trouver mal quand on néglige ces précautions. La juſteſſe du jugement conſiſte moins à preſcrire les remedes propres qu'à préparer les voies pour les rendre efficaces. Quoique tout ſe réduiſe dans les fievres à augmenter le mouvement du ſang dans les viſceres & la tranſpiration, & que les autres remedes n'ayant d'utilité qu'autant qu'ils aident ou favoriſent l'action du kina, leur combinaiſon varie à l'infini, & mérite beaucoup de ménagement. Auſſi il n'eſt perſonne qui ne poſſede un ſecret, un remede particulier pour ces maladies ; & il n'eſt pas ſurprenant que des remedes même empyriques produiſent quelquefois des effets merveilleux, puiſqu'il n'en eſt aucuns qui n'entrent dans quelques-unes des vues que nous avons propoſées, & qui ne puiſſent être adminiſtrés dans quelques cas où il eſt approprié.

ARTICLE II,

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

SÉANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie.

I. L'Académie Royale de Chirurgie tint, le 10 Avril, ſon aſſemblée publique. A l'ouverture de la ſéance, M. Morand, Secretaire perpétuel, annonça que l'Académie avoit adjugé le prix *ſur la queſtion du feu ou cautere actuel comme remede de Chirurgie*, au Mémoire n°. 20, portant à la premiere pag. l'emblême de la Salamandre, avec la deviſe, *nimium extinguit, deſideratum renovat ;* & à la derniere pag. l'emblême du Phenix avec la deviſe, *Crematus ipſe reſurgit*. M. Pipelet lut enſuite une obſervation *ſur la cure d'une hernie d'inteſtins gangrenés, accompagnée de quelques circonſtances ſingulieres*. Cette lecture fut ſuivie de celle d'un Mémoire de M. Houſtet, *ſur une eſpece particuliere d'exoſtoſe*. Le troiſieme Mémoire qui fut lu, eſt de M. Ruffel, & contient des obſervations *ſur les bons effets des cauteres multipliés dans le cas de l'épilepſie*. M.

Louis lut un Mémoire *ſur les pierres urinaires, formées hors des voies urinaires.* La ſéance fut terminée par la lecture de l'*hiſtoire d'une plaie au foie & au diaphragme*, guérie par les ſoins de M. du Bertrand.

OBSERVATION

Sur le pernicieux uſage des Cauſtiques.

Par M. C***, D. M. P.

De Paris, ce 15 *Mai* 1755.

II. On a lieu d'être ſurpris que les empyriques ou charlatans puiſſent encore trouver des perſonnes qui aient confiance en eux, après les funeſtes accidents qui ſont toujours ſurvenus à la ſuite des remedes qu'ils emploient. Des haſards ont pu quelquefois favoriſer ces ſortes de gens, & cela a ſuffi pour leur donner un crédit qu'ils n'ont pas mérité. On n'a voulu les regarder que du côté d'un prétendu merveilleux, & on a entiérement fermé les yeux ſur les malheurs qui ont accompagné leurs entrepriſes. Quel ridicule, d'imaginer que des gens ſans étude, ſans aucune connoiſſance de la Médecine ou de la Chirurgie, puiſſent en ſçavoir plus que des perſonnes qui ont fait une étude particuliere des infirmités auxquelles le corps humain eſt ſujet, & des

remedes qu'on doit employer pour les combattre ! On ne disconvient pas qu'on ne puisse faire de nouvelles découvertes dans la Médecine ou dans la Chirurgie ; mais ces découvertes ne peuvent venir que de la part des gens de l'art, continuellement occupés à suivre la nature jusques dans ses moindres mouvements, & seuls capables de profiter sagement des moyens qu'elle présente. C'est donc sans aucun fondement & par un aveuglement déplorable, qu'on ose mettre sa confiance dans les charlatans en général, & sur-tout dans ceux dont les remedes sont de nature caustique.

L'usage de ces remedes a toujours exigé autant de science que de dextérité de la part de ceux qui ont osé s'en servir. Qui ne sçait pas que la haine des Romains contre les Médecins indistinctement pris, fut occasionnée par le fréquent usage qu'Archagatus & ses adhérents faisoient des caustiques ? On a cependant eu recours dans différents temps à ces remedes dangereux, mais la plus grande partie de nos plus habiles Chirurgiens les ont abandonnés, & il n'y a que quelques particuliers qui s'en servent encore. L'observation qu'on va lire devroit porter ces personnes à être plus difficiles sur l'emploi des caustiques, empêcher les malades de se confier à des ignorants, & d'ajouter tant de foi aux séductions des empyriques.

Une communauté connue par ſon zele pour les pauvres qu'elle reçoit tous les jours & dont elle panſe les plaies avec une charité édifiante, vient de perdre ſa ſupérieure, âgée de 59 ans. Cette Dame eſt morte dans les douleurs les plus cruelles, ſurvenues à la ſuite de l'application d'un cauſtique employé par un charlatan, contre l'avis des plus grands maîtres.

Cette religieuſe portoit, depuis 42 ans, une loupe ou tumeur enkyſtée, qui occupoit toute la partie moyenne & poſtérieure de la cuiſſe, & deſcendoit juſqu'au deſſous du gras de jambe, quand la malade étoit aſſiſe. Cette tumeur avoit 32 pouces de circonférence en meſurant la cuiſſe, & avoit 20 pouces d'épaiſſeur.

La malade extrêmement gênée par cette incommodité, qui l'empêchoit de ſe mettre à genoux & de vaquer aux différents emplois auxquels ſon mérite l'appelloit, conſulta pluſieurs fois les plus habiles Médecins & Chirurgiens; mais tous furent d'avis qu'il falloit que la malade prît patience, & qu'elle ne ſongeât pas à chercher les moyens de ſe délivrer de cette tumeur. M. Helvétius, actuellement premier Médecin de la reine, MM. Chomel & le Moine, deux célebres Médecins, & tous morts avec une grande réputation, avoient pareillement conſeillé à la malade d'éviter

toute eſpece d'opération. Un des plus grands Chirurgiens de St. Côme, qu'il ſuffit de nommer pour faire ſon éloge, fit tout ce qu'il put pour diſſuader cette Dame du deſſein qu'elle avoit de ſe faire traiter.

Tant d'avis ſi ſages, ſi ſalutaires, ne furent pas capables d'empêcher la malade de ſe laiſſer ſéduire par les diſcours artificieux d'un charlatan, qui avec une effronterie naturelle à ces gens-là, oſa aſſurer cette Dame qu'elle ſeroit quitte de ſon incommodité en moins de quinze jours. Il proteſta *qu'il lui étoit auſſi facile d'emporter cette loupe que de mettre ſa main ſur ſa tête.* Ce ſont ſes propres expreſſions. Le Médecin ordinaire de la maiſon, & M. de la Faye, connu par ſes grands talents, aſſurerent la malade que l'opération qu'on ſe propoſoit de lui faire lui coûteroit la vie.

Rien ne pouvant arrêter cette Dame, *un homme peu connu, qui n'eſt ni Médecin, ni Chirurgien, ni verſé dans la connoiſſance de la Chymie*, commença l'opération le mardi, 8 d'Avril dernier, par l'application d'un cauſtique en liqueur, dont il mit une couche ſur la plus grande partie de la ſurface de la tumeur, par le moyen d'un pinceau. Il faut remarquer que le charlatan n'avoit point ſongé à préparer ſa malade par des remedes internes. Un demi-quart d'heure après l'application de cette eſpece d'eau

forte, la malade ſe plaignit d'une violente douleur qui ſe portoit au cœur & à la tête, & qui dura trois heures entieres.

Cette funeſte expérience ne fut pas capable de diminuer la confiance que la malade avoit pour ſon prétendu Eſculape, & elle conſentit à une ſeconde application du cauſtique qui fut faite l'après-midi, & toujours ſans régime, ſans ſaignée & ſans la moindre précaution. Cette manœuvre fut ainſi réiterée pendant trois jours, malgré les plaintes de la malade qui s'écrioit, mais en vain, qu'elle ne pouvoit plus ſupporter de ſi violentes douleurs, & que ſi on ne la laiſſoit tranquille, elle ſentoit bien qu'elle en mourroit.

Le troiſieme jour qui étoit le jeudi, la fievre parut avec violence & avec des accidents conſidérables. Elle étoit accompagnée d'un grand mal de gorge, d'envie de vomir, d'augmentation de mal de tête, &c. & la malade ſe plaignoit d'une ardeur inſupportable qu'elle reſſentoit intérieurement. On modera alors la doſe du cauſtique, & l'opération ne ſe fit plus que de deux jours l'un.

On annonçoit une ſuppuration, cependant il parut ſe former ſur la tumeur une croute couleur de bois fort épaiſſe, & la tumeur augmenta de trois pouces en élévation. Le Dimanche les accidents augmen-

terent, & plusieurs personnes qui environnoient la malade s'appercevant que son état devenoit dangereux, jugerent à propos d'appeller le Médecin de la maison. Le Médecin ayant trouvé tous les symptômes d'une fievre inflammatoire conseilla la saignée, & ordonna un régime convenable. Il prescrivit en même temps l'usage des émulsions, & fut d'avis qu'on employât les fomentations émollientes sur la tumeur, pour déterminer une suppuration moins orageuse. L'empyrique qu'on informa de ce que le Médecin avoit ordonné, eut la témérité & l'effronterie de s'y opposer, ce qui obligea le Médecin de se retirer.

Cependant le mal augmentoit de jour en jour, & l'on ne cessoit d'appliquer le caustique avec le pinceau. Enfin on voulut se persuader qu'il y avoit un abscès. En conséquence on fit un trou dans le centre de la tumeur, & on y enfonça une sonde d'un demi-pied, par le moyen de laquelle on introduisit forcément le caustique; car c'étoit toujours le même remede. La malade perdit alors patience, & se plaignoit qu'elle étoit brûlée toute vive.

Le 9 ou 10 de la maladie, il s'établit une espece d'écoulement auquel on donna le nom de suppuration. La plaie ou plutôt la tumeur, exhaloit une odeur si fétide, qu'il étoit impossible de la soutenir. On ne

pouvoit la comparer qu'à celle que répand un ſuif bouillant & corrompu, qu'on fondroit dans une chaudiere remplie de verd de gris. Malgré la fraîcheur des nuits, il fallut ſe déterminer à laiſſer les fenêtres ouvertes, & cependant l'odeur incommodoit encore les perſonnes qui approchoient de la malade.

On prit enfin le parti de renvoyer, mais trop tard, l'homme au cauſtique, & on pria le Médecin de vouloir bien revenir. Il trouva la malade dans un état ſi funeſte, qu'il aſſura dès-lors que rien ne ſeroit capable de la tirer d'affaire. Elle avoit alors une fievre des plus ardentes, accompagnée d'un dévoiement, d'un hocquet, d'une extinction de voix, d'une douleur violente à la tête, d'un abattement conſidérable : elle vomiſſoit généralement tout ce qu'elle prenoit, ſoit remedes, ſoit bouillons. Elle avoit, outre cela, les yeux extrêmement altérés. Tous ces ſymptômes indiquoient une mort prochaine ; cependant le Médecin ordonna quelques petites ſaignées, & l'uſage des calmants. La malade vécut encore dix jours dans des ſouffrances incroyables, & conſerva toute ſa connoiſſance. Enfin, elle mourut le 21 d'Avril, & ſa mort ne fut cauſée que par le cauſtique, qui occaſionna tous les ravages dont on a fait mention.

Cette obſervation devroit mettre le pu-

blic en garde contre les charlatans, & lui faire perdre la confiance mal fondée, qu'il n'a que trop souvent à ses propres dépens en ces sortes de gens.

LETTRE

A M. Galabert, Chirurgien à Montpellier, au sujet de l'Agaric.

Par M. Chabrol, Chirurgien.

De Paris, ce 26 Mai 1755.

MONSIEUR,

III. L'intérêt que vous prenez au succès de l'agaric, m'engage à vous faire part de quelques réflexions que j'ai faites sur deux lettres qui ont paru, l'une dans le Journal de Médecine du mois d'Avril, & l'autre dans celui de Mai. Il semble que dans ces deux lettres on ait voulu refuser à ce styptique toutes les propriétés avantageuses qu'on lui a reconnues par des expériences suivies & continuées.

M. le Cat (pag. 269) s'exprime ainsi: » J'ai » éprouvé que l'agaric n'est capable d'arrê- » ter les hémorrhagies des gros vaisseaux » qu'à l'aide d'une compression extrême, » laquelle fait des douleurs inouïes en com- » paraison de celles que cause la ligature «.

Sans doute qu'une compreſſion extrême, telle que M. le Cat la ſuppoſe ou l'a employée, n'eſt pas le moyen indiqué par l'art & par la nature pour arrêter une hémorrhagie. Cette forte compreſſion cauſe des irritations & d'autres accidents dans les parties comprimées; d'où il n'eſt pas étonnant qu'il en réſulte des incommodités, telles que nous les annonce M. le Cat; ſçavoir, les douleurs, les cris du malade même, après le relâchement des parties. Il faut du temps pour remettre tout dans ſon reſſort & ſon état naturel, & les choſes ne ſe rétabliſſent pas ſur le champ. Ne ſoyez donc pas ſurpris, Monſieur, qu'après une telle compreſſion, M. le Cat ait été obligé de lever l'appareil & d'en appliquer un nouveau avec de la veſſe de loup. Quoiqu'il eût évité la même compreſſion, il ſe vit encore dans la néceſſité d'abandonner ce ſtyptique, & d'employer la ligature qui rendit le calme, comme il le prétend.

Ne pourroit-on pas dire que l'agaric n'étoit nullement cauſe de tous ces déſordres, & que la forte compreſſion les avoit ſeule occaſionnés. Le calme qui ſurvint ne peut-il pas être auſſi attribué à l'eſpace de temps écoulé depuis la levée du premier appareil, juſqu'au moment de la ligature? D'ailleurs, mille autres choſes peuvent avoir produit tous ces accidents, ſans que l'agaric

y ait eu aucune part, puiſque c'eſt peut-être le ſeul exemple qu'on pourroit rapporter de pareils déſordres arrivés après l'application de l'agaric.

Ce mauvais ſuccès a ſans doute porté M. le Cat à condamner l'uſage de l'agaric dans les grandes opérations; mais on lui objectera les bons effets de ce ſtyptique dans ces mêmes amputations, & ces faits ſerviront en même temps de réponſe à M. Deſtremau, qui deſire, dit-il, qu'on lui faſſe voir de nombreuſes expériences bien conſtatées pour être convaincu des puiſſants effets de ce ſtyptique.

M. Deſtremau convient lui-même que M. Moreau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, a employé vingt fois l'agaric avec ſuccès (*a*) dans l'amputation du bras ou de l'avant-bras, dans l'anevryſme, dans les plaies d'arteres & aux environs du poignet, &c. Ces expériences conſtatées par celles qui ont été faites avec le même ſuccès & dans les mêmes cas par Meſſieurs Morand, Andouillé, Relclauze & Deſpuech, doivent donc ſatisfaire M. Deſtremau. J'ajouterai que Meſſieurs Morand, Faget, Andouillé, Warner, en ont fait uſage dans l'amputation de la cuiſſe, & que ce remede a eu la même réuſſite que dans les amputations du bras. Ils ne ſe ſont pas apperçus que la grandeur

(*a*) Journal de Mai, pag. 362 & 365.

de l'amputation fût une plaie trop forte où la vertu de l'agaric ait paru avoir moins de force. Ainſi voilà donc ſes bons effets prouvés par des expériences que les grands maîtres de l'art ont faites.

M. Deſtremau objecte que l'*agaric ne peut réuſſir que dans un malade affoibli.* Quand même ſes conjectures ſeroient fondées, que s'enſuivroit-il contre l'agaric ? Dans le cas où cet affoibliſſement ſeroit néceſſaire, l'art ne fournit-il pas des moyens pour détendre les ſolides, ſoit avant, ſoit après l'opération ? Mais je ſuis bien éloigné d'accorder que l'agaric n'agiſſe qu'en conſéquence de l'affoibliſſement du malade.

M. Deſtremau, en parlant de la compreſſion qu'on fait ſur l'axe d'un vaiſſeau, prétend que le calibre d'un vaiſſeau pourroit augmenter ; ce qui lui fait appréhender que l'agaric ne vienne à tomber, & que ſa chûte n'occaſionne l'hémorrhagie. La ligature, ſelon lui, n'a pas le même inconvénient, parce que l'eſpace de dix à douze jours qu'elle reſte à tomber empêche que l'eſcharre ne ſoit auſſi dangereux.

Je remarque d'abord que la cicatrice qui vient à la ſuite de la ligature, & non pas l'eſcharre qui cauſe une déperdition de ſubſtance & retarde la guériſon, n'eſt pas plus forte que celle de l'agaric. Je dis, d'ailleurs, que la ligature ajoute des accidents que

vous n'ignorez pas, Monſieur. L'agaric produit une cicatrice auſſi forte que celle de la ligature, & la nature ſçait la mettre à profit pour conduire à une parfaite guériſon. Tout ce que j'avance eſt fondé ſur des faits les plus inconteſtables.

M. Deſtremau ſuppoſe » qu'il faudroit » que l'agaric produisît le même effet en » deux ou trois jours, mais au deuxieme ou » troiſieme panſement il ſe détache, il n'y a » plus de barriere. Quelle ſûreté met alors » un malade à l'abri d'un effort violent « ?

M. Deſtremau ſe diſſimule ſans doute que l'agaric ne ſe détache qu'avec ſuppuration, lorſqu'il n'eſt plus utile à retenir le ſang. La cicatrice qui eſt formée avant ſa chûte eſt ſuffiſante pour ſervir de barriere. L'art fournit les moyens pour mettre un malade à l'abri des efforts violents, & la ligature, au contraire, ne doit pas raſſurer contre toute ſurpriſe du côté du malade, comme M. Deſtremau voudroit le faire entendre.

Il dit (pag. 365) *qu'il y auroit de la témérité à ſuivre une route qui mene rarement au but qu'on ſe propoſe d'atteindre, & que les Majors de nos hôpitaux n'ont oſé nous frayer.* Je réponds à cela que les Majors de nos hôpitaux de la Charité & des Invalides l'ont employé avec ſuccès, quoique M. Miſſa avance le contraire dans ſa lettre, ſans

ſans doute, parce qu'il n'avoit pas fait des perquiſitions aſſez exactes ; ainſi ils ont donc oſé nous frayer le chemin, afin que nous le ſuivions. J'eſpere donner dans quelque temps le détail de pluſieurs expériences faites avec ſuccès ſur des animaux extrêmement ſanguins, & elles feront connoître & aſſureront en même temps l'étendue des vertus de l'agaric juſques dans les plus grandes opérations.

J'ai l'honneur d'être, &c.



ARTICLE III,

Contenant quelques obſervations de Pharmacie.

OBSERVATIONS

Sur l'Examen chymique de l'eau Minérale de M. Calſabigi, par MM. Venel & Bayen.

Par M. H..... D. M. P.

I. CEtte touche ſçavante, ſous laquelle les auteurs de l'analyſe préſentent leur examen des eaux de M. Calſabigi, cette préciſion ſi ſemblable en tout à celle de *Becker*, ne laiſſent point douter que les Auteurs attendent moins du public que des Chymiſtes eux-mêmes, le jugement que l'on doit porter de la nouvelle découverte dont ils veulent enrichir la Médecine.

Des *eaux ſingulieres & véritablement uniques*, parce qu'elles ſont *exactement acides & vitrioliques*, méritent à bien des titres l'attention des Médecins. Mais comme les expériences qui tendent à conſtater la ſingularité d'un remede, ne peuvent être reçues ſans un examen bien réfléchi, chacun eſt ici en droit d'attendre des auteurs des éclairciſſements dans les endroits qui en paroiſſent ſuſceptibles encore.

On ne ſçauroit trop louer les analyſtes de n'avoir point affecté de haſarder de nouveaux eſſais. Bien inſtruits des *proceſſus* employés par *Liſter*, par *Hoffmann*, on les voit preſqu'en tout marcher ſur les pas de ce dernier; auſſi a-t-on peu de défiance ſur le réſultat des expériences.

Ils ont examiné les eaux avant l'évaporation : ils les ont concentrées de différentes manieres : ils ont ensuite essayé d'en connoître les principes par la plupart des moyens approuvés ; & l'on conclut facilement avec eux que les eaux nouvellement analysées ont un caractere vitriolique.

On remarque par-tout dans leur travail ces attentions exactes, scrupuleuses, qui caractérisent les gens habiles & expérimentés dans leur art. C'est ainsi qu'ils remarquent avec bien de la sagacité que les épreuves sur les eaux par le syrop de violette ou la teinture de tournesol, sont des moyens infideles. Le célebre *Pott* avoit déja observé que les substances absorbantes ont l'effet de verdir la teinture de tournesol, & que souvent même les sels neutres semblent jouir aussi de ce privilege. L'expérience fait d'ailleurs connoître qu'une eau qui aura verdi le syrop de violette à raison de son alkali, rougira par son acide concentré la teinture de tournesol.

Mais les analystes, en nous apprenant que l'air entre en assez grande quantité dans ces mêmes eaux, nous laissent desirer de sçavoir aussi jusqu'à quel degré s'y enfonce l'instrument statique de verre.

On auroit aussi souhaité que dans la recherche de la matiere séléniteuse, afin d'en mieux constater l'existence, l'on se fût servi de trois parties d'esprit-de-vin sur une partie d'eau minérale. Cette expérience, si concluante par elle-même, n'aura sans doute été omise que pour avoir paru trop coûteuse.

Enfin pour reconnoître la quantité plus ou moins considérable de l'acide que les analystes prétendent exister si indubitablement dans ces eaux, on auroit été satisfait d'apprendre l'effet de la solution du sublimé corrosif. On sçait que cette solution versée sur une liqueur, passe très-lentement au rouge lorsque dans celle-ci il se rencontre un acide, tandis que les alkalis purs l'y font passer très-vîte.

En un mot, pour ôter tout doute ſur la préſence de cet acide dans les eaux nouvellement analyſées, il ſemble qu'on auroit dû employer une ſolution de colophone par le ſel de tartre bien dégraiſſé. C'eſt, en effet, le moyen le moins équivoque pour développer un acide, quelque caché qu'il ſoit dans une eau minérale, par le précipité ſubit qui ſe fait alors.

Quoi qu'il en ſoit de ce ſurplus d'expérience que l'on étoit en droit d'exiger pour une certitude plus entiere, cependant le réſultat de celles qui ont été employées dans l'analyſe, font aſſez entrevoir un acide vraiment vitriolique dans les eaux nouvellement découvertes ; mais que cela devienne une raiſon pour ôter cette qualité aux eaux ordinaires de Paſſy, tous les Chymiſtes n'accorderont pas la ſuppoſition.

Quoique *Hoffmann* ainſi que *Sthal* n'aient pû parvenir à tirer des eaux minérales froides de l'Allemagne une acide vitriolique concentrée, perſonne n'ignore aujourd'hui que M. Groſſe, par un feu violent, a réuſſi à tirer du réſidu des eaux ordinaires de Paſſy des nuages blanchâtres, ſignes ordinaires de l'eſprit-de-vitriol, ce réſidu laiſſant en même temps échapper des ſtries graſſes, qui ont préſenté en tout point les qualités diſtinctives & caractériſtiques de l'acide vitriolique.

D'ailleurs, refuſer aux eaux ordinaires de Paſſy un acide vitriolique, ce ſeroit affecter d'ignorer que par l'épreuve de la noix de Galle, ces eaux donnent un précipité noirâtre. Cette ſubſtance ferrugineuſe ne pouvant être ainſi précipitée, ſans que l'acide qui la tenoit en diſſolution ne vienne à l'abandonner pour prendre la baſe terreuſe ou abſorbante de la noix de Galle.

Si l'eau nouvellement analyſée eſt différente des eaux ordinaires de Paſſy, ce ne peut donc être qu'en degré d'intenſité, mais toujours avec identité de principes comme d'origine.

Cette origine commune doit paroître ici d'autant plus naturelle entre deux eaux froides, qu'on ſçait qu'elle exiſte même entre les eaux froides & les eaux chaudes; car on ſçait que le fer dominant dans les eaux froides, juſqu'à leur faire porter le nom de ferrugineuſes, fait auſſi partie des eaux chaudes : qu'il eſt dans ces dernieres en ſi grande quantité, qu'on le voit ſe dépoſer ſur les bords des ſources, ſous la forme d'un ocre, dont la plus grande partie des molécules s'attache à la pierre d'aimant. Tandis que d'ailleurs la préſence du fer, en même temps que de l'acide vitriolique, qui tient l'autre en diſſolution, s'annonce encore dans les eaux chaudes par la couleur pourprée que la noix de Galle leur fait prendre. On y obſerve enfin que, comme la terre abſorbante & ſéléniteuſe eſt plus ou moins dominante dans les eaux chaudes & les eaux froides, le ſel alkali ſe trouve auſſi dans toutes deux, quoique plus abondant dans les eaux chaudes.

D'un autre côté, cette conformité entre les eaux chaudes & les eaux froides, que l'on a ainſi recherchée par la voie de l'analyſe, ſe laiſſe voir d'elle-même *à priori*, ſi l'on fait attention que toutes les eaux minérales tirent leurs principes & leurs vertus des marcaſſites ou pyrites, & que ces marcaſſites ſont les mêmes pour les unes & les autres eaux, chaudes ou froides.

Pour mettre à découvert le ſecret de cette opération, il ſuffit de ce phénomene ſi connu arrivé dans une plaine près de Smidelbourg. Des pyrites vitrioliques expoſées au grand air, échauffées par l'ardeur du ſoleil, ayant été enſuite abreuvées de pluie, prirent feu tout-à-coup, & porterent l'incendie dans leur voiſinage, juſqu'à brûler & conſumer des arbres ſur pied.

Que d'un autre côté ces mêmes pyrites vitrioliques, matrices ordinaires des principes communi-

qués aux eaux minérales, puissent s'échauffer dans le sein même de la terre, l'expérience si fameuse de M. *Lémery* ne permet plus d'en douter : un mélange de fer & de souffre s'y échauffa si bien en peu d'heures, qu'il s'en fit une explosion violente.

L'action de la chaleur est donc tout ce qui donne naissance au sel alkali dans les eaux. De même que le chymiste, à l'aide du feu, sçait se faire un alkali d'une terre absorbante combinée avec un acide, la nature par ce même moyen plus longuement employée, fait passer l'acide des eaux froides en l'alkali des eaux chaudes ; c'est-à-dire, que par le mouvement même des eaux soutenu d'une chaleur souterraine, l'acide vitriolique uni à une terre séléniteuse se change en alkali, en perdant conséquemment de sa premiere qualité ; & l'agent même qui opére cette métamorphose, développant alors une partie phlogistique des pyrites, donne aux eaux la qualité chaude qui s'y fait si sensiblement remarquer.

De-là, s'il a été si naturel d'établir la conformité des eaux chaudes & des eaux froides, cette conformité seroit-elle moins dans l'ordre de la nature entre deux eaux froides ?

Il paroît donc que les eaux nouvellement analysées conservent encore dans leur intégrité les principes qu'elles ont extraits des pyrites vitrioliques ; & que prises ainsi dans le premier laboratoire de la nature, elles présentent un acide vitriolique plus fortement inhérent à sa base ferrugineuse : tandis que les eaux ordinaires de Passy, dans l'action d'un plus long trajet, volatilisent davantage la meilleure partie de ce même acide, qui, devenu moins attaché à sa base, s'échappe à la plus légere chaleur, en laissant par son départ un précipité ferrugineux, la base séléniteuse conservant d'ailleurs une portion d'acide concentré, qui ne s'échappe qu'au feu le plus violent.

FIN.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Juillet 1755.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

Fin de la Table.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

AOUT 1755.

Tome III.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

voulu faire connoître en Italie par la traduction qu'elle vient d'en donner. Je sens bien que c'est à cette aimable personne que je dois l'accueil honorable qu'on a fait à mon ouvrage. Quand une demoiselle de condition, qui peut gagner tous les cœurs par ses graces, & qui est en état d'éclairer tous les esprits par ses ouvrages physico-mathématiques, fait tant que de traduire & de commenter un livre, elle est sûre de trouver dans ses lecteurs des juges qui seroient volontiers ses clients, & qui ne peuvent manquer d'applaudir à tout ce qui passe par ses mains.

Je sens bien cependant que Messieurs les Journalistes auroient pu, sans choquer l'auteur de la traduction, rendre une justice sévere à l'auteur des dissertations : ainsi je serois un ingrat si je ne leur rendois de très-sinceres actions de graces, & de leur indulgence, & des éloges magnifiques qu'ils ont bien voulu me donner, dans la vue sans doute de m'encourager à mieux faire. Leur politesse & leur savoir me donnent une grande envie de les connoître, & je ne négligerai rien pour me procurer cet honneur. Je ne leur ai pas moins d'obligation pour les remarques ou objections des plus judicieuses & des mieux choisies qu'ils ont bien voulu faire au sujet de mon opinion sur le principe vital. Je n'en ai pas

encore vu de ſi fortes ni qui fuſſent miſes dans un ſi beau jour, & je croirois manquer à ce que je leur dois, ſi je ne leur témoignois que j'y fais toute l'attention dont je ſuis capable. Je ne cherche qu'à découvrir la vérité. Si ces ſçavants veulent bien me donner le moyen de la connoître, je ſerai le premier à retracter tout ce que j'ai écrit ſur ce ſujet dans ma diſſertation (touchant l'empire de l'ame ſur le corps,) que M. de Haller a inſérée dans le IV tom. de ſon Recueil, n.° XXIII, & que Meſſieurs les Journaliſtes n'ont pas vue ſans doute; ſans quoi ils auroient mieux connu mon opinion, & ne m'auroient pas attribué des ſentiments que je n'ai jamais eus.

Je n'ai jamais penſé, par exemple, que la volonté eût un empire direct & immédiat ſur le cœur, comme elle l'a ſur la poitrine, les bras & les jambes, quoique ce ſoit un ſentiment que M. Potterfield * a appuyé de raiſons plus ſolides que toutes celles de Stahl. On me fait tort auſſi de me croire ſectateur de cet illuſtre Profeſſeur, qui ne s'eſt diſtingué parmi les *Animiſtes* que par des opinions outrées, peu vraiſemblables, & dont le grand mérite eſt d'avoir excellé en Chymie, & d'avoir enrichi la Médecine d'une infinité d'obſervations neuves & utiles à la pratique.

* Potterfield dans les Mém. d'Edimb.

Je vois bien que Messieurs les Journalistes m'ont attribué cette opinion de l'empire de la volonté sur le cœur, parce que je ne m'étois pas assez expliqué à ce sujet dans mes Commentaires sur l'Hemastatique, & qu'en cette matiere, il m'est échappé peut-être quelque expression confuse qui a mal rendu ma pensée. Ils sont trop éloignés de la maniere de penser de quelques scholastiques, qui sçachant bien certainement que je ne pensois rien de semblable, ont voulu me le faire dire pour tourner mon opinion en ridicule, comme s'ils n'avoient pas eu d'autres moyens de l'attaquer.

Qu'il me soit donc permis, puisqu'ils attribuent tout à la machine sans entendre les Méchaniques, de les designer sous le nom de *Machinistes.*

Parlant à des hommes éclairés, je prendrai pour principe avec eux, que l'homme est composé d'une ame & d'un corps. L'ame est un être simple, actif, qui est le principe de nos perceptions & de nos mouvements au moins volontaires. Je ne pense pas en dire trop, quand j'avance après tous les anciens, qu'elle est le principe de la vie ; & si on m'accordoit cette proposition, que la religion de concert avec la saine physique nous enseignent, je n'aurois pas de peine à faire voir qu'elle l'est des mouvements vitaux, qui ne sont eux-mêmes que la vie.

L'ame ne nous est connue que par ce que nous en sentons, ou par ses facultés. Nous éprouvons en nous-mêmes deux puissances différentes que les Théologiens distinguent eux-mêmes, ainsi que les plus grands Philosophes, tels que Wolf; l'une est la faculté commune à l'ame des bêtes, & l'autre est appellée supérieure, qui est propre à l'homme & aux anges. Chacune de ces puissances se divise en trois; sçavoir, en faculté de percevoir, celle d'appeter, & celle de mouvoir ou d'agir. On peut nommer instinct, la puissance inférieure; & intelligence, la supérieure. L'*instinct* est la faculté de se former des idées confuses; *l'intelligence* celle d'en former des distinctes. Toutes les perceptions de l'instinct sont confuses, les inclinations qui en résultent ne nous portent qu'aux biens sensibles ou que les sens nous font appercevoir, & la faculté d'agir, que cet appétit sensitif ou la cupidité déterminent, est aussi différente de la liberté, que la volonté l'est de la cupidité, & que l'intelligence de l'homme l'est de l'instinct des brutes, & que les biens intellectuels le sont des biens sensibles.

J'appelle avec tous les anciens, excepté Asclepiade, la nature humaine, un principe de mouvement, qui porte les hommes ainsi que les animaux à agir con-

formément à leurs appétits ſenſitifs, & qui exécute ſans réflexion & par habitude les mouvements néceſſaires à la conſervation de la vie. La liberté eſt l'appanage de l'homme & le diſtingue de la bête, elle eſt la faculté d'agir conformément à la volonté ou au deſir raiſonné de ce qui nous paroît bien, & Dieu nous a donné la raiſon pour nous apprendre à former des idées diſtinctes de ce bien, & par-là à ne pas le confondre avec ce qui ne paroît tel qu'à la cupidité & à l'inſtinct.

Voilà donc en peu de mots ce que je penſe. L'ame a un empire ſur le corps dont perſonne ne doute, quoique perſonne ne comprenne comment elle agit ſur lui. C'eſt un principe d'expérience que les mouvements du corps ſont déterminés par les divers appétits & les diverſes facultés mouvantes de l'ame. La volonté & la cupidité déterminent ces mouvements, la nature & la liberté les exécutent, le comment eſt également inconnu aux Ariſtoteliciens, aux Carteſiens & aux Leibnitſiens, & ce n'eſt pas le lieu de prendre parti entre ces trois ſyſtêmes.

C'eſt une erreur bien générale d'attribuer à la volonté l'exécution des mouvements, qui n'eſt l'effet que d'une faculté mouvante, telle que la liberté ou la nature. La volonté ne fait que les détermi-

ner ou les indiquer, & elle n'est pas la seule qui les indique, la cupidité le fait aussi. On ne se tromperoit pas moins à confondre ces puissances, quoiqu'appartenantes à la même ame, que de confondre la mémoire avec l'ouïe, ou la faim avec le jugement, ou la vertu polaire d'un aimant avec sa vertu attractive; & celle-ci avec sa gravité ou son inertie.

En effet, l'expérience & la foi m'enseignent que ma volonté est si différente de ma cupidité, que l'une dit souvent oui quand l'autre dit non sur le même objet. Avoir l'appétit sensitif des aliments emporte avec soi la faim, mais non pas la volonté de prendre des aliments; avoir horreur de se faire couper un bras gangrené, n'est pas contradictoire avec la volonté fixe de le faire couper. C'est la nature qui me porte à manger quand j'ai faim, à retirer mon bras quand on le pique; c'est la liberté conduite par la raison & la volonté, ou l'inclination au bien distinctement apperçu, qui me fait refuser un aliment que j'appete; qui me fait tendre le bras au Chirurgien qui doit l'amputer : plus l'homme est raisonnable & intelligent, plus il trouve de différence entre la nature & la liberté; les actions naturelles & les actions libres, la cupidité & la volonté, enfin entre les fonctions de

l'homme & celles de la brute. La morale, le droit, la théologie portent sur ce fondement; elles ne nous imputent pas les actions naturelles, mais seulement les actions libres.

J'avoue qu'il y a des paradoxes bien étranges dans cette doctrine, mais quelle plus grande énigme que l'homme : en voici une sur la faculté de connoître, nous en verrons sur celle d'appeter & sur celle d'agir. En ouvrant les yeux, les objets du dehors renvoient dans le fond de ma retine des rayons colorés qui y peignent en mignature ces objets, comme on le voit dans l'œil placé au trou d'une chambre obscure. C'est par certe mignature colorée qu'il voit les objets du dehors; cette mignature est en lui auprès du siege de l'ame, & l'ame ignore qu'elle la voit. Elle est émerveillée quand elle l'observe pour la premiere fois dans un œil de bœuf appliqué au trou de la fenêtre d'une chambre obscure. Donc elle perçoit un objet qu'elle n'apperçoit point, donc toute sensation n'est pas réflechie, comme le prétendent quelques scholastiques.

Autre paradoxe sur l'inclination. La connoissance ne nous ayant été donnée que pour distinguer ce qui nous est bon d'avec ce qui nous est nuisible, & non pour sçavoir l'essence des choses, nous nous sen-

tons un attrait pour le bien & une aversion pour le mal, mais la sottise humaine consiste à prendre pour bien ce qui est agréable aux sens, comme des champignons vénimeux, des bayes du coriaria; & pour mal ce qui leur est désagréable, comme le kina dans la fievre, l'absynthe dans le dégoût, & quoique l'essence de l'homme consiste à être animal raisonnable, & que la raison nous dicte que ce qui est agréable n'est pas pour cela toujours bon, ni que ce qui est désagréable soit toujours mauvais; quoique nous en ayons fait mille fois l'expérience, nous tombons mille fois dans la même faute, le voulant & le sçachant, *video meliora proboque, deteriora sequor.* Peut-on voir une plus grande contradiction ?

Autre paradoxe sur la faculté d'agir. Qu'un homme sujet au vertige passe sur un pont sans parapet, il n'a rien à craindre s'il ne regarde pas l'eau couler; s'il la regarde, la tête lui tournera, & il ne manque pas de la regarder, premiere sottise. Ce n'est pas tout, il ne risque que de tomber sur le pont, il fait tout de suite la réflexion, que quoique le pont lui paroisse se renverser à droite, il est immobile, & qu'il n'a rien à craindre de sa chûte, pourvu qu'il ne se jette pas à gauche, & nonobstant cette réflexion, il ne manque pas

de s'élancer à gauche & de se précipiter dans la riviere, seconde sottise ; pour un animal qui est distingué par la raison de tous les autres, lesquels ne font pas des fautes à beaucoup près si lourdes. On ne me croira pas à moins que de l'avoir éprouvé soi-même, je ne l'aurois pas cru, avant que d'en avoir fait l'expérience moi-même, non sur un pont, mais sur un fauteuil. On fait ce qu'on ne veut pas, & on sent qu'on le fait soi-même, ce n'est pas un autre qui le fait en nous. Un Musicien sçait bien qu'il joue du violon. Que son ame dirige, exécute les mouvements rapides & artificieux de ses doigts, il semble que plus elle y fera attention, mieux elle les dirigera, point du tout ; s'il y fait attention, s'il choisit le muscle qu'il faut mouvoir, ce musicien ne fera rien qui vaille. Pour réussir, il faut qu'il oublie qu'il a des doigts & que son ame soit toute dans l'oreille. Comment, dira un machiniste, la volonté exécute un mouvement choisi entre mille autres également possibles, pour faire précisément un *Ut Dieze :* elle ne s'y trompe pas, elle distingue cet *Ut* qui ne differe du naturel, qu'en ce qu'il est fait par 25 vibrations, dans le temps que l'autre en feroit 24. L'ame compte donc ces vibrations, car un ton ne differe d'un autre que par le nom-

bre des vibrations, & l'ame d'un Farinelli en ſent bien la différence; cependant elle ignore que ſes doigts aient des muſcles, des tendons, des nerfs; elle ne ſçait peut-être pas les éléments de l'arithmétique, & n'entend pas plus ce que c'eſt que vibration, que M. d'Alembert entendroit à faire une cadence, qui eſt un amuſement pour Farinelli. On ſe perd à tous ces paradoxes, & qui eſt l'homme un peu expérimenté qui oſât nier tous ces faits?

Ces principes établis, M. W...... a bonne grace de nier l'empire de l'ame ſur le cœur, & d'apporter pour raiſons les railleries indignes d'un Philoſophe, & qui ne conviennent qu'à un farceur. La nature, dit-il, fait ſouvent dans le corps des efforts bien préjudiciables, tandis que l'intelligence du malade connoît très-ſagement ce qu'il faudroit faire : ſi elle & la nature étoient la même choſe, cela n'arriveroit pas. (Elles ſont auſſi différentes que la mémoire & la vue, ou l'eſprit. On peut avoir beaucoup de l'un & point de l'autre, quoique ce ſoit la même ſubſtance qui ſe ſouvient & qui juge.) Un Médecin, ajoute-t-il, ou même un malade verſé dans la phyſique, qui devroit connoître les erreurs de la nature, devroit lui faire cette priere :

» *Animula, vagula, blandula*
» *hoſpes comeſque corporis*
» *agnoſcis errores tuos, corrige quæſo quod*
» *loci motuum mutatione potes, neque teip-*
» *ſam adeo inſipientur excrucia.*

C'eſt bien penſé, en ſuppoſant que la nature eſt toujours la même faculté que l'intelligence, c'eſt-à-dire, ſi le mouvement du cœur étoit directement ſoumis à l'empire de la volonté, & ſi le cœur, comme on dit, entendoit raiſon; mais il ne l'entend ni dans les maladies du corps ni dans celles de l'ame, comme la colere, la triſteſſe. Dans celle-là, le cœur s'agite le plus violemment du monde; dans celle-ci, il ne fait pas la moitié du mouvement ou des efforts qu'il devroit faire; tout cela eſt fort mal fait à lui, il eſt dans ſon tort. Mais la langue, les mains, les yeux ſur leſquels l'ame a un empire très-évident & bien conforme à la volonté, font-elles mieux leur devoir dans ces paſſions? Que de ſottiſes ne dit pas un homme pénétré de douleur, ſaiſi de frayeur; à quoi bon trembler, pourquoi balbutier, pourquoi dire ce qu'on devroit cacher tous les jours. Des malfaiteurs peu accoutumés au crime, ſe décelent eux-mêmes quand ils ont le plus d'envie de ſe cacher. On ſe met en colere contre une plume qui ne va pas bien, & on l'écraſe de rage: on ſe tape rudement le viſage pour

chaſſer une mouche importune, que de ſottiſes ne fait-on pas. M. W. . . . qui ſçait qu'il eſt eſſentiel à l'ame d'être raiſonnable, ne pouvant accorder ces actions avec la raiſon, c'eſt-à-dire, avec la droite raiſon, n'a pas d'autre parti à prendre, ſuivant ces principes, qu'à nier que l'ame produiſe ces actions, & à prétendre qu'elles ſont ſont purement méchaniques dans leur principe. La grande liberté qu'on a de penſer dans le Nord, ſurtout ce qui peut intéreſſer la religion, lui rendra cette déciſion aiſée; car autrement on lui retroqueroit ſon

Animula, vagula, blandula.

Eh pourquoi vous courroucez-vous aux dépens de votre corps. Où eſt la raiſon de vous cogner la tête contre un mur, pour la perte d'un procès qui ne ſera pas moins perdu; les cris & le tintamarre que vous faites, ne font pas revenir cet ami de l'autre monde. *Animula*, vous n'y entendez rien, & à dire vrai, j'ai tort de m'en prendre à vous; c'eſt ici une machine qui pleure, c'eſt la tête factice du P. Marſenne qui s'effraie à la vue d'un arracheur de dents; c'eſt le Fluteur Automate de M. Vaucanſon, il fait bien d'autres choſes ſans ame, & les monades de M. Léibnitz n'étant point des ames, ne laiſſent pas d'avoir des perceptions, pourquoi la machine n'en auroit-elle point?

Etrange diſcours à mon avis, & c'eſt cependant à quoi doivent un jour aboutir les principes des machiniſtes qui veulent dépouiller l'ame de toute force active pour en enrichir la machine. Si les actions paſſionnées ne ſont pas imputées phyſiquement à l'ame comme à leur principe, les plus volontaires dès quelles ſeront déraiſonnables, ſeront des actions de la matiere ſeule; car enfin, il n'y a pas de limite qui diſtingue une action déraiſonnable, injuſte, d'une action paſſionnée, & vraiſemblablement l'homme n'eſt jamais exempt de deſir ou d'averſion, c'eſt-à-dire, de paſſion grande ou petite, ainſi toutes ſes actions ſont automatiques.

Mais n'écoutons que Meſſieurs les Journaliſtes, qui ne propoſent que des objections ſérieuſes, les voici. » Comment, diſent-ils, concevoir que l'ame anime » une infinité de vaiſſeaux, qu'elle diſtribue à chaque liqueur une vîteſſe proportionnée, qu'elle calcule la force de cent » muſcles néceſſaires pour faire un ſault; » comment, occupée de tant d'affaires, » ignore-t-elle qu'elle agit, & ſe croit-elle » parfaitement oiſive !

Je demande à ces Meſſieurs comment un peintre qui dirige ſon pinceau avec tant de juſteſſe, qui contracte avec tant de préciſion les muſcles thénar, antithénar, qui

dirigent le pinceau, qui imite avec plus d'exactitude qu'un compas le contour circulaire d'une joue qui nuance ces couleurs avec plus d'harmonie que n'eut fait Newton, s'amuſe-t-il pendant ce temps à chanter, c'eſt-à-dire, à contracter avec meſure & cadence des muſcles du larynx qui ſont ſi nombreux, dont un millieme de plus ou de moins dans ſa contraction, dans le temps de ſon action, feroit un ton faux & produiroit un mot au lieu d'un autre : comment, dis-je, ce peintre ignore-t-il même alors qu'il chante, & quel air il chante, quels muſcles il contracte, & s'il a des muſcles? Comment ce bourgeois gentil-homme fait-il depuis trente ans de la proſe ſans le ſçavoir, & exécute-t-il la prononciation des lettres ſans avoir jamais appris à le faire; comment eſt-il plus habile qu'il ne penſe? Voilà l'ame bien occupée & qui croit n'avoir rien qu'à s'amuſer.

Mais écoutons Meſſieurs les Journaliſtes, qui n'ont que de bonnes objections a faire avec une politeſſe des plus grandes. » Voilà, diſent-ils, la force du *ſtimulus* qui » peut exciter des efforts dans les parties » privées de vie, & certainement les efforts » que nous faiſons par le moyen du cœur, » ne viennent point de l'ame : car nous ne » pouvons par la volonté les augmenter, » les diminuer, les exciter, ou les arrêter «.

De ce qu'une action est volontaire, on peut bien inférer que l'ame en est le principe; mais de ce qu'elle n'est pas volontaire, il ne s'ensuit nullement que l'ame n'en soit pas le principe; car autrement il faudroit prouver que l'ame ne peut agir que par sa volonté, & c'est, ce me semble, ce qui est contraire à mille observations journalieres, & au *quod nolo facio* d'un Auteur bien respectable. Ce n'est pas volontairement qu'on gémit dans la douleur; car on voudroit souvent ne pas le faire & on ne peut s'en empêcher. On jure étant en colere, & on voudroit ne le pas faire; ce n'est pas moins une action qu'il faut imputer à l'ame, car le corps ne jure pas tout seul, ni par un principe corporel.

Je crois que ce qu'il y a de plus certain dans la méchanique, est que toute machine a une force directe, par laquelle étant en repos, elle ne se mettra jamais d'elle-même en mouvement, & elle résistera d'autant plus à tout mouvement qu'on voudra lui imprimer, qu'elle sera plus étendue & plus pesante, c'est-à-dire, qu'elle sera plus matiere; & si une fois par une force étrangere elle a été mise en mouvement vers l'Orient, elle résistera à toute force qui tendra à la mouvoir vers l'Occident. Si elle est passée par la gravité vers le centre de la terre, ou par l'action du feu vers

le ciel, plus on voudra l'accélerer en l'une de ces directions, plus il faudra de force par deſſus celle qui l'a miſe déja en mouvement. Donc il eſt auſſi certain qu'il puiſſe l'être, que la matiere réſiſte eſſentiellement à tout changement d'état, & cela d'autant plus qu'elle eſt plus matiere, & que l'on tend à lui imprimer plus de vîteſſe. C'eſt ſur ce principe que porte toute la méchanique; c'eſt ce que toutes les expériences nous rendent ſenſibles, & jamais on n'a vu une tour ſe porter d'elle-même d'un endroit de ville à l'autre, parce qu'elle réſiſte à ſon changement d'état.

Il eſt contradictoire que ce qui réſiſte à tout changement d'état, ſe meuve de lui-même ou change lui-même d'état. Donc il eſt abſurde que la matiere ſe meuve d'elle-même ou par ſa propre force.

Donc toutes les fois qu'on ſuppoſera qu'une machine qui n'eſt qu'une matiere ſe meut d'elle-même, ou qu'elle augmente ſon mouvement ſans une cauſe étrangere capable de produire cet effet, c'eſt-à-dire, de force égale à cet effet, on ſuppoſera une abſurdité.

Voilà l'argument qui terraſſera toujours Meſſieurs les matérialiſtes. Il faut qu'ils contrediſent les premiers principes de la ſcience la plus claire & la plus certaine qu'il y ait, ou qu'ils avouent que la ma-

tiere ne ſe meut jamais d'elle-même, ou ce qui revient au même, n'eſt douée que d'inertie ou d'inactivité. Faites la machine la plus artificielle & la plus compliquée qu'il vous plaira, elle détruira plutôt la force mouvante qu'elle ne l'augmentera. La machine de Marly ne rend qu'un 57 de la force que l'eau de la Seine lui imprime, le reſte ſe perd par l'inertie & le frottement.

Dans l'homme il ſe trouve des forces animées, des forces méchaniques comme on les appelle aujourd'hui, & des forces phyſiques. J'en conviens. L'ame que tous les anciens appelloient le principe du ſentiment, de l'intelligence, du mouvement & de la vie des hommes, a été réduite par Deſcartes à n'être que le principe de la penſée; comme la divinité d'Epicure étoit réduite à être la ſpectatrice oiſive de ce qui ſe paſſe dans l'univers.

Scilicet ille deos non auſus pellere Athenis
Ridiculos fecit; regionis inanis inanes
Indigenas. Illic æterna per otia lætos
Vivere permiſit.

Mais juſqu'à ce qu'on ait prouvé contre Borelli & contre tout le monde, que l'ame n'eſt pas douée de force active, & contre la religion *, qu'elle n'eſt pas le principe

* L'ame raiſonnable eſt le principe de la vie

de la vie, je m'obſtinerai à croire qu'elle l'eſt. Deſcartes avoit peut-être beſoin de ce principe pour établir ſon homme machine. Jeu d'eſprit auquel il n'ajoutoit pas foi lui-même. Aſſemblage abſurde de principes, démentis par toutes les méchaniques & hydrauliques, c'eſt-à-dire, par l'expérience & la raiſon. Je reſpecte ce grand homme, mais je ne le crois pas en cela. *Magni ſæpe viri mendacia magna loquuntur.*

Je ſçais à n'en pas douter, que je meus mon bras, ma langue, ſouvent ſelon ma volonté & quelquefois ſans volonté, ni réflexion, ni connoiſſance. Vous m'accordez que quand c'eſt ſelon ma volonté, mon ame en eſt le principe; donc l'ame eſt une puiſſance mouvante, ce qui eſt ce que je voulois qu'on m'accordât.

Si de ce que je ne comprends pas, comment un eſprit peut agir ſur un corps, on en concluoit qu'il n'agit pas, ce ſeroit un miſérable raiſonnement; ce n'eſt pas de notre conception que dépend l'exiſtence des choſes. Comprenons-nous mieux comment Dieu qui eſt un eſprit, a mis en mouvement ces vaſtes globes qui roulent autour du ſoleil, & le ſoleil lui-même qui lance un océan de rayons depuis ſix mille ans, ſans diminuer ſenſiblement. Qu'eſt-ce que

du corps humain. Pouget. Catéchiſme de Montpell. Part. I. Sect. 1. chap. II. § 3.

la liberté, si ce n'est la puissance d'agir & de faire, ce qui parmi plusieurs choses possibles, nous paroît le mieux; sûrement ce n'est pas une faculté de la machine humaine, ni des forces méchaniques ou physiques. Une balance qui n'auroit que la faculté de penser & non celle de mouvoir, n'auroit le pouvoir de se baisser ou s'élever, quand même il y auroit inégalité de pression sur les bassins, c'est-à-dire, ne seroit pas libre, & je sens que je le suis. Ce n'est pas vanité à moi de le dire comme le prétend la Mettrie, ce seroit mentir que de le nier.

Nous avons vu jusqu'ici, qu'il n'y a point de contradiction à soutenir que l'ame est le principe mouvant des parties qui ne sont pas soumises à la volonté, parce que la volonté n'est pas plus nécessaire pour la force motrice, que la mémoire l'est pour l'ouïe; & que dans les passions, quoique la volonté & la liberté ne soient pas toujours de la partie, nous sentons que c'est nous qui agissons, & qu'on nous impute à bon droit ces actions en tant qu'il dépend de nous de corriger l'habitude vicieuse qui nous y porte; & si on nous pardonne le premier mouvement, c'est parce que nous n'avons pas eu le temps de la réflexion. Voyons maintenant s'il y a plus de raison d'attribuer les mouvements non

réfléchis & naturels aux principes méchaniques & aux phyſiques, qu'au principe animé.

Toute impulſion faite à une machine par un autre corps, ou par une puiſſance qui n'y eſt pas continuellement appliquée, produit un mouvement appellée méchanique. Toute action d'un fluide inconnu & qui eſt inconnue elle-même, quant à la maniere d'agir; telle que l'action du fluide magnétique, de la matiere ſubtile de l'éther, qui ne ſont ſoupçonnées que par les effets; comme l'attraction, le magnétiſme, l'effervеſcence, la diſſolution, la gravitation, &c. s'appelle action phyſique, pour la diſtinguer de celles dont le principe eſt méchanique, palpable, évident.

J'avoue que la machine humaine eſt expoſée à l'action de cauſes méchaniques & des phyſiques. Je ſçais que la ſecrétion, la digeſtion, la nutrition, la génération, la chaleur, &c. ne peuvent s'expliquer que par des principes phyſiques; qu'ils excitent même des changements conſidérables dans les cadavres. Le reſſort, la gravité, la putréfaction, ſont les effets des tourbillons de Moliere, de l'éther de Newton, & de la matiere ſubtile de Deſcartes. On n'a qu'à choiſir; j'y conſens. Je ſçais que la pompe à feu de Newcaſtle a des battements réglés, des circulations de flui-

de, des mouvements de levier réguliers, & qu'elle tire toute sa force de l'action physique du feu & de la pression méchanique de l'atmosphere; qu'il n'y a qu'à lui fournir du charbon, & qu'elle va sans ame, comme une montre va avec son seul ressort, & qu'il n'y a qu'à la monter. Ce n'est pas de quoi il est question entre nous; mais voici ce dont il s'agit.

Un bâtiment est sur mer, il avance. Il est question de connoître si c'est par la force du vent, si c'est par la force du courant de l'eau, ou si c'est par la force animée appliquée aux rames. Je dis que si je ne vois point de courant, si on ne sent aucun vent, & qu'on soit sûr qu'il y a des rameurs qui agissent dedans, il ne reste qu'à s'assurer, pour les regarder comme le principe de ce mouvement, que toutes les circonstances de ces mouvements répondent à la circonstance tirée de la volonté, du caprice, de l'intérêt, de la passion des rameurs; & que si cela est ainsi, j'ai plus de raison qu'un autre, d'attribuer le mouvement du vaisseau à un principe dont l'existence est certaine & la force connue; de même que la convenance & proportion des effets, avec la cause; que de supposer un mouvement insensible dans le vent ou dans l'eau, qui est douteux, qui est même insuffisant, & qui ne répond

répond pas aux phénomenes, qui sont de la partie. Voilà d'où je pars.

Je respecte les tourbillons, l'éther, la matiere subtile ; rien n'est mieux imaginé pour transporter la difficulté ou pour nous faire accroire que nous connoissons le principe du ressort de la gravité du magnétisme, quand nous n'y entendons rien. S'il est certain que la matiere a essentiellement la force d'inertie ; c'est-à-dire, est dans l'impuissance d'augmenter ou même de continuer le mouvement uniforme, excepté dans le vuide, & encore plus de le commencer, on a beau diviser cette matiere en tourbillons, elle n'aura pas moins d'inertie, & le grand maître de l'univers qui lui a imprimé ou aux planetes leur mouvement, peut bien, sans leur entremise, causer tous les effets qu'on attribue aux forces centrales. On peut donc réduire tous les effets physiques à la loi de l'attraction, c'est-à-dire, à la volonté du Créateur, aussi-bien qu'aux fluides subtils qui tiennent leur force de la même source, supposé pourtant qu'ils existent tels qu'on les dit.

Je sçais que la force des ciseaux qui coupent une corde à laquelle est suspendu un poids, est infiniment moindre que l'effet que produit ce poids en tombant du haut du clocher ; aussi la force des ciseaux n'en

eſt pas la cauſe. Je ſçais que la force d'une étincelle qui allume la Sainte Barbe d'un vaiſſeau, n'eſt pas la millieme partie de celle de ce magaſin de poudre; auſſi n'eſt-elle que l'occaſion de cette déflagration. J'accorde tout ce qu'on dit au ſujet des efferveſcences chymiques, de l'électricité, du magnétiſme, & ſouvent de la fermentation du ſang, de la copule exploſive, ou poudre à canon, des eſprits animaux. Je ſçais toutes ces expériences, elles ne renverſent que les laboratoires, & non les regles de méchanique & d'hydraulique. Ceux qui croient les vraies regles des méchaniques ſujettes aux changements arbitraires, une pure invention des hommes qui changent comme les ſyſtêmes, n'ont jamais compris ce qu'elles ſont. Elles ſont auſſi néceſſaires que les vérités géométriques, puiſqu'elles ſont démontrées, ou que leur contradictoire eſt impoſſible; & Dieu ne peut pas faire, parce qu'il eſt parfait, que les contradictoires ſoient poſſibles. Ce n'eſt pas ici le lieu de prouver ces faits, Meſſieurs les Journaliſtes étant trop éclairés pour les nier.

Je me borne à dire, que ſi on montre à un homme qui a commis un crime, un écrit où ſoit contenue ſa ſentence de mort; quoique les rayons lumineux qui partent des caracteres noirs, n'aient pas plus de

force, quand ces caracteres marquent la condamnation, que quand ils marquent la grace; quoique le barometre, thermometre, hydrometre, électrometre, la salure du sang, l'aspect des planetes, &c. soient les mêmes, il se fera dans le cœur, dans les entrailles, le larynx, le pharynx, les muscles, l'estomac, &c. de ce misérable, des changements subits, ridicules si on veut, très-involontaires qu'on ne peut attribuer qu'au même principe qui est en lui. Ce qui sent, ce qui se souvient, ce qui pense, ce qui se répand, ce qui aime la vie & l'honneur, & si ce même principe méprise la vie, l'honneur, les tourments, que ce soit l'ame d'un scélérat, ou celle d'un saint martyr, il se fera des mouvements bien différents de ceux-là, c'est-à-dire, qui seront analogues, & correspondants à l'état actuel où se trouve ce principe spirituel. Si c'est une scene tragique qu'on représente, il se pourra faire, pourvu que l'acteur soit bon, qu'il ait au dehors les mêmes phénomenes; la pâleur, les larmes, la consternation, pourvu qu'il ait excité en lui le même affoiblissement du cœur, la même palpitation, les mêmes sentiments, que s'il n'y avoit point de simulation. Aussi voit-on des actrices qui en représentant, entrent si fort dans la passion, que leur cou s'enfle, leur visage

change, les larmes leur coulent des yeux; elles ſanglottent, & je ne doute pas que le battement de leur cœur ne ſouffre un des changements analogues. Ne tient-il pas à nous d'exciter la toux, de ſimuler le hoquet, la nauſée, juſqu'à produire le vomiſſement. Croira-t-on que c'eſt par l'entremiſe de la reſpiration ſeule qu'une femme pleure au gré de ſon caprice. *Ut flerens oculos erudiere ſuos.* (Eſt-ce par ce moyen qu'un voluptueux roulant ſimplement ſa penſée ſur des objets laſcifs, excite en lui des mouvements que la volonté ne peut produire, mais qu'une paſſion quelconque différente de la libidineuſe ſupprime d'abord.) Ne connoît-on pas dans le corps des organes, que la volonté ſeule ne met jamais en action, mais qui n'agiſſent que conſéquemment à des deſirs naturels, & que toute autre paſſion de l'ame arrête ou empêche.

L'empire de la volonté s'étend ſur les organes qui tombent le plus ſous nos ſens; comme les mains, la poitrine, les jambes, la langue, &c. beaucoup moins ſur ceux qui nous ſont toujours cachés & inconnus: car qui de nous ſçait s'il remue volontairement le muſcle poplité, le petit muſcle du diaphragme, les ſternocoſtaux? Un homme qui, placé dans un tambour de moulin à ſoie, met toute la machine en mouve-

ment, ſent bien qu'il imprime le mouvement à toutes les pieces qu'il voit ſe mouvoir proportionellement aux efforts qu'il fait. Mais s'il y a des pieces qui ne tombent jamais ſous ſes ſens, il ne ſera pas perſuadé que c'eſt lui qui les meut, quoiqu'il le faſſe toute ſa vie : & s'il eſt accoutumé dès l'enfance à cet exercice, il n'en ſentira pas la fatigue, non plus que nous ne ſentons pas que l'air nous preſſe avec plus de 30 mille liv. de force, & qu'en ſautant nous élevons 150 liv. peſant, & qu'en capriolant, nous contractons quelques centaines de muſcles à nous inconnus. L'habitude nous fait faire ſans réflexion une infinité d'actions que nous ne ſçavons pas, & que nous ne croyons pas vouloir faire. Le danſeur de corde qui ſe ſoutenoit en embraſſant la corde avec les omoplates, avoit acquis par de longs efforts étudiés, un empire ſur ces muſcles, qu'on ne ſçavoit pas auparavant appartenir à l'homme. Le colonel Townshend étoit dans ce cas, il avoit acquis un empire volontaire ſur ſon cœur, que nous n'avons pas. Notre empire n'eſt que par l'entremiſe des paſſions & de la reſpiration, ou des beſoins naturels, tels que nous l'avons ſur l'eſtomac pour vomir, ſur les boyaux dans le teneſme & ſur la veſſie dans la dyſurie. Mais cet empire eſt limité & dirigé par

les besoins naturels ; il ne nous est pas possible de nous vouloir faire du mal, ni par conséquent de ne pas faire des efforts pour chasser par le vomissement un poison qui irrite l'estomac, une matiere âcre qui irrite le boyau rectum. Nous reculons la tête & nous fermons les yeux naturellement, quand on nous porte brusquement le doigt vers l'œil ; nous resserrons la pupille sans le sçavoir, quand le grand jour pourroit nous blesser la rétine. Un musicien ne goûte si bien le plaisir des accords, que parce qu'il monte par les muscles du marteau & de l'étrier les organes acoustiques de la caisse sur le ton principal, ou dominant de l'air qu'il entend. Le paysan qui écoute le même concert n'entend qu'un bruit confus, parce qu'il n'a pas l'habitude de monter ainsi ses organes à l'unisson du ton principal. Mais ni l'un ni l'autre ne sçait comment cela se fait.

Il résulte de ce que nous avons dit ; que 1°. de-là que nous n'avons pas la connoissance distincte de ce que nous faisons, il ne s'ensuit point que nous ne le fassions pas : 2°. de-là que nous ne voulons pas faire une chose, il ne s'ensuit pas toujours que nous ne la fassions pas, quand nous y sommes portés par la cupidité, & que nous n'avons pas pris l'habitude de soumettre la cupidité à la raison : 3°. Que quand

une action eſt d'une néceſſité urgente pour la vie ou le bien-être, l'ame l'exécute ſans attendre la réflexion, le jugement & la volonté; il lui ſuffit de l'habitude qui ſe détermine toujours par des motifs dont nous n'avons point d'idées claires; mais c'eſt trop s'arrêter ſur ce ſujet, en ayant traité dans la diſſertation imprimée en 1740. Venons aux dernieres objections.

Si on coupe la tête & qu'on arrache le cœur à une grenouille, ce corps, dit-on, eſt privé de vie, cependant cet animal ſans tête & ſans cœur ſaute, nage; s'il vient à rencontrer un obſtacle, il ſe détourne & prend une autre route. Une tête de vipere laiſſée ſur la table, mordit M. Lemery qui faillit à en mourir. Le cœur palpite long-temps, & il ſent les irritations d'une épingle. La queue d'un lézard ſe demene long-temps. Toutes ces expériences ſont vraies, & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, que M. Whitt a pris la peine de raſſembler, & dont la Mettrie ſe ſert pour appuyer le matérialiſme. A tout cela je n'ai à répondre ſi ce n'eſt que perſonne n'a prouvé juſqu'ici, que ces animaux à qui il manque une ou deux parties ſoient morts réellement, non plus que le polype que l'on a mis en quatre, puiſque ces animaux donnent des marques de ſentiment & font des mouvements que nulle machine ranimée ne feroit

pas. Que ces animaux aient encore du ſentiment, c'eſt ce dont on convient quand on dit qu'ils ſont irrités par ces piquures. Je ne crois pas qu'un philoſophe quand il eſt queſtion de diſpute à ce ſujet, entende par ce mot autre choſe qu'un ſentiment. Quant au mouvement, j'avoue que le reſſort, la gravité, la preſſion de l'air ſur des parties déplacées, tout-à-coup refroidies, qui ſe retirent, peuvent faire cet effet; comme on le voit dans les hygrometres, thermometres, dans les cordes d'inſtruments expoſées à un air chaud, humide, &c. Mais qu'un coq à qui on a coupé la tête marche, & que rencontrant un mur, il ſe retourne & marche en ſens contraire; voilà, ſi je ne me trompe, un mouvement animal, & ſi ce coq n'eſt pas en vie, il faudra nier que le bœuf dont le cerveau étoit pétrifié ou oſſifé le fut quand il couroit de toutes ſes forces; ou qu'un ver coupé en deux, dont chaque partie reprend tête ou queue & continue à ſe bien porter, ſoit vivant. Sur la réponſe, je reglerai ma replique, & j'aurai pour moi un auteur bien reſpectable & grand connoiſſeur en fait de pſychologie (St. Auguſtin) qui croit que dans le lézard ainſi tronqué en deux, le même principe immatériel (qui ne peut être ni diviſé ni raſſemblé, n'ayant point de parties) anime les deux parties ſéparées,

comme il animoit le tout auparavant, & cela jusqu'à ce que cette machine ſoit hors d'état de repondre aux forces qu'il lui imprime. On pourra bien repliquer par une raillerie à ce ſentiment; mais peut-être ſeroit-on bien embarraſſé à le réfuter par de bonnes raiſons. Les railleries marquent ſeulement qu'on a de grands préjugés contre un ſentiment, mais elles n'ont jamais tenu lieu de raiſonnement chez des Philoſophes; & c'eſt un ſchiſme pour ceux qui ayant honte de n'avoir rien de ſolide à répondre, ne veulent pas demeurer court.

Tant qu'on n'oppoſera aux matérialiſtes que des raiſons théologiques & métaphyſiques, ils auront des ſubterfuges, des réduits obſcurs, dans leſquels on ne pourra les relancer, à moins qu'ils ne diſputent de bonne foi. Mais les principes de la méchanique ont droit de les convaincre, puiſqu'ils ſe diſent eux-mêmes méchaniciens, & par ces principes on leur peut prouver, 1°. qu'il y a dans l'homme un principe de mouvement qui n'eſt point le corps humain, puiſque toute matiere réſiſte eſſentiellement au mouvement, & que c'eſt par cette réſiſtance ſeule qu'on diſtingue la matiere de l'eſpace vuide. 2°. On leur fera voir que quand un homme qui eſt tombé dans une foibleſſe extrême, en revient, & reprend ſes forces à l'occaſion

d'une nouvelle consolante qui dissipe sa tristesse, la quantité nouvelle de mouvement qui naît en lui, ne vient pas des fluides subtils qui le pénetrent & qui l'environnent; car on ne peut concevoir la liaison de cette bonne nouvelle avec l'action nouvelle de ces fluides subtils, & l'harmonie préétablie, ni aucun autre systême ne peut tirer un machiniste de ce défilé.

3°. Un être infiniment sage, présidant à tout ce qui se fait dans le monde, & n'y ayant de hasard que relativement à notre ignorance, il est contraire à la sagesse de cet être de penser que ce qu'on appelle mouvements sympathiques de nos organes se fassent au hasard, sans dessein & sans motif.

4°. Les machinistes qui supposent le mouvement perpétuel dans une machine, sans un moteur continuellement appliqué qui consume ses forces en les employant, supposent une absurdité, ou pour le moins un principe aussi décrié dans toutes les académies des Sçavants, que la pierre philosophale l'est chez les bons chymistes. N'y eût-il que le frottement & l'inertie dans les machines; c'en est assez pour détruire une grande partie de la force qui leur a été imprimée, & pour démontrer physiquement l'impossibilité du mouvement perpétuel.

5°. Au surplus, de ce qu'on ne com-

prend pas la maniere d'agir d'une cause ; comme de la gravité, des magnétismes, de la liberté, on ne peut rien conclure contre son existence.

6°. Enfin supposer que le corps humain n'est exposé qu'à la seule élasticité, la seule gravité, la seule impulsion, aux seules forces animées, aux seules forces physiques ; c'est donner dans un travers qui n'est pas excusable, & c'est le travers dans lequel ont donné les fermentants, qui donnent tout aux causes physiques ; les Stahliens, qui attribuent tout à l'ame, & les méchaniciens, qui ne veulent reconnoître que l'impulsion & le mouvement perpétuel.

7°. L'ame est unie au corps par les liens de l'amour-propre, qui est le mobile de tout ce que nous faisons, qui se glisse dans toutes nos actions, qui échappe aux recherches mêmes de notre raison. C'est-là le principe de toutes nos passions, de tous nos soins, de tous nos efforts. Ainsi tout mouvement qui correspond à cet amour de nous-mêmes, qui est proportionné à nos besoins, à nos passions, qui cesse par la mort, qui augmente à mesure que l'ame est plus active, plus vigoureuse, & diminue à mesure qu'elle languit, qui augmente malgré les résistances méchaniques ; qu'il soit conforme ou contraire à la droite raison, ce mouvement doit être attribué à l'ame toutes les fois qu'il

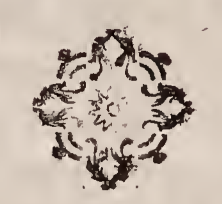
n'y a pas de cause suffisante dans le corps qui puisse le produire.

Inanimum est enim omne, quod pulsu agitatur externo. Quod autem est animal, id motu cietur interiore & suo. Nam hæc est propria natura animi atque vis........ Quæ sit illa vis, & unde, intelligendum puto. Non est certe nec cordis, nec sanguinis, nec cerebri, nec atomorum.

Cicer. Tuscul. Lib. I.

Ergò animi proprium, ac veluti dos ipse profectò est,
Unus ut invalidæ tradat primordia motûs
Materiæ; non hæc aliunde recepta propagans,
Mens igitur prima est motûs atque unica causa.
Ac velut humanum corpus finita regit mens,
Mentem infinitam sic magno in corpore mundi,
Numine cuncta suo quæ dirigat, esse fatendum est.

Anti-Lucr. L. V. v. 230.



OBSERVATION

Sur la maladie épidémique qui a regné à Douay, Arras, Béthune, & plus particuliérement dans les environs de la ville de Lens en Artois, où elle continue encore.

Par M. A. D.

De Lille, ce 4 Juin 1755.

II. Curieux de connoître cette maladie par moi-même, pour la décrire avec plus d'exactitude, je penſai qu'il étoit néceſſaire que j'allaſſe ſur les lieux. Je m'y ſuis tranſporté en conſéquence le 30 du mois de Mai dernier, & il m'a paru que c'étoit une fievre ardente accompagnée d'une péripneumonie mortelle.

Elle a pour ſymptômes patognomoniques une chaleur brûlante de tout le corps, & une ſoif qui ne peut s'éteindre. Ceux qui les accompagnent ſont des douleurs de tête très-violentes, & l'abattement des yeux, la tenſion & la ſenſibilité de la région de l'eſtomac, la reſpiration fréquente & difficile, des points de côté perçants, qui s'étendent dans les uns à une partie, & dans les autres à toute l'étendue de la poitrine, une toux fréquente & des vomiſſements de matiere tantôt érugineuſe, tantôt

bilieuſe. Les crachats dans les commencements ſont de même nature, enſuite c'eſt un ſang pur que les malades expectorent : les urines ſont crues.

La plupart de ceux qui ſont morts de cette maladie n'ont point paſſé le quatrieme jour, & peu ſont parvenus au ſeptieme ou au huitieme. Des vieillards & des infirmes qui en ont été attaqués, preſqu'aucun n'en a échappé ; ce qui confirme la vérité du prognoſtic de Riviere & de Boerhaave. *Sic febris ardens in ſene adveniens, lethalis eſt ut plurimùm. Riv. prax. Med : lib. xvij. Cap.* 1°. *Tertio & quarto die ſæpè lethalis, ſeptimum rarò tranſit ſi perfecta ; ſolvitur ſæpè hæmorrhagiâ, &c. Boerh. aphoris. de febre ardente, pag.* 154.

Au ſeptieme jour, cette maladie parvient à ſon état, les accidents deviennent alors plus graves ; les ſelles ſont fétides, ſéreuſes, remplies de vers & le ventre ſe balonne ; il ſurvient des ſueurs abondantes & des délires furieux.

Les ſaignées ne donnent qu'un ſang coëneux & inflammatoire, ſa partie fibreuſe formant un tiſſu très-ferme & difficile à ſéparer.

Pour déduire avec plus de lumiere la cauſe antécédente de cette maladie, je crois qu'il eſt néceſſaire de ſe rappeller l'intempérie des ſaiſons de l'année derniere & de

celle-ci. L'été & l'automne derniers ont été fort chauds, l'hiver qui les a suivi très-froid, premiere observation.

La fin de Mars, & presque tout le mois d'Avril, ont été aussi d'une chaleur excessive, à laquelle a succédé subitement un froid glaçant, seconde observation.

C'est dans ce contraste que nous devons trouver la cause de cette maladie si fâcheuse. *Inter causas externas efficaciores, ponitur aër frigidus & aquilonius, austrino & tepido subitò succedens; à tepidiusculo si quidem aëre pori laxantur, &c. Riv. prax: Med. lib. vij. cap. iij.*

Mais pourquoi, m'objectera-t-on, cette maladie a-t-elle été si cruelle dans les environs de Lens, tandis qu'elle n'a exercé aucune cruauté, & n'a enlevé presque personne à 6 à 4 & à 2 lieues de-là, quoique la même intempérie, la même variété des saisons & de l'air s'y soient faits sentir aussi fortement?

Hippocrate me fournira une réponse à cette objection. Ne sçait-on pas que les lieux où regne la maladie que je décris, étant tous marécageux, les habitants ne peuvent se servir que des eaux qui croupissent dans leurs marais, ou de celles qui coulent dans les ruisseaux voisins, & qui participent de la même nature des premieres? Eaux qui ne sont propres qu'à

furcharger la poitrine, & à occafionner des péripneumonies. *Ufus aquarum lacuftrium & ftagnantium peripneumoniæ generandæ idoneus eft. Hipp. lib. de aëre, locis & aquis.*

Je puis donc conclure que lorfqu'il y aura une épidémie dans nos cantons qui tendra à attaquer la poitrine, elle fera toujours plus à craindre pour les perfonnes voifines des marais, que pour celles qui habiteront un terrein fec & élevé, dont les eaux partiront d'un bon fond, & ne rifqueront pas d'être mêlangées dans leur cours.

La maladie établie; voici mon fentiment fur fa cure, pour laquelle deux indications fe préfentent à remplir; l'une de calmer l'ardeur de la fievre, & d'appaifer l'inflammation; l'autre de prévenir les ftafes dans la poitrine, & empêcher les furcharges qui pourroient s'y former.

La premiere fera remplie fi l'on faigne fréquemment & amplement dans le commencement de la maladie, ayant cependant toujours égard aux forces des malades, & fi l'on donne des juleps rafraîchiffants, des émulfions, des tifannes de chicorée nitrées & des lavements délayants, anodyns & laxatifs.

La feconde pourra s'accomplir en évacuant les premieres & fecondes voies, premiérement par des minoratifs tels que

le tamarin, la caſſe, la manne, &c. Secondement, par des purgatifs un peu plus puiſſants, ayant ſoin de ſe mettre en garde contre les ſtimulants, ſur-tout contre ceux qui ſeroient tirés de l'antimoine, leſquels ne pourroient que fomenter l'inflammation déjà trop grande, & avancer l'éruption des vaiſſeaux ſanguins trop engorgés, & toujours prêts à ſe rompre à la moindre ſecouſſe ou au moindre effort. On ſe borneroit donc les premiers jours aux ſaignées, lavements, juleps & aux eaux de caſſe & de tamarin nitrées comme je l'ai fait entendre ci-deſſus; enſuite, ſuppoſé que l'inflammation ſoit appaiſée, & que les liqueurs ſoient fluides (c'eſt ici le cas d'écouter & de ſuivre ſcrupuleuſement ce que nous dit Hippocrate dans ſes aphoriſmes : *Corpora ubi purgare volueris ea fluida reddere oportet*) ; ſuppoſé, dis-je, que les liqueurs ſoient fluides, on feroit délayer dans une demi-bouteille de décoction de tamarin, quelques doux électuaires purgatifs que l'on feroit prendre en pluſieurs doſes; on donneroit auſſi quelquefois un parégorique ſuivant la méthode de Sydenham; ce qui conviendroit particuliérement dans cette maladie, après l'uſage des laxatifs; puiſque rien ne calme & n'arrête l'efferveſcence du ſang comme les remedes tirés du pavot, quand ils ſont placés avec connoiſſance de cauſe & à propos.

Les jours qu'on ne purgeroit pas le malade, on pourroit mettre en usage les poudres tempérantes & antivermineuses données dans un véhicule convenable.

Ce régime seroit humectant & délayant, les bouillons seroient faits de poule ou de poulet avec l'avoine ou son gruau, & quelques herbes rafraichissantes, &c.

OBSERVATION

Sur la maladie qui a regné à Bourbon-Lancy, & aux environs, depuis le commencement de Décembre 1754, par M. Pinot, Docteur de l'Université de Montpellier, Médecin juré du Roi en la Ville & Bailliage de Bourbon-Lancy, Intendant des eaux en survivance, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Dijon.

De Bourbon-Lancy, ce 6 Avril 1755.

III. Depuis les derniers jours de Novembre 1754, jusques vers la fin de Janvier 1755, il a fait un froid des plus rigoureux, & depuis bien des années je n'avois pas vu la liqueur du thermometre de M. de Réaumur se précipiter si bas, que je la remarquai le 6 de Janvier. Plusieurs personnes qui ont ressenti le froid de 1709, m'ont rapporté qu'il n'avoit pas été plus vif, ni

plus long que celui de cette année. Il y a près de vingt ans que j'exerce la Médecine à Bourbon-Lancy, & il ne m'étoit point encore arrivé de voir un auſſi grand nombre de malades que nous en avons eu cette année.

La maladie commune pourroit s'appeller une fievre *Pleuropéripneumonique* *. Elle ſe faiſoit ſentir également à la ville comme à la campagne. Tous les vieillards en mouroient, & ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que les jeunes gens en rechappoient. Les malades paſſoient rarement le ſeptieme jour.

Le mal commençoit par un friſſon violent, de la durée de dix à douze heures. Il étoit ſuivi d'une chaleur brûlante; d'un grand deſſéchement dans la peau, d'une inſomnie perpétuelle, & au deuxieme ou troiſieme jour, il ſurvenoit un point de côté, avec crachement de ſang, reſpiration courte : les urines étoient rouges, ſans ſédiment, peu abondantes, le pouls dur, fréquent, & dès la ſeconde ou troiſieme ſaignée, il devenoit petit, flottant, inégal.

Je n'ai vu qu'un ou deux malades ſe plaindre de violente douleur de tête, mais tous l'avoient peſante, embarraſſée, & le viſage d'un rouge rembruni.

* Cette maladie eſt préciſément ce qu'on appelle une fievre catarrhale maligne.

Plusieurs, dès le troisieme ou quatrieme jour, tomboient dans un délire obscur; ils répondoient cependant juste aux questions qu'on leur faisoit. Deux malades de ma connoissance sont morts phrénétiques; & j'en ai vu qui sont morts sans la moindre aliénation d'esprit.

Le sang qu'on tiroit n'étoit jamais deux fois le même. Il étoit brillant d'abord, sans sérosité, & d'une consistance moyenne, mais toujours d'une couleur rembrunie dans le fond du vaisseau. La saignée suivante en donnoit du couënneux : celui d'après ne l'étoit plus, & il ressembloit par dessus à de la gelée, & par-dessous, il avoit une couleur de suie délayée.

Après la deuxieme ou troisieme saignée, il survenoit à plusieurs malades des dévoiements bilieux, séreux; tandis que d'autres n'alloient à la selle que par artifice.

Dès le premier jour, les malades avoient la langue chargée d'un limon fétide, qui se desséchoit & noircissoit bientôt après. Aucun d'eux n'étoit sensiblement altéré; & quoiqu'on donnât beaucoup à boire, les urines ne couloient jamais dans une quantité relative à celle des boissons.

Deux de mes malades se plaignirent au quatrieme jour d'une amertume de bouche insupportable; de maniere que tout ce qu'on leur faisoit prendre leur affectoit le

goût de cette déſagréable ſaveur. Ils ſont morts avec un dévoiement involontaire, qu'il ne m'a jamais été poſſible de modérer.

Très-rarement la peau s'amoliſſoit ; & ſi cela arrivoit quelquefois, ce n'étoit qu'au viſage, à la poitrine & au bras ; la moiteur étoit gluante, duroit peu, & ne s'étendoit jamais aux extrêmités inférieures.

Malgré le grand abattement où les malades ſe trouvoient, & quoique le pouls fut petit & fréquent, la toux néanmoins, & une expectoration muqueuſe, abondante, bilieuſe & ſanguinolente, ſubſiſtoient juſqu'au moment de l'agonie, avec des angoiſſes inexprimables. J'en ai vu un qui mourut au ſeptieme de ſa maladie, & qui avoit eu les nuits beaucoup plus tranquilles que les jours. On obſervoit encore dans ces malades trois ou quatre redoublements dans la journée. Enfin, auſſi-tôt que la douleur de côté ceſſoit, le râlement s'emparoit de la poitrine, le viſage s'affaiſſoit, le pouls s'éclipſoit, les extrêmités devenoient froides & gluantes, & les malades périſſoient, après avoir éprouvé quelques foibleſſes pendant les dernieres vingt-quatre heures de leur vie.

Il m'a été rapporté que quelques-uns, après la mort, avoient paru couverts de taches pourprées, ce que je n'ai point obſervé.

Tout le monde sçait les grands avantages qui résultent de l'ouverture des cadavres, pour la recherche des causes des maladies; mais ici nous sommes privés de cette heureuse ressource. Un frivole préjugé est toujours un obstacle invincible au desir que nous aurions de nous éclairer par cette voie.

Ceux qui ont échappé à la violence de la maladie, ont tous eu des sueurs copieuses & d'une fétidité insupportable; dès que cette évacuation devenoit universelle, on pouvoit moralement décider de la guérison.

En ne considérant d'abord cette maladie que comme une inflammation ordinaire dépendante de la *repulsion* des humeurs qui se faisoit de la circonférence au centre, & de la retenue d'une transpiration épaissie, opérée par la rigueur du froid, nous ne nous occupâmes que de saignées, de délayants légérement savoneux, de potions rafraîchissantes, béchiques, diapnoïques, sédatives; enfin toute notre conduite se rapprochoit fort de celle que nous avons appris à garder dans les pleurésies & péripneumonies simples. De malheureux succès continués nous obligerent bientôt à changer de méthode.

Je me persuadai alors que ces fluxions de poitrine regnantes étoient des inflam-

mations putrides, & je compris que les liqueurs gaſtriques, bilieuſes & lymphatiques, étoient viciées, & concouroient avec les fâcheuſes impreſſions de l'air, à la production de ces funeſtes maladies.

Cette réflexion me fit croire que je réuſſirois mieux, ſi après quelques ſaignées du bras, & quelquefois du pied, moins copieuſes & plus rares, je donnois quelques doſes de tartre ſtibié étendu dans pluſieurs verres d'eau, ou bien de l'ipécacuanha; j'employai auſſi les anti-putrides mêlés avec les diaphorétiques doux, & j'excitois par les véſicatoires appliqués, même ſur le côté malade, une fonte & une réſolution qui produiſoient une évacuation bien ſoutenue. Après deux ou trois ſaignées ordonnées en conſéquence de l'état du pouls & de la quantité du ſang, je conſeillois l'uſage d'une tiſanne faite avec la racine de ſcorſonaire, une petite doſe de ſalſepareille, à laquelle j'ajoutois les fleurs de coquelicot, le nitre purifié, & le miel de Narbonne bouilli légérement.

Dans les jours même où j'avois donné l'émétique ou quelques doux purgatifs, je faiſois prendre, de quatre heures en quatre heures, une cuillerée à bouche d'une potion faite avec l'antimoine diaphorétique, les yeux d'écreviſſes, quelques grains de ſerpentaire de virginie, de cam-

phre, de thériaque récente, & le jus ou le ſyrop de citron. J'ordonnois des lavements communs à ceux qui avoient le ventre pareſſeux, & je donnois d'un autre côté quelques purgations douces de rhubarbe & de manne préparées enſemble à ceux qui avoient le dévoiement, & à qui j'avois fait prendre la racine du bréſil.

Toujours occupé de l'action du fluide aérien, tant ſur les ſolides que ſur le ſang, pour criſper les uns, & épaiſſir les autres; en diminuant notablement la tranſpiration, j'ajoutois aux remedes indiqués ci-deſſus, l'uſage d'une ſorte de bains de vapeurs. Je faiſois remplir le lit du malade de quatre ou cinq bouteilles de grez pleines d'eau chaude pour déterminer un amoliſſement général à la peau, tranſmettre immédiatement dans le ſang les molécules délayantes de l'eau, & rappeller à la circonférence la détermination des liqueurs qui inondoient le centre, & particuliérement les viſceres de la poitrine.

Comme j'avois remarqué que les boiſſons copieuſes & les bouillons fréquents ne paſſoient plus librement, & que les malades ſe plaignoient de gonflement & d'une plus grande anxiété dans la poitrine, je fus obligé de diminuer la doſe de ces boiſſons, & de les faire prendre plus rarement.

Preſque tous les malades que j'ai traités de

de cette maniere sont guéris. Au troisieme ou quatrieme jour, la peau devenoit universellement moite, & chaque fois que je faisois placer mes bouteilles d'eau, j'étois sûr d'obtenir une sueur, mais d'une odeur insupportable. Les sueurs n'empêchoient point une expectoration copieuse de matiere sanguinolente, jaune & écumeuse; elles n'affoiblissoient point les malades. Il s'en est trouvé, au contraire, qui ne pouvant se lever à cause du grand accablement, le faisoient avec facilité, après une ou deux sueurs. Les vésicatoires n'empêcherent point la sortie des urines, qui coulerent au contraire plus aisément & avec abondance.

Un des derniers malades que j'ai vus, avoit aux jambes de vieux ulceres, qui se sécherent dès les premieres attaques de la maladie. L'attention que j'eus d'y renouveller la suppuration, opéra avec les autres secours dont j'ai parlé, une guérison contre toute espérance.

Un de mes collegues qui en fut témoin, avoit remarqué, avant qu'on m'appellât, que plus on saignoit le malade, plus les symptômes de sa maladie devenoient graves & se multiplioient; & dès qu'on eût vuidé les premieres voies, amolli la peau, fait couler les sueurs, tout se changea en mieux, puisqu'en deux jours ce malade, que j'avois regardé comme désespéré, se

trouva dans un état presque certain de la guérison qu'il a obtenue depuis.

Je n'ai jamais mieux vérifié la pensée du sage *Sydenham* que cette année. Il confesse que c'est un grand malheur à ceux qui sont les premiers attaqués d'une maladie épidémique, & il avoue qu'ils ont presque toujours péri, ou qu'ils n'ont dû leur rétablissement qu'à la force de leur constitution. La raison que ce grand Praticien apporte, est que, n'ayant encore pu développer le caractere de l'épidémie, on n'a pu appliquer le remede convenable. Ce qui revient à la pensée de Celse, qui avertit que le vrai moyen de bien guérir est d'avoir une exacte connoissance de la cause de la maladie : *ille bene curationem operatur, quem non fefellit mali origo.*

A cette occasion, je ne crois pas inutile d'avertir MM. les Chirurgiens de la campagne de ne point se livrer aux fréquentes & trop copieuses saignées dans les maladies qu'ils auront à traiter, quoiqu'ils apperçoivent presque tous les signes caractéristiques d'une inflammation. Une sorte de feu & d'ardeur peut prendre à la sérosité du sang ; les liqueurs gastriques, bilieuses & lymphatiques, les sucs même de la transpiration s'épaissir, devenir pourris, acrimonieux, au point de susciter une fievre qui se montre avec tous les symptômes d'une

inflammation de poitrine ; la ſaignée devient ſans doute néceſſaire dans ces circonſtances ; mais c'eſt avec une grande circonſpection qu'il faut en faire uſage, & ne point perdre de vue la cauſe primitive qui donne lieu à une dangereuſe reſſemblance d'inflammation idiopathique.

La regle la moins équivoque qui doit conduire dans l'adminiſtration de la ſaignée, eſt la dureté & la plénitude du pouls, & la conſiſtance épaiſſe & coriace du ſang. Dès que l'une ou l'autre de ces choſes ne ſe trouve pas (j'en ai l'expérience) la ſaignée devient très-dangereuſe. On m'a fait voir dans deux occaſions différentes du ſang tiré dont la ſurface reſſembloit parfaitement à de la gelée de bouillon verdâtre, & le deſſous à celle de groſeille mal faite. J'ai été obligé moi-même par des raiſons particulieres d'en faire tirer un verre ou environ, quinze ou dix-huit heures avant la mort d'un malade, & il étoit de la qualité de celui dont je viens de parler, mais ſeulement un peu plus molet.

Cette qualité du ſang déſigne toujours une diſſolution putride des fluides. Car il faut bien prendre garde de ne point confondre dans l'examen du ſang une couënne dure, coriace, de couleur orangée, ou de cornaline, avec cette ſurface de ſang reſſemblante à une gelée molaſſe, qui couvre un

craſſamentum diſſous & de couleur de ſuie.

Autant la ſaignée devient néceſſaire & avantageuſe dans le premier cas, autant elle eſt périlleuſe & même mortelle dans le ſecond. Il en eſt de même lorſque le ſang eſt d'une couleur brillante & peu conſiſtante, ſur-tout ſi la petiteſſe & la fréquence du pouls y eſt jointe. J'en ai vu de pareil dans pluſieurs occaſions où les Chirurgiens m'avoient prévenu que le ſang qu'on avoit tiré étoit des plus beaux, & que, malgré cela, les accidents de la maladie ſubſiſtoient, & ne ſe terminoient que d'une maniere fatale. Cette ſorte de ſang eſt toujours d'un mauvais augure, ſur-tout s'il ne change point après les premieres ſaignées. Il annonce qu'il ne ſe tranſmet par les vaiſſeaux pulmonaires que la partie la plus coulante, tandis que la partie fibreuſe forme de toutes parts des obſtacles à la circulation.

C'eſt une pratique trop uſitée, quoique défectueuſe, & que j'ai moi-même ſuivie long-temps, de ne s'occuper que de la ſaignée, tant que le point de côté, la toux & le crachement de ſang ſubſiſtent. Mais l'expérience m'a convaincu qu'il ne falloit pas toujours diriger ſa conduite ſur cet appareil d'inflammation; & j'ai heureuſement appris qu'en mariant la ſaignée avec les vomitifs, les évacuants ménagés, les antiſeptiques, les diaphorétiques & les cordiaux,

les ſuccès ſe multiplioient davantage. De-là j'ai eu occaſion de me convaincre que le terme *d'inflammation* pourroit bien coûter au genre humain autant de perte que lui en a occaſionné, ſuivant la remarque du Praticien Anglois, celui de *malignité.*

Je crois effectivement que tous les jours on prend pour inflammations des maladies qui n'en ont que les apparences, d'où il s'enſuit les plus fâcheux dénouements; parce qu'en s'occupant uniquement d'un ſymptôme de maladie, on ne donne pas la moindre attention à la cauſe qui le produit. Si on vouloit ne pas ſe faire illuſion dans ces maladies ſi communes, qu'on appelle fluxions de poitrine, on reconnoîtroit qu'il en eſt peu d'idiopathiques, & au contraire beaucoup de ſympathiques. Telles étoient particuliérement celles qui ont regné cet hiver, & qui devoient leur naiſſance à une ſorte de fievre putride, puiſque ſouvent ce n'a été qu'après deux ou trois jours de fievre que la poitrine a paru être affectée.

J'ai vu pluſieurs malades qui ont guéri par mon changement de méthode, chez qui le point de côté, la toux & le crachement de ſang ne s'étoient déclarés qu'au quatrieme jour, & après pluſieurs ſaignées. Celui qui avoit des ulceres aux jambes, & dont j'ai parlé, étoit du nombre.

Je ne prétends point ici donner l'exclu-

ſion à la ſaignée ; je la crois même extrêmement néceſſaire, mais elle doit être variée. Je ne puis m'empêcher de publier qu'on en abuſe ſouvent, & que c'eſt un préjugé fatal à l'humanité de lui trop déférer dans les maladies qui affectent la poitrine. L'expérience m'en a ſuffiſamment convaincu cette année.

En voulant réduire le volume du ſang à une quantité ſi médiocre, que l'action des vaiſſeaux puiſſe le régir mieux, & opérer plus librement, & plus univerſellement ſa diſtribution ; loin d'obtenir cet effet, & de rétablir les ſecrétions & les excrétions, même de procurer la réſolution des ſucs épaiſſis ou déjà fixés, on jette au contraire dans l'affoibliſſement & l'atonie générale tous les vaiſſeaux. D'où il s'enſuit bientôt une décadence dans le mouvement progreſſif des liqueurs : décadence à laquelle il eſt difficile d'apporter du remede.

J'ai encore remarqué pluſieurs fois que l'idée où l'on eſt que tout eſt en feu & en deſſéchement dans ces maladies, eſt ſouvent très-préjudiciable ; parce que de-là on ſe croit autoriſé à inonder les malades de boiſſons rafraîchiſſantes, relâchantes, &c. On leur en donne à chaque inſtant de grandes verrées, ſans faire attention ſi ces boiſſons paſſent en proportion qu'on les fait prendre. Par ce moyen, non-ſeulement on répand

dans le ſang des liqueurs crues, ſeptiques, & incapables de s'aſſimiler avec lui. En augmentant le relâchement des vaiſſeaux; elles jettent l'eſtomac même dans une ſorte d'atonie, qu'il tranſmet enſuite à tout le ſyſtême des nerfs. Ce qui produit les épuiſements, les angoiſes, les foibleſſes ſyncoptiques dans leſquelles les malades tombent très-ſouvent.

J'en ai vu pluſieurs à qui l'on avoit fait boire plus de trois pintes de ptiſanne, ſans comprendre les bouillons donnés de trois en trois heures, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & qui n'avoient pas rendu pendant tout ce temps la quantité de trois verres d'urine. Toute l'habitude étant deſſéchée & brûlante, les tranſpirations diſſipoient par conſéquent très-peu de ces boiſſons. Je remarquois que la région de l'eſtomac & du bas-ventre étoit très-diſtendue, que les hypochondres étoient ſenſibles, & que les anxietés devenoient beaucoup plus preſſantes.

Il eſt donc évident que cette grande quantité de boiſſon qu'on donne aux malades dans ces ſortes d'affections de la poitrine, où l'on eſt bien fondé de reconnoître la putridité pour cauſe, eſt très-préjudiciable, ſur-tout quand ces boiſſons ne coulent point, & que les ſujets ſont gras ou d'une foible conſtitution, & qu'il n'y a déja

que trop de relâchement dans les ſolides.

Je crois donc qu'on ne peut mieux faire que de s'en tenir au ſage conſeil de M. Huxham, qui veut bien qu'on boive ſouvent, mais peu & lentement; & pour me ſervir de ſon expreſſion, qu'on *buvotte*, afin que la boiſſon chaude deſcendant lentement par l'œſophage, il s'en faſſe une ſorte de tranſmiſſion dans la trachée artere, & delà dans les poumons, par le moyen des vaiſſeaux abſorbants. Cette maniere facilite l'expectoration par une ſorte d'application locale, & la liberté de circulation dans les poumons. Il faut obſerver qu'il eſt d'une grande conſéquence de ne pas toujours donner des boiſſons douces, puiſque c'eſt ſouvent avec ſuccès qu'on les aiguiſe, qu'on les rend apéritives & diaphorétiques dans ces maladies. Je n'ai pas même craint de donner à la campagne une eau vineuſe, mielée & nitrée.

J'ai cru devoir publier ce Mémoire pour que les Chirurgiens de la campagne, entre les mains de qui il tombe beaucoup de malades qui n'ont pas la facilité de conſulter un Médecin, puiſſent y puiſer quelques inſtructions, & afin qu'ils apprennent que dans les maladies il faut toujours apporter un eſprit réfléchi & circonſpect, pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre par des apparences ſouvent trompeuſes. Souvent les mêmes

effets peuvent être produits par des causes différentes, & demandent par conséquent de la variété dans la conduite qu'on doit tenir, sur-tout dans les maladies épidémiques.

On m'a rapporté qu'à Toulon, petite ville distante de celle-ci de six lieues, il y meurt chaque jour beaucoup de monde. J'y fus appellé il y a environ un mois, pour un malade qui ne survécut que vingt-quatre heures à mon arrivée. La maladie étoit la même que celles qui ont regné ici. J'augure de-là que tous ceux qui sont morts ont succombé à la violence du même mal, qui a dû être d'autant plus rapide & véhément dans cette ville, que l'exposition en est bien moins avantageuse que celle de Bourbon-Lancy.



ARTICLE II,

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

LETTRE

Adreſſée à M. le Cat, &c. par M. Deſtremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris;

Au ſujet de l'Agaric.

MONSIEUR,

I. ON m'a fait l'honneur de vous compromettre avec moi à l'occaſion de l'agaric *, dont vous condamnez l'uſage dans une obſervation ** auſſi-bien détaillée que vous le ſçavez faire. J'ai adopté ce ſentiment, je l'ai appuyé de toutes les obſervations que j'ai pu faire à ce ſujet dans notre hôpital, j'ai marché ſur vos traces, & je m'en trouve très-flatté. Un particulier, dont le nom ſe perd dans la foule des étudiants en Chirurgie, n'a pas daigné diſtinguer le maître d'avec le diſciple; il nous attaque tous deux dans le

* V. Journal de Juillet 1755, pag. 68.
** V. Journal d'Avril 1755, pag. 269.

Journal de Juillet. Vos grandes occupations, votre mérite supérieur & reconnu, joint au peu de solidité de l'attaque, nous font souvent négliger de pareils coups & leur auteur. Il n'en est pas ainsi de moi. L'accusation n'est cependant pas plus forte; mais aussi je ne suis pas si fameux. Ne pourroit-on pas me regarder comme un ignorant ou du moins un présomptueux sur le rapport indiscret de M. Chabrol ? Je trouve donc beaucoup à perdre, où vous ne risquez rien; & c'est ce qui m'engage à prendre la plume pour réfuter notre adversaire. Je ressens, en le faisant, la double satisfaction, & de venger votre opinion, qui est devenue la mienne, & de défendre une cause qui nous est commune. *Voici donc comme je réponds à M. Chabrol.*

Puisque par *des expériences suivies & continuées*, on a reconnu dans l'agaric *une vertu styptique absolue* : il n'est donc plus permis de choisir, (parmi les différents moyens qui se présentent), la ligature pour arrêter l'hémorrhagie des gros vaisseaux ? Mais si l'étendue des vertus de ce *fungus* est déja portée à son dernier période, à quoi bon *les épreuves intéressantes sur des animaux extrêmement sanguins*, dont M. Chabrol nous promet le détail ?

Il est, selon lui, d'une notoriété incontestable, *qu'on a fait sur les hommes tous les essais*

qu'on peut ſouhaiter, que l'agaric, en un mot, a eu des ſuccès réitérées dans l'amputation de la cuiſſe. Quel nouveau mérite auront à cet égard les tentatives les plus ingénieuſes qu'il eſt ſans doute très-capable de faire *ſur des animaux extrêmement ſanguins?* J'aimerois beaucoup mieux que M. Chabrol apprît *à M. le Cat* par quel degré de compreſſion méthodique il auroit pû ſe diſpenſer de recourir à la ligature dans l'amputation de cette jambe, où deux fois il appliqua l'agaric *? peut-être que ce célebre Praticien auroit épargné à ſon malade cette criſe orageuſe qui le réduiſit aux abois, ſi M. Chabrol eût été préſent, pour l'aider de ſes conſeils, pour diriger ſa main, pour éclairer ſa manœuvre. Je ne connois que lui qui ait le talent de ſaiſir, avec une préciſion géométrique, à quel degré on doit s'arrêter dans la compreſſion ſubſidiaire à l'application de l'agaric. Seroit-il cependant poſſible que *M. le Cat* n'eût pas prévu qu'une compreſſion *extrême* occaſionneroit de grands accidents aux parties comprimées? Lui qui ſçait qu'une telle compreſſion eſt diamétralement contraire aux indications de l'art & aux intentions de la

* V. Journal d'Avril 1755, pag. 269. L'auteur témoigne dans le même endroit combien de fois il s'eſt repenti de l'avoir appliqué infructueuſement.

nature. Les bons effets de l'agaric que peut objecter M. Chabrol, ne ſont dus * en bonne partie qu'à la compreſſion, comme principale force auxiliaire. Si donc *M. le Cat* avoit eu un maître auſſi grand géometre que le ſieur Chabrol, lorſqu'il a comprimé l'agaric, après ſon opération, la compreſſion eût été méthodique; il n'en ſeroit arrivé aucun accident, & ce grand homme n'auroit pas imprudemment condamné l'uſage de l'agaric. Voilà ce que c'eſt que d'avoir affaire à un homme expérimenté.

J'ai deſiré & je le deſire encore, pour être convaincu des puiſſants effets de l'agaric, que dans les grandes amputations, l'expérience répetée avec un ſuccès toujours égal, me prouvât que ce moyen préſente conſtamment, au moins la même ſûreté que la ligature, & que celle-ci, comme plus douloureuſe, dût être abſolument bannie de la pratique. Mais ſi la compreſſion devient funeſte au malade, parce qu'elle eſt *extrême*; ſi le Chirurgien, toujours attentif aux ſuites qu'il doit craindre d'une telle compreſſion, en prévient à chaque inſtant les dangers, au point que s'il relâche encore un peu l'appareil, l'hémorrhagie eſt phyſiquement inévitable; pour n'avoir pas eu le bonheur d'être inſtruit par M. Cha-

* V. le Journal de Mars 1755, pag....

brol, il ſera malheureuſement obligé de recourir à la ligature.

Les expériences faites par *M. Moreau*, doivent me ſatisfaire, dit M. Chabrol, puiſqu'elles ſont conſtatées par d'autres, faites dans les mêmes cas par Meſſieurs *Morand*, *Andouillé*, Reſclauſe & Deſpuech.

Je réponds à M. Chabrol que les expériences ne ſont pas auſſi conſtatées qu'il oſe le prétendre ; puiſqu'elles ſont indépendantes l'une de l'autre, faites en *defférents* lieux, & rapportés par *différentes* perſonnes, qui ont employé *différemment* l'agaric, & en différentes circonſtances.

D'ailleurs, qu'eſt-ce que M. Chabrol prétend conſtater ? Ce que j'avoue moi-même ; c'eſt donc un ſoin ſuperflu ; s'il veut tirer de-là une induction contre moi, elle ſera tout-à-fait vicieuſe. Par ex. me fera-t-il ce raiſonnement ? l'agaric réuſſit journellement ſur des rameaux d'artere, ſur quelques troncs mêmes : donc il doit également réuſſir ſur les troncs principaux. L'enthymeme eſt des plus ridicules.

Meſſieurs *Morand*, *Faget*, *Andouillé*, *Warner*, en ont fait uſage pour la cuiſſe avec le même ſuccès que pour le bras. » Voici » des faits importants qui fourniſſent à M. » Chabrol ſon plus fort argument ; il s'a» giſſoit de les déduire en deux mots : mais » pour n'être pas prolixe, il ſe borne à dire «,

que ces Meſſieurs ne ſe ſont pas apperçus que la grandeur de l'amputation auroit dû les retenir d'employer l'agaric, comme moins efficace dans une plaie ſi grave. Toute la preuve paroît réſider dans ſon témoignage : ſon autorité eſt aſſurément reſpectable ; mais pour m'avoir fait grace du détail, ſa concluſion n'eſt pas foudroyante.

M. Chabrol révoque en doute que l'affoibliſſement du malade influe beaucoup ſur le ſuccès de l'agaric dans les grandes amputations. Il dit *qu'en cas que cet affoibliſſement ſoit néceſſaire, l'art fournit les moyens de détendre les ſolides, ſoit avant, ſoit après l'opération.* Rien de plus vrai. Je ne croirois pas que lui-même fût aſſez imprudent pour ne pas employer ces ſortes de moyens avant que d'opérer ſur un ſujet pléthôrique, turbulent, vigoureux. Car ou l'agaric doit réſiſter de lui-même à la fougue des liqueurs, ou cette fougue doit être ralentie, pour que l'agaric ait ſon effet. Si on ralentit la fouge des liqueurs, on affoiblit le malade, donc l'affoibliſſement du malade eſt quelquefois néceſſaire. D'ailleurs eſt-on maître de remplir les indications à l'inſtant où on le deſire ? Qui ne ſçait qu'entre les moyens qu'on emploie pour détendre les ſolides, la ſaignée, par ex. ſe trouve quelquefois ſuivie de l'accélération des liqueurs ? Cette accélération n'eſt-elle pas directement contraire à l'in-

tention du Chirurgien ? Quels désordres cette accélération ne produira-t-elle pas dans l'économie animale ? De-là le gonflement, les douleurs, l'hémorrhagie même. Notez que l'agaric se trouvera repoussé, faute de cette juste compression, qui ne peut être déterminée que par l'exact M. Chabrol.

La crainte de l'hémorrhagie me porte à préférer quelquefois la ligature à l'agaric. En conséquence, M. Chabrol remarque d'abord que la cicatrice est aussi forte dans un cas que dans l'autre ; mais je lui demande : dans la phlébotomie, telle veine qui, 6 jours après ne se r'ouvrira pas, pourroit-elle se r'ouvrir au 2 ou 3e. jour ? Ce dernier cas n'est pas rare ; donc la cicatrice est moins forte dans un temps que dans l'autre ; donc à plus forte raison dans les arteres, la consolidation de trois jours n'aura pas la même force que celle de douze. Je remarque, à mon tour, que la chûte de l'escarre étant ici le pur ouvrage de la nature, plus sa chûte est différée, plus la cicatrice est consolidée. 2°. Que ce même escarre ne retarde point la guérison, à moins que M. Chabrol ne veuille insinuer que la cicatrice doit commencer par le centre : 3°. Qu'on ne peut pas appeller déperdition de substance ce qui, non-seulement devient hétérogene à la substance, mais encore ne laisse aucun vui-

de à remplir ; or, si on n'a pas compris trop de chair dans l'anse de la ligature, s'il ne s'est pas formé de sinus aux environs de l'artere, si cette artere n'est point isolée, si elle acquiert tout l'appui dont elle a besoin, lorsque la partie est dégorgée, & que les chairs se raffermissent, la chûte spontanée de l'escarre fera-t-elle courir les risques d'une hémorrhagie ?

La ligature ajoute des accidents qui sont connus à M. Galabert. Des accidents encore plus terribles ont fait abandonner l'agaric deux fois appliqué par *M. le Cat*, pour lui substituer la ligature qui fit des merveilles. Il est vrai que sans la compression *extrême*, *M. le Cat* n'auroit pas été dans le cas de rejetter l'agaric.

M. Chabrol prétend que *je me suis dissimulé que l'agaric ne se détachoit qu'avec suppuration, lorsqu'il n'est plus utile à retenir le sang.*

Je sçais que l'agaric tombe lorsqu'il est humecté par cette sérosité sanguinolente qui détache aussi le premier appareil. M. Chabrol dit *qu'il faut du temps pour remettre les parties en état*, mais je trouve qu'il n'en demande pas assez pour former dans un gros tronc d'artere une cicatrice qui puisse servir de barriere après la chûte de l'agaric. Si par hasard le sang artériel est plutôt retenu par

un caillot, que par le recollement des parois du vaiſſeau, M. Chabrol peut-il *ſe diſſimuler* que la fievre de ſuppuration, où des efforts violents auxquels les ſecours de l'art n'obvient pas toujours à propos, peuvent chaſſer le caillot & renverſer la digue en laquelle on avoit tant de confiance; au lieu que par la ligature on ſeroit raſſuré contre une pareille ſurpriſe.

M. Chabrol auroit obligé le public & ſon ſerviteur, en lui donnant l'hiſtoire exactement circonſtanciée des faits qu'il nous a ſi laconiquement rapportés. Il eût mis en défaut *M. Miſſa* au ſujet de ſes perquiſitions; & nous ne ſerions pas obligés d'attendre les expériences qu'il nous promet *ſur des animaux extrêmement ſanguins.*

Ces expériences entre les mains d'un homme aſſez éclairé pour contredire *M. le Cat*, doivent être intéreſſantes; l'idée que je m'en forme me les fait attendre avec impatience. Je ſerois pourtant fâché que M. Chabrol précipitât rien pour la ſatisfaire; des expériences viennent toujours aſſez tôt quand elles ſont déciſives.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble ſerviteur,

DESTREMEAU.

A Paris, ce 20 Juillet 1755.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. Schlosser, Médecin Hollandois, à M. Missa D. M. P. au sujet de l'Agaric.

De Londres, ce 31 Mars 1755.

MONSIEUR,

Ne pouvant cette fois vous entretenir ici de tout ce qu'il y a de nouveau tant en Médecine qu'en Chirurgie, Pharmacie & Histoire naturelle, je me borne seulement à vous communiquer l'extrait suivant d'une lettre que j'ai reçue de M. Rose, de Dublin en Irlande.

» M. Cleghorn, professeur d'anatomie à
» Dublin, m'a fait le récit d'une observa-
» tion très-singuliere sur l'effet styptique
» de l'agaric, dans l'amputation du bras
» d'un homme fait au dessus du coude.
» M. Butthler, Chirurgien de *Stevens hôpi-*
» *tal*, qui avoit fait l'opération, ayant enten-
» du parler des vertus de l'agaric, voulut en
» faire l'épreuve dans cette circonstance. Il
» appliqua un morceau d'agaric sur la bou-
» che du tronc de l'artere humerale. Pen-
» dant que le Chirurgien étoit occupé à

» poser quelques autres morceaux d'agaric » sur les moindres branches de cette artere, le premier qui avoit été appliqué, » tomba par quelqu'accident. On fut alors » très-surpris de voir que l'artere qui jettoit » auparavant une très-large parabole de » sang, n'en donnoit plus qu'un petit filet » de la grosseur d'un fil de soie. Le Chirurgien & ceux qui l'assistoient examinerent » avec soin l'orifice de l'artere, & trouverent qu'il ne s'étoit formé nulle part aucun *coagulum*, mais que l'orifice étoit contracté comme celui d'une bourse qu'on » ferme. En appliquant l'agaric une seconde fois, l'hémorrhagie s'est arrêtée parfaitement, & n'est point survenue pendant le cours de la cure. Le morceau d'agaric tombé n'avoit été sur la plaie qu'environ une demi minute «.

M. Cleghorn, qui m'a fait part de cette expérience, en avoit été lui-même témoin. Depuis ma derniere lettre, j'ai vu M. Warner appliquer l'agaric après l'amputation du bras au dessus du coude, & de la jambe au dessous & au dessus du genou, & toujours avec le même succès.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nota. *On communiquera, le mois prochain,*

ce que M. Schlosser rapporte dans cette même lettre des bons effets de l'æther Frohbenii. *La longueur des pieces qui sont dans ce Recueil, m'oblige d'en différer la publication. Je prie en même temps les personnes qui ont bien voulu m'envoyer des pieces, d'excuser si elles ne paroissent pas ce mois-ci. Je ferai en sorte de les satisfaire le mois prochain, & je crois qu'on les verra avec plaisir.*



ARTICLE III,

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

OBSERVATION

D'Hiſtoire Naturelle & de Pharmacie,

Lue à la Société Royale de Lyon en 1751.

Par M. Morand, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société Botanique de Florence, &c.

I.

Les naturaliſtes nous apprennent que les productions de la nature ſont de deux ſortes, régulieres ou monſtrueuſes. Or, un Médecin habile & profondément verſé dans la connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle, ſçait tirer également parti des unes & des autres pour le ſoulagement de ſes malades, & le rétabliſſement parfait de leurs ſantés.

De tout temps, les Auteurs qui ont écrit ſur la matiere médicale, ont eu ſoin de faire précéder l'Hiſtoire Naturelle des drogues qu'ils annonçoient, avant que d'en rapporter les vertus, la

préparation, la dose, la maniere de les employer, & les différentes circonstances des maladies dans lesquelles on pourroit les prescrire & en tirer de grands avantages. En effet, pour se servir utilement & à propos de quelque remede que ce soit, il est indispensable d'en connoître auparavant à fond la nature. C'est donc pour me conformer à un plan de conduite si sage & si nécessaire, & pour ne me point écarter d'un usage reçu dans tous les temps, que je vais donner d'abord l'Histoire Naturelle du fruit monstrueux du prunier sauvage *, & que j'indiquerai ensuite ses vertus, & l'usage qu'on en peut faire, tant en pharmacie que dans le traitement de certaines maladies.

Dans l'année 1749, vers la pentecôte, je remarquai une monstruosité singuliere sur tous les pruniers sauvages qui bordoient le chemin dans toute l'étendue de Charly à Lyon; la plupart des fruits, au lieu d'être ronds & de la grosseur d'un pois (comme ils doivent être alors) avoient une forme ovale, une fois & demie plus longue que celle des fruits naturels & ordinaires; on les eût pris pour de jeunes amandes, d'un verd moins foncé cependant, & tirant sur le jaune.

Il est fait mention dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, ** d'un semblable phénomene; c'étoit M. de Réaumur qui l'avoit observé dans une étendue de quatre à cinq lieues, aux environs de Tours, en allant de Saumur à Thouars

* Ce que M. Morand rapporte du prunier sauvage, a été observé par quelques naturalistes dans les fruits de l'aube-épine, du neflier, du pommier, du poirier, du prunier domestique, de l'alisier, &c. On fera en sorte de faire connoître dans la suite leurs vertus pour certaines maladies.

** An, 1713. Obs. Botaniq. p. 43.

Ce savant naturaliste attribue cet accroissement extraordinaire à quelque pluie d'orage, qui étoit chargée de sels particuliers, lesquels avoient introduit dans les pruniers du canton, où cette pluie étoit tombée, des sucs plus abondants & plus nourrissants que ceux des pluies ordinaires. Il pense qu'une partie de leurs fruits s'étoient trouvés en état d'en profiter, de maniere à acquérir un volume qui leur étoit absolument étranger, & qui leur avoit presque fait changer de nature *.

Lorsque je fis cette rencontre, depuis Charly jusqu'à Lyon, les prunelles dégénérées que j'ouvris sur le champ, ne me présenterent aux yeux rien qui pût me faire raisonner autrement que M. Reaumur; j'en cueillis une poignée dont je me proposois de faire l'examen à loisir; mais il n'eut pas lieu, ma récolte s'étant trouvée égarée.

Il y a quelques jours que dans les environs de Valence, entre Maure & Tournon, j'ai trouvé des pruniers sauvages, attaqués de la même maladie, mais avec des circonstances qui ne laissent plus de doute sur sa cause.

Quelques-unes de ces prunelles monstrueuses avoient un surcroît de singularités qui ne s'étoit pas trouvé sur celles que je rencontrai auprès de Lyon il y a deux ans. Les plus grosses étoient creusées jusqu'au centre & dépourvues de noyau; cette ouverture, qui auroit pu loger un petit noyau de cerise, me fit d'abord soupçonner que la maladie provenoit de quelque piquure d'insecte. A l'occasion de cette plaie, il est naturel de croire que les sucs nourriciers se seront portés en plus grande abondance dans les vaisseaux qui ont été

* Lettres de M. Réaumur du 29 Juin, & 27 Juillet 1751.

ouvert

ouverts, & qui, par la même cause, s'étant dilatés de plus en plus, & ayant donné plus de liberté au mouvement des sucs, auront produit un plus grand accroissement en tout sens.

C'est de cette maniere que se forment ces especes de tubérosités appellées *Galles*, que nous trouvons tous les jours sur différentes parties de plantes, d'arbres ou d'arbustes, & qui offrent tant de variétés dans leur grandeur, dans leur figure, dans leur tissu, dans leur disposition interne & externe; ces excroissances bizarres, dont les unes sont velues, spongieuses, d'autres ressemblent quelquefois à des fruits, pourvus même d'un pedicule, croissent en grappes ou en artichauts, & sont toutes l'ouvrage de quelques pucerons qui s'y sont introduits par un trou imperceptible, lequel s'est refermé exactement, ou par le ressort naturel des parties, ou parce qu'après la piquûre, elles s'étendent en croissant, de la maniere que je viens de le dire.

Est-il si difficile que la même chose arrive à un fruit encore tendre? Ne rencontrons-nous pas souvent des fruits, dont l'intérieur sert de pâture à des vers ou à d'autres insectes, sans qu'on puisse reconnoître l'endroit par lequel ils y ont pénétré *?

Au surplus, parmi le grand nombre de ces prunelles dont j'ai fait cette fois-là ample provision, j'ai trouvé dans quelques-unes plusieurs choses qui démontrent les traces & les restes d'ouvrages d'in-

* Il est vraisemblable que les prunes que les jardiniers appellent des Prunes *venues en calebasses*, sont affectées de la même maladie que les prunelles monstrueuses dont je parle. Ces prunes en calebasses, au lieu de grossir & de conserver leur verd au mois de Mai, deviennent larges & blanchâtres, & tombent avant que d'avoir pris leur accroissement entier; ayant alors la figure d'une calebasse.

sectes ; ce qui m'autorisoit à me persuader que cet accroissement surnaturel ne pouvoit être attribué à d'autre cause.

Premiérement, l'ouverture & la cavité considérables que j'ai remarqué dans les plus grosses; secondement, l'absence d'un noyau : toutes ces choses ne doivent-elles pas être regardées comme des débris faits par des insectes, qui se seront nourris, & du noyau encore délicat, & de toute la substance du fruit qui l'environnoit ? Cela me paroît d'autant plus probable, que dans cette cavité, j'ai observé quelques filaments pareils à ceux que l'on trouve sur toutes les plantes, auxquelles des insectes se sont attachés, ou dans lesquelles ils se sont fait un logement. Je ne doute point que si le hasard m'eût fait passer quelques jours plutôt dans le chemin où j'ai observé ces prunelles monstrueuses, j'aurois trouvé les insectes qui y ont sûrement fait leur retraite, comme M. de Réaumur les aura vraisemblablement rencontrés, lorsque les œufs ne venoient que d'y être déposés, & qu'ils étoient trop petits, pour pouvoir être apperçus. Aussi cet illustre naturaliste, à qui j'ai eu l'honneur d'écrire à ce sujet, n'est-il pas éloigné de mon sentiment. Il présume seulement que les fils déliés que j'ai remarqués, pourroient n'être que l'ouvrage de petites araignées à peine perceptibles, qui se seroient introduites dans cette ouverture, ne se rappellant point aucun exemple d'insecte des Galles, qui file tant qu'il y est renfermé. Mais depuis sa lettre, ayant passé en revue toutes les prunelles que j'avois apportées, & aucune n'ayant été exempte de section, j'ai été agréablement surpris, en trouvant sur quelques-unes, dont l'intérieur n'étoit pas entamé, la cavité destinée à loger le noyau, remplie d'un duvet très-délié, semé de chiasses d'insec-

tes; ce qui m'a convaincu que cet accroiſſement monſtrueux des prunelles ſauvages, eſt le produit de quelqu'inſecte-galle particulier à cet arbuſte & à ſes fruits. Il reſte à en déterminer l'eſpece, quand l'occaſion de l'obſerver & d'en faire la recherche ſe préſentera à quelque naturaliſte.

Je finirai par remarquer que l'effet de ces inſectes-galles ſur les prunelles ſauvages, qu'ils ont en quelque maniere rendus précoces, ſe rapporte aſſez bien avec un article d'une diſſertation du célebre M. de Tournefort *; dans l'Iſle de Milo, on ne peut faire meurir les figues domeſtiques que par la piquure de certains moucherons qui ſont formés dans les figues ſauvages. On porte exprès ces inſectes ſur les arbres qui produiſent les premieres, afin que ces inſectes en piquent le fruit qu'on veut faire meurir.

Les amateurs du jardinage, & ceux qui, dans un ſéjour ſuivi à la campagne, ſont à portée de rencontrer cette maladie ſur les prunelles, ne pourroient-ils pas tenter la même expérience? L'analogie nous ſert ſouvent de guide & de modele; nos plus belles inventions ne ſont-elles point toutes copiées dans les ouvrages de la nature?

Après avoir rapporté en abrégé tout ce qui concerne l'Hiſtoire Naturelle de ces Galles-inſectes, voyons maintenant quelles ſont leurs vertus médicales, & l'uſage qu'on en pourroit faire, tant en Pharmacie qu'en Médecine.

Pour bien découvrir les vertus de ce fruit monſtrueux, ou de cette excroiſſance contre-nature, dont il eſt queſtion, il faut, comme dans toutes les autres parties qui concernent l'Hiſtoire Naturelle, prendre l'analogie pour guide. Par le moyen de

* Diſſertation ſur l'Iſle de Milo, dans l'Archipel.

cette analogie, on s'assurera sans peine que les vertus de cette excroissance préparée suivant les regles de la pharmacie, ont beaucoup de rapport avec ce que l'on appelle dans les boutiques *Acacia de notre pays, Acacia Nostras, & Acacia Germanica.*

Personne n'ignore que ce médicament, tiré du prunier sauvage, n'est autre chose qu'un suc épaissi, sec, dur, pesant, noirâtre, brillant en dedans, quand on le casse, & mis en masse, enveloppé dans des vessies. Quoiqu'on fasse ici plus de cas de l'acacia qu'on nous apporte d'Allemagne, que de celui qui se prépare dans nos boutiques, il est très-certain que les vertus & l'efficacité de l'un & de l'autre sont absolument les mêmes, quand ils sont tous les deux préparés également & avec le même soin.

Ce remede est connu en Médecine pour être d'un goût acide & âpre. C'est delà qu'on lui attribue dans un degré éminent la qualité rafraîchissante, dessicative & astringente. C'est pour cette raison encore que l'on en fait usage tous les jours avec tout le succès imaginable dans les hémorrhagies, les flux de ventre, les dysenteries, les vomissements, les pertes de sang & les fleurs blanches. On s'en sert aussi & fort efficacement en gargarisme dans les maux de gorge récents & inflammatoires, comme dans les commencements de la squinancie.

Quoique l'acacia dont nous parlons ici soit un peu différent pour les vertus du véritable acacia, autrement dit l'*acacia d'Egypte*, on a coutume de substituer souvent avec avantage le premier au dernier. Pour cela, on le prescrit depuis un demi gros jusqu'à un gros & demi, soit en bol ou en opiat. La différence du vrai acacia à l'*acacia de notre pays*, consiste en ce que ce dernier est plus acide & plus

auſtere, & par conſéquent moins adouciſſant & moins propre que le premier à tempérer l'acrimonie des humeurs qui cauſent ou entretiennent les maladies dans leſquelles on pourroit l'employer. Si, d'un côté, il contient beaucoup moins d'huile & de parties mucilagineuſes & adouciſſantes, d'un autre il eſt très-sûr qu'il eſt infiniment plus rafraichiſſant, plus aſtringent & plus repercuſſif.

Si l'on veut qu'il poſſede ces mêmes propriétés dans un degré plus tempéré, & lui concilier de plus des vertus qui ſoient préciſément les mêmes que celles du vrai acacia, on peut le préparer avec les fruits monſtrueux du prunier ſauvage dont nous avons parlé plus haut. Il eſt eſſentiel ſur-tout, en employant ces fruits à cette ſorte de préparation, d'avoir l'attention de s'en ſervir quelque temps avant qu'ils aient atteint leur parfaite maturité. Alors l'intenſité de l'acide ayant été domptée & mitigée par la piquure de l'inſecte qui ſe trouve & ſe nourrit dans leur intérieur, les ſucs en ſont plus affinés, mieux élaborés, plus adoucis, & deviennent par-là plus huileux, plus balſamiques, & par conſéquent d'une nature & d'une efficacité plus analogue, ou plutôt plus ſemblable à la nature & au caractere du vrai acacia.

C'eſt ainſi qu'une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle, nous procure les moyens de donner, par des remedes peu coûteux, du ſoulagement aux malades indigents; au lieu que l'ignorance de cette même hiſtoire les prive quelquefois d'une parfaite guériſon, par l'impoſſibilité où ils ſe trouvent d'acheter à grands frais les ſecours dont ils ont beſoin. D'ailleurs, ces remedes venus des pays éloignés ſont ſouvent fort altérés par leur tranſport ſur mer, par leur vétuſté, & peut-être ſont-ils moins ſalutaires pour nous que pour les

habitants du pays d'où ils viennent. Qu'il me ſoit permis à ce ſujet d'appuyer ſur l'importance de l'Hiſtoire Naturelle, ſur-tout de la Botanique, qui paſſe à juſte titre pour la baſe de la matiere médicale, & qui eſt ſans doute comme une des pierres fondamentales de la Médecine pratique, ou de l'art de guérir. C'eſt une ſcience dont toute l'antiquité a parfaitement ſenti le mérite & la néceſſité.

FIN.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil d'Août 1755.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

Fin de la Table.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

SEPTEMBRE 1755.

Tome III.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

SEPTEMBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

POUR remplir les engagements que nous avons pris avec le public, lorsque nous avons promis de lui communiquer, par la voie de notre Journal, les theses les plus intéressantes qui se soutiendroient dans la faculté de Médecine de Paris, & même dans les autres facultés de l'Europe d'où nous en attendons, nous commençons par celle qui s'est soutenue sous la présidence de M. Hazon D. M. P. qui en est auteur. Elle roule sur un point assez intéressant, sur-tout pour les étrangers qui viennent s'établir à Paris, & qui veulent y conserver leur santé. La these telle que nous la représentons est augmentée de près de deux pages

que l'auteur y a ajoutées. Il y a fait plusieurs changements & corrections. Ainsi elle se trouve plus exacte que celle qui avoit d'abord été publiée. Nous avons cru devoir la donner d'abord en Latin, afin que les étrangers à qui notre langue n'est pas familiere, mais qui possedent la langue Latine, puissent en tirer l'utilité qu'on s'est proposée dans cette these. On la donnera en François dans le Journal suivant. On a cru devoir en même temps employer un petit caractere, de crainte que la longueur de cette piece n'empêchât la publication de celles qu'on a destinées pour le Journal de ce mois.



DEO OPTIMO MAX.

QUÆSTIO MEDICA,

CARDINALITIIS DISPUTATIONIBUS manè diſcutienda, in Scholis Medicorum, die Martis vigeſimâ-Septimâ menſis Maii, anno Domini M. DCC. LV.

M. JACOBO-ALBERTO HAZON, Doctore Medico, Præſide, Theſeos Auctore.

An Diæta omnibus neceſſaria, magis verò Lutetiæ-Pariſiorum Incolis?

I.

AD vigeſimum longitudinis gradum, latitudinis verò quadrageſimum octavum cum quinquaginta minutis & decem ſecundis, ſita eſt urbs magna, Lutetia dicta Pariſiorum, regni Francorum caput. Illius encomia celebrare ſupervacaneum, quippe cujus fama percrebuit per totum orbem longè latèque : primâ origine exiguiſſima, ex quo Franci Gallias invaſere, continuâ accretione pomeria ſua ampliavit ampliaretque in dies, niſi Præfectus urbis & Ædiles ſapientibus ducti rationum momentis, illam definitis tandem circumſcripſiſſent limitibus, quos tranſilire nefas; ne ſcilicet urbs primaria mole ſuâ jam gravis, proprio tandem pondere laboraret.

Planâ in regione ſeu humili in loco reſidet urbs noſtra, quam trajicit ab oriente ad occidentem fluvius magni nominis, Sequanam dicunt; ſic enim magnæ civitates fœtæ populis, fluviis majoribus conſociari amant, illorumque vicinitatem affectare, propter liberiorem commercii facilitatem. Licet urbs noſtra montium continuâ ſerie ex omni parte cingi atque veluti concatenari dici non poſſit, vicinis tamen montibus ſubjecta ferè undique deſpicitur : ſpatium emetitur latiſſimè patens, temporiſque lapſu eò crevit, ut mœnibus ſuis, ceu carceri contineri impotens, vicus vicinos oppidulaque proxima in-

vaserit, sinuque suo in vasto incluserit : domus plurimis extructæ tabulatis, excelsæ admodum sunt : illius viarum quædam latissimæ, cæteræ verò angustæ undique decussantur : tanta est, urbs mater, civium tuorum tam indigenarum quàm alienigenarum continenda multitudo ! Viæ, tum peditum quàm equitum copiâ, vectarisque omnis speciei frequentes, pluviis stillantibus, rivisque fluentibus semper irrigatæ, omni ferè tempestate madidæ sunt, lutoque perfusæ : his omnibus addas fumos è caminis numero infinitis, quasi totidem spiraculis ascendentes ; jam non erit cur mireris, urbem ingrediendo longè prospiciens, aut de montibus vicinis despiciens, si illam densis quasi nebulis obrutam atque consepultam videas. Versus austrum terra est sicca & arenosa, vinetis olim luxuriabat, cætera circùm uda & paludosa.

Ex hâc brevi & adumbratâ sitûs urbis descriptione, sequitur; Sequanam, mediam in urbem humidos vapores continuò exhalare, halitus è montibus efflatos in urbem descendere atque refluere ; ventos in viis undique decussatis interceptos coarctari, ac proinde aërem inclusum ac incarceratum circuitu libero non permeare.

Ast inquiet aliquis, illud repugnat, majores nostros, locum situ suo ità iniquum elegisse, quò urbem regni caput collocarent, aut quomodo urbs tot incommodis obnoxia facta est cæterarum domina civitatum ? Tamdiù dùm urbs nostra in suâ insulâ, quæ propriè nunc civitas dicitur, parvo in circuitu coercita fuit ; Lutetia omnibus arridebat situ, quo nil erat commodiùs, quo nil jucundiùs, quo nil salubriùs erat : continuæ urbis accretiones, spatium quod sensim sine sensu immensum occupavit, civiumque multitudo, sola ejus sablubritati nocuere.

De his omnibus incommodis (grandium semper asseclis civitatum) quidquid sit, nusquam alibi reperire est disciplinam politicam ; quæ perfectiùs calleat artes quæ collimant tam ad viarum nitorem atquè claritatem, quàm ad civium securitatem.

II.

LUTETIÆ incolarum mores, ingenium, temperamentum, affectusque morbosi regioni quam habitant, constitutionique aëris quem spirant prorsus consentanea sunt : minùs Septentrionales quàm qui ad Aquilonem magis vergunt, neque tardi neque hebetes sunt ; minus vera australes quamqui radiis solaribus propiùs accedunt, ingenii salibus, scintillis, dicacitatibus non ità emicant ; ingenuo ta-

men pollent non mediocri, accincti ad laborem, in agendo prompti, perpoliti, extraneos humaniter excipere femper parati.

Parifienfium corpora minùs robufta quàm rufticorum; aëre enim utuntur neque ita puro neque ita elaftico, propter rationes fuperiùs allatas; prole non beantur, Optimates præfertim, tam laudabili tamque multiplici. Mulierum graviditates moleftæ, abortus frequentes, partûs difficiles, plenique periculis: infantes in aëre procreati tam infalubri, nec craffi nec generofi apparent; primam hanc ætatem excruciant atque propè devaftant dentitio, rachitis, fcrophulæ, morbi qui fi non endemici, communes funt heu nimiùm! Puellæ vix egreffæ ephebis formam atque venuftatem proferre incipiunt, at ecce pallidi colores virgineos vultus fædant atque dehoneftant, quafi pulcherrimo fexui & nativos lepores & honeftam venerem inviderent.

Lutetiæ, morbi tum acuti, tum chronici, cruentas exercent tragædias; inter chronicos, præcipuos annumerabis, obftructiones, hydropes, phthifes, fcorbutum, qui popularis eft morbus, fi cum continuo intentiorique frigore, annona ingravefcat, apud nobiles & divites nec infrequens, temperamenti ratione; affectus hyftericos qui fæminas nobiles præfertim & delecatulas malè torquent: in morborùm acutorum funereâ claffe recenfebis apoplexiam, omnes morbos inflammatorios; Parifiis quàm alibi vulgatiores, arthritidem, variolas mali moris, morbillos, infantùm ferinas tuffes atque clangofas, catharros in pulmonem, peripneumonias, febres omnis fpeciei, putridas præfertim, quæ ab illis quæ ruri defæviunt, in eò differunt, quòd fine exhantematibus fere omnes invadant, propter aërem noftrum humidum & gravem; humidus enim aër fanguinis diffolutioni obfiftit, illius fermentationem irretit atque fufflaminat, gravis verò poros cutis comprimendo occludit.

III.

MIRABITUR forfitan aliquis tot exitiofam morborum luem Lutetiæ Parifiorum incubuiffe: illorum caufas attentè confideret, illorum genium atque caracterem accurate perpendat, ab eâdem causâ primariâ oriri, ab eodem fonte derivare, omnes deteget: memoriâ revocet urbis regionem, fitum, civium multitudinem propè innumeram, cæteraque incommoda inde fequentia quæ jam recenfuimus concludetque inde aërem Parifienfem humidum effe & gravem, perfpirationibus feu atomis corporum

numero infinitorum hâc in urbe degentium esse imbutum, proindeque atmosspheram omnem nostram densitatem spissitudinemve contrahere sanitati prorsus nocivam : quid tum ? Fibræ corporis nostri nativam amittunt mollitudinem primumve tonum diminutum sentiunt ; præpeditur sanguinis circuitus, fluidis mora nectitur, humores inspissantur : perspiratio imprimis præcipuum hoc sanitatis præsidium, varias patitur mutationes, detrimentumque accipit non mediocre : morborum tot inde tum acutorum, tum chronicorum cohortes, quæ veluti obsidione miseram tenent Lutetiam, quæque principium idem causamve eandem agnoscunt, quod sigillatim probare facilè esset, si per diæteticas liceret positiónes.

In omnibus ferè morbis tum acutis tum chronicis vel levibus missus sanguis, inspissationem impressam atque veluti in fluidis obsignatam denotat.

Verùm enim verò, si aër suâ qualitate vitiosus, unum eundemque tenorem servaret, tempestatum seriem efficeret æquabilem sibi invicem succedentium & in suâ varietate constantium, minor esset de aëris qualitate aut urbis situ querela : verùm perpetua est cœli conversio, nec sibi constat vesperè vel manè : ibi venti nec sunt periodici, neque etiam in viis liberè permeant ; ubique intercepti viarum angustiâ, domuum excelsitate luctantur, debacchantur, aërique insinuant quasi totidem qualitates & contrarias & oppositas quarum corpora nostra sunt victimæ & ludibrium : corporis enim nostri fibræ fidibus molliores intenduntur, remittunturve ad ventorum arbitrium ; perspiratioque nostra tot mutationibus quot aër subjicitur : ita ut corpora Lutetiæ degentia, fidibus, barometris, thermometrisve simillima ventis obtemperare cogantur : & erit unde alicui mirum videatur, tot serpere morborum pestes, tot grassari epidemicas constitutiones, quarum causæ abditæ medicos expertissimos, observatores fidissimos fugiunt.

Neque ex morborum discrimine duntaxat aëris Parisiensis densitatem spissitudinemve experimur : ex aëris mutatione illius mirabiles effectus multò evidentiùs comprobantur : sola aëris mutatio contra quorumdam morborum vim, fit pharmacum eximiæ virtutis maximæque potentiæ : recreatur quis à morbo gravi ? Languens tamen, viribusque minor aëris mutatione fit ad sanitatem tutior breviorque reditus ; benevalet aliquis ? Mutati tamen cœli quanta distinctio ! Rus migratur, nova subitò rerum facies ; ciborum major appetentia, somnus reficiens, nova alacritas, tristitiarum oblivio ; in agendo promptiores atque vegetiores, novi homines efficimur,

Aër est instrumentum seu medium sine quo vivere non possumus, illius qualitates ad sanitatem plurimùm conducunt; id jam in promptu est; aërem Parisiensem examini subjecimus atque in particulas, ut ita dicam, secuimus, ut inde deduceretur diæta Parisiensibus ritè observanda: nunc ad res alias non naturales transeundum, paucisque inquirendum quænam ratio de illis Lutetiæ habeatur aut quænam haberi oporteat.

Alimenta ad vitam & sanitatem plurimum quoque conferunt: grates referantur maximæ summæ Dei providentiæ, optimæque arti politicæ inde emananti, quæ urbis primariæ regimini præsunt: de his omnibus quæ ab hominibus expetuntur vel ad vitam necessaria, vel ad saporis dulcedinem, ex his nil omninò desideratur Lutetiæ Parisiorum: exhauriuntur camporum immensitates; sui ipsius cæteræ urbes atque provinciæ obliviscuntur, se seque quadantenus defraudant, dummodò urbi principi abundantiùs rem omnem suppeditent: ex remotissimis provinciarum finibus afferuntur cibaria Lutetiam: itinerum longinquitates de illius annonâ nihil subripiunt; quidquid Lutetiæ destinatur hùc confluit, undique ad urbem asportatur; diu noctuque invigilatur, ut nihil aut necessitati aut voluptati desit; intereà sola Lutetia dormit: pane vescimur optimo, & vili, ut plurimum, pretio: vina sat generosa: carnes tum bovinæ, tum vervecinæ, tum vitulinæ recentes, teneræ, maceratæ, succosæ, nec majori pretio venditantur; pecoris volatilis nec venatici ulla penuria. Olerum cererealiumve quanta messis quanta copia grandem civitatem nostram nutriendo par erit; Insula Franciæ quæ urbem principem proxime circumdat fæcundo opulenta cornu, lætissimas fundis segetes, quam oportune quam bene Lutetiam recreas!

Quæ igitur ad civium sanitatem conduceret rerum omnium ubertas atque copia, solâ nocet intemperantiâ aërisque vitio qui urbis situ spissus & humidus sine elasticitate atque prope sine spiritu languet: plebs pro penu egregiè potitat, optimates lautè vivunt, cives mediæ sortis abundè victitant; qui multis negotiis intricantur sudant; vigilant, defatigantur plus æquò: qui verò sunt negotiis vacui, mulieres præsertim vitam trahunt otiosam ludoque deditam.

Excreta & retenta cæterarum rerum non naturalium vitiatum ordinem sequuntur, in virginibus præsertim atque in mulieribus quarum vita & valetudo ab iis omnibus causis secundariis multò magis ritu physico pendent: nil mirum igitur si propter inspissatum aërem, exerci-

tationem diminutam, alimentorum boni succi copiam majorem ingestam, perspiratio retineatur cœteraque solità excreta tum quotidiana, tum periodica difficile se habeant.

De re ultimâ non naturalium aliquid ne subjungam animi pathematibus scilicet Lutetiæ incolis quasi innatis? Singula namque animi pathemata qui vellet recensere atque depingere, vix uno volumine contineat.

Ubicumque est hominum collecta multitudo, ibi adunatæ cupiditates vires suas exerunt : hujus propositionis specimen esto Lutetia nostra.

Ibi sub specie atque larvâ pulcherrimi regiminis politici, pacis tranquillitatisve diuturnioris, ordinis optimè compositi nec violandi, urbanitatis comitatisve amabilioris, ibi, inquam, regnant cupiditatum impetus concitatissimi, animorum æstus fervidissimi, negotiorum tumultus, rerumque privatarum causâ dissentiones atque discordiæ : ibi, unumquodque vitæ institutum, unaquæque conditio suis deturpatur vitiis, quæ contagio communicavit, exemplum roboravit : ibi artes analogæ, illæ scilicet quæ habent aliquid affinitatis officiique communionem, quamquam sua jura definitosque limites habuerint, inter se bella movent & aperta & occulta ; atque in messem alienam falcem injicere audent : ibi mala fides velata multitudine, virtutis probitatisque honestam frontem præ se ferens, cautè decipit, impunè nocet.

Ast ibi quoque Parisiis, supremum urbis moderamen, fortiora opposuit vitiis repagula, arctissima injecit fræna cupidatibus, leges fixit sapientissimas, disciplinam politicam subtiliorem, justitiamque severiorem adhibuit ; ibi scientiæ lumen adornavit ; ibi Relligio piissima nuncupavit argumenta ; ibi denique ordo viget saluberrimus, qui saluti humanœ invigilans, diœtetices regulas atque therapeutices prœscribit certissimas.

I V.

HACTENUS, de aëre Lutetiam Parisiorum ambiente, urbis situ, magnitudine, incolarum moribus, temperamentis, morbosisque affectibus, animi pathematibus, victûs ratione, fusè sermonem habuimus, idque effecimus, ut pateret evidentiùs, quàm sit operœ prœtium diœtam Lutetiœ instituere, quœ sit diœtetices adstricta legibus, pravamque ac veterem corrigat omninò vivendi normam, mutetve in meliùs ; vestra ergo res agitur, cives

Parisienses, harumque rerum indagationem vestrâ plurimi interesse non dubitetis.

Apud omnes sanæ mentis confessa res est & manifesta, ad benè valendum, sive in urbe sive ruri sedem elegeris, in omnibus modum esse adhibendum, alimentorum delectum esse faciendum, parcè cœnandum, exercitationi dandum operam, sua somno, sua vigiliis tempora esse concedenda, arcendos refrænandosque vehementiores animi motus: verùm quod ubiquè, quod omnibus, multò magis Lutetiæ necessarium contingit: ruri enim atque campis in apertis vividus est aër, siccus, elatere suo gaudens, circuituque liberrimo; illius ope atque energiâ, coctiones, secretiones functionesque omnes ritè peraguntur; Lutetiæ è contrario, atque in civitatibus grandioribus, ut est aër humidus, spissus, elatere minor, minorem impertitur fibris tonum, succorumque gastricorum vim minuit; ibi igitur paucioribus utendum cibis, ut quod ventriculi fermentis, digestionisque organis, vitio aëris, detrahitur, illud omne suppleat in victu temperantia; aliundè verò alimenta sunt boni succi; minori igitur quantitate ingerenda: perspiratio prætereà Lutetiæ nec ità abundè, nec ità æquabiliter à cutis poris exhalat quàm ruri, plenoque in aëre, propter atmospheram magis humidam frigidam & gravem: sanguinis vasa hâc suppressâ atque redundante perspirabili materiâ fœta atque turgida sunt; pertimescendum igitur, si plenior victus accedat, ne ultrà suum tonum adducta, novo sub pondere gemant: huic perspirationis defectui, obiter dicam, tribuenda Parisiensium Plethora, seu temperamentum sanguineum, quæ venæ sectionem, tam morbis curandis, quam præveniendis sæpe necessariam indicant.

Verum, si ad mensam quocumque tempore, non nisi comite temperantiâ accumbere debemus, cœna præsertim brevis esse debet: post cœnam enim non opportuna deambulatio, solis absentia, diminuta perspiratio ventriculi vasa onerant, digestionique minùs aptum relinquunt; tot indè difficiles & operosæ digestiones, somni graves, sudores nocturni, qui corpus fatigant, nedum reficiant. Disputabatur olim, utrum prandio cœna brevior deberet esse; jam nullus ambigendi locus superest, ex quo rerum magistra docuit experientia, theoriæque ratiocinia comprobavit: quot homines hâc in urbe principe, suæ sanitatis studiosi, suâ se cœnâ defraudant aut illam leviter attingunt, valentiorique fruuntur valetudine; uno verbo cœna lautior plurimis nocet, illius abstinentia nemini noxia; neque cœnæ privatio

culpanda est, si Medicus quandoque plurimâ trepidatione, multoque gemitu, è gravi somno mediâ nocte importunè suscitetur.

Alimenta debent esse simplicia facilèque parabilia; aquâ cocta vel igne tosta, quæ enim arte nimis exquisitâ multoque apparatu sunt condita, illa totidem irritamenta gulæ, fermenta ventriculi vitiant & corrumpunt, facessuntque ventriculo negotium. Cremores, pultes, pistoria, novæ artis culinæ, prope dicam sicariæ, inventa angue pejora evitanda sunt; sub finem epularum opposita, & suæ & præcedentium ferculorum obstant digestioni. Fructus autem, cortices & semina quibus mensæ ultimæ solent exornari, salubrius cruda aut cocta comeduntur, quàm saccharo obducta, vel aquâ vitæ condita atque conservata: heu feliciter patribus nostris incognita nostræ ætatis ars coquinaria, nostram in perniciem subtiliùs excogitata & elaborata: carnes elixæ vel assæ in uno seorsim ferculo coacervatæ atque cumulatæ, in omne cedebant alimentum: æque ac nos edaces, robustiores erant; simpliciùs victitabant: motu exercitatione corpus suum firmabant: vinum meracius bibebant, liquoribus ardentibus minùs delectabantur, tincturas nostras croci & aromatum vel delibare dedignabantur.

Potus Parisiis usitati, sunt aqua Sequanæ, vinum, cerevisia, succique ex pomis expressi atque fermentati: Sequana magnificè volvens aquas in alveo arenoso, limo salibusque referto, benè clarificata limoque suo defæcata salubris est admodum, levis, dissolvens, aperiens, molliter subducens alvum, salubritatisque laude nulli inferior; in illius latice bibendo vix modum excedas.

Vina salubriorem venirent in usum si à mercatoribus simul non commiscerentur; aquâ plurimâ sunt temperanda atque diluenda; ne quæ sunt tartareis fæta particulis, illas in vasâ nostra deponant, atque calculum efforment, calculive materiem aggerent. Cerevisia, pomorumque succi mediâ potissimum æstate atque ardente sole, sitis extinguendæ causâ potantur apud Parisienses: inter edendum mediisque epulis debent arceri, succo enim nutritio donatæ, fermentationique proximæ alimentorum coctioni inservire non possunt; potus enim non ad nutriendum, sed ad alimentorum dissolutionem promovendam sunt à naturâ dicati.

Ea est commercii maxima utilitas, quòd homines remotissimis licet disjuncti regionibus amico fœdere sociati, mutuas sibi invicem conferant opes, divitiasque communi-

cent : felices divitiæ quibus homines non abuterentur ! Illius ſpeciei ſunt folia thé, ſemina caffé, amigdalæque è cacao, quæ orientales occidentaleſque plagæ nobis ultrò aſportavêre ; ſed inter medicamina potiùs recenſenda, quâm inter potûs vel cibi ſpecies : nempè prò panis tantillo manè devorando aquâ limpidiſſimâ diluto, quò meridionarum epularum facilior ſit expectatio, ſternitur menſa, accumbitur, apponunturque thé, caffé & chocolata lactè inſpiſſata, craſſiuſculiſque oneratur cibis ventriculus, priùs quàm veſpertinæ cœnæ digeſtio perfectè abſolvatur ; hæcque menſa matutina præcedenti officit atque ſubſequenti, & ſic cruditates cruditatibus congeruntur, futurarum germina ægritudinum : ecquis porrò tali menſæ potiſſimum delectatur ? Fœminæ nobiles & divites, quæ cibis minùs indigent, ut pote quæ longiori ſomno deditæ, deſidiâ & otio diſfluunt. Conventibus Deo ſacris, virginibuſque religioſis concedantur hæ deliciæ, per nos licet ; his porrò ſolæ non abutuntur : vicariam enim ſupplent opem menſis nimiâ fortè, aut ſimplicitate aut mediocritate paratis : his levibus epulis ſinito innocuè aut otia fallere, aut tædia ſolari.

Aſt inquies, illa quæ inter medicamenta, quaſi factâ deciſione, ablegas, thé, caffé & chocolata, cum lacte epota, nonne vera ſunt alimenta, aut ſine lacte potûs ſpecies ? Sicque nonne meritò audiunt aut alimenta medicamentoſa, aut medicamenta alimentoſa ? Sed rem indicatam occupa, vimque nominis ; cumque ſint alimenta boni ſucci non rara, medicamentorum verò ſpecificorum præſertim, rara ſuppellex, non medicamentis ne alimentoſis quidem aſſueſcendum, ne aut noceant, aut propter conſuetudinem jam nihil proficiant : medicamentum igitur in alimento quæſieris, ſed non alimentum in medicamento : hominum gulam ! Medicamina vel ſalubriora, ſi palato paululum injucunda non arrideant pertinaciter reſpuunt ; medicamina eadem, ſi palatum titillent ſuaviùs, uſurpant in alimentnm.

Innui caffé, thé & chocolata, & alia ejus modi in medicamentorum numerum eſſe revocanda, materiæque medicinali eſſe reſtituenda : folia thé, levi quâ pollent aſtrictione, partibuſque ſuis leviter acribus ac volatilibus diureticum ſunt eximium ; illorum virtus nitro vel arcano duplicato, melleque ſcillitico adjuta, aſthma levat, affectibuſque medetur œdematoſis à levibus obſtructionibus, lymphæ inſpiſſatione, atoniâve partium oriundis : verùm quidem illud eſt, in aquâ ſola infuſum thé, matutiniſque

ebibitum horis, jejuno ventriculo, plurimis mirum in modum ſuccedere compertum eſt; aſt inde manifeſtum eſt indicium, infuſum iſtud lege tantum medicaminis eſſe ſorbendum: ſi enim homines ſibi temperarent, ſi gulæ imperarent, atque in cœnando potiſſimùm ſobrietatem adhiberent, non ità benè ſuccederet hujus infuſi potus diſſolventis; cum enim in nihil indigeſtum, nihilve incoctum incurreret, in quod vires ſuas exèreret, jam conſuetudine nimis diureticum evaderet, atque propè exſiccans.

Potus caffé apoplexiæ prophylacticum audit, hemicraniis cauſâ frigidâ productis opitulatur; rerùm ſulphure acri, oleoſo & volatili, quo pollet, igne atque uſtione magis evoluto, ſanguinem vehementiſſimè exagitat, dulceſque ſomnos arcet; iſtud eſt in ore omnium, vulgoque indubitatum, potum caffé digeſtioni apprimè conducere; aſt primùm, digeſtioni rarò auxiliandum illi qui ſobriè vivit: ſed coctioni alimentorum non favet, ut plurimùm potus caffé; illam è contrario agit præcipitem: particulis enim ſalinis, ſulphureis, nimiamque evolutis, ventriculi fibras vellicat, exſiccat, deurit, ſuccoſque gaſtricos vitiat, ipſis ſcillicet inſinuando ſtimulos acres, vim deurentem, atque prope corroſivam: aliquis ne caffé potui uſu diuturno fuit aſſuefactus? Remoto hujuſce potionis auxilio languebit concoctio, malèque ſe habebit ægrotantis inſtar; atqui tamen vis concoctrix alimentorum non in caffé potu, ſed in ventriculi viribus ſita debet eſſe, illiuſque fermentorum potentiâ inhærere: ex ventriculo autem in meſenterium, in hepar ſuos ignes latè ferens potus caffé, infarctus & obſtructiones exſiccando inducere viſus eſt non rarò. Novi ego fœminam nobiliſſimam in florenti ætate adhuc conſtitutam, quæ per totum graviditatis tempus, depravato appetitu ſeu malaciâ, laborans, cum magnam caffé uſti atque pulverati quantitatem devoraviſſet, febre hecticâ, diarrhæâ colliquativâ, tabe confecta interiit: aperto cadavere, tota inteſtinorum interna ſuperficies abceſſibus ulceribuſque gangrænoïdeis paſſim inuſta videbatur. Alteram novi quæ cum temperamento admodum obeſa & opima eſſet; cùm ergà caffé, cæco amore capta, illius magnam deguſtaſſet quantitatem per totum graviditatis tempus, maciem contraxerat propè deformem. Fateor equidem, potus caffé temperamentis quibuſdam obeſis, pituitoſis, plethoriciſque conducere poteſt; tumque neque alimenti, neque potûs nomine, ſed medicaminis viribus, commendantis venit. Aſt, inquiet aliquis, potus caffé cum lacte aut etiam cremore

lactis mixtus, sæpè sæpiùs venit in usum, tumque lac, seminis caffé vincit aculeos, vimque sulphuream retundit : sic edulcatum caffé cedit in alimentum saporis suavissimi, nutritionique aptissimum ; à pastu, sic assumi non potest caffé, quin digestioni noceat, propter lactis cremorisve spissitudinem ; manè verò, jejuno ventriculo assumptum, nimium nutrit, cæteris mensis nocet, appetitumque aut importunè provocat, aut hebetat ; usu quoque diuturno in consuetudinem abit ; consuetudinis autem, usu diuturno roboratæ tyrannidem norunt omnes : præterea ex lactis usu malè se habent Parisiensium plerique, quocumque modò misceatur atque temperetur : ibi enim bilis est spissa resinosa, sæpèque redundat, cùm bili lac nimis analogum, illam inspissat, auget ; tum porrò si fermentescere bilis incipiat febris accenditur ; aut si fermentationis expers est obstructiones parit, fastidium, morborumque seminia chronicorum.

Chocolata simplex, sanitatis istud dicunt, illud scilicet, quod ex amigdalâ solâ cacao, igne tostâ, saccharoque commixtâ conficitur, duplici conflatur parte, alterâ subacri volatili, alterâ verò merè oleosâ & pingui, quæ oleum è cacao dicitur : ambæ hæ partes simul à naturâ maritatæ, arte verò facilè separabiles, componunt alimentum simul & medicamentum ; illud stomacho pectorique maximè amicùm laudamus : bechicum & vulnerarium merito audit ; optimèque præscribitur quibusdam in morbis ventriculi & pectoris maximè, in quibus diæta lactea denegatur, aut temperamentum refragatur : chocolata idem cum vanillâ cæterisque ad arbitrium aromatibus conditum, analepticâ & roborante commendatur virtute : ventriculo languenti, frigidâve intemperie laboranti, hominibus ætate provectis atque caducis mirè opitulatur : vires dejectas erigit, labentes fulcit : ast benèvalentibus neutrum conducit chocolata in alimentum ; ut portè nimiùm nutriens & incrassans, Lutetiæ præsertim, ubi est aër humidus spissus & gravis.

Exercitationis non minor ratio habenda est, quàm alimentorum : Lutetiæ corpus exercere necessarium magis ducimus quam ruri : Parisiis enim, propter aëris spissitudinem, gravitatem, minorem elaterem ; propter alimenta boni succi, motu & exercitatione digestionum operi stimulus, secretionem tarditati calcar admovenda, perspiratio promovenda : omnibus hisce grandium civitatum incommodis, temperantia & exercitatio mederi plusquàm cætera omnia possent : verùm frigore, cœli intemperie, viis luto madentibus, segnes parisini pedem ab ædibus

efferendo deterrentur ; ut pedem foris promoveant, aut negotiorum necessitate cogi, atque extrudi debent ; aut serenum invitet cœlum ad deambulationem necesse est : tempestas autem serena, diesve splendescentes ad tempus æstivum procrastinantur : intereà languent homines mulieresque longo torpentes otio, ludove inerti tempus conterentes ; quid mirum post hac, si plurimi homines subitâ, quasi fulminis ictu, perculsi apoplexiâ, ad annum circiter quadragesimum-quintum, die non suo corruant : si fœminæ non infimæ notæ, cessantibus catamænis tam malè se habeant : si tot irruant morborum tum acutorum, tum chronicorum agmina, fluidorum stasis, inspissationis solidorumve inertiæ consectaria : quâ ratione illud forsitan esset exoptandum, ut rhædarum quibus homines hâc in urbe circum quaque vehuntur, minor occurreret frequentia, homines numero plurimi, alienis semper non ambularent pedibus. Quònam abiêre saluberrimi illi globulorum pilarumve ludi, nec indecori, toties patribus nostris celebrati ? Scillicet corporis nostri manuumque nostrarum vires jam sunt imbecilliores, quâm ut globulis pilisve tractandis sint habiles : mensa lusoria, sella, charta versicolor, nobis sufficiunt, moribus nostris viribusque magis accommodata : chartam ! ludum oblectamentumve seriò dixeris ? An potiùs lucri cupidinem, laborem, studium plurium horarum, ex quibus mens defatigata, corpus verò inexercitatum recedit.

Nullibi gentium, somni vigiliarumque tempora ità inordinatè dividuntur quam Parisiis ; qui multis sunt distenti occupationibus cum aurorâ surgunt, neque sat longiori indulgent somno ; qui verò sunt vacui negotiis, curarumque immunes, in multam diem somnum protrahunt: diei verò noctisque mutare vices, atque functiones à naturâ dicatas invertere, id ad optimates, peculiari quodam jure, videtur pertinere : id autem habet consuetudo, altera natura, ut ex inverso ordine, hâc in re non naturali, non tam malè afficiantur homines, quàm ab errore in rebus aliis non naturalibus.

Quantùm animi pathemata faciant ad sanitatem convenit inter omnes : maximi igitur interest, vel animi pathemata hygieines legibus submittere, illisque regimen præscribere, Lutetiæ præsertim incolis : ibi enim aggregatæ atque veluti concentratæ cupiditates omnes, desæviunt atque dominantur.

Igitur, optimates, si sanitati suæ consultum vellent id agant, ut ad altiora semper animum non intendant, vehementioribus animi motibus parcant, ambitionem

coerceant; cum rebus domesticis rationem ponant, connubio fidem desponsatam servent scrupulosiùs, non ità splendidè, non ità lautè mensas instruant. Plebecula sanitati suæ consulet, si in rebus omnibus modum adhibeat, temperet à vino atque liquoribus, futura cautè provideat. Qui inter magnates & plebeculam medium tenent ordinem, sanitati suæ prospicient, si lucro minùs avidè inhient, Divinæ Providentiæ magis confidant, nec tam irrequietè negotiis implicari se atque agitari sinant: cùm omnibus & ubique benè erit, si mœror atque tristitia ab omnibus exulet.

Ea enim est corporis & animi necessitudo arctaque connexio, ut animi motus ad corpus transeant, ut animi perturbationes, œconomiæ animali tumultus inferant, bella discordiasque parent: perturbatis animi motibus, secretiones turbantur, vitiantur coctiones, spiritus animales languent, aut efferuntur: pacatis verò animi motibus, sedatis illius perturbationibus, omnia in statum rerum non naturalium reducuntur, aëre excepto, qui nobis extraneus, nostri non est juris; digestiones fiunt laudabiles, secretiones ritè peraguntur, circuitus spirituum sanguinis & humorum passu incedunt æquabili; corporis nostri fibræ, cùm sint neque nimis rigidæ, neque remissæ nimis, solida & fluida reciprocantur: uno verbo, frænatis vehementioribus animi motibus, domitisque cupiditatibus, corporis & animi fruimur valetudine, quantùm fieri potest, integrâ; jam enim luctandum nobis duntaxat superest cum rebus extraneis, cœli intemperie, aërisve vitiis; aut cum labentibus annis, nobis invitis, fluxis atque caducis.

Sanitatis eâdem habitâ ratione, salubritatisque respectu haberem multa quæ reprehenderem de vestitu mulierum, quæ tamen dignitatis causâ, duceque necessitate breviter attingam; mores antiquos interrogare atque repræsentare mihi tantum liceat: olim fœminæ vel nobiles, vel aulicæ, vel reginæ solio sedentes, vestalium ritu vestitæ apparebant amictu unius texti, uniûsque tenoris humeros desuper collotenus coopertæ: vestis erat ad talos demissa, ad imum, non in campanæ formam deducta, nunc ut fert usus, ne ventis pateret aditus: neque ex hâc severioris modestiæ disciplinâ aliquid venustati aut gratiæ detractum existimes; non inde minus accuratè, justa & concinna corporis statura descripta videbatur *: Regnante autem Carolo nominis septimo, aulicæ mulieres maternis

* Histoire de France, par M. l'Abbé Velli.

degeneres virtutibus, mores priſtinos tum primum immutarunt, collumque & humeros nudare inceperunt, brachiaque & digitos gemmis & monilibus muliebriter adornare : idque factum eſt non ſine magno thoracis pulmonumque diſcrimine ; frigori enim aërisve intemperiei, magis obnoxia fœminarum cutis delicatula catharros in pulmonem, tuſſes, peripneumonias, phthiſis accerſivit.

Sic pariter caput contegendi modus, comaſque inſtruendi ratio, hygieine non probante, immutata ſunt : priſcis enim temporibus involucra quædam ſimplicia, velum, ſola fuere capitis feminarum & integumenta & ornamentâ ; poſtea eadem integumenta in plurimos ordines ædificata fuere atque in apicem producta : ineunte vero præſenti ſæculo, fœminæ, quaſi, aut priſtinos uſus & antiquos mores aſpernarentur ; aut quaſi catharros, cephalalgias, cephalæaſve non reformiderent, capillitium, datum à naturâ velamen, reſciendere, breves capillos intorquere, ſummoque vertici imponere reticulum quoddam, auribus patentibus, aëris ludibrium, totidemque contrà aquilones levioris armaturæ præſidia.

Fucatos colores, quibus mulieres aulicæ præſertim pulchritudinem mentiri ſatagunt, non prætermittam, ne in tuendâ ſanitate aliquid omiſiſſe videatur noſtra concluſio. Pomati igitur cujuſcumque arcendus uſus ab ore exteriore, ſi neceſſitas non poſtulaverit ; vultûs enim cutis lævior eſt ; tenuior, delicatior, poros habet rariores : illius perſpiratio majoris eſt momenti quam illius totius corporis partis, quæ ſi præpediatur, glandulis vicinis majoribus, dentium radicibus, illorumque albori noxam inferre timendum eſt : fictis igitur coloribus ſi non indigere mulieres voluerint, genuinos & nativos à firmâ valetudine mutuentur : diætâ ſedulâ modò enarratâ, labore exercitatione afflabitur membris vigor, addetur ori decus, multa labris gratia, genis purpureus color.

Sic hygieine non tantùm diætetica, ſed etiam prophylactica meritò audit.

V.

SEVERIORIBUS diætæ legibus non Parisinos tantum indigenas, vel à longò tempore incolas, astringere convenit : diæta sic latè sumpta magis necessaria competit Exteris, qui ex omni mundi pla â hùc confluunt visuri Lutetiam, vel negotiorum necessitate compulsi, vel propter urbis celebritatem curiositate allecti; qui enim cœlo, regioni, vivendi normæ, moribusque civium sunt assueti, atque veluti coaluerunt, his omnibus non æquè afficiuntur, ac ii qui primùm hanc in urbem adventant : his igitur summoperè pretium est perpendere, quœnam sit cœli regionis & patriæ soli natura ex quibus profecti sunt; illa deindè omnia conferre cum novo cœlo, novâque quam ingrediuntur tellure, ut ex institutâ, ritèque pensitatâ comparatione, accepto consilio, diætam, vivendique modum ac rationem dirigant.

Exteri vix urbis, regni capitis salutarunt limen, stupent perculsi suburbiorum urbisque magnitudine, pulchritudine, domuum excelsitate : mirantur civium multitudinem propè infinitam, motumque continuum hùc & illùc euntium atque redeuntium, quibus viæ videntur quasi jugiter æstuare atque trepidare : ast multò magis hærent attoniti, fremitu strepituque vecturarum omnis speciei, quarum aliæ pedetentim, lento gravique passu trahuntur & incedunt; aliæ verò fervidis agitatæ rotis, seu in circo, rapidissimè abripiuntur, tonitruque clangorem æmulantur, has levissimas phaëtonti qui simillimas; ponderosiorum moleque graviorum occursus diceres non pavere : quibusdam viis, nocte, eodem strepitu personantibus, conqueruntur, Lutetiæ, ne nocte quidem, licere somno indulgere : illorum nares odore quodam ex rivis lutoque exhalantibus feriuntur, quem cives propter consuetudinem, ne suspicantur quidem : tum suam respirationem paululum contractam & difficilem sentiunt : appetitus languet, corpus minus vegetum ingravescit : uno verbo insolitum quid experiuntur, quo nec bene valeant, nec malè admodum : felices heu nimiùm! Primis hisce mutati cœli temporibus, si novis incolis parcat febris inimica, suis stipata symptomatis, membrorum dolore, lumborumve gravitate : accidit autem sæpè sæpiùs, ut negotiorum tumultus, spectaculorum incantamenta, voluptatum illecebræ quotidiè renascentes, motus & exercitatio, itinerum comites necessarii & individui, mutat :

cœli aërisque vitiati incommoda abundè compensent, Parisinorumque urbanitate atque comitate deliniti, Parisios adventasse sibi gratulentur : his præmissis, illorum tamen ventriculus debilitatur, alvusque dejicitur; Sequanicas illicò incusant aquas, apud Exteros enim Sequanæ fluvius malè audit; idque magno damno sibi verti autumant, sed perperam; Extranei Parisiis semper laute excipiuntur, illorum ventriculus malè concoquit alimenta insueta majorique copiâ ingesta : biliosa serosave colluvies congeritur : quid tum? Si Sequana fluvius amicè catharticas vires non exerat, humoresve non deturbentur, in morbos incidant gravissimos necesse est, idque vectigal apud Parisios persolvere noncupatur.

Alienigenæ omnes, aëre Parisiensi, æquè, nec pari modo tentantur : qui enim è Septentrionalibus appellunt oris, minorem percipiunt differentiam ex cælo Parisiensi, quod est suo seu patrio analogum; eo duntaxat excepto, quod sit minùs siccum, minùs elasticum, ventisque minùs perflabile : Orientales contra & Austrini aërem nostrum suo frigdiorem & humidiorem & graviorem experiuntur; hi, præter victum, plethoræ, diminutæque perspirationi convenientem atque accommodatum, vestitu uti debent, qui sit contra aquilones sæpè inexpectatos muniendo par. Exteri omnes carnibus junioribus præsertimque inter cœnandum abstinere debent; vinum anteponere Burgundiæ æduacum; aquâ temperatum ferro candente extincto medicatâ.

Ubi, de diætâ, quæ à Parisiensibus tum indigenis, tum alienigenis, teneri observarique oporteat, ad differendum me accinxi pro viribus, ea mens fuit (ambitiosa) ut Hippocratem, medicorum facilè principem, licet non assequendo, imitarer; qui in suis diæteticis codicibus, præcipuè verò in libro de aëre, locis & aquis, omnia quæ ad hygieinem pertinent, accuratè describit; cohortaturque medicos, ut quocumque in loco, quâcumque in regione artem exercere sint parati, circumspiciant undique, scrupulosiùsque investigent urbis situm atque positionem, solis aspectum, astrorum cursus, ventorum flamina, tempestatum mutationes, aëris vim, aquarum naturam, soli qualitates, civium mores; indè enim sumit indicationes quibus morbi tum endemici, tum epidemici præsentes curentur, absentes prævertantur : eòque rem adducit, ut Medicum in rebus Astronimicis peritum exoptet *. » Quod si cui ista ad rerum sublimium speculatio-

* *De aëre, locis & aquis sect. 3. ad initium.*

» nem pertinere videantur, is facilè intelliget, ad artem » medicam, astronomiam ipsam, non minimùm sed plurimùm potiùs conferre; quippe cum unà, cum anni temporibus, hominum ventriculi mutationem accipiant ». Tanto edocti oraculo, nostroque quantulocumque incitati exemplo, idem enitantur Medici omnes qui in quâcumque hujus regni parte medicinam factitant, ut quantùm prodesse civibus & exteris habuimus in animo, tantùm & ipsi reipsâ prosint.

Ergo diæta omnibus necessaria, magis verò Lutetiæ Parisiorum Incolis.

Proponebat Parisiis PETRUS-JOSEPHUS MORISOT DES LANDES, Catalaunensis, Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parisiensis Baccalaureus, A. R. S. H. 1755.

A SEXTA AD MERIDIEM.



LETTRES

De M. Darlue, Docteur en Médecine,

A Monsieur Molinard, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université d'Aix.

Sur la Rage & sur la maniere de la guérir.

De Callian, le 25 Mars 1755.

MONSIEUR,

» Je vous promis dans ma derniere lettre de vous communiquer au plutôt les » observations que j'ai faites sur la nouvelle méthode de guérir la rage avec le » mercure; je m'acquitte de ma parole. Il » est important que le public soit instruit » des bons & des mauvais effets qu'il en » est résulté; & que la Médecine connoisse » le degré de confiance qu'elle doit accorder à ce remede employé comme curatif ou préservatif de cette maladie; la » multitude des faits qu'il me reste à vous » décrire seront plus que suffisants pour » fixer nos doutes sur cet objet, d'autant » plus intéressant que la rage regne assez » fréquemment dans ces cantons; & qu'il ne » faut la plupart du temps qu'un loup en-

» ragé pour causer des désordres affreux
» dans tout un pays ; comme vous allez
» voir «.

PREMIERE OBSERVATION.

Une louve enragée sortant du bois de la Mole, terre appartenant à M. le Marquis de Suffren, parcourut rapidement dans une nuit du mois de Juillet de l'année 1747, tout le terroir de Gogolin, dans l'espace de quelques heures, & mordit un grand nombre de personnes, & d'animaux domestiques, tels que chevaux & chiens, sans épargner les troupeaux. On étoit alors dans le temps de la moisson, & par conséquent la compagne se trouvoit remplie de plusieurs personnes & de chevaux.

La plupart de ceux qui furent blessés eurent recours aux dévotions qu'on est en usage de pratiquer dans ces occasions sans faire autre chose, quelques-uns allerent se baigner à le mer, mangerent l'omelette à l'huitre calcinée, panserent leurs plaies simplement, & moyennant ces précautions ils se crurent fort en sûreté. Il n'y eut que Joseph Senequier & son berger de la Garde-Fuinet qui eurent recours à moi.

Senequier avoit reçu plusieurs coups de

dents à travers la joue, & son berger avoit la levre supérieure percée de la largeur de deux grands travers de doigts, avec déchirement de la gencive. J'eus bien de la peine à rassurer leur esprit allarmé par la crainte d'une mort prochaine. Senequier sur-tout paroissoit troublé à l'excès; il avoit déjà fait ses dernieres dispositions, & attendoit la mort avec un effroi inexprimable. Je n'eus garde de réunir par la suture la levre déchirée de son berger : je me servis seulement d'un bandage contentif pour rapprocher les parties divisées, afin que la pomade mercurielle dont je chargeai les plaies eut le temps d'y séjourner davantage, & que la suppuration fût plus longue. L'expérience montroit que je pensois juste; cette manœuvre amena une cicatrice plus retardée, & un crachotement continuel dans l'un & l'autre, qu'on auroit pu caractériser dans certains jours de petit flux de bouche, & que j'entretins tout le temps convenable par des légeres frictions le long des bras & des épaules; le tout accompagné des remedes & du régime nécessaires à l'administration du mercure. Insensiblement les plaies se fermerent, & j'eus le plaisir de les voir tous les deux, vingt jours après, exempts de crainte & parfaitement guéris.

Je ne me contentai pas d'avoir tiré d'affaire

faire ces deux malades. Des ſentiments naturels d'humanité & de religion m'engagerent à tendre une main ſecourable à tous ceux qui avoient beſoin de moi. Je fis avertir la plupart des perſonnes qui avoient été mordues que je les traiterois charitablement, & qu'ils n'avoient qu'à ſe rendre au plutôt chez moi. J'étois bien aiſe de vérifier par moi-même ſi le mercure étoit le ſpécifique que la Médecine cherche depuis long-temps contre la rage ; & je voyois à regret qu'une occaſion ſi favorable à ſes progrès m'échappât. Mais je ne fus pas aſſez heureux pour perſuader ces payſans, dont la plupart entiérement guéris de leurs plaies croyoient n'avoir plus rien à craindre : la prévention publique augmentoit doublement leur ſécurité. On avoit répandu de part & d'autre que la louve n'étoit pas enragée ; que la faim ſeule l'avoit fait ſortir du bois : on l'avoit vue dévorer avidement des chiens & des brebis, traverſer une riviere à la nage ſans craindre l'eau, ce qui n'eſt pas ordinaire, diſoit-on, aux animaux atteints de rage. Quelques Médecins publioient encore qu'on ne connoiſſoit aucun remede aſſuré contre cette maladie ; qu'il y avoit du mal à expérimenter un ſecours douteux. Il n'en fallut pas davantage pour détourner ceux qui auroient eu envie de profiter de mes offres charitables.

DEUXIEME OBSERVATION.

Le hasard me procura seulement la vue d'une jeune fille que je trouvai un soir sur mon chemin en allant à la campagne. Elle étoit dans un pitoyable état ; la louve lui avoit déchiré tous les muscles frontaux, percé le cuir chevelu en plusieurs endroits jusqu'au péricrâne & avec perte de substance. Ses plaies multipliées, sur lesquelles elle n'avoit appliqué depuis plus de vingt jours qu'un simple digestif, étoient encore toutes ouvertes.

A la vue de cette fille je craignis d'autant plus pour elle, qu'elle avoit laissé écouler un temps favorable à sa guérison. Comme elle restoit à la campagne & que je ne pus la retenir auprès de moi, je lui fis donner tout l'onguent mercuriel que je lui crus nécessaire, avec ordre d'en charger ses plaies soir & matin, de s'en frotter légérement les bras & les épaules, lui recommandant de me venir voir au plutôt pour juger du progrès du remede, & prendre des mesures sur ce qu'il faudroit faire.

Huit jours après elle vint me trouver, j'examinai ses plaies que je trouvai à peu près dans le même état. Sa démarche étoit tardive & chancelante, on lui voyoit un air de tristesse profonde & des yeux égarés.

Elle avoit négligé les frictions mercuriel-les, s'étant contentée de panſer ſes plaies ſeulement avec la pommade. Interrogée ſi depuis ma derniere entrevue elle n'avoit point été attaquée de quelque ſymptôme inſolite, elle me répondit naïvement qu'ayant voulu boire un peu d'eau le jour d'auparavant elle avoit reculé d'horreur à l'aſpect du liquide, ſans ſçavoir à quoi en attribuer la cauſe; que preſſée par la ſoif elle étoit venue pluſieurs fois à la charge, mais que ſes tentatives avoient toujours été inutiles. Ce qui lui faiſoit ſoupçonner, diſoit-elle, qu'elle avoit peut-être avalé quelque araignée qui lui cauſoit cette répugnance.

Cet aveu ſincere me découvrit la triſte origine de ſon mal. Cependant comme elle ne ſe plaignoit que d'une légere douleur au goſier; qu'à ce terrible ſymptôme près, de l'horreur de l'eau, elle paroiſſoit auſſi tranquille que ſi elle n'eût point eu du mal; je réſolus d'entreprendre ſa guériſon. D'ailleurs je ſçavois qu'on a coutume dans le pays de prendre des réſolutions violentes contre les hydrophobes, de les enfermer, de les attacher cruellement; qu'on en avoit étouffé ſous des matelats, & noyé dans la mer il n'y avoit pas bien long-temps; je crus que l'humanité m'obligeoit à prévenir de pareils déſordres; que le public raſſuré à la vue de mon intrépidité à les viſiter, à les ſe-

courir, deviendroit plus compâtissant en leur faveur, & que si je ne pouvois les sauver, du moins épargnerois - je ces funestes horreurs à ceux que j'augurois devoir être bientôt les tristes victimes de la rage.

Comme il étoit déjà tard, je renvoyai cette fille avec promesse de me rendre chez elle au matin. Je la trouvai dans un plus grand abattement qu'auparavant. Une sombre tristesse répandue sur son visage annonçoit le progrès du mal. Son pouls étoit tendu & convulsif, ses yeux paroissoient brillants & enflammés; son gosier devenu beaucoup plus douloureux ne lui permettoit plus d'avaler la salive qu'avec des peines inexprimables; c'étoient autant de pointes de feu qui la déchiroient en passant. Je voulus lui faire prendre une prise de turbith minéral que je délayai dans un syrop convenable, mais je ne pus jamais l'y résoudre : vainement porta-t-elle plusieurs fois la cuiller à la bouche, elle recula toujours sa main avec horreur. Ses douleurs ayant augmenté, elle se coucha quelque temps après sur son lit, où sa mere la frotta sur plusieurs parties du corps de la pommade mercurielle. Je m'apperçus que pendant cette opération elle étoit agitée de mouvements convulsifs dans plusieurs parties du corps, & qu'elle commençoit à délirer; ce qui

augmenta si fort, que dans peu son délire & ses convulsions devinrent continuelles. Son visage s'enflamma par gradation ; ses yeux parurent étincellants, on les auroit cru électrisés. Elle vomit plusieurs fois une grande quantité de glaires épaisses & verdâtres. Elle avala une prune qu'on lui présenta en grinçant les dents & d'un air furieux ; & mourut le soir sans autre effort que cette agitation convulsive de tout le corps dont j'ai parlé, & qui cessa tout-à-coup sans agonie.

La nuit venue, ayant heureusement pour aide un Chirurgien que j'envoyai chercher, nous ouvrîmes son cadavre, qui exhaloit déja une odeur fétide & puante, quoiqu'il y eût à peine trois heures qu'elle étoit expirée. Nous trouvâmes l'estomac inondé de glaires verdâtres, les membranes de ce viscere marquées de taches livides & gangreneuses ; & qui s'en alloient en lambeaux lorsque nous les pressions tant soit peu, laissant échapper de leurs vaisseaux engorgés & considérablement distendus en quelques endroits, un sang dissous & sans consistance. L'intérieur de l'ésophage nous parut également tapissé des mêmes glaires, toutes ses glandes muqueuses étoient fort tuméfiées, & son orifice supérieur si resserré vers l'arriere-bouche qu'à peine pouvoit-on y introduire un sti-

let. Les poumons étoient engorgés d'un sang dissous avec des marques de gangrene, ainsi que le foie & la rate que nous trouvâmes plus desséchés ; la vésicule du fiel entiérement vuide ; les intestins n'étoient pas exempts de cette inflammation générale ; le cerveau nous auroit également paru dans le même état si nous eussions été munis des instruments propres pour en faire l'ouverture.

Je crus que cette mort précipitée détruiroit les préjugés du public, & que l'on appréhenderoit avec raison les funestes suites de la rage. Mais que les hommes peu éclairés aiment étrangement à se faire illusion! On avoit vu le jour précédent cette fille traverser d'un air tranquille le village de Grimaud où elle étoit venue me trouver ; étoit ce-là, disoit-on, une hydrophobe, une enragée, qu'on s'imaginoit devoir pousser des cris affreux, & souffrir des attaques horribles ? On crut donc que séduit par les apparences d'un mal que je ne connoissois pas ; j'avois voulu lui en abréger la durée, en la précipitant au tombeau par quelque remede approprié ; ainsi qu'une fausse pitié le faisoit pratiquer autrefois sur les hydrophobes qu'on saignoit des quatre membres, ou qu'on abreuvoit d'opium.

TROISIEME OBSERVATION.

L'événement diſſipa bientôt cette calomnie. Nombre de chiens mordus par la louve quitterent leurs troupeaux, & diſparurent. On vit mourir de la rage quantité de beſtiaux, & les hommes tarderent peu à les ſuivre. Daullioules & Courchet, tous les deux mordus cruellement au viſage & déjà parfaitement guéris, payerent ſucceſſivement la peine de leur ſécurité. Ce qu'il y a de particulier dans ces deux perſonnes, c'eſt que Daullioules étoit ſi perſuadé d'être hors d'atteinte de la rage, qu'ayant ſenti tout-à-coup, un jour qu'il dînoit à la campagne, une grande difficulté d'avaler les dernieres gorgées d'un verre d'eau; ſuivie de douleurs piquantes au goſier, il ſe crut attaqué d'une ſquinancie. De retour chez lui, il ne ſe plaignit pas d'autre choſe à ſon Chirurgien, qui le ſaigna en conſéquence, & lui appliqua des cataplaſmes à la gorge. Un Médecin qu'on envoya chercher dans le voiſinage ne le crut pas autrement malade. Il eſt vrai qu'ayant voulu prendre du bouillon, on fut étrangement ſurpris des contorſions qu'on lui vit faire; mais on attribuoit toujours ce ſymptôme à l'inflammation du goſier. Doullioules en étoit ſi perſuadé qu'il

ſe paſſa pluſieurs fois une bougie dans le fond de la bouche pour enlever, diſoit-il, l'obſtacle qui s'oppoſoit à la déglutition, & l'expulſer par le vomiſſement ; mais ſes douleurs dégénérant en étranglement ſubit avec perte de la reſpiration lorſqu'il vouloit boire, & cet étrange ſymptôme renaiſſant toutes les fois qu'on lui en préſentoit, il comprit qu'il y avoit de l'extraordinaire dans ſon mal, & avoua lui-même aux aſſiſtants qui avoient perdu l'idée de ſon dernier accident, que c'en étoit ici les triſtes ſuites. Il fut bientôt dans la grande rage, & mourut le troiſieme jour, après avoir ſouffert de terribles attaques qui l'obligeoient à traverſer ſon jardin en parlant, & s'agitant continuellement de peur d'étouffer à ce qu'il diſoit.

Courchet, qui ne ſe croyoit pas moins en ſûreté que Daullioules, connut ſon mal, à la premiere difficulté qu'il éprouva en buvant. Il ſoupoit alors dans une auberge où il ſe trouvoit à quelques lieues de chez lui. L'exemple de Daullioules qu'il avoit vu mourir la ſemaine précédente, lui dépeignit encore mieux le danger qui le menaçoit. Il retourna ſur le champ à Cogolin non ſans beaucoup de peine & d'embarras, ayant à paſſer une riviere, au bord de laquelle il héſita long-temps en pouſſant des cris & des gemiſſements pitoyables, juſ-

qu'à ce que s'étant bandé les yeux pour ne pas voir l'eau, il la franchit de la sorte. Arrivé chez-lui, on le vit s'enfermer dans une chambre obscure sans vouloir parler à qui que ce fût, priant seulement de boucher tous les endroits qui lui donnoient du jour, & menaçant qu'il pourroit bien mordre si on l'approchoit de trop près. Il mourut ainsi le troisieme jour.

OBSERVATION.

Ces accidents réitérés dans l'espace d'un mois & demi tout au plus, ouvrirent enfin les yeux à ceux qui restoient. Il ne fut plus question de soutenir que la louve n'étoit pas enragée : la sécurité fit place à la crainte d'un semblable malheur. Tous ceux qui avoient été mordus voyant Senequier & son berger plus maltraités que les autres, jouir également d'un parfaite santé, se rappellerent alors les offres charitables que je leur avoit faites il y avoit plus d'un mois ; ils accoururent incessamment à Grimaud me demander du secours. La plupart, au nombre de huit, étoient déja guéris de leurs plaies, n'ayant été mordus qu'aux mains & aux jambes. Il n'y avoit que la jeune fille appellée Courchet à qui la louve avoit déchiré la mamelle gauche, dont les plaies se fermoient à peine. M'ayant

avoué qu'elle y sentoit de la douleur, je redoublai d'attention en les faisant couvrir trois fois le jour d'une dragme de la pommade mercurielle. On en fit autant à ses compagnons. Ils prirent quelques doses de turbith minéral, & de la poudre de palmarius, furent assujetis à des frictions reglées, & lorsque je les vis plus tranquilles, je les renvoyai chez eux en leur prescrivant ce qu'ils avoient à observer jusqu'à une entiere guérison.

Il n'y eut que le pere de la jeune Courchet qui ayant été seulement égratigné par la dent du loup sur le dos de la main, & voyant sa petite plaie fermée dès le troisieme jour, crut n'avoir pas besoin des remedes préservatifs que j'avois donnés à sa fille. Deux mois & plus s'écoulerent sans que j'entendisse parler de lui, lorsqu'enfin ayant appris qu'il étoit dans la rage depuis 3 jours, je me rendis promptement chez lui, & je le trouvai assis sur la porte de sa chambre. Sa fille ne paroissoit nullement émue du malheur de son pere, qui avoit l'air tranquille, & qui ne donnoit aucun signe apparent de rage, quoiqu'on m'eût assuré qu'il poussât des hurlements affreux depuis deux jours. L'ayant interrogé par quel accident il se trouvoit dans l'état qu'on m'avoit annoncé, & pourquoi il n'avoit point voulu user des remedes

préservatifs auxquels sa fille plus maltraitée que lui devoit sa guérison ; il me répondit que voyant sa plaie qu'il n'avoit caractérisée que de simple égratignure, fermée dans l'espace de deux ou trois jours, & n'y ayant jamais senti la moindre douleur, les suites lui en avoient paru de si peu de conséquence qu'il n'avoit pas jugé à propos de prèndre mes remedes; d'autant mieux qu'il avoit oublié promptement son malheur, & que sans un mouvement extraordinaire qui s'étoit fait sentir depuis peu sous la petite cicatrice de sa plaie, rien n'auroit pu lui en rappeller le souvenir. Ce mouvement, à ce qu'il m'ajouta, dégénéra bientôt en vapeur subtile, qui montant distinctement le long du bras & du cou, alla se fixer au gosier ; d'où s'ensuivirent peu-à-peu la perte d'appétit, la douleur, les étranglements, la suffocation & l'hydrophobie.

Ce récit qui me parut mériter attention pour la théorie de la rage, me détermina à rester plus long-temps auprès de lui. Je trouvai son pouls un peu tendu & convulsif, sans fievre cependant ; il avoit quelque chose de hagard & de féroce dans l'aspect ; ses yeux paroissoient égarés & menaçants; il frémissoit dès qu'on l'approchoit tant soit peu, les tendons de ses bras souffroient alors des soubresaults & des trem-

blements involontaires, & l'on ne pouvoit le fixer ſans qu'il ſentit de l'émotion. J'allai enſuite me laver dans un coin de la chambre ſans trop réflechir, à l'horreur que tous ces malades ont pour la vue même des liquides; mais à peine vit-il quelques gouttes d'eau répandues à terre, que ſe levant avec fureur de ſon ſiege il ſe précipita rudement ſur le plancher, en ſe bouchant les yeux, s'agitant comme un épileptique, & pouſſant des cris & des hurlements ſi affreux, que tous les aſſiſtants ſaiſis d'horreur à cet étrange ſpectacle s'enfuirent auſſi-tôt. Reſté ſeul auprès de lui, je l'encourageai par mes diſcours à ſe rendre le maître, s'il pouvoit, de ces mouvements; mais il me pria avec inſtance de faire emporter juſqu'au plus petit vaſe où il y avoit de l'eau, parce que la vue de ce liquide étoit pire pour lui que de ſouffrir mille morts; après qu'on lui eut obéi, il devint plus tranquille, & ſe remit ſur ſon ſéant, ſans aucune apparence de trouble.

Je lui propoſai alors, pour ſurmonter ſon horreur de l'eau, de ſe laiſſer plonger pluſieurs fois dans un bain qu'on lui prépareroit; mais il me conjura, les larmes aux yeux, de ne pas lui en parler ſeulement, de peur que cela ne réveillât en lui des idées dont les ſuites lui devenoient ſi terribles. Je me contentai ſeulement de le

preſſer à ſe couvrir une partie du corps de la pommade mercurielle que je lui fis donner pour cela, il m'obéit volontiers; mais aux premieres frictions qu'il ſe fit le long du bras, il fut pris de ſi grands tremblements & d'une ſuffocation ſi convulſive au goſier, qu'il me proteſta pluſieurs fois qu'il alloit ſe précipiter de la fenêtre pour s'en délivrer. Encouragé de nouveau à ſupporter patiemment cette attaque, il continua ſon ouvrage, mais toujours avec des mouvemens ſi extraordinaires, des cris ſi féroces, des jurements & des lamentations ſi touchantes, qu'on ne pouvoit le regarder ſans compaſſion. Enfin s'étant couvert de l'onguent une partie du corps, il parut auſſi tranquille que la premiere fois.

Demi-heure après, les mêmes accidents lui reprirent avec un vomiſſement de glaires verdâtres; ſon horreur de l'eau diminua tout-à-coup : il vit manger & boire ſon épouſe ſans nulle averſion, ſans nulle crainte des liquides, ordonna même qu'on lui préparât à ſouper, aſſurant qu'il boiroit à ſon tour, & qu'il ne ſe ſentoit plus nulle répugnance pour le liquide. Depuis ce moment les accidents convulſifs furent peu de choſe; il ne ſe plaignit d'aucune douleur : déjà ſes parents ſe flattoient qu'il ſeroit en état de ſouper bientôt, n'ayant pu rien manger ni boire depuis trois jours;

mais comme il ſouhaitoit repoſer quelques moments auparavant, il ſe coucha, ſe couvrit la tête du drap, & mourut de la ſorte ſans qu'on s'en apperçût qu'au moment qu'on fut pour l'éveiller. Tous les autres qui craignoient le même ſort furent agréablement trompés; ils jouiſſent encore aujourd'hui d'une parfaite ſanté; & tout le golfe de Saint-Tropès pourra vous atteſter leur guériſon.

CINQUIEME OBSERVATION.

En 1748, au mois de Décembre un Chirurgien ayant été mordu par un chien enragé ſur le dos de la main, partie très-dangereuſe comme l'on ſçait, rêvoit chaque nuit à des combats avec des loups & des chiens enragés, & s'éveilloit alors ſaiſi d'épouvante, & couvert de ſueur. Il me fit part, vingt jours après, de ſon trouble. L'application de la pommade mercurielle réitérée journellement ſur la plaie, & quelques doſes de la poudre de palmarius le préſerverent de la rage.

SIXIEME OBSERVATION.

En 1749, en hiver je fus mordu au dos de la jambe par un petit chien qu'une jeune Demoiſelle tenoit quelques moments

auparavant couché ſur ſes genoux. La qualité de la morſure qui ſaigna peu, l'aſſurance poſitive que cette Demoiſelle me donna que ſon chien n'étoit pas enragé, joint à un voyage que je fis le lendemain d'aſſez long cours, me firent bientôt oublier ce petit accident. Je n'y aurois même plus penſé ſi je n'euſſe ſenti de temps à autre des douleurs ſous la cicatrice de la morſure qui fut promptement fermée. Je craignis avec fondement que le chien ne fût dans un commencement de rage que la Demoiſelle ne connoiſſoit pas. De retour un mois après aux mêmes cantons, je courus m'informer ſi le chien vivoit encore. On m'apprit qu'il s'étoit égaré le lendemain d'après la morſure qu'il m'avoit faite : & qu'il avoit pareillement mordu pluſieurs autres chiens. Un trouble ſubit me ſaiſit : je devins ſombre & rêveur, la cicatrice devint plus douloureuſe, ma conſternation augmenta en même temps ; je cherchai de l'eau pour voir ſi j'étois hydrophobe, je retournai promptement à la ville, & je fis appliquer une ventouſe ſur la cicatrice de la plaie qu'on ſcarifia profondement, & que je laiſſai ſaigner tout le temps qu'il falloit. Je la couvris de mercure deux fois la journée; j'en frottai encore le long de la jambe ; je pris deux fois le turbith minéral à la doſe de trois grains qui me cau-

ſa une copieuſe évacuation par haut & bas ; je continuai les frictions pendant quinze jours de ſuite. Enfin le trouble ſe diſſipa, l'eſpérance revint, la plaie ſe referma, & je fus parfaitement guéri.

SEPTIEME OBSERVATION.

La fille de Clémens Olivier, de Sainte-Maxime, agée de 17 ans, fut mordue au mois d'Avril de l'année 1750, par un gros chien enragé qui la renverſa par terre, lui fit pluſieurs plaies conſidérables aux bras, à la main & aux jambes, ayant emporté les chairs dans quelques endroits. Il fallut bien du temps à toutes ces bleſſures pour être cicatriſées ; on ne les panſa qu'avec la pommade mercurielle & le digeſtif ordinaire. Je lui fis faire pluſieurs frictions ſur les bras, les épaules & les jambes ; après l'avoir fait ſaigner auparavant pour prévenir l'inflammation, & l'avoir purgée pluſieurs fois avec le turbith minéral. Dès les premiers jours cette fille avoit un ſommeil interrompu par des rêves effroyables, croyant toujours être aux priſes avec le chien enragé. Dès que le mercure commença à pénétrer dans le ſang, la confiance reparut, ſes alarmes s'évanouirent, les plaies ne furent cependant tout-à-fait fermées que deux mois après, elle jouit encore d'une parfaite ſanté.

HUITIEME OBSERVATION.

Le nommé Olivier la Roſe & Paſcal de Callian furent pareillement mordus par un chien enragé en 1751, l'un à la jambe, l'autre à la cuiſſe, les lambeaux des chairs emportés. J'employai pour les guérir la méthode dont je viens de parler. Ils laiſſerent leurs plaies long-temps ouvertes, prirent deux fois le turbith minéral, n'employerent que la pommade mercurielle dans le panſement, & les frictions que je leur ordonnai de faire le long des parties bleſſées; & vivent encore aujourd'hui guéris & contents.

NEUVIEME OBSERVATION.

La fille du ſieur Ferran, aubergiſte de Graſſe, ayant été mordue à travers la main gauche, le mois de Septembre de l'année derniere (1754) par un chien vraiſemblablement enragé, eut ſa plaie bientôt conſolidée par le ſecours de ſon Chirurgien. Son pere à qui des perſonnes dignes de foi aſſurerent dans la ſuite que le chien qu'on avoit tué ſur le champ en avoit mordu pluſieurs autres, me confia ſa fille ſur la propoſition que lui en fit M. l'Abbé Laugier, maître de muſique de cette ville,

pour la préserver du malheur dont elle étoit menacée. Je trouvai, quinze jours après son accident, la cicatrice de sa plaie fort douloureuse, ce qui m'obligea à l'assujettir d'abord à quelques frictions reglées sur cette partie; elle prit, cinq à six jours après, de petites doses de turbith minéral, & dès que la douleur eut disparu, je fis discontinuer les frictions de la pommade mercurielle. Elle est encore aujourd'hui en bonne santé.

» Tel est, Monsieur, le précis des obser-» vations qui décident de la sûreté du mer-» cure comme un préservatif assuré con-» ter la rage. Celles qu'il me reste à vous à communiquer, pour n'avoir pas eu de » si heureux succès, n'en prouveront pas » moins la bonté de ce remede, & nous » fourniront aisément des conséquences & » des inductions nécessaires pour établir » une théorie plus exacte, & une curation » plus certaine de cette maladie, ce sera » à vous à en juger «.

Je suis, Monsieur, &c.



SUITE

Des Observations sur la Rage.

Nous croyons à propos d'ajouter les Observations suivantes à celles de M. Darlue. Elles pouront fournir matiere à raisonner & sur les effets de la rage, & sur la maniere de traiter cette maladie sur laquelle il y a encore bien des choses à dire.

Voici ce que M. Jean Starr rapporte dans une lettre qu'il écrit à M. Huxham au sujet d'un cheval mordu par un chien enragé.

Le premier de Décembre 1749, un chien très-gros & enragé mordit un cheval à l'épaule, au poitrail & aux narines. Il sortit beaucoup de sang de ces plaies. M. Starr voulant prévenir les accidents facheux qui pouvoient résulter de ces morsures, y fit appliquer de l'onguent de mercure *, ordonna le lendemain une saignée, & fit prendre, pendant cinq jours, à cet animal malade le *lichen cinereus terrestris* avec du poivre noir dans du lait * *. On laissa en-

* La méthode de traiter la rage par l'usage externe ou interne du mercure n'est pas nouvelle. On la connoissoit bien avant que M. Sauvage D. M. M. en parlât.

** C'est le grand remede usité en Angleterre contre la rage.

faite 14 jours d'intervalle, après lesquels on reprit pendant 4 jours l'usage du même remede.

Toutes les plaies s'étant parfaitement guéries, le cheval reprit sa premiere vigueur; mais le 25 du même mois il parut avoir horreur de l'eau en entrant à l'abreuvoir, & ce ne fut que vers le soir qu'il se détermina à boire. Le lendemain, son horreur pour l'eau augmenta, malgré une soif violente dont il étoit tourmenté & qui lui rendoit la langue séche, livide & brune. Il paroissoit faire tous ses efforts pour boire; car il approchoit sa bouche de l'eau; mais il la retiroit promptement avec de violentes convulsions. Ces accidents durerent pendant deux jours, après lesquels la rage s'étant entiéremenr déclarée, on prit le parti de tuer cet animal.

M. Starr qui avoit voulu essayer si le musc qu'on recommande si fort en Angleterre dans ces sortes de cas auroit quelque vertu, en avoit fait prendre à ce cheval un demi-gros avec un gros de cinabre incorporés dans la conserve de romarin. Deux heurs après, le cheval ne témoigna aucune répugnance contre l'eau, & but volontiers. L'animal n'avoit pris ce remede qu'après une copieuse saignée qu'on lui avoit faite. M. Starr prétend que s'il eût mis du nitre dans l'eau que le cheval

avoit bue, & que si cet animal eût pû continuer l'usage du bol, il l'auroit guéri entiérement.

M. Philippe-Fréderic Gmelin en prenant possession de la chaire de Professeur extraordinaire de Médecine à Tubingue en 1750, rapporta dans sa dissertation inaugurale, dans laquelle il fait mention d'un nouvel antidote spécifique contre les effets de la morsure d'un chien enragé, les fievres malignes, pestilentielles, putrides, inflammatoires, accompagnées de hoquets, de manie, de mélancholie, &c. les propres termes de M. Colinson, de la Société Royale de Londres, qui lui en avoit fait part en s'exprimant ainsi.

Notre société vient d'être enrichie d'un nombre considérable d'objets curieux parmi lesquels une formule nouvelle & vraiment spécifique contre la morsure des chiens enragés tient le premier rang. On en a fait l'essai sur des criminels, & des gens condamnés à la mort. Ce remede a très-bien réussi dans les fievres malignes & pestilentielles. En voici la doze : *Seize grains de musc* *, *autant de cinabre & autant de cochenille.* Le mot Anglois, dit M. Gmelin, est *Vermillon*, que quelques-uns prennent pour l'écarlate, d'autres pour le *minium*,

* On ne peut rien de plus déraisonnable que l'usage abusif du musc en Angleterre, du camphre dans le Nord, & du mercure en France.

d'autres pour le cinabre artificiel Pour moi je crois, ajoute l'Auteur, qu'on peut entendre aussi par ce mot la cochenille. Cette mixtion fait suer le malade pendant quarante-huit heures, & le guérit parfaitement. Tous les malades qui en ont fait usage, ont eu lieu d'en être satisfaits. On donne encore ce remede avec succès à 12, 10 & 8 grains dans les fievres putrides & dans les petites véroles. Pour les maniaques & les insensés la doze est de 24 grains. Il ne réussit pas à 12 grains dans les fievres inflammatoires accompagnées de hoquets. L'efficacité de cette poudre dépend de celle du musc. Quelques-uns ont ajouté, suivant l'indication, quelques grains de camphre. Ce qui fait le principal mérite de ce remede, c'est qu'il ne fait aucun tort au malade quand, par hasard, il ne le soulage pas.

L'imitation de ce remede a cependant eu un succès bien différent sur un homme mort à l'Hôtel-Dieu de Paris au mois d'Avril de cette année 1755.

Le Suisse du Prince de Talmont, homme d'un bon tempérament, dans la fleur de son âge, & qui n'avoit fait aucune débauche, fut mordu par un petite chien avec lequel il badinoit. On publia qu'il étoit enragé, quoiqu'on n'en eût aucune preuve, & en conséquence on le tua. Cependant

les blessures du malade ne furent pas long-temps à se guérir; mais il ne put venir à bout de chasser de son esprit les noires impressions que cet accident lui avoit causées. Quelque temps après, il eut des convulsions accompagnées de délire; mais qui ne se faisoient sentir que par accès. Une fievre violente survint ensuite, & le malade avoit la peau séche & brûlante.

On le saigna du bras & du pied, & après ces préliminaires il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où on le mit avec toutes les précautions usitées en pareil cas dans la salle des fols. Le délire augmenta alors, & les accès devinrent plus fréquents. Dans l'intervalle de ces accès, tantôt il buvoit sans peine, tantôt il ne le faisoit qu'avec répugnance. Cette répugnance augmenta après qu'il eut pris le prétendu remede Chinois, tronqué d'un recette insérée dans les mémoires de la Société Royale de Londres, par M. Colinson, & dont on vient de parler plus haut.

Voici de quelle maniere on administra ce remede :

℞ Spiritus vini	℥ ij
Adde opii	gr v.
Moschi	gre. VIII.
Cinabar artific.	gr. xxxxjx.
M. Fiat potio.	

Le malade ne put avaler cette potion qu'avec des contorsions affreuses, & il lui

sembloit que son gosier étoit tout en feu. Il se plaignit ensuite d'un étranglement qu'il ne pouvoit plus supporter. Cependant l'envie de guérir l'engagea à prendre, quoiqu'avec de grandes difficultés, la poudre de palmarius préparée en aumelette. La fievre, loin de se calmer, augmenta encore, & le malade ne prenant aucune nourriture, & ayant d'ailleurs l'esprit continuellement agité, mourut sans donner d'autres preuves qu'il fût attaqué de la rage.

LETTRE

Sur l'inoculation de la petite vérole, par M. Raulin, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & Docteur en Médecine, à M. Dario le pere, Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, au Port Sainte Marie, dans la Province de Guienne.

Vous exigez donc, Monsieur, que je vous instruise de ce qui se passe à Paris, au sujet de l'inoculation de la petite vérole. Vous avez sur moi un droit que votre amitié me rend bien flatteur. Je vais satisfaire en partie à votre demande, mais vous me ferez grace pour le détail de tout ce que l'on dit des bons ou des mauvais effets de cette

opération.

opération ; je me contenterai de vous en donner une idée. Vous le verrez plus au long dans le premier volume des maladies occasionnées par le dérangement des saisons, je tâcherai de le publier au commencement de l'hiver prochain, puisque vous le voulez absolument.

On fit à Londres, en 1721, le premier essai de l'inoculation, dont l'usage étoit déjà ancien dans la Circassie, dans la Géorgie, & à Constantinople. Cette opération parut d'abord avoir le succes le plus heureux. Presque tous les Anglois, des Médecins même de nom, la regardoient déjà comme la découverte la plus précieuse de la médecine. Le Roi d'Angleterre fit inoculer ses enfants ; une partie du peuple suivit cet exemple éclatant ; tout fut séduit par l'enthousiasme & la nouveauté. Londres s'empressa de faire participer ses colonies aux avantages de cette méthode. On la pratiqua d'abord dans la Nouvelle-Angleterre ; mais elle y causa tant de ravages *, qu'elle fut proscrite par le cri public, & peu de temps après défendue sous de rigoureuses peines, par un bill de la Chambre basse établie à Boston.

La terreur que cette méthode avoit répandue dans le nouveau monde, fit que les

* Les Mémoires Littér. de la Grande-Bretagne, tome II. p. 221.

Anglois la ſuivirent de plus près. Ils apprirent en même temps que de treize ſoldats qu'on avoit inoculés à Crémone, il en étoit mort trois, & que ſix avoient été dans le plus grand danger. Ils ne tarderent pas à être alarmés des malheurs des habitants d'Hartford; l'inoculation y avoit produit des petites véroles confluentes, malignes & ſi contagieuſes, qu'on coupoit déjà les communications pour préſerver les pays circonvoiſins. Dès ce moment-là, on voyoit dans toutes les nouvelles littéraires que l'inoculation produiſoit des petites véroles confluentes & mortelles; ſes partiſans mêmes avouoient qu'elles étoient ſuivies de ſymptômes effrayants. Les Gazettes de Hollande (ſur-tout celles du 12 & du 18 de Décembre 1723), faiſoient mention de bien des perſonnes mortes après avoir été inoculées, & les nouvelles littéraires confirmerent que les Turcs mêmes, anciens dépoſitaires de cette méthode, en faiſoient très-peu de cas, & ne la pratiquoient preſque pas. A la vue de tous ces déſordres, les Anglois déclarerent l'inoculation infidele, fautive, contagieuſe & capable d'infecter des provinces entieres. En conſéquence, le Parlement interpoſa ſon autorité pour en arrêter le progrès & le danger.

L'inoculation, quoique proſcrite en An-

gleterre & dans le nouveau monde, avoit encore des partiſans à Paris. On fit des tentatives pour en introduire l'uſage dans cette capitale; mais M. de la Vigne en repréſenta tout le faux dans une theſe qu'il fit ſoutenir dans les écoles de Médecine le 30e. de Décembre de l'année 1723. Telle fut la fin du premier regne de ce fameux préſervatif des petites véroles dangereuſes.

Malgré tous ces déſavantages, l'inoculation a toujours eu des partiſans en Angleterre; le peuple de cette nation ne ſe déprévient pas aiſément. On y recommença à inoculer en 1746, avec des ſuccès heureux en apparence, ils durent encore (c'eſt le bruit public). Cette opération eſt auſſi en uſage à Geneve depuis 1750. Le zele de M. de la Condamine pour l'utilité de ſa patrie, lui a fait prendre à cœur cette méthode, ſur ce qu'on en dit de bon ailleurs. Il n'y a que peu de temps qu'il en fit un ſçavant éloge à l'Académie Royale des Sciences, & il lui donna de ſi belles couleurs, que peu s'en faut qu'il ne l'ait juſtifiée dans l'eſprit du public; c'eſt un effet ordinaire de ſon éloquence.

M. Hoſty, Médecin de la Faculté de Paris, Irlandois de naiſſance, a voulu connoître par lui-même le vrai de ce préſervatif tant vanté dans ſa premiere patrie. Il

alla à cet effet à Londres pendant le mois de Mars dernier, & il a fait le rapport dans l'année littéraire de tout ce qu'il y a vu & appris sur cette opération. Il a suivi à Londres 252 personnes inoculées depuis l'âge de trois ans jusqu'à celui de 36, avec un succès toujours heureux, & on l'a assuré que de 851 personnes inoculées dans les hôpitaux, il n'en étoit mort que quatre, dans le temps que, selon les registres de l'hôpital, de neuf personnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux, &c.

Il faudroit, Monsieur, qu'il se fût fait un grand changement dans la nature pour que l'inoculation qui fut proscrite avec tant d'éclat & avec tant de raison, il y a 32 ans, fût aujourd'hui dédommagée par tous les avantages qu'on lui attribue. Il se peut qu'elle en a quelques-uns; mais elle tiendra toujours du problême, tant qu'on opposera aux inoculateurs des raisons sensibles & des observations constantes & avérées, qui leur prouvent qu'ils ne regardent pas cette opération dans toutes ses faces, & qu'ils ne la considerent qu'en ce qu'elle paroît d'abord avoir de bon.

M. Cantwell, de la Société Royale de Londres, Docteur Régent, & Professeur des Ecoles de Médecine de la Faculté de Paris, s'éleve par un effet de son zele pour

le bien public, contre tout ce qu'on avance de nouveau en faveur de l'inoculation. Il vient de publier à cet effet une sçavante dissertation où l'on trouve des preuves éclatantes de sa capacité & de son mérite *.

Voici, Monsieur, pour vous donner une idée de ces disputes, un petit extrait de ce que l'on soutient pour & contre l'inoculation **. Vous verrez d'abord dans chaque article ce que les inoculateurs avancent, ensuite ce qu'on leur répond.

1°. On a observé que de cent malades inoculés, il n'en meurt qu'un pour le plus, au lieu que d'un pareil nombre qui a la petite vérole naturelle, il en meurt vingt selon des observations suivies; ce sont sur cent malades dix-neuf de conservés, l'avantage est considérable.

℟. On a mal observé & mal calculé le nombre des gens qui meurent de la petite vérole naturelle, il n'est pas rare quand elle est discrete & bénigne, sur-tout dans le pays où j'ai exercé la Médecine, qu'il n'en meure qu'un sur cent. Cette maladie étoit épidémique à Paris en 1723; il pa-

* Ces deux ouvrages se vendent chez Laguette, Imprimeur & Libraire, rue Saint-Jacques, à l'Olivier.

** On vient aussi de donner la traduction de la These soutenue en 1723.

roiſſoit qu'il mouroit beaucoup de monde, la peur groſſit toujours les objets; cependant malgré la ſaiſon contraire, & la complication des maladies, on ne perdoit à peine dans les hôpitaux, où il en meurt toujours plus qu'ailleurs, qu'un malade ſur vingt. De ce côté-là la petite vérole inoculée n'a pas de grands avantages ſur la naturelle, & on a déjà vu qu'elle n'eſt pas moins formidable quand elle eſt contagieuſe. La petite vérole naturelle ne paroît dans le même pays que de loin en loin, au lieu que par l'inoculation on la rend très-fréquente & toujours préſente partout; de ſorte qu'elle répand une contagion preſque continuelle dans les ſaiſons où l'on a coutume d'inoculer. Tout conſidéré, ſi dans un temps donné, dans l'eſpace de trois mois, par exemple, il doit mourir 400 ſujets de la petite vérole naturelle, il en mourra 700 dans le même eſpace de temps dans le pays où l'on pratiquera l'inoculation *. Si l'on inocule la petite vérole dans un temps où l'on eſt menacé d'épidémie, on fixe & l'on détermine la maladie & la contagion; car les cauſes de maladies épidémiques répandues dans l'air, affectent plus ou moins tous ceux qui communiquent avec l'atmoſphere contagieuſe, & il en réſulte des maux infinis. On

* Theſe de Médecine, pag. 32.

inocule tout le monde indifféremment. N'y a-t-il pas ſouvent beaucoup de gens inoculés à trois ans, & qui meurent de cette opération, qui peut-être n'auroient pas eu la petite vérole naturelle avant trente, & qui n'en ſeroient pas morts. Cela peut porter un préjudice conſidérable ſur un grand nombre. D'ailleurs, on ne voit pas qu'il ſoit raiſonnable d'abréger ainſi la vie des hommes ou de la riſquer. C'eſt ſe faire malade exprès de propos délibéré, pour avoir la miſérable conſolation de préparer ſon corps à la maladie ou à la mort.

2°. La petite vérole inoculée eſt toujours du nombre des diſcretes, elle eſt douce & bénigne, & elle n'eſt pas contagieuſe comme la petite vérole naturelle.

℞. Cette petite vérole confluente & peſtilentielle, dont la malignité & la contagion ravageoient la Nouvelle-Angleterre; celle qui porta l'épouvante & l'effroi dans la ville d'Hartford & dans ſon voiſinage, n'étoient-elles pas venues à la ſuite de l'inoculation? Etoient-elles du nombre des diſcretes, des douces, des bénignes? Celle qui de treize ſoldats inoculés à Véronne en tua trois & en mit ſix à deux doigts de la mort, étoit-elle d'un bon caractere? Etoient-ce encore des petites véroles douces & bénignes, que celles dont le Parlement

d'Angleterre arrêta la cause en proscrivant l'inoculation, à l'exemple de la Chambre basse de Boston? On a encore des exemples des préjudices qu'a causé cette méthode. On voulut en faire à Constantinople unn ouvel essai. On inocula dans cette capitale un nombre de personnes à la fois; il en résulta une petite vérole maligne, qui les emporta presque toutes *.

Deux freres en Angleterre (c'étoient des Seigneurs, on les nomme), s'étant fait inoculer, l'un mourut, & l'autre fut réduit à un état de cachexie **. Le fils de Mylord Inchiquin mourut après cette opération. Les cinq enfants de Mylord Smith en périrent tous. Un autre Seigneur a perdu par ce moyen un des quatre enfants qu'il avoit. L'inoculation ne porta pas sur un des trois restants; mais les deux autres ne firent qu'échapper à sa violence. Tous ces faits, & bien d'autres de la même nature, sont constatés dans la dissertation de M. Cantwell. Wastat rapporte qu'un homme qui avoit été inoculé donna la petite vérole à six personnes du même logis, & qu'il en mourut une. Les Anglois même attribuerent l'épidémie de Londres à un nombre de malades qui sortirent trop tôt de l'hôpital des inoculés, &c.

* Dissert. de M. Cantwell, p. 79.
** *Ibid.* p. 4.

3°. Les pustules qui viennent à la suite de l'inoculation, ne gâtent jamais; ainsi l'on prévient par-là la difformité d'un grand nombre de sujets.

℞. On avoit déjà observé, en 1723, que les inoculés perdoient beaucoup de leur teint naturel. Il y a actuellement en Irlande plusieurs Demoiselles de la premiere qualité qui en sont tellement défigurées, que les parents ont du regret de les avoir fait inoculer *. Il arriva à Paris l'année derniere quelque chose de semblable à un homme épris de sa beauté; il voulut absolument être inoculé. Il fut trompé dans ses espérances; il en fut tellement gâté, qu'il n'osa plus se montrer; il se fit moine. Un Colonel voulant conserver à ses deux filles une beauté qui les faisoit admirer, les soumit à l'inoculation; mais le mal fit tant de ravages, & changea tellement leur physionomie, qu'elles n'étoient presque plus en état de se montrer en public.

4°. Les scorbutiques, les asthmatiques, les filles qui ont les pâles couleurs, ne se trouvent pas plus mal de l'inoculation que les autres.

℞. C'est une méthode bien heureuse, puisqu'elle fait qu'une maladie compliquée n'est pas plus dangereuse que si elle étoit simple. Cependant Timon nous assure qu'on

* Differt. de M. Cantwell, p. 12.

inocula à Constantinople des enfants de trois ans, attaqués d'écrouelles, de maladies héréditaires, d'épilepsies, dans le marasme, & avec des flux de ventre colliquatifs, & qu'ils moururent tous *. On auroit beau vouloir justifier l'inoculation de toutes ces morts, n'a-t-elle pas été également funeste à des personnes saines & robustes ?

5°. Ceux qui sont inoculés sont pour la suite à l'abri de la petite vérole, quand bien même il ne paroîtroit que peu de boutons ; & quand il n'en paroîtroit pas du tout, la suppuration des ulceres tient lieu de cette maladie. Cette suppuration est une preuve non équivoque que l'inoculation a opéré dans la masse du sang.

℞. La suppuration de la petite vérole naturelle, est beaucoup plus abondante que celle des ulceres de la petite vérole inoculée, & elle l'est pour le moins autant que celle qui vient à la suite de l'inoculation. Cependant on n'est pas à l'abri de l'avoir une seconde & une troisieme fois ; les exemples en sont assez fréquents pour ne pouvoir pas en douter. L'art l'emporteroit-il sur la nature dans cette opération ? Non, on se trompe ; car quoiqu'on ait eu la petite vérole artificielle dans toutes les formes, on n'est pas à l'abri d'avoir ensuite la

* Timon, p. 33. These de Médecine, p. 23.

naturelle, en voici des preuves. Un jeune Seigneur Anglois étant à Reims, en 1736, eut la petite vérole naturelle, quoiqu'il l'eût déja eue à Londres par l'inoculation ; ce fait eſt confirmé par une lettre d'un Profeſſeur de Médecine de Reims qui conduiſit cette maladie *. M. Milin, Médecin de la Faculté de Paris, rapporte qu'en 1723, un étudiant tomba malade d'une petite vérole confluente, dont il a reſté fort marqué quoiqu'il l'eût eue chez lui par inoculation. Un Seigneur Irlandois a aſſuré M. Miſſa Médecin de la Faculté de Paris, qu'il y a des familles en Irlande qui ne veulent pas entendre parler de l'inoculation, parce qu'on a vu raparoître la petite vérole deux ou trois fois dans des ſujets qui avoient été inoculés, & parce que cette opération avoit été fatale à des héritiers chéris, &c. **.

6°. L'inoculation ne donne pas la petite vérole à quelqu'un qui ne devoit pas l'avoir ; ainſi on ne riſque rien en leur faiſant cette opération.

℟. Si l'on ne donne pas la petite vérole à des gens qui ne doivent pas l'avoir, on riſque de donner, par l'introduction du pus variolique des maladies encore plus dangéreuſes. Le fils d'un fermier près de la

* Diſſert. de M. Cantwell, p. 7.

** Diſſert. de M. Canwell, p. 13.

ville de Cork en Irlande, fut inoculé, il y a environ deux ans & demi. Il ne parut aucune pustule ni suppuration, mais le malade mourut le cinquieme jour d'une gangrene au bras où l'incision avoit été faite. Le Docteur Hadou, un des plus zélés inoculateurs de la Grande-Bretagne, avoue qu'il arrive souvent, après l'inoculation, des inflammations, des clous, des tumeurs, & quelquefois des symptômes très-violents. Comment n'en arriveroit-il pas? La qualité délétere de l'humeur qu'on insinue immédiatement dans le sang, durcit, & rend carcinomateuses les levres des plaies; on en voit sortir une humeur virulente, & semblable à celle qui découle d'un cancer ouvert. Des ulceres quelquefois incurables, mais toujour rebelles, se font dans les glandes des issues où l'art ne peut pénétrer *. Un Médecin Anglois assure que l'inoculation devient souvent une source d'autres maladies fâcheuses. Les fievres pétéchiales (observe M. Cantwell), si communes en Angleterre, en Ecosse & en Irlande, les fievres lentes & hectiques, les marasmes, les atrophies, effets ordinaires des suppurations internes, ne pourroient-elles pas en provenir? Quoi qu'il en soit, on n'a que trop d'expériences qui prouvent que l'inoculation affoiblit beaucoup le tempérament,

* These de Médecine, p. 21.

& l'on a eu ſoin d'avertir dans les nouvelles littéraires qu'il y avoit bien des inoculés qui demeuroient mal-ſains. On n'introduit pas impunément dans le ſang un corps étranger, & moins encore des matieres réduites à l'état de putréfaction, comme le pus des puſtules varioliques.

7°. L'humeur de la petite vérole eſt différente des autres humeurs, & on ne riſque pas, en l'inſérant, de donner d'autres maladies qui ſe communiquent, comme les maladies vénériennes, les écrouelles, le ſcorbut, la gale, &c.

℞. Par quel art eſt-ce donc qu'on purifie le pus de la petite vérole inoculée, des vices dont la matiere qui le fournit étoit atteinte avant l'opération ? Comment, on ne voudra ni boire ni coucher avec un galeux, un vérolé, un phthiſique, &c., crainte d'abſorber quelque molécule inſenſible de leur tranſpiration, & l'on recevra dans ſon ſang les liquides les plus infectés de ces malades, ſans craindre de contracter leurs vices primitifs ? On ſe fait illuſion : ce pus eſt doublement infecté, & l'on doit en attendre plus d'une maladie.

Tous les hommes n'ont pas la petite vérole naturelle ; il y a des familles entieres qui en ſont exemptes ; cependant on inocule tout indifféremment, & l'on riſque de tout gâter ; car l'enfant dont on prend

le pus peut avoir dans ses liquides des principes de corruption qu'il tient de ses parents ou de sa nourrice. Quoiqu'ils ne soient pas encore développés, ils n'en seront pas moins à craindre, ni moins en état d'infecter des familles sans reproche, d'une tache d'autant plus redoutable, qu'elle ne se manifeste souvent que dans les descendants. Ne vaudroit-il pas mieux couler ses jours au gré de la nature ? N'est-ce pas un véritable moyen pour rendre tous les maux communs, & n'est-ce pas jetter les fondements d'une infirmerie universelle, où l'on s'empresse d'assujettir tous les hommes ? On doit regarder la petite vérole naturelle comme une véritable crise que la nature a soin de préparer de longue main pour la rendre parfaite. Elle le seroit toujours, & la petite vérole seroit aussi toujours discrete & bénigne, si quelque vice contagieux ou quelque dérangement de l'atmosphere, ne précipitoit pas le développement de la matiere variolique, & ne rendoit pas par-là la crise imparfaite. Telle est la cause ordinaire des ravages que fait la petite vérole, ou des incommodités fâcheuses qui en sont les suites, & qui se présentent le plus souvent sous des faces toutes différentes. N'est-ce pas là aussi le cas de l'inoculation & l'effet du virus ou du poison variolique, inséré dans les vaisseaux,

dans le deſſein mal entendu de ſeconder la nature ? Mais il ne ſçauroit produire qu'une criſe imparfaite, dont on a toujours lieu de craindre des ſuites fâcheuſes. *Eſt ignis ſuppoſitus cineri doloſo.*

Voilà, Monſieur, une partie des raiſons qu'on donne pour & contre l'inoculation ; j'en ſuis l'hiſtorien, & non pas le défenſeur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 8e. d'Août 1755.



LETTRE

*De M*** D. M. P. à M. Missa D. M. P., au sujet de l'inoculation de la petite vérole.*

De Paris, ce 6 Août 1755.

MONSIEUR,

IV. Enfin l'inoculation de la petite vérole va triompher en France, & l'automne prochaine nous ne verrons que des *inoculés*. Je souhaite que les succès répondent aux idées avantageuses que les sectateurs de ce systême s'en sont formés. Loin d'être partisan de cette méthode, j'ai plusieurs raisons pour penser comme vous, Monsieur, & Monsieur Cantwell, notre confrere. J'espere même dans la suite vous faire part de mes réflexions à ce sujet. En attendant, trouvez bon que je vous communique une lettre que M. Gervais, Chirurgien de Leyden, a écrite de cette ville, en date du 21 Juin de cette année, à M. Gervais son fils, maintenant à Paris; la voici en substance.

» M. Gaubius *, après avoir préparé la » personne qu'il vouloit inoculer, ordonna une saignée du bras, que je lui fis le

* Professeur en Chymie à Leyden, & fort connu par ses ouvrages.

» matin, mais assez médiocre, parce que
» le malade étoit d'un tempérament déli-
» cat. Sur le soir, nous ouvrîmes sur chaque
» bras la peau, à la longueur d'un pouce,
» & nous y mîmes un fil ou une meche
» imbibée de matiere variolique, que nous
» avions eue par le moyen de M. Swen-
» che *, qui nous avoit assuré qu'elle étoit
» de bonne sorte, & qu'il l'avoit tirée d'un
» corps sain. Nous mîmes sur les plaies un
» suppuratif, & ce ne fut qu'au bout de 48
» heures que nous levâmes l'appareil. Nous
» nous apperçûmes alors que la suppuration
» étoit bien établie. On retourna le fil qu'on
» mit dans les plaies, & il y resta encore
» 24 heures, après lequel temps on le retira.
» On continua ensuite de panser les plaies
» avec le suppuratif.

» Il se passa 10 jours sans qu'on apper-
» çut la fievre, ni aucune pustule; mais le
» onzieme jour, la fievre parut, & le dou-
» zieme, il parut quelques taches sur la
» peau. Le treizieme, le malade étoit cou-
» vert de boutons depuis la tête jusqu'aux
» pieds, & bientôt tout le corps en fut
» tellement rempli, qu'on commença à
» craindre pour le malade. Il eut un déli-
» re considérable, & on fut obligé de lui
» appliquer les vésicatoires à la jambe. Cet
» accident survint le 10e. jour, depuis que la

* Professeur célebre à la Haye.

» petite vérole avoit commencé à paroître.
» Les soins redoublés de M. Gaubius tirerent enfin cette personne du danger évident où elle avoit été. Il lui survient cependant de temps en temps des pustules qui suppurent & qui l'incommodent beaucoup. On pourroit nommer cette petite vérole, confluente, &c.

Vous voyez, Monsieur, par cette lettre que l'inoculation de la petite vérole n'est pas aussi innocente qu'on veut la faire passer, & qu'il faudroit encore bien des expériences sur des criminels, avant que de hasarder de la donner à des personnes qui sont cheres à l'état.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nota. *Nous prions les personnes qui écriront sur ces matieres de vouloir bien nous les communiquer, pour les rendre publiques par la voie de ce Journal. Comme nous ne devons prendre aucun parti, nous insérerons également le* pour *&* *le* contre. *La nécessité d'insérer ces deux pieces, vu les circonstances, a encore retardé plusieurs choses que nous comptions publier. Ce sera pour le mois prochain.*

PREMIERE OBSERVATION

Sur une hydrocephale ou hydropisie de la tête, accompagnée de la transparence & de l'amolissement des os du crâne. Par Monsieur Betheder, Docteur en Médecine, aggrégé au college des Médecins de Bordeaux, Inspecteur des Eaux-Minérales du Mont-de-Marsan.

V. La nature, toujours égale dans ses productions, semble quelquefois suivre des routes qui nous font regarder comme des choses extraordinaires tout ce qu'elle produit dans ces occasions. Elle nous offre un de ces prodiges dans la naissance de Marie Ravot, fille de Guillaume Ravot, vigneron de la paroisse de Begle près Bordeaux, & ancien milicien, retiré par congé du bataillon de Libourne, & de Jeanne Chereu.

L'état singulier de cette petite fille nous a donné occasion de faire des observations neuves, curieuses & intéressantes : nous allons les communiquer au public, dans l'idée de lui faire connoître notre attention à observer tout ce qui a quelque rapport à la science de la Médecine, si nécessaire à sa conservation, & afin de le mettre en état de vérifier par lui-même, pendant la vie de l'enfant, ce que nous avons observé.

Marie Ravot nâquit le 23 Avril 1755, dans la paroiſſe de Begle, au village de Birambits, à une lieue de Bordeaux : l'accouchement fut naturel, & les douleurs ne furent point longues. La ſage-femme s'étant miſe en devoir de ſecourir la mere, apperçut au paſſage une maſſe ronde, qu'elle prit d'abord pour la tête de l'enfant; mais la moleſſe extraordinaire de cette partie penſa lui faire commettre une faute conſidérable; car imaginant que cette maſſe pouvoit être l'enſemble des membranes, & que l'enfant y étoit encore renfermé, elle fut tentée de les ouvrir, quoiqu'elle ſçût que les eaux s'étoient déja écoulées : mais dans la réflexion, elle prit un parti plus doux & plus ſage. Elle exhorta la mere a la patience, & elle-même attendit que quelque autre tranchée vint lever ſes doutes. Tout reuſſit parfaitement, une nouvelle douleur s'étant fait vivement ſentir, la mere fut heureuſement délivrée, en mettant au monde la fille qui fait l'objet de nos obſervations.

L'état de la ſanté du pere & de la mere, l'accouchement qui venoit d'être heureux, ne firent point ſoupçonner que cet enfant exciteroit bientôt la curioſité des Médecins & des Chirurgiens, ainſi que le zele des académies. Elle parut jouir d'une parfaite ſanté, mais pendant que la mere ſe re-

mettoit de jour en jour, la nature opéroit bien différemment ſur la tête de ſa fille. Le huitieme jour de ſa naiſſance, on commença à s'appercevoir que ſa tête groſſiſſoit, & qu'elle devenoit tranſparente. Cette groſſeur & cette tranſparence augmentant chaque jour, nous en fumes informés le 9 Août préſent mois, & nous étant tranſportés ſur les lieux le ſurlendemain, nous obſervâmes que, quoique la face de cet enfant n'eût point ſouffert d'altération ſenſible dans aucune de ſes dimenſions, la tête cependant étoit d'une groſſeur extraordinaire, tous les os qui compoſent les parties ſupérieures, antérieures, poſtérieures & latérales nous offrirent un phénomene auſſi nouveau que ſurprenant. Ils étoient tous tranſparents, & en plaçant une bougie à l'oppoſite, on voyoit à travers dans l'intérieur du crâne. On diſtinguoit le ſinus longitudinal depuis la partie ſupérieure & moyenne du coronal, juſqu'à ſon extrêmité inférieure; les ſinus latéraux ne laiſſoient aucune trace, & toute la ſubſtance du cerveau paroiſſoit une liqueur limpide, claire & rougeâtre; le coronal, les pariétaux, les temporaux, la roche elle-même paroiſſoient également diaphanes, plus ou moins ramolis. On ne ſentoit une certaine réſiſtance que vers les parties ſupérieures & latérales de l'occipital, &

ces portions étoient un peu moins tranſparentes que les autres os du crâne. Ils cédoient tous à la preſſion du doigt, mais on appercevoit encore moins de réſiſtance dans l'endroit des ſutures. Nous avons obſervé dans ces endroits une membrane plus ou moins étendue. Entre les os pariétaux, elle a deux travers de doigt de large ; les deux pieces du coronal ſont également éloignées à la faveur d'une membrane d'environ un travers de doigt ; il paroît s'éloigner de ſa connexion avec les os ſphénoïde, l'ethmoïde, les os du nez, & s'avancer antérieurement ; ce qui commence à produire une difformité dans la face. On trouve encore une ſéparation aſſez remarquable entre les pariétaux & l'occipital.

Le volume du crâne ne s'eſt accrû que par degrés & par l'écartement des os les uns des autres. La tête, lorſque nous l'avons viſitée, avoit les dimenſions ſuivantes. Depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, quinze pouces & deux lignes ; d'une oreille à l'autre, un pied neuf lignes, & de circonférence, en paſſant horizontalement du coronal ſur les temporaux juſqu'à l'apophyſe tranſverſale de l'occipital, un pied neuf pouces. Huit jours avant, on n'avoit trouvé, ſuivant la meſure qu'en avoit pris le Chirurgien des lieux, qu'un pied quatre lignes d'une oreille à l'autre, & de cir-

conférence, un pied huit pouces : ainſi, depuis le premier Août juſqu'au dix, la tête avoit crû d'un pouce en circonférence, & de cinq lignes d'une oreille à l'autre.

Nous jugeons que la cauſe du volume prodigieux de cette tête eſt une réſolution de la ſubſtance du cerveau en une ſéroſité dont l'épanchement produit cette hydrocephale ; elle doit exciter l'attention de tous les curieux : mais la tranſparence & l'amolliſſement des os nous paroît un phénomene à examiner, & ſur lequel on ne pourra que tirer des conjectures pendant la vie de l'enfant. Nous en recueillerons, avec ſoin, toutes les particularités ; la diſtance de notre domicile à celui de l'enfant dont il s'agit, ne ralentira point notre zele. Nous eſpérons que ce nouveau prodige nous fournira des preuves pour étayer une idée particuliere que différentes obſervations nous ont fait naître ſur la ſtructure de la ſubſtance médullaire du cerveau ; nous la produirons en peu de temps dans une diſſertation qui a pour titre : ESSAI SUR LA NATURE DES ESPRITS ANIMAUX.

On peut voir cet enfant à toutes les heures du jour ; il eſt logé chez le ſieur Pechon, maître cordonnier, rue St. Jâmes. On entre par la rue de Gourgues.

ARTICLE II,

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

RÉPONSE

De Monsieur le Cat à Monsieur Destremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Au sujet de l'Agaric.

VOus embrassez, Monsieur, une très-bonne cause, & vous me paroissez très-en état de la soutenir sans mon appui. M. Chabrol, dont je n'ai pas encore lu les objections, a grand tort, s'il prétend que c'est la faute de la compression que j'ai faite, si l'agaric ou plutôt le champignon *vesse de loup*, ne m'a point réussi ; car j'ai fait d'abord cette compression tant directe que latérale, assez forte pour empêcher l'issue du sang, & quand les cris du malade & les accidents m'ont contraint de la relâcher, je ne l'ai fait que par degrés ; or le dernier de ces degrés n'ayant point calmé les douleurs, & ayant cependant laissé couler le sang, il devient démontré que dans ce sujet au moins, l'agaric ou le champignon ne

ne pouvoit arrêter l'hémorrhagie par aucun degré de compression qui ne produisît de plus grands accidents que la ligature, puisque celle-ci a fait tomber tous ces accidents; donc il est constant par cette expérience, qu'il y a au moins des cas où la ligature est préférable à l'agaric.

Je crois, Monsieur, que vous trouverez cette conséquence bien modeste; car quelle vertu nous vante-t-on dans l'*Agaric*? M. Missa, à l'habileté duquel on peut bien s'en rapporter, n'y trouve aucune qualité *stiptique*, *astringente*, & si je m'en souviens bien, il réduit ses propriétés à la *molesse* & à la *spongiosité*, si l'on peut dire ainsi, de sa substance; mais la charpie fine rapée n'a-t-elle pas toutes ces propriétés, à un degré supérieur à celles de l'Agaric, & les poudres fines, absorbantes & astringentes, dont *nos peres* saupoudroient encore cette charpie, ne sont-elles pas encore de beaucoup plus efficaces que la poudre de la vesse de loup (*Lycoperdon*), qui, selon moi, vaut mieux que l'*Agaric*. La compression sur ces appareils de nos peres pouvoit donc mieux arrêter le sang que celle qu'on prescrit sur cet *Agaric* qui fait tant de bruit. Cependant nous leur avons préféré la ligature & avec raison.

Croyez-moi, Monsieur, après nous être opposés de toutes nos forces au tor-

rent de l'erreur, nous ſommes quittes de nos devoirs vis-à-vis du public, & en droit de le laiſſer en proie à l'enthouſiaſme dont il eſt ſujet à ſe prendre pour les nouveautés les plus frivoles. Vous êtes aſſez jeune pour le voir revenir de pluſieurs travers de cette eſpece, qu'il idolâtre aujourd'hui; pour moi, je me borne au plaiſir de penſer actuellement que vous direz un jour de moi, à cet égard, *vidit, pervidit, riſit.*

J'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humble, &c.

LE CAT.

A Rouen, ce 24 Juillet 1755.

OBSERVATION

Sur des os du coude fracturés, par M. Barde, Chirurgien à la Nouvelle-Yorck.

II. Au mois de Mai 1746, une dame qui étoit groſſe de trois mois, ſe fractura obliquement les deux os du coude. Le Chirurgien qui fut appellé trouva le bras déjà gonflé & les muſcles fort contus. Il lui fit d'abord une ſaignée du bras, & mit au bras malade l'appareil convenable. L'inflammation fut moins conſidérable que de coutu-

me, & au bout de 12 jours, la malade ſe trouva en état de marcher.

Après les 40 jours, on leva l'appareil, & le Chirurgien trouva les extrêmités des os vis-à-vis les unes des autres, mais il ne paroiſſoit point qu'il y eût encore de calus, ou du moins il étoit ſi foible, qu'on pouvoit plier le bras en tout ſens. Il remit l'appareil, qu'il défit encore au bout de quelque temps; mais les choſes ſe trouverent dans le même état que la premiere fois. Le Chirurgien ſoupçonna alors avec raiſon, que la groſſeſſe de la malade étoit la cauſe de ce phénomene, puiſque les ſucs nourriciers & agglutinants ſe portoient tous vers le fœtus. Il prit le parti de faire une eſpece de gant de ſoie dans lequel étoient attachés 4 baguettes d'aciers, longues de 7 pouces, & de trois lignes de largeur. Il plaça le bras dans ce gant, & l'aſſujettit avec un nombre ſuffiſant de cordons. La malade le porta pendant plus de 4 mois, ſans que le calus changeât de nature; de ſorte qu'elle ne pouvoit faire aucun uſage de ſon bras, auquel elle reſſentoit de temps en temps de la douleur. Environ un mois après qu'elle fut délivrée de l'enfant qu'elle portoit, le calus ſe forma parfaitement, les douleurs ceſſerent, & elle ſe ſervit de ſon bras.

AUTRE

Sur l'extirpation d'une excroiſſance de chair dans la matrice, par M. Mortimer.

III. Une femme, après des couches aſſez heureuſes, eut, pendant 7 ans, un écoulement conſidérable d'une matiere ſéreuſe & épaiſſe, qu'elle prenoit pour des fleurs blanches. Il parut enfin un *fungus* qui pendoit de l'orifice de la matrice juſqu'au dehors des grandes levres. La malade reſſentoit de grandes douleurs dans la matrice & dans les lombes. Elle s'affoibliſſoit journellement, ſon pouls devenoit petit, & elle avoit des ſueurs & des vomiſſements fréquents. M. Burton qui fut appellé avec un Chirurgien, découvrit un ulcere à l'orifice de la matrice, & qui étoit la ſource d'où le *fungus* prenoit ſa croiſſance. Le Chirurgien le lia le plus haut qu'il put avec un fil, & au bout de quelques jours, cette maſſe de chair tomba. Elle étoit ſolide, de couleur noire & livide.



AUTRE

Sur un calcul humain de grosseur extraordinaire, par M. Heberden.

IV. On conserve dans la bibliotheque du college de la Trinité, à Cambridge, une pierre qu'on a tiré du corps d'une femme, après sa mort, il y a environ 80 ans. Cette pierre est ovale, polie à sa surface, & plate d'un côté. Elle pese 33 onces, trois gros, 36 grains poids de Médecine, & on en a ôté un morceau. Ce qui doit surprendre, c'est qu'une pierre si monstrueuse n'ait point incommodé celle qui la portoit; car cette femme ne ressentit des douleurs qu'un jour qu'elle monta à cheval. La douleur fut bientôt accompagnée d'une telle strangurie, qu'elle en mourut bientôt après.

Ne pourroit-on pas inférer de cet exemple que les pierres incommodent moins par leur poids & leur figure, que par leur situation, & que si l'on vient à bout de la faire changer de place, on peut donner de grands soulagements au malade.

FIN.

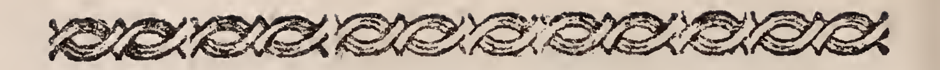


TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Septembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

Fin de la Table.

JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

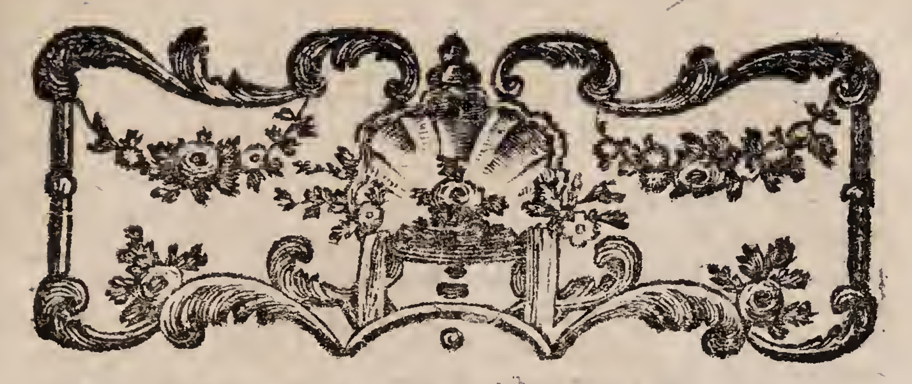
OCTOBRE 1755.

Tome III.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

QUESTION DE MÉDECINE

Soutenue pour la Cardinal aux Ecoles de Médecine de Paris, le mardi, vingt-sept du mois de Mai M. D. CC. LV.

M. JACQUE-ALBERT HAZON, Docteur, Président & Auteur de la These, traduite du Latin par le même.

La Diete nécessaire à tout le monde, l'est-elle davantage aux Habitants de la ville de Paris.

I.



A VINGT degrés de longitude & quarante-huit, cinquante minutes, dix secondes de latitude, est située une grande ville, Paris, capitale du royaume de France. En faire l'éloge ce n'est point ici le lieu, elle est connue du monde entier. Très-petite dans son origine; depuis l'invasion des Francs dans les

Gaules, elle a eu des accroiſſements continuels, & elle en recevroit encore ſi le gouvernement pour de ſages raiſons n'en avoit enfin fixé les limites ; c'eſt qu'il étoit à craindre que cette ville, déjà trop conſidérable, ne ſuccombât enfin ſous ſon propre poids. Elle eſt placée dans un fond, une grande riviere (la Seine) la traverſe de l'Orient à l'Occident ; c'eſt ainſi que ſont ſituées les grandes villes pour la facilité du commerce. Quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'elle ſoit enfermée par une chaîne de montagnes, elle en eſt cependant dominée preſque de tous les côtés. Vers le midi ſon terrein eſt ſec & ſablonneux ; c'étoit autre fois un pays vignoble, tout le reſte eſt humide & rempli de marais. Non-ſeulement ſon étendue eſt telle qu'elle a enveloppé & enfermé dans ſon enceinte pluſieurs bourgs & villages, ſes maiſons ſont encore très-élevées & la plupart de ſes rues aſſez ſerrées, tant eſt grande la multitude de ſes habitants, tant naturels qu'étrangers.

De cette ſituation il réſulte que la riviere y éleve continuellement ſes humidités, que les montagnes y font deſcendre leurs vapeurs, que les vents coupés de tous côtés par les rues s'y engouffrent, & par conſéquent que l'air enfermé & comme empriſonné par tout, n'y a pas une circulation bien libre. Les rues toujours fréquentées, toujours battues par la multitude des gens de pied, de cheval, les voitures & les charrois de toute eſpece, toujours arroſées par les pluies & les ruiſſeaux, y ſont preſque en tout temps mouillées & pleines de boue ; ſi vous joignez à toutes ces cauſes la fumée qui exhale des cheminées ſans nombre comme d'autant de ſoupiraux, vous ne ſerez plus ſurpris en deſcendant des montagnes voiſines, ou entrant de loin dans cette grande ville, de la voir comme enſevelie dans des nuages & des brouillards épais.

Comment donc, dira quelqu'un, a-t-on choiſi une ſituation ſi déſavantageuſe pour y placer la capitale ? ou bien comment une ville ſi mal ſituée eſt-t-elle devenue la premiere & la maîtreſſe des autres ?

Lorſque Paris étoit contenue dans la cité, petite iſle, petite enceinte, rien de mieux ſitué, rien de plus commode, rien de plus riant que Paris. Ses accroiſſements, ſon étendue ſeule, la multitude de ſes habitants a nuit à ſa ſalubrité. Quoi qu'il en ſoit de tous ces inconvénients, qui accompagnent toujours les grandes villes, vous chercheriez en vain dans aucune ville du monde une police plus habile, pour y réunir à la fois la ſûreté, la propreté & la clarté.

II.

Le caractere, les mœurs, le tempérament & les maladies des habitants de la ville de Paris, répondent au climat qu'ils habitent, & à la constitution de l'air qu'ils respirent. Moins septentrionaux que les pays plus au Nord, ils n'en ont point la pesanteur & le phlegme; moins méridionaux que les pays du midi, ils n'ont ni tant de saillie, ni tant de vivacité d'esprit; ils sont cependant spirituels, laborieux & vifs dans l'action; d'ailleurs ils sont humains, polis & favorables à l'étranger: leurs corps sont moins robustes que ceux des habitants de la campagne, parce que l'air de Paris n'est ni si pur ni si élastique que celui des champs pour les raisons indiquées dans le premier corollaire. La génération n'y est ni si louable ni si multipliée qu'ailleurs, sur-tout chez les grands; les grossesses des femmes sont pénibles, les avortements sont fréquents, les couches laborieuses & pleines de danger. Les enfants engendrés sous un ciel si peu serein, n'y sont pas, s'il est permis de parler comme le vulgaire, d'une si belle venue. Le rachitis, la dentition, les scrophules, quoiqu'on ne puisse les appeller endémiques à cette grande ville, y tourmentent, pour ne pas dire ravagent & déciment le premier âge. Les pâles couleurs viennent encore disputer aux filles leur beauté, leur établissement & comme leur premiere entrée dans le monde: les maladies chroniques & aiguës y exercent un empire tyrannique. Les maladies chroniques principales sont les obstructions, les hydropisies, les phthisies, le scorbut parmi le peuple, si à une année plus glaciale qu'à l'ordinaire se joint la cherté des vivres: cette maladie n'est pas rare, même parmi les grands & les riches à raison de la délicatesse du tempérament: les affections vaporeuses sont le partage & le tourment des Dames. Au nombre des maladies aiguës sont la goutte, les apoplexies, toutes les maladies inflammatoires si communes à Paris, les petites-véroles de mauvais caractere, les rougeoles, les toux ferines des enfants vulgairement dites coqueluches, & sur-tout les fluxions de poitrine, les peripneumonies, les fievres de toute espece, & principalement les fievres malignes, qui à la différence de celles de la campagne, sont presque toutes sans exhantême à raison de la fraicheur & de l'humidité de l'air.

III.

QUELQU'UN est-il étonné du nombre des maladies qui regnent à Paris comme dans leur centre & leur domaine? qu'il en considere la cause, qu'il examine le caractere & le génie, elles dérivent toutes du même principe. L'air y est froid pendant près de six mois de l'année, & il est tel par le climat qui est plus septentrional que méridional; il y a plus, il y est plus long-temps froid qu'à la campagne, parce qu'il y est plus conservé, moins renouvellé & plus défendu contre les vents du midi : d'ailleurs sa fraîcheur est entretenue par la situation de la ville qui est dans un fond, par la hauteur des maisons, l'humidité des boues & des ruisseaux des rues, la vapeur des marchés, de la riviere, & les exhalaisons des montagnes voisines. Mais si cet air étoit seulement froid, sec, élastique & boréal, il ne seroit pas, à beaucoup près, si funeste; par les mêmes raisons que je viens d'énoncer, il est encore fort humide & a peu de circulation; de plus il est chargé de la transpiration de tous les corps animés & inanimés de cette grande ville, transpirations qui sont comme autant d'atômes dont ses pores sont remplis.

De toutes ces causes, qui alterent la constitution de l'air, de tous ces mauvais principes qui le vicient, il en résulte un commun qui est un principe d'épaississement général dans l'atmosphere très-contraire à la santé : & en effet l'air est notre premiere vie? Qu'arrive-t-il donc lorsqu'on est tout environné, tout pénétré d'un air si peu sec, si peu élastique, si froid, si humide, si épais, si chargé d'atômes? L'atmosphere en est appesantie, les fibres de nos corps perdent de leur souplesse naturelle & de leur ressort primordial, la circulation du sang est ralentie, les fluides séjournent & s'épaississent, la transpiration sur-tout, ce grand mobile de santé, en souffre considérablement : de-là toutes les maladies qui affligent Paris, soit chroniques soit aiguës; elles reconnoissent les même principes, ce que l'on prouveroit en détail si des positions diéteriques le permettoient.

Tire-t-on du sang par la saignée dans les maladies chroniques, même dans les plus légeres & par simples précautions? On trouve souvent le sang épais, fort rouge, globuleux & sans sérosité. En tire-t-on aussi dans les maladies aiguës & inflammatoires si communes à Paris? C'est-là qu'on le trouve blanc, très-dur, coëneux, comme un

sang présuré, battu par la circulation & forcé dans les capillaires, tous signes d'épaississement dans les liqueurs.

Encore si l'air vicié dans sa qualité conservoit une même teneur, formoit une suite de saisons égales à elles mêmes, successives & constantes dans leur changement, on s'appercevroit beaucoup moins de la qualité de l'air qui ne dépendroit que de la situation de la ville; mais le changement de temps y est continuel, il varie souvent du soir au matin : les vents n'y sont pas réguliers, ils n'y sont pas souvent perméables, coupés dans les rues & enfermés comme en autant de prisons; ils luttent, ils se combattent, ils communiquent à l'air comme autant de qualités différentes & opposées dont nos corps sont le jouet & la victime : car nos fibres plus molles que des cordes à boyau y sont tendues & détendues au gré des vents, & notre transpiration y souffre autant de variations que l'air en est lui-même susceptible; en sorte que nos corps y deviennent des instruments à corde, des barometres & des thermometres vivants. Faut-il s'étonner après cela des épidémies, dont les causes éloignées échappent aux Médecins les plus éclairés, aux observateurs les plus exacts, parce qu'elles sont soumises à trop de causes & de variations.

La qualité de l'épaississement de l'air de Paris ne se fait pas seulement remarquer par les maladies; les effets prodigieux que l'on éprouve par le changement d'air de celui de la ville avec celui de la campagne, en est encore une preuve plus sensible : en effet, le seul changement d'air devient un remede unique contre certaines maladies : il favorise, il hâte la convalescence après la guérison des autres : dans la bonne santé même quelle différence de ces deux airs? Subitement nous devenons à la campagne plus forts, plus agiles, meilleur appétit, plus d'embonpoint; sommeil plus réparant, gaieté nouvelle, bannissement de mélancolie, à la campagne nous devenons des hommes nouveaux.

L'air est un moyen sans lequel on ne peut vivre, sa qualité influe beaucoup sur la santé, nous venons de le voir; nous avons en même temps anatomisé, pour ainsi dire, l'air de Paris pour en tirer des raisons & des conséquences de la diete qu'on y doit observer : il faut maintenant dire quelque chose de la maniere dont on s'y conduit par rapport aux autres choses non naturelles.

Les aliments contribuent aussi essentiellement à la vie & à la santé, grace à la providence & à la belle police

qui régit cette grande ville, Paris ne manque de rien de ce qui est nécessaire à la vie ou agréable au goût. Les campagnes s'épuisent, les provinces & les villes s'oublient, se privent même pour fournir Paris; la longueur des voyages ne dérobe rien à sa provision, tout va à sa destination : le jour comme la nuit on y apporte, tout y aborde de tous côtés; par-tout on veille à ses besoins & à ses plaisirs, Paris seul est enseveli dans le sommeil: le pain y est bon & ordinairement à bon marché, le vin y a du corps, la viande y est mortifiée, succulente & point chere; la volaille ni le gibier ne manquent point : quant aux légumes & aux grains, notre ville est d'une grandeur immense & infiniment peuplée qui pourra les lui fournir? L'Isle de France qui l'environne de tous côtés, heureusement pour Paris, est féconde & riche en l'un & en l'autre. Ce qui contribueroit infiniment à la bonne santé des citoyens ne devient nuisible que par l'excès, & relativement à la qualité de l'air qui y est épais, sans ressort, &, pour ainsi dire, sans ame. Le peuple boit tant qu'il a de quoi, les grands font bonne chere, le bourgeois mange assez; le mouvement, l'exercice & la veille sont pour ceux qui ont beaucoup d'affaires; les autres, les femmes, sur-tout, menent une vie sédentaire & de jeu.

En conséquence de l'air épais que l'on respire à Paris, du caractere mélancolique que l'on y contracte, du peu d'exercice que l'on y prend, des aliments succulents dont on use, de la transpiration qui y est interceptée, les évaporations naturelles & périodiques se trouvent gênées, reserrées, & ne s'exercent pas bien librement, sur-tout chez les femmes & les filles dont la vie & la santé sont plus dépendantes de toutes ces causes secondes & non naturelles.

Dirai-je quelque chose des passions, la derniere des choses non naturelles? Il faudroit un volume pour les peindre; par-tout il y a beaucoup d'hommes rassemblés, il y a toujours beaucoup de passions réunies; Paris renferme l'un & l'autre.

Là, sous l'apparence de la plus belle police, de la paix la plus profonde, de la tranquillité la mieux affermie, de l'ordre le mieux concerté, de l'affabilité, de la politesse la plus aimable regne le double des passions, la fermentation des esprits, le tumulte des affaires, la division des intérêts : là, chaque état, chaque condition a ses vices particuliers communiqués par contagion, fortifiés par l'exemple; là, les professions analogues, c'est-à-

dire, celles qui ont des rapports entre elles, & qui prêtent leur miniſtere à un même objet, quoique fixées & limitées anticipent les uns ſur les autres, & joignent à une rupture ouverte une guerre inteſtine : là, la mauvaiſe foi ſe cache dans la multitude, ſe déguiſe ſous les dehors de la probité & le maſque de la vertu, trompe avec adreſſe, nuit avec impunité.

Mais c'eſt auſſi à Paris où la ſageſſe du gouvernement a oppoſé aux vices & aux paſſions une barriere plus forte, une police plus raffinée, une autorité redoutable, des loix claires, une juſtice ſévere, la lumiere de la ſcience, le motif & le flambeau de la religion : c'eſt enfin à Paris que réſide une faculté de Médecine célebre, dévouée à l'humanité, occupée des intérêts de la vie & de la ſanté des hommes, & qui répand par-tout des préceptes auſſi ſalutaires qu'ils ſont certains.

I V.

Si je me ſuis étendu ſur la qualité de l'air de Paris, ſa ſituation, ſon étendue, ſur les mœurs des habitants, ſa maniere de vivre, ſes maladies, ſes paſſions, c'eſt pour mieux faire connoître le beſoin qu'il y a d'y établir une diete générale, c'eſt-à-dire, une réforme générale dans le régime : les habitants de cette capitale ont donc un intérêt perſonnel à cette diſſertation.

Il n'y a perſonne de bon ſens qui ne convienne, que ſoit à Paris, ſoit à la campagne, ou dans les autres villes, il ne faille faire un bon régime pour ſe bien porter, éviter les excès, choiſir les aliments, ſouper peu, faire de l'exercice, dormir & veiller à propos, bannir les grandes paſſions ; mais ce qui eſt néceſſaire par-tout l'eſt encore plus à Paris. A la campagne l'air eſt vif, ſec, élaſtique, circulant, perméable ; les digeſtions, les ſecrétions s'y font aiſément & régulierement ; à Paris au contraire, comme nous l'avons déjà dit, l'air eſt épais, humide, il a peu de reſſort & en communique peu aux fibres, les levains de l'eſtomac n'y ont pas beaucoup d'action ; il eſt donc de conſéquence de manger peu, afin de ſuppléer par la ſobriété à ce qui manque à l'air, aux levains de l'eſtomac & aux organes de la digeſtion ; les aliments y ſont ſucculents, nouvelle raiſon qui en exclut la grande quantité : il y a plus, la tranſpiration eſt beaucoup moindre à Paris qu'à la campagne à cauſe de la fraîcheur, de l'humidité, & de la peſanteur de l'atmoſ-

phere ; les vaiſſeaux ſont toujours pleins, toujours ſurchargés du ſurplus de cette tranſpiration, il faut donc craindre de les charger de nouveau & de les porter au-delà de leur ton par une nourriture abondante : c'eſt à ce défaut de tranſpiration, pour le dire en paſſant, qu'il faut attribuer le tempérament ſanguin des Pariſiens & le beſoin de la ſaignée dans l'état de maladie & même par précaution.

Mais ſi l'on doit manger peu en tout temps, le repas du ſoir doit être beaucoup moindre que celui du dîner ; le défaut d'exercice impraticable après le repas, l'abſence du ſoleil, la diminution de la tranſpiration ſurcharge les vaiſſeaux de l'eſtomac, & le laiſſe moins en état de digérer ; de-là ces digeſtions laborieuſes, ces ſommeils peſants, ces ſueurs nocturnes qui accablent plutôt la machine qu'ils ne la réparent. C'étoit autrefois une queſtion douteuſe, un problême de ſçavoir ſi le ſouper doit être moins fort que le dîner ; ce n'en eſt plus un à préſent que l'expérience eſt venue à l'appui de la raiſon ; combien de perſonnes dans cette grande ville attentives ſur leur ſanté, ſe ſont retranchées tout-à-fait le ſouper, ou l'ont diminué beaucoup, & s'en trouvent parfaitement bien : en un mot, le ſouper nuit à beaucoup de perſonnes, perſonne ne ſe trouve incommodé de la tempérance que l'on y apporte : ce n'eſt point par la faute du ſouper médiocre, ſi le Médecin eſt quelquefois éveillé la nuit à grands frais.

Les aliments doivent être ſimples & ſimplement apprêtés, cuits à l'eau ou rôtis au feu : on doit éviter les ragoûts recherchés, ils épaiſiſſent les aliments, énervent les ſucs digeſtifs, irritent l'appétit, & fatiguent l'eſtomac : les entremets, autre ſorte de ragoûts de nouvelle invention, doivent être proſcrits avec encore plus de ſoin : de plus mauvaiſe qualité que les autres, ils ſont ſervis à la fin d'un grand repas, dans le temps où ils peuvent être moins digérés & nuire davantage à la digeſtion de ce qui les a précédés : la pernicieuſe cuiſine de nos jours étoit inconnue à nos peres : le bouilli & le rôt entaſſés chacun dans un ſeul plat étoit toute leur nourriture : ils étoient plus robuſtes que nous, ils ne mangeoient pas moins que nous, mais ils mangeoient plus ſimplement, ils faiſoient auſſi plus d'exercice : ils buvoient plus de vin & moins de liqueurs. Quant aux fruits que l'on ſert aux tables pour les deſſerts, ils doivent être cruds ou cuits, mais ils ne doivent point être confits.

La boiſſon de Paris eſt l'eau de la Seine, le vin, la bierre & le cidre : l'eau de la Seine bien clarifiée eſt ſalutaire, elle eſt légere, pénétrante, diſſolvante, légérement laxative, & ne cede en qualité à aucune riviere du royaume ; on ne peut preſque point en trop boire.

Les vins ſeroient de meilleure qualité s'ils n'étoient point mêlangés chez les marchands : il faut les tempérer de beaucoup d'eau, parce que comme tous les vins ſont tartareux, il eſt à craindre qu'ils ne dépoſent leur tartre dans nos vaiſſeaux, & ne forment le gravier, s'ils ne ſont rendus fluides par beaucoup d'eau. Quant aux cidres & à la bierre, heureuſement, qu'excepté dans les chaleurs de l'Eté on en fait peu d'uſage à Paris : ces boiſſons ſont nouriſſantes, fermentantes ; il faut les exclure des repas, parce que la boiſſon n'eſt pas deſtinée à nourrir, mais à pénétrer & diſſoudre les aliments.

Les pays éloignés de l'Orient & du nouveau monde avec leſquels par le moyen du commerce nous avons plus de liaiſon qu'autrefois, nous ont communiqué leurs richeſſes ; heureuſes richeſſes ! ſi nous n'en abuſions pas. Le thé, le caffé & le chocolat ſont des médicaments plutôt que des boiſſons & des nourritures ; il faut donc pour qu'ils ne nous ſoient point nuiſibles, les renvoyer à la claſſe des médicaments ; en effet, au lieu de pain & d'eau dont on devroit uſer le matin, & ſeulement pour attendre le vrai repas de dîner avec patience, on s'attable, & on prend le thé, le caffé ou le chocolat avec du lait, tandis que le repas de la veille au ſoir n'eſt ni digéré ni paſſé ; & ce repas inutile nuit au précédent & au ſuivant, & accumule les indigeſtions ; & qui en uſe ainſi ? ce ſont principalement les Dames qui en ont moins de beſoin, parce qu'elles font moins d'exercice & qu'elles ſe levent plus tard. Ce repas doit être abandonné aux communautés & aux couvents des religieuſes, elles ſeules n'en abuſent pas ; la ſobriété des autres repas permet celui-là de ſurplus, il ne fait que ſuppléer à la trop grande ſimplicité, à la trop grande uniformité, & peut-être à la trop grande médiocrité des autres, d'ailleurs c'eſt toute leur conſolation en ce monde.

Mais enfin, direz-vous, vous effacez abſolument le thé, le caffé, & le chocolat du nombre des aliments, & vous décidez qu'il faut les renvoyer & les reſtituer à la matiere médecinale ; mais pouvez-vous diſconvenir que ces nouveaux médicaments pris avec le lait ne ſoient propres à nourrir, &, par conſéquent, qu'ils ne ſoient de

vrais aliments, & que pris ſans lait ils ne ſoient des eſpeces de boiſſons ; & qu'au moins on ne doive les appeller ou aliments médicamenteux ou médicaments alimenteux. Il eſt, ſans doute, qu'on ne peut diſconvenir de ces dénominations ; mais ſaiſiſſons les indications & la force même des termes : ce terme de médicament, joint au mot d'aliments, ſuppoſe toujours quelques indiſpoſitions ou quelque maladie, pour leſquelles ce médicament alimenteux eſt indiqué. Or, les vrais aliments, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont ſimples étant communs, les médicaments au contraire, les ſpécifiques principalement étant fort rares, il ne faut pas s'y accoutumer, dans la crainte ou qu'ils ne nuiſent s'ils ne ſont point indiqués : ou que par l'habitude ils ne faſſent plus d'effet lorſqu'ils ſeront néceſſaires. Cherchez donc le médicament dans l'aliment & non pas l'aliment dans le médicament : car le médicament n'eſt pas indifférent ; telle eſt la gourmandiſe des hommes ; le médicament le plus ſalutaire a-t-il quelque dégoût ? Ils le refuſent opiniâtrement ; le médicament a-t-il quelque douceur, ils l'emploient pour aliment.

J'ai dit que le caffé, le thé & le chocolat ſont des médicaments, & qu'ils doivent être renvoyés à la matiere médicale. Le thé, par ſon aſtriction légere, par ſes parties âcres & volatiles, eſt un diurétique admirable, joint avec le nitre, l'arcanum & le miel ſcillitique, il convient fort bien dans l'aſthme ; & il remédie aux œdêmes qui viennent d'obſtructions légeres, d'épaiſſiſſement de la lymphe ou d'atonie : il eſt bien vrai que pris à l'eau, le matin à jeûn, il réuſſit à Paris à un très-grand nombre de perſonnes ; mais c'eſt comme diſſolvant & comme remede contre l'intempérance des ſoupers de la veille, & c'eſt préciſément ce qui prouve que c'eſt un médicament ; car ſi les hommes étoient ſobres & qu'ils ne ſoupaſſent point ou peu, le thé ne réuſſiroit pas ſi bien ; ne trouvant pas dans l'eſtomac des parties groſſieres & indigérées, ſur leſquelles il pût exercer ſon action, il deviendroit par l'habitude trop diurétique & trop deſſicatif.

Le caffé eſt un préſervatif contre l'apoplexie, il convient dans les migraines qui proviennent de cauſes froides : par ſon ſouffre âcre, volatil encore plus développé par le feu & trop exalté, il met le ſang en très-grand mouvement, juſqu'à nuire au ſommeil. On prétend communément dans le monde qu'il favoriſe la digeſtion ; mais en premier lieu la digeſtion n'a pas beſoin d'être favoriſée lorſqu'on mene une vie ſobre ; en ſecond lieu, c'eſt qu'il

ne favoriſe pas la digeſtion, il la précipite au contraire par ſon ſouffre trop exalté, il deſſeche les fibres de l'eſtomac & altere trop conſidérablement les levains digeſtifs auxquels il communique une qualité âcre, brûlante & preſque cauſtique. Quelqu'un eſt-il accoutumé au caffé, il ne digerera plus ſans caffé, & cependant ce n'eſt point au caffé à digérer, c'eſt à l'eſtomac: de l'eſtomac portant ſon impreſſion ſur le foie & les glandes du meſantere, il y produit quelquefois par une trop longue habitude le deſſéchement & l'obſtruction. J'ai vu une Dame de qualité, qui ayant uſé par un goût dépravé d'une trop grande quantité de caffé brûlé en ſubſtance pendant ſa groſſeſſe, périt deſſéchée de fievre & de dévoyement; après ſa mort on lui trouva tous les inteſtins parſemés d'abcès & d'ulceres gangrenés. Il eſt vrai que le caffé peut être utile à certains tempéraments fort gras, très-pituiteux & pléthoriques, & pour lors ce n'eſt ni comme boiſſon ni comme aliment qu'il eſt utile, c'eſt comme médicament; ce qui prouve ce que j'ai avancé, qu'il faut le reléguer dans la claſſe des médicaments, & le reſtituer à la matiere médecinale; mais ajoute-t-on, ſi on le mêle avec la crême ou le lait, le lait lui fait perdre ſa qualité trop âcre, & il devient un aliment agréable; il ne peut être pris ainſi après le dîner ſans nuire à la digeſtion; ſi on le prend le matin pour le déjeûner il fait un trop grand repas; il faut pour qu'il paſſe aiſément n'avoir pas ſoupé la veille: d'ailleurs l'habitude du lait eſt nuiſible à Paris: la bile y eſt épaiſſe & réſineuſe, le lait trop analogue à la bile s'allie avec elle, l'épaiſſit, la rend trop abondante, venant enſuite à fermenter elle ne manque pas de cauſer la fievre, ou ſi elle ne fermente pas, elle produit l'épaiſſiſſement, le dégoût & les obſtructions.

Le chocolat ſimple, c'eſt-à-dire, la pure amande de cacao bien cuite & mêlée avec le ſucre eſt un bon ſtomachique & un plus excellent pectoral. C'eſt un adouciſſant & un vulnéraire: il doit être employé comme médicament après certaines maladies de poitrine auxquelles le lait ne convient point, ou lorſque le tempérament y eſt contraire. Le chocolat avec la vanille & les aromates eſt un bon ſtomachique contre les intemperies froides d'un eſtomac affoibli; c'eſt un bon reſtaurant dans un âge avancé & décrépit. Mais ni l'un ni l'autre chocolat ne conviennent en ſanté comme aliment, parce qu'il eſt trop nourriſſant, trop épaiſſiſſant, & trop incraſſant dans un air auſſi épais qu'il eſt à Paris.

L'exercice eſt plus néceſſaire à Paris qu'à la campagne, parce que l'air y eſt plus épais, que les aliments ſont ſucculents, les digeſtions lentes & toujours un peu laborieuſes, & toutes les ſecrétions moins parfaites : après la ſobriété, l'exercice ſeul pourroit remédier plus que tout le reſte à ces inconvénients, mais le froid & le mauvais temps rendent pareſſeux; il faut avoir des affaires pour ſortir, ou que le beau temps y invite. Ce beau temps ne vient qu'en Eté, en attendant, les hommes & les femmes languiſſent & paſſent leur vie à des jeux ſedentaires; faut-il s'étonner après cela des fréquentes apoplexies qui ſurprennent quelquefois dès l'âge de quarante-cinq ans, de la difficulté avec laquelle les femmes qui ne ſont pas du commun, ſortant du temps critique de leurs regles; en un mot, de toutes les maladies, ſoit chroniques, ſoit aiguës qui dépendent de l'épaiſſiſſement des liqueurs & de la ſtagnation de la lymphe. Il ſeroit peut-être même à ſouhaiter que les voitures ne fuſſent pas ſi communes à Paris; un grand nombre de perſonnes ne marcheroient pas toujours avec les jambes d'autrui. Que ſont devenus ces nobles & utiles jeux de boulle, de billard & de paulme dont nos peres faiſoient tant d'uſage? Ces jeux ſont maintenant trop forts pour la délicateſſe de notre complexion, pour la foibleſſe de nos mains, une chaiſe, une table & des cartes, c'eſt tout ce qui nous ſuffit. Le jeu de cartes peut-il être appellé un jeu? N'eſt-ce pas plutôt un travail, une étude, une paſſion dont le corps ſort ſans exercice & l'eſprit fatigué.

Nulle part, le ſommeil & la veille ne ſont dérangés comme à Paris; ceux qui ont beaucoup d'affaires y dorment trop peu, ceux qui n'en ont pas aſſez dorment trop. Il ſemble que ce ſoit le privilege des grands de faire de la nuit le jour & du jour la nuit : peut-être l'habitude, cette ſeconde nature, corrige-t-elle en partie cet inconvénient; on n'en voit pas arriver autant de mal comme de l'erreur dans les autres choſes non naturelles.

La diete des paſſions ſeroit encore d'une grande néceſſité pour la ſanté, à Paris ſur-tout, qui eſt comme le centre & le regne des paſſions. Pour la ſanté des grands, il faudroit moins de grandes paſſions, moins d'ambition, plus d'arrangement dans les affaires domeſtiques, plus de fidélité dans le mariage. Pour la ſanté des petits, moins d'excès en tout genre, & ſur-tout dans le vin & les liqueurs; plus de prévoyance pour

le lendemain : pour la ſanté du tiers-état ou état bourgeois, moins d'avidité pour le gain, moins d'inquiétude de l'avenir; plus de confiance en la providence ; que le chagrin ſur-tout, ce grand ennemi de notre ſanté, ſoit banni de tous & par-tout.

C'eſt que par l'union ineffable du corps & de l'ame, le trouble des paſſions jette auſſi le trouble dans l'économie animale, par ce mouvement extraordinaire, & inordonné des paſſions, les digeſtions ſont viciées, les ſecrétions troublées, les eſprits ſuſpendus ou tumultueux, l'ordre de cinq choſes non naturelles interverti : le calme des paſſions, au contraire, ramene tout dans l'ordre des choſes non naturelles, à l'exception de l'air qui eſt hors de nous; la digeſtion ſe fait bien, les ſecrétions ſont louables ; la circulation des eſprits, du ſang & des humeurs marchent d'un pas égal ; les fibres de notre corps n'étant ni trop tendues ni trop lâches, les ſolides & les fluides ſe réciproquent : en un mot, avec le calme, la tranquillité de l'eſprit & des paſſions, on jouit d'une ſanté auſſi parfaite qu'elle puiſſe être ; car on n'a plus à combattre que l'âge & ſes dépériſſements inſenſibles, l'air ſes vices ou ſes influences.

Les préceptes de ſanté & le régime général dans leſquels je ſuis entré, m'engagent à parler de l'habillement en général par rapport à la ſanté : la dignité de mon miniſtere ne me permettra que d'en parler en peu de mots & avec beaucoup de circonſpection. Qu'il me ſoit ſeulement permis de rappeller les uſages anciens, & d'interroger les mœurs de nos ancêtres. Autrefois les femmes, même les nobles, les Dames de la cour, les reines elles-mêmes aſſiſes ſur le trône paroiſſoient en public vêtues comme des Veſtales; leur habit qui couvroit les épaules étoit fermé juſqu'au col & juſqu'aux poignets, il tomboit ſur les talons, & n'étoit pas évaſé par le bas comme la mode le veut à préſent; on craignoit dans ce temps-là que l'air & le vent ne pénétraſſent. Ne penſez pas au reſte que cette modeſtie exacte, que cette ſévérité diminuât rien de la bonne grace ; les habits étoient ſi bien pris qu'ils laiſſoient appercevoir toute la longueur & toute la fineſſe de la taille. Sous le regne de Charles VII *, l'eſprit de galanterie qui s'empara de la cour, fit dégénérer les mœurs ; on obſerva plus cette modeſtie ancienne, on commnça à apporter des diamants, des bracelets & des colliers: les habits ne couvrirent plus ni ſi haut ni ſi exactement : ce fut aux dépens de

* Hiſtoire de France, par M. l'abbé Velli.

la santé ; la peau fine & délicate des femmes fut plus susceptible de l'intemperie des saisons. La transpiration en souffrit, & on fut plus sujet comme à présent aux rhumes, aux fluxions de poitrine, aux péripneumonies & à la phthisie.

Par succession de temps la coëffure souffrit aussi des changements : autrefois rien de si simple que la coëffure des femmes : quelques bonnets, un voile par-dessus, ce fut toute la couverture & l'ornement de la tête. Ensuite on éleva cette coëffure en pointe, & on en fit plusieurs rangs ou étages ; mais au commencement du siecle présent, comme si on n'avoit plus que du mépris pour les anciens usages, & que l'on voulut braver les catharres, les migraines, les céphalalgies & les céphalées ; on coupe les cheveux, cette garniture naturelle, & on se contente de mettre sur le sommet de la tête un léger raiseau, les oreilles découvertes, & c'est souvent tout ce que l'on oppose à la fureur des aquilons.

Dans la crainte de laisser rien échapper de ce qui concerne la santé, je dirai quelque chose sur le fard & les couleurs empruntées dont les femmes prétendent réparer ou rehausser leur beauté. Il faut éloigner du visage toute sorte de pommade lorsqu'il n'y a point de nécessité. La peau du visage est d'un tissu plus fin, plus lisse & plus serré qu'en aucune partie du corps. La transpiration y est aussi d'une plus grande conséquence ; il est donc à craindre que si l'on bouche ses pores, sa transpiration repercutée ne porte quelque préjudice, soit aux glandes voisines qui sont considérables, soit aux dents dont une humeur âcre peut carier la couronne & noircir l'émail. Si donc les femmes ne veulent point avoir besoin de ces couleurs feintes & nuisibles, qu'elles tâchent d'acquérir une santé ferme : avec le travail, l'exercice & la diete, ou le régime pris dans toute son étendue, tel que nous venons de le décrire, elles redonneront à leurs membres une vigueur qu'elles n'ont jamais connue, à leur visage une beauté, des graces & un éclat qui surpassera tout l'art du monde. C'est ainsi que l'hygiene n'est pas seulement diætetique, mais qu'elle est aussi prophylactique.

V.

LA diete prise dans sa généralité n'est pas seulement nécessaire aux Parisiens naturels, elle est encore plus nécessaire aux étrangers qui y abordent de tous les pays du monde, attirés par la curiosité & la célébrité de cette grande ville, ou amenés par leurs affaires. Les Parisiens nés dans l'air, dans le climat, accoutumés à la maniere de vivre, aux mœurs des habitants & comme incorporés à toute cette existence, n'en sont point affectés autant que ceux qui y viennent pour la premiere fois; ceux-ci doivent donc considérer quel est le climat, le ciel, le pays qu'ils quittent, & le comparer avec celui dans lequel ils entrent, afin sur cette comparaison bien établie d'y former le régime.

Les étrangers entrant pour la premiere fois dans cette grande ville, sont d'abord frappés de la grandeur & de la beauté de ses fauxbourgs, de la hauteur des maisons, de la multitude des habitants, du mouvement perpétuel qu'ils voyent dans les rues; mais ils sont sur-tout étonnés par le bruit des charrois & des voitures, dont les unes marchent pesamment & à pas lents, & les autres roulent avec vîtesse, se précipitent comme dans un cirque, & font un bruit de tonnerre. A voir la hardiesse de quelques-unes de ces voitures les plus légeres qui volent comme des phaëtons, on diroit qu'elles ne craignent point la rencontre des voitures les plus massives & les plus pesantes. Le bruit de certaines rues qui sont aussi bruyantes la nuit que le jour, empêche de dormir les étrangers. Ils apperçoivent ensuite ou croyent appercevoir quelque odeur qui exhale des boues & des ruisseaux, odeur dont ne s'apperçoivent pas les naturels; bientôt après ils sentent leur respiration un peu gênée; l'appétit diminue, le corps est moins agile, ils se plaignent de quelque chose d'extraordinaire qui n'est ni santé ni maladie: heureux dans ces premiers temps s'ils échappent à la fievre & à la courbature. Entraînés par la nécessité des affaires, le plaisir des spectacles & des parties qui se succedent & renaissent tous les jours, amusés & comme enchantés par l'humeur affable & enjouée des Parisiens naturels; le mouvement, l'exercice & la dissipation, compagnes nécessaires des voyages, contrebalancent quelquefois avantageusement les premieres impressions de l'air. Après tous ces préliminaires, ils ne sont pas long-temps à ressentir les effets de

l'eau de la Seine. Cette eau ſalutaire, principalement pour les étrangers, les purge quelquefois d'abord aſſez fort, ce qu'ils regardent comme un grand mal eſt cependant un bien : c'eſt une purgation douce & naturelle qui dérobe les humeurs & les crudités qu'ils amaſſent par les nourritures trop abondantes & nouvelles qu'ils prennent d'abord ; car les étrangers ſont toujours bien traités à Paris ; ce flux de ventre, ce mal apparent leur ſauve des maladies réelles. Ceux qui ne ſont pas purgés par l'eau de la Seine, tombent plutôt mades, & c'eſt ce que l'on appelle payer le tribut.

Les étrangers ne ſont pas affectés également de l'air de la nouvelle ville, les ſeptentrionaux s'apperçoivent moins d'un air qui eſt analogue à celui qu'ils quittent, excepté ſeulement en ce qu'il eſt peut-être moins ſec, moins élaſtique & moins battu des vents. Les orientaux & les méridionaux y trouvent la différence du froid, de la peſanteur & de l'humidité : indépendamment du régime qui doit conſiſter à manger moins, à raiſon de la plénitude qu'occaſionne le défaut ſenſible de tranſpiration, ils doivent ſe vêtir davantage, afin de ſe prémunir contre les vents du Nord & de Nord-eſt, qui ſoufflent ſouvent très-inopinément. Les uns & les autres pour ſe précautionner ou pour ſe guérir du flux de ventre, qui vient de la nature de l'eau de la Seine, doivent manger peu de viande dans les commencements & principalement le ſoir : éviter les viandes jeunes, ferrer l'eau ; boire un peu de vin vieux, & préférer celui de Bourgogne.

Lorſque j'ai entrepris de traiter de la diete qui doit être obſervée à Paris, ſoit par les naturels, ſoit par les étrangers, j'ai prétendu imiter, quoique de loin, Hippocrate, le prince des Médecins, qui dans ſes livres diætetiques décrit ſi exactement tout ce qui a rapport à cette grande matiere. Il exhorte les Médecins à examiner ſoigneuſement la ſituation des lieux & l'expoſition des villes, le regard du ſoleil, le cours des aſtres, le ſouffle des vents, le changement des ſaiſons, l'influence de l'air, la nature des eaux, la qualité du ſol, les mœurs générales, les mœurs particulieres & le tempérament des habitants : il en tire des inductions & des indications favorables pour traiter ou pour prévenir les maladies épidémiques & endemiques de chaque ville, de chaque province. Ce grand homme va juſqu'à ſoutenir que le Médecin doit avoir une connoiſſance aſſez parfaite de l'aſtronomie, à cauſe de l'impreſſion diffé-

rente que les diverſes ſaiſons doivent faire ſur les corps. *De aere, locis & aquis ſectione 3. ad initium.*

Puiſſent tous les Médecins des villes & des contrées inſtruits par cet oracle, animés par ma foible voix, entrer dans la même cariere, afin d'être autant utiles aux étrangers & à leurs citoyens, que je deſire auſſi de l'être à ma ville, à ma patrie & aux étrangers.

Donc la diete néceſſaire à tout le monde, l'eſt davantage aux habitants de la ville de Paris.



OBSERVATION

Sur de nouveaux accidents arrivés par des aliments préparés dans des vaisseaux de cuivre.

Par M. Cosnier fils, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Professeur de Chirurgie en langue Françoise.

De Paris, ce 30 Juillet 1755.

II. L'homme trop attaché à ses usages, quelques pernicieux qu'ils soient, ne sçauroit se résoudre à les abandonner. Accoutumé à se flatter, il ne peut se persuader que tel accident qu'il voit arriver aux autres sous ses yeux, le menace également. Il s'imagine que quelques précautions, souvent prises avec assez de négligence, & toujours avec trop de sécurité, le mettront à l'abri des maux qu'il seroit cependant bien aise d'éviter. On a beau s'élever contre l'usage dangereux des vaisseaux de cuivre, * on continuera toujours à s'en servir. La délicatesse d'un côté y a beaucoup de part, parce qu'on réussit mieux & plus promptement à préparer les aliments dans

* Voyez le Journal de Mars, p. 147, 150, 161.

un vaiſſeau de cuivre ; au lieu que dans du fer on craint un certain goût que ce métal peut donner. D'un autre, la pareſſe des domeſtiques qui, en ſe ſervant des vaiſſeaux de fer, ſeroient obligés à trop de précautions pour les récurer, de peur que les fricaſſées ne brûlent. Ils trouvent un autre inconvénient dans les vaiſſeaux de terre qui ne s'échauffent, que lentement & qui n'ont pas la même activité que les vaiſſeaux de cuivre. D'où il s'enſuit qu'un ragoût n'aura pas cette fineſſe qu'on exige, ou cette couleur qu'on lui demande ; car on veut que l'œil ſoit auſſi ſatisfait que le palais. Ainſi on ſacrifie ſa ſanté & même ſa vie pour ſatisfaire ſa ſenſualité. Encore ſi l'on avoit l'attention d'obliger les domeſtiques à retirer du vaiſſeau de cuivre l'aliment qu'ils y ont préparé, il y auroit beaucoup moins à craindre ; mais ſouvent on le laiſſe juſqu'à ce qu'on le ſerve ſur la table, afin d'être plus en état de le faire réchauffer. C'eſt dans cet intervalle que le plus grand mal ſe fait ; les parties arſénicales ſe détachent, & s'incorporent parmi les aliments en plus ou moins grande quantité ſuivant l'effet du diſſolvant. On a déjà dit dans les Journaux que j'ai cités que les graiſſes étoient un diſſolvant, vu les parties acides qu'elles contiennent. Il ſeroit encore de la charité des curés de cam-

pagne d'engager les nourrices qui ont la dangereuſe coutume de faire la bouillie aux enfants dans des poëlons de cuivre, à la ſurvuider auſſi-tôt qu'elle eſt faite, & à ne la point laiſſer ſéjourner comme ils font, pendant qu'elles la donnent à leur nourriſſon. On eſt ſouvent étonné qu'un enfant qui paroiſſoit ſe bien porter, meurt tout-à-coup dans des convulſions qu'on attribue à la pouſſée des dents. D'autres ſont toujours malades, ont de fréquentes diarrhées, des tranchées, un ventre dur & douloureux, &c. On ne ſait à quoi attribuer ces incommodités qui ſouvent ne proviennent que des parties arſénicales que l'enfant a avalées avec ſa bouillie. Il en eſt de même des grandes perſonnes qui ont quelquefois des maladies inconnues, dont le Médecin le plus expérimenté ne peut trouver la cauſe. Je pourrois ajouter ici, que ſi l'homme étoit auſſi curieux de ſa ſanté qu'il croit l'être, il ne devroit faire uſage en fait de viande que de celle qui eſt bouillie, ou des viandes cuites à la broche ou ſur le grille. Il baniroit de ſa cuiſine tous les ragoûts, & ſur-tout ceux qui ſont faits par ces fameux cuiſiniers, qui, pour flatter le goût ou plutôt réveiller un palais uſé par des mets de toutes eſpeces, emploient les choſes les plus nuiſibles à la ſanté, & font de leurs ragoûts des cauſtiques qui ruinent inſenſiblement l'eſtomac.

Quelque perſuadé que je ſois, que je ne viendrai point à bout d'engager ceux qui font uſage des vaiſſeaux de cuivre, à les abandonner & à imiter les nations de l'Europe qui les ont bannis de leur cuiſine, je ne puis me diſpenſer de rapporter l'hiſtoire d'une famille entiere empoiſonnée par des aliments préparés dans un vaiſſeau de cuivre. Voici le fait.

Une Dame nommée Maréchal, demeurant à Paris, rue de la Harpe, au coin de celle de la Parcheminerie, fut empoiſonnée avec ſes 4 filles le 21 de Mai dernier, pour avoir mangé une ſoupe faite avec une chopine de lait, & environ 3 onces de ſucre ordinaire, qu'on avoit réduit en caramel. Le tout étoit préparé dans un poëlon de cuivre jaune qui avoit cinq pieces dans le fond.

Deux heures après, ces cinq perſonnes reſſentirent tout d'un coup des douleurs vives & cruelles dans la région de l'eſtomac, qui furent bientôt ſuivies de violentes convulſions. Elles ſe faiſoient principalement remarquer dans le bas-ventre & dans les membres, tant ſupérieurs qu'inférieurs. Lorſqu'il leur prenoit une criſe, elles commençoient à jetter des cris épouvantables & extrêmement aiguës, qui reſſembloient cependant à des hurlements, ou qui imitoient en quelque ſorte les croaſſe-

ments des grenouilles. Elles se soulevoient avec violence dessus leur lit, & les personnes les plus robustes ne pouvoient arrêter ces mouvements extraordinaires. Elles avoient alors l'esprit entiérement dérangé, paroissoient effrayées, & cherchoient toujours à fuir. Leurs yeux étoient étincellants, & sembloient sortir de la tête. Elles avoient le regard farouche.

Les accès étoient si fréquents, qu'ils sembloient être continuels. Quand ils prenoient à l'une d'entr'elles, les autres aussi-tôt entendant les cris de leur compagne, entroient en fureur & se trouvoient bientôt attaquées du même mal. Elles se repondoient ainsi mutuellement.

Ce qu'il y avoit de plus particulier, c'est que deux d'entr'elles se répondent parfaitement dans leurs accès, même depuis que la violence de mal est considérablement diminuée, quoiqu'elles soient placées dans deux chambres différentes. Aussi-tôt que l'une des deux se sent attaquée, l'autre ressent en même temps les mêmes impressions. De quelque maniere qu'on s'y prenne, on ne peut prevenir cet accident, qui prouve une sympathie singuliere entre ces deux sœurs. Ce qui n'arrive pas à la 3e. qui est aussi malade que les deux dont il est question.

A l'égard de la mere & de sa fille ca-

dette, elles ſont preſque entiérement guéries par le moyen des remedes que j'ai mis en uſage, & que je propoſe de communiquer au public par la voie de ce Journal, auſſi-tôt que les trois autres ſe trouveront délivrées de ces fâcheux accidents. Les deux perſonnes que je regarde comme guéries, ont encore le bas-ventre douloureux, dur, tendu, leur eſtomac eſt toujours foible, & elles reſſentent toujours des douleurs entre les deux épaules, aux coudes, aux jarrets, &c. avec des laſſitudes dans tous les membres. Leur vue eſt égarée ; mais elles jouiſſent de toute leur raiſon, & elles ont la parole libre & naturelle. Elles ont néanmoins encore des accès qui ſont toujours imprévus. Elles ſortent cependant, & vont à leurs affaires. M. Miſſa, mon confrere, à qui j'ai fait voir ces malades, a été pluſieurs fois témoin des accidents dont je viens de donner le détail.



OBSERVATION

Sur l'excès & le défaut du nombre des parties d'un poulet & de deux chiens, par M. Geoffroy, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

De Noirmoutier, ce 13 Juin 1755.

III. Quoique nous ſoyons naturellement plus portés & plus intéreſſés à entendre parler de nos ſemblables, nous ne devons cependant point négliger de faire des obſervations ſur les animaux. Elles ont été juſqu'à préſent très-profitables à la Médecine, & conduiſent encore aujourd'hui les Médecins à de nouvelles connoiſſances de l'économie animale. De combien de choſes ne leur ſommes-nous pas redevables? L'énumération en eſt connue, la répétition en deviendroit inutile.

Le vice de conformation dont j'offre le détail au public, fournira peut-être (par l'analogie de la formation du poulet & celle du fœtus, que pluſieurs Médecins ont ſoutenue, & qu'ils n'abandonnent pas) des preuves de leur ſentiment, & pourra, par la même raiſon, devenir de quelque utilité au nouveau ſyſtême ſur la génération de l'homme & de l'oiſeau. Matiere qui, juſqu'à ce jour, a été ſi diſcutée & ſi peu

éclaircie, que chacun de nous s'en tient opiniâtrement à l'hypotheſe qu'il s'eſt faite, & ſe croit bien fondé à la ſoutenir, dans l'incertitude d'en trouver une meilleure.

La nature aſſez conſtante dans ſes opérations, ſe plaît quelquefois à former des corps extraordinaires, ſoit par jeu, ſoit par bizarrerie, ſoit pour réveiller notre attention ſur ſes ouvrages; & par ces nouveautés, quoique monſtrueuſes aux yeux du commun des hommes, entretenir le phyſicien dans l'admiration & la continuation de nos recherches.

Le poulet, qui fait le ſujet de cette premiere obſervation, formoit un tout: pluſieurs de ſes parties étoient doubles & toutes auſſi bien formées & placées que ſi elles euſſent été adaptées à deux corps ſéparés. Il perça lui-même la coque de l'œuf dans lequel il étoit renfermé, & parut avec quatre pieds & quatre aîles. Ces membres étoient auſſi longs & auſſi gros que s'il n'y en avoit eu que le nombre ordinaire, ce qui eſt fort ſurprenant; car, comme on l'a vu en pluſieurs animaux qui pêchoient par le nombre excédant de leurs membres, quelques-uns ſe trouvoient appauvris de ſucs, reſtoient deſſéchés, pour ainſi dire, ou du moins notablement amaigris & diminués. Le cabinet du Roi, celui de M. de Réaumur, l'obſervation de M. Hat-

té * sur un enfant à trois jambes fourniron[t]
assez d'exemples de ce que j'avance **.

Ce même poulet avoit deux croupion[s]
sous lesquels on voyoit les deux ouvertu-
res destinées pour évacuer la fiente. Le[s]
canaux qu'elles terminoient partoient d'u[n]
seul gésier, le jabot étoit unique ; l'un &
l'autre plus vastes que dans un poulet or-
dinaire. L'orifice de l'œsophage paroisso[it]
dans le bec avec l'entrée de la trachée arte-
re, qui étoit également seule, & se bifurquoi[t]
au lieu & en tant de bronches qu'il falloi[t]
pour fournir aux deux poitrines qui, gar-
nies l'une & l'autre du nombre ordinair[e]
de côtes, n'étoient séparées que par un[e]
légere membrane. Il n'y avoit qu'un cœu[r]
d'une grosseur naturelle, placé au milie[u]
des poitrines & ses vaisseaux à la distanc[e]
requise, se trouvoient multipliés selon [l]
besoin.

Les deux épines étoient de part & d'au-
tre faites, & se terminoient comme il con-
vient. Du côté de la tête, elles recevoien[t]
la moële de deux cavités où étoient log[ées]

* Voyez le Journal d'Avril, p. 227.

** M. Micheils, Médecin de Louvain, nous ap-
prend par une de ses lettres qu'on vient de fai[re]
voir dans sa ville, une personne qui a deux têt[es]
& trois bras, dont deux sont du côté gauch[e]
très-bien formés & distingués l'un de l'autre. O[n]
espere en donner la description dans quelqu'un d[es]
Journaux suivants.

les deux cerveaux. Ces cavités bien ſéparées par une cloiſon oſſeuſe, fourniſſoient au canal ſpinal par deux trous qui commençoient les deux cols, dont le gauche un peu contourné, formoit une eſpece d'S renverſée, & celui de l'autre côté étoit aſſez droit. Entre ces deux cols ſe trouvoient l'œſophage & la trachée-artere ſans être gênés de part & d'autre.

Quoiqu'il y eût deux crânes pour loger les cerveaux, ſéparés comme il eſt dit ci-deſſus, on ne voyoit cependant qu'une tête, aux deux côtés de laquelle étoient les yeux, placés chacun dans ſon orbite. Un ſeul bec dont la conformation étoit toute naturelle, terminoit cette deſcription. Il n'y avoit donc que la tête qui n'avoit pas l'apparence extraordinaire : je dis l'apparence ſeulement, puiſqu'on y trouvoit encore contre-nature les deux cavités pour les cerveaux.

Avant que de finir, il eſt bon qu'on ſçache que l'union de ce preſque double poulet étoit faite par le moyen d'un os en demi-cercle, plus fort & plus dur que le brechet, au-deſſous duquel il étoit. Sa partie convexe étoit tournée vers la tête & ſes branches revenoient vers les croupions.

Ce petit monſtre étoit recouvert du duvet & des téguments qu'on voit ſur tous les poulets nouvellement éclos. On m'a

dit qu'il avoit vécu deux jours. Le lendemain de ſa mort, je l'ai diſſéqué le mieux qu'il m'a été poſſible, pour aſſurer que tout ce que je viens d'expoſer eſt décrit d'après l'examen le plus exact. La ſingularité du fait m'a frappé. Qu'on ne me ſoupçonne cependant point d'avoir voulu rien haſarder, par l'envie de donner quelque choſe d'extraordinaire, & que je crois nouveau; mais qu'on me faſſe la juſtice de penſer que, membre zélé de la Médecine, je dois être jaloux de fournir quelques obſervations, qui puiſſent plaire ou ſervir à l'occaſion à ceux qui s'intéreſſent ſincérement aux progrès de notre profeſſion.

La nature, trop féconde quelquefois, vient de prodiguer ſes faveurs par le nombre excédant des parties de ce poulet, en les multipliant peut-être ſans néceſſité. Diſons peut-être, du moins pour quelques-unes; car les jambes ainſi que les aîles ne pouvoient ſe gêner, & étoient placées aſſez bien pour augmenter & accélérer le mouvement de ce petit animal. Etant mort ſi promptement, mais par accident, (je veux dire qu'on l'a tué à force de le manier & le tranſporter indifféremment chez ceux dont la curioſité pouvoit être piquée par un tel phénomene,) on ne peut former que de ſimples conjectures ſur l'utilité, ou l'inutilité de cette multiplication. Le

mouvement des aîles auroit été moins libre que celui des jambes. Auroit-il pu vivre, m'a demandé quelqu'un ? Je ferois assez disposé à le croire. Il étoit dans ses parties doubles, comme dans les simples également bien organisé. Le mouvement de l'une pouvoit s'exécuter sans interrompre celui de l'autre ; toutes auroient même facilement agi ensemble. Les solides avoient donc leur élasticité, les fluides leur consistance convenable. Le point de l'équilibre ne pouvoit-il pas être gardé ; puisque les proportions paroissoient assez bien établies, pour que l'action & la réaction des fluides & des solides pussent être continuées ? En effet, la circulation ainsi que la respiration se faisoient sans doute avec la même aisance ; car il a vécu deux jours, il a bu & mangé comme un autre poulet. Pourquoi donc le cours de sa vie auroit-il été interrompu ? Passons au second article.

Cette même nature, trop libérale il n'y a qu'un instant, va se montrer sous des couleurs entiérement opposées, en refusant les secours mêmes les plus nécessaires. Deux petits chiens sont le sujet de cette refléxion. Elle les prive, par une variété bien contradictoire, de deux jambes de devant, n'y ayant même laissé aucune trace qui pût faire augurer qu'il y en eût jamais paru. On ne voyoit à l'extérieur nulle cicatri-

ce; on n'y a vu lors de la diffection aucune apparence d'épaule même en dedans. Ils étoient d'ailleurs conftitués comme les autres chiens : à cela près toutes fois qu'un d'eux avoit apporté, en naiffant, la levre supérieure coupée de deux côtés, jufqu'à la narine droite & gauche. Ils têtoient fort bien tous deux, & paroiffoient en affez bonne fanté pour faire prognoftiquer qu'ils auroient vécu. Ces membres, en effet, ne font pas effentiels pour la vie.

Pour marcher, la poitrine faifoit un mouvement qui aidoit les jambes de derriere. Ils alloient très-lentement, cela ne fera pas révoqué en doute, un pareil défaut n'étoit pas moins gênant que mortifiant pour eux, qui, nés d'une levrette, étant par fucceffion & par état deftinés à la courfe, fe trouvoient par ce coup fatal réduits à ramper, fans efpoir de jamais recouvrer ce qui leur manquoit pour réformer ce vice de conformation.

Je laiffe actuellement à ceux qui croient avoir deviné la maniere dont fe fait la formation, le plaifir de décider 1°. comment ou par quel méchanifme s'eft opérée la nouvelle organifation des parties furnuméraires, dont nous avons parlé. 2°. D'où peut venir le défaut du nombre de celles-ci. 3°. Enfin, quelle caufe on peut affigner à la prodigalité de la nature en certaines cir-

constances, à son oubli & à son avarice, pour ainsi dire en d'autres, & à sa bonté pour quelques animaux élus, en régénérant en leur faveur certaines parties dont ils ont été privés. Avouons de bonne foi que l'explication de pareils phénomenes est au dessus de nos forces; que cette même nature par des voies secretes qu'elle seule connoît, nous donne quand elle veut & sans craindre d'être découverte, de nouvelles matieres pour exercer notre imagination, qui toujours chancelante (quoiqu'elle nous satisfasse quelquefois) est un guide trop peu sûr dans de telles recherches pour la croire infaillible. Disons donc en finissant, que les secrets de la nature sont inexplicables, comme inépuisables, & ses détours aussi variés que dignes d'admiration.



EXTRAIT

Du rapport de M. HOSTY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, pendant ſon ſéjour à Londres, au ſujet de l'Inoculation.

IV. *Comme l'affaire de l'inoculation paroît occuper non-ſeulement les perſonnes de l'art, mais une partie même des citoyens, nous avons cru devoir inſerer dans notre Recueil la piece de M. Hoſty ſur ce ſujet. Quoiqu'elle ait déjà été publiée ailleurs, nous penſons que ceux qui conſervent ce Recueil, ſeront bien aiſes de trouver dans ce livre tout ce qui concernera cette queſtion. Nous nous donnerons même des mouvements pour raſſembler toutes les obſertions qu'on fera à ce ſujet. On peut relire la piece qui ſe trouve imprimée à la tête du Journal de Février de cette année, Tome II. p. 67. & celle du Journal de Mai, p. 314. Elles ſont en faveur de l'inoculation. Voici celle de M. Hoſty.*

Ma profeſſion de Médecin, ma qualité de ſujet de la Grande-Bretagne, & la connoiſſance que j'ai de la langue, m'ont procuré l'avantage d'être appellé, depuis la paix, par la plupart de mes compatriotes

qui voyagent à Paris, & qui y sont tombés malades, & de m'entretenir avec eux sur ce qui pouvoit être relatif à la pratique de la Médecine en Angleterre. Mais pour me mettre encore plus au fait, j'ai formé le dessein de me transporter à Londres, afin d'y juger par moi-même des variations arrivées depuis quelques années en ce pays dans l'art de guérir.

Le succès constant qu'a eu, depuis 30 ans, à Londres l'inoculation de la petite vérole, & les avantages que la France pourroit retirer en l'introduisant chez elle, m'ont sur-tout déterminé à entreprendre ce voyage.

J'arrivai à Londres le 12 Mars 1755. Mon premier soin fut d'aller voir M. *Cox Willmode*, Médecin du Roi, *Hoaldi*, *Garnier*, *Ranby*, *Midlleton*, *Havvkins*, *Gataker*, *Truisdal*, *Adair*, *Taylord*, *Heberdin*, Médecins de la cour, *Shavv*, *Kirkpatrick*, Auteurs de *l'analyse de d'inoculation*, le Docteur Maty, Auteur du *Journal Britannique*, *M. Pringle*, connu par son excellent ouvrage *sur les maladies des Armées*, & qui est en commerce de lettres avec *M. Senac*, les Docteurs *Clephane*, *Jarnagagne*, *Connel*, *M. Belle*, *Pingston*, *Bromfield*, *Wal*, Chirurgien de l'Hôpital de l'inoculation; *Tompkins*, Chirurgien de enfans-trouvés; *M. Morton*, qui en est le Méde-

cin. Je cite tous ce Meſſieurs, comme autant de garants de la vérité de ce rapport; ce ſont les praticiens les plus employés à Londres, & les plus connus en France.

Il n'eſt pas poſſible de marquer plus de zele pour le bien du genre humain, qu'ils en ont fait éclater à mes yeux, ni plus d'envie de répandre dans toute l'Europe une pratique qu'ils jugent ſi ſalutaire. Les facilités qu'ils m'ont porcurées pour l'exécution de mon projet, en ſont des preuves authentiques

L'évêque de Worceſter, ſi recommandable par ſa charité envers les pauvres, ce prélat, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'hôpital de l'inoculation, dont il eſt actuellement préſident, & qui ſans contredit, eſt l'homme d'Angleterre le plus éclairé ſur les faits qui concernent l'inoculation, s'eſt fait un mérite de m'inſtruire de tout ce qui y avoit rapport. D'ailleurs, la protection dont m'a honoré M. le Duc de *Mirepoix*, à la recommandation de M. *Rouillé*, miniſtre des affaires étrangeres, & la connoiſſance que j'avois déjà faite à Paris de pluſieurs Seigneurs Anglois, ne m'ont laiſſé rien à deſirer ſur ce qui faiſoit le principal objet de mon voyage.

Pendant le temps que j'ai été à Londres, j'ai ſuivi tant aux hôpitaux qu'en ville

252 perſonnes inoculées de différents âges & de conditions différentes qui m'on fourni les obſervations ſuivantes *.

Le ſujet qu'on veut inoculer étant preparé, on lui fait une inciſion très-légere à un ou aux deux bras, ſuivant l'idée de l'inoculateur ; on y inſere un fil imprégné de la matiere variolique bien choiſie. On laiſſe ce fil dans l'inciſion l'eſpace de 36 heures, on l'ôte enſuite. Quelques-uns appliquent ſur la plaie une emplâtre, mais d'autres n'y mettent rien du tout. Elle paroît ordinairement guérie au bout de 40 heures ; mais le troiſieme ou quatrieme jour elle s'enflamme de nouveau ; les bords en deviennent rouges, ſignes preſque certains que l'inſertion a bien pris. Le cinquieme ou le ſixieme on apperçoit une ligne blanche dans le milieu ; l'urine eſt de couleur de citron ; indications plus ſûres que les précédentes. Le ſeptieme ou le huitieme le

* J'en ai vu inoculer depuis l'âge de 3 juſqu'à 28 ans, & même juſqu'à 36.

Il me paroît démontré que les adultes qu'on voit inoculer à préſent, ſont les enfants d'autant de gens autrefois ennemis de cette pratique, qui ne ſe ſont rendus qu'à l'évidence du ſuccès, & qui forment aujourd'hui des preuves éclatantes du progrès & de la bonté de cette méthode. J'oſe dire que dans peu d'années il ne ſe trouvera perſonne en Angleterre, à l'âge de 15 ans, qui n'ait eu la petite vérole naturellement ou par inſertion.

malade, qui jusqu'alors n'a point apperçu de changement dans son état, commence à sentir une douleur plus ou moins vive à une aisselle, & quelquefois aux deux. C'est pour l'ordinaire le premier symptôme : ensuite un mal aise, une fievre plus ou moins forte, un mal de tête, de reins, des nausées suivies de vomissements; le neuvieme ou le dixieme il paroît une sueur très-abondante, accompagnée d'une éruption milliaire par tout le corps. Ces deux symptômes précédent communément de vingt-quatre heures, plus ou moins, l'éruption de la petite vérole, & disparoissent avec les autres à mesure que se fait cette éruption, qui arrive pour l'ordinaire vers le dixieme jour de l'insertion. Dès qu'elle est parfaite, le malade ne souffre plus; il est censé hors de danger, puisqu'autant que l'expérience me l'a fait voir, l'on n'a rien à craindre de la fievre de suppuration, si dangereuse & souvent si funeste dans cette maladie lorsqu'on l'a naturellement. Les inoculés passent presque toujours ce temps sans fievre & sans accident; ce que les Médecins regardent comme une preuve convaincante des avantages de l'inoculation. La suppuration finit vers le seizieme, & la dessication vers le vingtieme : on purge plusieurs fois le malade, on lui donne alors des aliments plus solides : pendant le cours de la mala-

die, on ne permet que des végétaux, ou des choſes légeres en uſage dans le pays, telles que les navets, des aſperges, &c. mais ni viande ni poiſſon.

Les ulceres de l'inciſion ſe dilatent, & ſuppurent conſidérablement vers les temps de la maladie, cette ſuppuration continue quelquefois après le traitement; ce qui provient principalement de la profondeur de l'inciſion, & n'arrive que très-rarement. Depuis qu'on ne fait plus qu'une inciſion très-ſuperficielle, ou pour mieux dire, une égratignure, les ſymptômes ſont quelquefois ſi légers, & le nombre des boutons ſi petit, qu'à la diete près, le malade vit à ſon ordinaire, s'occupe ou s'amuſe ſuivant ſon âge, & n'eſt pas obligé de garder le lit. L'envoyé de Dannemarck en Angleterre, qui s'eſt fait inoculer avec la permiſſion de ſa cour, & du conſentement de ſa famille, à laquelle cette maladie a été ſouvent fatale, n'a preſque rien changé à ſa maniere de vivre accoutumée; c'eſt de lui-même que j'ai eu le détail journalier de ſon traitement. Le fils de l'ambaſſadeur de Sardaigne s'eſt ſoumis avec le même ſuccès à cette pratique.

Je paſſe aux effets de cette méthode. Les 252 perſonnes que j'ai vu inoculées ont toutes été guéries ſans aucune ſuite fâcheuſe. Elles m'ont paru ſe fortifier après le

traitement, & pas une d'elles n'a été marquée ; mais ce qui m'a bien surpris, c'est que celles mêmes qui avoient beaucoup de boutons fort gros ne paroissoient presque pas rouges après la dessication, comme elles le sont dans la petite vérole naturelle ; l'avantage de conserver la beauté n'a pas peu contribué à accréditer cette méthode, aussi est-il rare de voir à Londres quelqu'un au-dessous de 20 ans défiguré par la petite vérole, à moins que ce ne soit parmi le bas peuple qui n'a pas le moyen de se faire inoculer, ou qui conserve encore ses anciens préjugés.

Observations particulieres.

1°. Des 252 personnes dont j'ai suivi l'inoculation, deux seulement m'ont paru en danger ; l'un étoit le fils du major *Jennings*, homme de condition, fort riche, âgé de 3 ans, inoculé avec sa sœur âgée de 4 ans, & sa gouvernante âgée de 23. Cet enfant a eu six accès de convulsion dans l'espace de 18 heures immédiatement avant l'éruption ; ce qui a donné de vives alarmes à ses parents, mais non aux Médecins, ni aux Chirurgiens. Il a évacué par le moyen de deux remedes, l'éruption s'est bien faite, & aussi-tôt tous les accidents ont disparu ; au reste, cet enfant est sujet à des

accès convulſifs, il en avoit eu antérieurement dans deux autres maladies.

2°. Il m'a paru que les enfants délicats & les filles avoient les ſymptômes moins violents, les Praticiens n'ont fait aucune obſervation là-deſſus.

3°. Les Anglois pour ſauver leurs enfants du danger de cette maladie, m'ont paru anticiper ſur l'âge convenable, en les faiſant inoculer à la mamelle, & au-deſſous de 4 ans. J'ai obſervé conſtamment que l'âge depuis quatre ans juſqu'à 15 étoit le plus propre, & que les perſonnes au-deſſus de 15 ans ſouffroient moins que les enfants au-deſſous de 4 ans. Cette remarque eſt conforme à celle des gens de l'art.

4°. J'ai vu des adultes des deux ſexes, même forts, replets & très-robuſtes guérir ſans accidents & d'une façon ſurprenante.

5°. Quoiqu'on choiſiſſe pour l'inoculation le temps qui ſuit immédiatement les regles, elles ſurviennent cependant preſque toujours dans le cours de la maladie, ont plus ou moins de durée, & finiſſent ſans aucun accident.

6°. J'ai vu pluſieurs perſonnes n'avoir que très-peu de boutons, quelquefois ſeulement autour de l'inciſion, comme la fille du comte de *Fitz-Williams*; un adulte en eut une douzaine. Le premier lui vint au gros doigt du pied; remarque curieuſe &

qui prouve inconteſtablement que le virus a circulé par toute la maſſe du ſang, quoiqu'il n'y eût que peu de boutons; quelquefois la ſeule ſuppuration des ulceres tient lieu de tout.

7°. Les ſymptômes & l'éruption paroiſſent quelquefois fort tard; la fille du Mylord Dalkith à qui ils n'ont paru que le quatorzieme jour après l'inſertion, & un enfant trouvé dont je parlerai plus bas, auquel ils n'ont paru que le 26, en ſont des exemples.

8°. Cinq perſonnes n'ont pu prendre la petite vérole, quoiqu'on eût réitéré l'inſertion; l'un étoit en ville, & les quatre autres aux hôpitaux, & quoiqu'ils fuſſent tous cinq expoſés, pendant le traitement des autres, à l'infection, ils ne la contracterent pas.

Les deux hôpitaux dans leſquels ſe pratique cette méthode, ſont celui de la *petite vérole*, ainſi nommé, parce que l'on n'y traite que cette ſeule maladie, ſoit naturelle, ſoit artificielle, & celui des *enfans-trouvés*. J'ai apporté tout ce qui regarde l'établiſſement & les réglements de ces hôpitaux, auſſi bien que l'hiſtoire de l'inoculation depuis le jour de leur établiſſement juſqu'à celui de mon départ, qui m'ont été remis par ordre du commité. En voici le détail.

Depuis le 26 Septembre 1746, jour de l'ouverture de l'hôpital de l'inoculation, juſqu'au 14 Mai 1755, il y a eu 604 inoculés, y compris 97 de cette année. Les cinq premieres années de ſon établiſſement, cette méthode y étant encore dans ſon enfance, & l'hôpital n'étant pas encore en état de fournir toutes les commodités aux malades, de 131 perſonnes il en eſt mort deux, l'une attaquée de vers, l'autre ſoupçonnée d'avoir cette maladie naturellement dans le temps de ſon inoculation *. Les quatre dernieres années, de 473 un ſeul eſt mort, & ſuivant les regiſtres de ce même hôpital, de 9 perſonnes qui ont la petite vérole naturelle, il en meurt deux.

Depuis 1741 on a inoculé aux enfans-trouvés 247 perſonnes, dont un ſeul eſt mort, à ce qu'on croit, par un accident étranger à l'inoculation.

Total des inoculés dans les deux hôpitaux . . . . 851.

morts. . . . . 4.

La premiere fois que je viſitai l'hôpital de l'inoculation, je fus témoin d'un con-

* L'hôpital pour l'inoculation eſt encore bien pauvre; ce qui oblige de mettre les inoculés avec ceux qui ſont attaqués de la petite vérole naturelle; ce qui ne peut manquer d'infecter l'air, & de rendre en cet endroit la pratique de l'inoculation plus ſujette à des accidents qu'ailleurs.

traste bien frappant ; il y avoit sur le même quarré deux salles, l'une destinée à la petite vérole naturelle, l'autre à la petite vérole qui s'y donne par insertion. Dans la premiere de ces salles je vis des malades qui excitoient non-seulement la compassion, mais la terreur ; hideux, gémissants, prêts à rendre l'ame. On les auroit cru frappés de la maladie la plus cruelle & la plus dégoûtante. Dans l'autre salle, on n'entendoit ni cris de douleurs, ni voix mourantes ; on ne voyoit ni souffrances ni accidents, ni même aucun mal aise. Au contraire, les malades étoient gais, & jouoient entr'eux ; il y avoit 26 filles inoculées, depuis l'âge de 10 ans jusqu'à 24, qui n'étoient point allitées, qui couroient les unes après les autres, & se divertissoient comme on a coutume de le faire à cet âge, ou qu'on se porte bien.

J'eus occasion de faire aux enfants-trouvés une observation très-intéressante sur le nommé *Claringdon*, âgé de 5 ans, qui se trouva pris de la rougeole sans que l'on s'en fût apperçu dans le temps qu'il fut inoculé. Le lendemain, les symptômes de la rougeole se manifesterent avec assez de violence pour faire craindre pour sa vie. Les taches parurent au temps ordinaire ; la maladie prenant son cours se termina heureusement. Le vingt-sixieme jour de l'ino-

culation, la petite vérole parut en aſſez grande quantité, & eut ſon cours ſans aucun accident remarquable; le malade guérit de deux maladies; ce qui prouve le peu de danger de cette pratique, & que l'humeur de la petite vérole eſt différente des autres humeurs, & ne ſe mêle point avec elles, &c.

Nous donnerons dans le Journal ſuivant les faits & les informations qui terminent ce mémoire.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

Sur l'Hiſtoire d'une Dormeuſe extraordinaire, inſérée dans le Journal de Février dernier, par M. Gontard, Conſeiller, Médecin du Roi.

De Villefranche en Beaujolois, ce 8 Août 1755.

V. Je crois que les remarques qu'on peut faire ſur les Obſervations du Recueil périodique, ſeront auſſi utiles au Public que les obſervations mêmes, puiſque les unes & les autres peuvent également ſervir aux progrès de la Médecine, étant bien faites d'ailleurs. Cette raiſon m'engage à faire part de celles que je viens de faire à la lecture de la *Lettre de M. Miſſa, Docteur, Régent de la Faculté de Médecine*

de Paris sur une Dormeuse extraodinaire, insérée dans le Recueil de Février dernier.

Il est sûr qu'en fait de science sur-tout, on doit conserver aux termes les idées que l'usage & les Auteurs leur ont attachées ; autrement on ne s'entendroit jamais, & cela nuiroit extrémement au progrès de ces mêmes sciences. On doit aussi faire attention de ne pas confondre les especes, ni entr'elles, ni avec leur genre, ce sont des principes incontestables.

M. Missa donne d'abord cette maladie pour une léthargie, & il en fait la description. Les pathologistes ne peuvent trouver dans cette description aucun des symptômes qui caractérisent la léthargie ; & ceux qui ne le sont pas, s'ils s'en rapportent à cette description, ne reconnoîtront pour lethargie que la maladie où ils trouveront réunis les symptômes qui y sont rapportés.

Voyons quels sont les symptômes pathognomoniques, essentiels ou caractéristiques de la lethargie. Ce n'est pas le sommeil, puisqu'il est commun aux autres affections soporeuses, à l'apoplexie, au *carus*, au *coma somnolentum*, qui sont des maladies, quoique du même genre que la léthargie, bien différentes quant à l'espece. C'est l'oubli, où les malades tombent dans l'instant,

de ce qu'ils viennent de dire ou de faire; & l'on ne doit pas entendre par cet oubli, l'ignorance où sont les malades d'affection soporeuse, de ce qui se passe ou sur eux ou au dehors pendant leur sommeil; l'ignorance n'est pas un oubli. Un autre signe caractéristique, selon la plupart des Médecins, c'est une fievre foible, qui ne se trouve point essentiellement dans les autres especes d'affections soporeuses. Mais comme ce signe n'est pas reconnu ni rapporté par tous comme pathognomonique, tenons nous en au premier; il ne se trouve pas dans la maladie en question, non plus que la fievre. Donc cette maladie n'est pas une léthargie.

Les symptômes qu'on rapporte de cette maladie, ne conviennent pas non plus à la léthargie. Cette maladie venoit par accès, la léthargie n'en a jamais. Cette femme pendant l'accès avoit toutes les parties de son corps roides & inflexibles; en un mot, dans un contraction invincible, & cet état finissoit par des mouvements convulsis. Les léthargiques ont les membres flexibles, & dans un état presque opposé aux convulsions. Donc, encore une fois, cette maladie ne peut pas s'appeller léthargie. Mais, dira-t-on peut-être, c'est une léthargie extraordinaire, dans laquelle il est inutile de chercher du rapport avec les autres. Il

faudroit toujours y reconnoître les symptômes essentiels à la léthargie, & outre cela des symptômes extraordinaires, d'où elle emprunteroit sa dénomination particuliere d'*extraordinaire*.

Cela étant, je suis surpris que M. M. ne l'ait pas plutôt appellée une épilepsie extraordinaire. Elle avoit tous les symptômes essentiels de l'épilepsie, & le type de tous les jours pouvoit la faire appeller extraordinaire. Perte de connoissance, de sentiment, de mouvement volontaire, contraction spasmodique de toutes les parties du corps, & sur la fin de l'accès des mouvements convulsifs, les paroxysmes revenant périodiquement, sont les caracteres essentiels de l'épilepsie, & celle-ci n'est extraordinaire que parce qu'elle revenoit réguliérement tous les jours à la même heure.

Au reste, ce n'est pas purement un esprit de critique qui m'a porté à faire ces remarques sur l'observation de M. M. Je serois faché, supposé qu'elles vinssent à sa connoissance, qu'il les prît en mauvaise part. Je n'ai eu d'autre vue que le bien de l'art & du public, & je serois charmé qu'on en usât de même à mon égard en pareille occasion. Il est à propos de s'éclairer mutuellement, & c'est le but de ce Journal.

Si, après avoir bien observé, on donne
la

la maladie dont aucun ſymptôme n'a échappé pour une autre, il y a apparence que l'obſervateur, s'il la traitoit, la combattroit avec les mêmes armes qu'on a coutume d'employer contre celle pour laquelle il l'a priſe.

Ceux qui ayant lu cette obſervation, en rencontreroient quelqu'une qui en approcheroit, la traiteroient de même, & certainement ce ne ſeroit pas à l'avantage du malade; car la léthargie & l'épilepſie, quoique toutes deux maladies du cerveau, ſont, pour ainſi dire, d'un caractere opposé; &, par conſéquent, elles doivent ſe combattre d'une maniere preſque oppoſée. Dans la léthargie, les fibres du cerveau ſont dans un état de relâchement, d'affaiſſement, de langueur; ce qui eſt prouvé par le relâchement des parties, la foibleſſe du pouls fébrile, cet oubli particulier dans lequel le malade tombe dans l'inſtant même qu'il fait ou qu'il demande quelque choſe. Dans l'épilepſie, au contraire, les fibres du cerveau ſont dans un état violent, tendues, pouſſant avec force le fluide nerveux dans ſes tuyaux, ſoit conſtamment tout à la fois dans toutes les parties, ou dans quelqu'une en particulier, pour produire le ſpaſme général ou particulier, ſoit ſucceſſivement & alternativement dans quelqu'une ou pluſieurs parties, ce qui fait les mouvements convulſifs.

Selon M. M. cette léthargie n'étoit autre chose qu'une espece de vapeurs hystériques; c'est-à-dire, une léthargie dont la cause résidoit dans la matrice. Pour avancer cela, il auroit fallu porter plus loin les observations; il auroit fallu des faits & des symptômes particuliers qui eussent prouvé que la cause continente de cette maladie étoit un vice de la matrice, & que le cerveau n'étoit affecté que par sympathie. Jusques-là, l'on n'a point de raison de ne pas croire que ce soit une épilepsie idiopathique, ou dont la cause continente est dans le cerveau, indépendamment d'un vice de la matrice. Et l'on peut rendre raison de tous les symptômes de la même maniere dont on expliqueroit une épilepsie périodique, faisant voir seulement de plus qu'elle est la cause particuliere d'où dépend le type des accès.

Voici quelles sont mes conjectures sur la nature de cette maladie. On suppose ordinairement, pour produire l'épilepsie, une cause constante, un vice local organique dans le cerveau. Et cette supposition est conforme aux observations par lesquelles il est constant qu'on a trouvé dans les membranes & dans la substance même du cerveau de ceux qui avoient été sujets à cette maladie, des ossifications, des hydatides & autres tumeurs qui ne gênent ce-

pendant & ne troublent le cours du fluide nerveux & des autres liqueurs pour produire une attaque d'épilepſie, qu'autant que par une cauſe externe & accidentelle, le ſang vient ſe porter trop abondamment ou trop rapidement dans le cerveau. Et ſi cette cauſe exerce ſon action dans des temps déterminés, les attaques ſeront périodiques, autrement elles ſeront erratiques. Il ne s'agit ici que de déterminer quelle eſt cette ſeconde cauſe. On ne peut la chercher que dans l'influence ou l'action du ſoleil ſur le corps de cette femme, puiſque le lever du ſoleil lui apportoit le paroxyſme, & que ſon coucher le lui enlevoit. Il faut, de plus, une diſpoſition particuliere de cette femme, qui la rendoit très-ſuſceptible des impreſſions de cet aſtre.

Il n'eſt pas douteux que les rayons du ſoleil, le reſte de l'atmoſphere étant égal, ne rendent l'air plus chaud & plus ſec; ils le rarefient, l'air en ſe dilatant, doit exercer ſon reſſort ſur les corps qu'il environne, & les comprimer. Les liqueurs ſe porteront plus abondamment de la circonférence au centre, &, par conſéquent, dans le cerveau. Ces liqueurs ſe trouvant en même temps plus rarefiées par la chaleur, occuperont plus d'eſpace, & rempliront davantage leurs vaiſſeaux. Voilà l'abord

du ſang dans le cerveau plus accéleré & plus abondant, produit par l'action du ſoleil. Mais l'action du ſoleil n'eſt pas capable de produire cet effet ſur les autres épileptiques. Il ne s'enſuit pourtant pas qu'il ne le produiſe ici, puiſqu'on ne peut pas reconnoître une autre cauſe. Il faut donc, de toute néceſſité, qu'il y ait dans cette femme une plus grande diſpoſition à être affectée de l'action du ſoleil : un ſang plus facile à rarefier, un ſang comme réſineux, contenant plus de parties ignées, &c. & en même temps un tiſſu de la peau plus ſerré, plus aride, & qui ne permet pas une tranſpiration proportionnée à l'augmentation de volume du ſang que produit la raréfaction. Cette diſpoſition n'eſt pas abſolument ſuppoſée ſans fondement dans cette femme. Dans les perſonnes d'un tempérament mélancolique, comme elle étoit, le ſang a ordinairement la conſtitution que je viens de dire, & le tiſſu de la peau eſt plus ſec & plus ſerré. Tout cela demanderoit peut-être de plus longs détails ; mais les bornes que je me ſuis preſcrites dans cette piece, ne me le permettent pas.



LETTRE

A l'Editeur du Journal de Médecine, au sujet d'une abstinence extraordinaire, par M. N.... Médecin

De Mons; en Hainault, ce 9 Juillet 1755.

MONSIEUR,

VI. Notre province est fertile en phénomenes. Vous donnâtes dans votre Recueil du mois de Février dernier, l'histoire de la Dormeuse de Saint-Guislain. Cette fille, que vous fîtes partir de Louvain, avec beaucoup de précipitation, & dont vous ignorez le sort, se retrouve chez elle, où elle continue de dormir ainsi que vous en avez parlé. Elle est revenue de la caravane qu'elle a faite dans nos Provinces voisines, où on la montroit pour argent. Telle est la cupidité des hommes d'une part, & la curiosité d'une autre, qu'on emploie jusqu'aux maladies pour les satisfaire toutes deux. A son retour, la Dormeuse s'est fixée à son domicile ordinaire dans la ville de Saint-Guislain, à deux lieues d'ici.

Le sujet de cette lettre est un fait aussi surprenant que le premier; il s'agit d'une fille âgée de 15 ans, nommée *Jeanne*

Marie Pelet, habitante de la paroiſſe de le Val, près de Binche, à trois lieues de Mons, capitale de la province du Hainault. Depuis le 6 Décembre 1754, juſqu'au 20 de Juin de la preſente année 1755, elle n'a pris aucun aliment ni boiſſon. Voici l'hiſtoire de ſa maladie.

Cette fille, d'un tempérament foible & délicat, depuis quelques années, ſe trouva plus incommodée pendant l'été de l'an 1754. La nature faiſoit alors de vains efforts pour produire en elle l'évacuation propre à ſon ſexe, mais le mauvais état des viſceres du bas-ventre détermina le ſang à ſe porter tumultueuſement vers le haut. Il lui ſurvint de fréquents ſaignements de nez, & la malade plus foible & languiſſante que jamais, ſe reſſentit de tous les maux qui caractériſent le *chlorosis* ou pâles-couleurs. Elle ſe plaignoit principalement de douleurs à la tête & au ventre; & peu à peu ſon teint ſe défigura comme dans la jauniſſe la plus décidée.

En Octobre 1754, elle prit un vomitif, qui ne lui procura aucune évacuation; elle en fut beaucoup agitée, le ventre ſe gonfla, & elle commença dès-lors à être attaquée de mouvements convulſifs. Une épouvante ſubite augmenta le trouble, & le ſix de Décembre, elle eut des agitations ſi épouvantables, que le corps en fut violem-

ment ſecoué de la tête aux pieds. Dès ce jour même, la malade ceſſa de prendre toute eſpece de boiſſon & de nourriture; la mâchoire inférieure demeura ſi fortement attachée à la ſupérieure à la ſuite de cet aſſaut, qu'on tenta vainement & à pluſieurs repriſes de vaincre la contraction des muſcles par l'introduction du *ſpeculum oris*. Jamais on ne put la ſurmonter, & les dents de la mâchoire ſupérieure qui chevauchoient ſur celles de l'inférieure mirent toujours un obſtacle inſurmontable au paſſage de toute liqueur dans la bouche.

Après le 6 de Décembre, les accès épileptiques augmenterent en violence & en fréquence juſqu'à la fin de l'année. Alors ces mouvements convulſifs, qui d'abord avoient été univerſels, n'attaquerent plus que les bras; & ces aſſauts ſe terminoient toujours par un *tetanus* ou roideur abſolue des extrêmités ſupérieures. Après quelque intervalle, ces dernieres parties ne ſouffrirent même aucune ſecouſſe ni roideur; mais la mâchoire inférieure fut, pendant tout ce temps, & juſqu'au commencement de Juin de la préſente année 1755, inſéparablement collée à la ſupérieure. Dès que les convulſions ſe furent bornées aux muſcles adducteurs de la mâchoire, le reſte du corps parut conſtamment dans un état de calme & de tranquillité.

Depuis le jour que la malade cessa de prendre de la nourriture, toutes les évacuations tarirent chez elle. On ne s'apperçut d'aucune décharge qui auroit été faite ou par les intestins ou par la vessie, la transpiration même parut cesser absolument. La *Pelet* demeura dans cet état jusqu'au commencement du mois de Juin dernier. Elle entendoit parfaitement & répondoit par signes, malgré une abstinence aussi longue, elle avoit le pouls réglé, les couleurs belles, & moins de maigreur qu'avant sa maladie.

L'abstinence avoit duré six mois, lorsque les premiers jours de Juin, on s'apperçut du changement suivant. La peau qui, depuis long-temps, n'avoit pas même fourni la matiere d'une transpiration tant soit peu sensible, s'ouvrit alors, & donna des sueurs gluantes & fétides; la difficulté de respirer devint considérable, elle fut même poussée par moments jusqu'à faire craindre une interception prochaine. Sa façon ordinaire de respirer depuis cette révolution, s'exécute encore par une action violente de tous les muscles qui concourent à cette fonction. Elle n'inspire & n'expire que par de fortes élévations de la poitrine & du bas-ventre, qui se font alternativement.

Vers le 20 Juin, la malade suça un peu

de vin & puis du lait coupé ; mais la déglutition étoit si difficile qu'elle ne pouvoit prendre une cueillerée ordinaire de ce lait, sans en épancher la moitié, & en pousser une autre portion par les narines. Dès qu'elle eut enfin avalé un peu de cette boisson, elle fit beaucoup de rots ; la transpiration parut se rétablir de jour en jour, & se fit même à peu près comme dans l'état naturel. Le 27, elle quitta une petite quantité d'urine laiteuse ; ensuite elle eut une hémorrhagie par le nez, à la suite des fréquentes nausées que lui procurerent les petites doses de lait coupé qu'elle s'étoit efforcée d'avaler. La malade est à présent réduite à l'eau pure, qu'elle prend à petites gorgées, mais souvent ; elle continue d'uriner. Le 3 de Juillet, elle vomit des matieres vertes & gluantes, & depuis cette évacuation, elle avale avec plus d'aisance. Aujourd'hui il n'y a plus aucun obstacle de la part de la contraction des muscles de la mâchoire inférieure, le seul qui reste est du côté de l'œsophage.

Voilà l'histoire d'une maladie qui a assez de rapport avec celle qui est détaillée dans la premiere observation du volume VI des Essais de Médecine de la société d'Edimbourg, édition de Paris 1747. Il y est parlé d'une abstinence qui a duré 34 jours la premiere fois, & 50 jours la seconde ;

mais celle dont je vous envoie l'hiſtoire, paroît d'autant plus extraordinaire, qu'elle a duré ſix mois entiers. Je ſuſpendrois ma croyance ſur ce fait, s'il n'étoit atteſté par pluſieurs obſervateurs de cette maladie, gens dignes de foi & du métier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Auteur de cette lettre nous a communiqué le certificat de M. Charlier, Médecin de la ville de Binch, qui a ſuivi cette maladie. Il y a joint l'atteſtation de M. Theys, curé de le Val. Nous croyons inutile de les rapporter ici, étant d'ailleurs aſſurés de la vérité d'un événement ſi extraordinaire. La plupart des perſonnes inſtruites ne feront aucune difficulté d'ajouter foi à ce récit; mais en faveur de ceux qui pourroient en douter, nous eſpérons rapporter pluſieurs exemples d'abſtinence ſemblables, tirés des meilleurs Auteurs. En attendant, nous les renvoyons à la theſe de M. Combaluſier, ſoutenue dans les Ecoles de Médecine, le 16 d'Avril 1750. La queſtion étoit : An diù poſſit homo, ſine cibo potuque, vivere & valere? *La concluſion eſt :* Diù ergò poteſt homo, ſine cibo potu que, vivere quidem, non verò valere. *Cette theſe eſt remplie d'exemples d'abſtinence extraordinaire. On peut encore lire Citeſius, dans lequel on en trouvera un grand nombre.*

OBSERVATION

Sur un empoiſonnement par le Champignon véneneux, *& ſur l'antidote de ce poiſon, par M. Hatté, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

De Paris, ce 15 Septembre 1755.

VII. La maxime, *principiis obſta*, ſi accréditée dans la morale, ne ſçauroit être dans l'ordre phyſique trop ſcrupuleuſement obſervée par ceux qui ont le malheur d'éprouver les dangereuſes atteintes du poiſon. Si l'on reconnoît alors l'impuiſſance de la nature ; ſi l'on ne doute plus de la néceſſité de l'art de guérir, c'eſt alors auſſi qu'il faut que le Médecin, au nom ſeul du poiſon, ſçache en indiquer ſur le champ l'antidote. Un remede inutile dans une circonſtance auſſi critique, ne ſçauroit être innocent. Il permet au poiſon de faire ſes progrès, & ces inſtants perdus décident inévitablement de la vie d'un infortuné. Fâcheuſe vérité, établie déjà par tant de funeſtes exemples, & trop malheureuſement confirmée ici par le triſte accident dont M. de Lauremberg, Docteur Régent de la Faculté, nous a rendu toutes les cir-

conſtances dans l'aſſemblée du *primâ menſis* * de Septembre.

L'on extrait de ce récit, que le 25 d'Août dernier, des femmes dans une promenade au bois de Boulogne, y ramaſſerent les champignons qui leur parurent les plus appétiſſants, quoique perſonne d'elles ne ſçût diſtinguer les bons d'avec les mauvais. Le ſoir même, ces champignons mis en ragoût, furent ſervis à trois femmes & un homme; mais les unes & les autres ne tarderent gueres à ſentir plutôt ou plus tard, à proportion de leur avidité, les effets du mets trop friand. Dans l'heure ſe plaignent toutes d'un malaiſe dont perſonne ne ſoupçonne la cauſe. Le mal inſenſiblement devient plus inquiétant, ſur-tout dans une femme qui avoit elle-même prêté la main pour accommoder les champignons, & qui, pour cette raiſon, en avoit goûté un peu plutôt que les autres. Un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac laiſſe croire d'abord que ce n'eſt qu'une indigeſtion, & dans cette idée, les unes ont recours à l'eau tiéde, d'autres boivent quelques coups de vin. Mais loin d'y trou-

* On donne le nom de *primâ menſis* à l'aſſemblée que tiennent les Médecins de la Faculté, chaque premier jour du mois, pour ſe communiquer leurs Obſervations, & conférer entr'eux ſur les maladies régnantes.

ver du ſoulagement, le mal ne faiſant que croître, il vint dans la penſée de ſoupçonner du poiſon dans cet accident, & toutes furent décidées à le croire, quand elles virent qu'un chien, à qui on avoit abandonné le plat aux champignons, venoit d'expirer. Les voiſins, les amis, pour lors appellés au ſecours, firent, en conſéquence de cette idée de poiſon, avaler de l'huile en quantité; on en revint enſuite à l'eau tiéde : on eſſaya de quelques priſes de thériaque, mais avec auſſi peu de ſuccès que tout ce qu'on avoit fait d'abord. Ainſi toute la nuit & le lendemain ſe paſſerent en gémiſſements & en remedes inutiles; & le Médecin ne fut enfin appellé que 36 heures enſuite de ce funeſte repas, c'eſt-à-dire, pour voir dans deux de ces femmes tous les affreux ſymptômes d'une mort prochaine. Sans eſpérance de pouvoir alors employer l'antidote avec ſuccès ou de mettre en œuvre les vomitifs : les ſignes de gangrene & une défaillance conſidérable fixerent toute ſon attention. Il employa les antiſeptiques, donna les potions cordiales, afin de prolonger, du moins de quelques moments, la vie des malades. Et en effet, peu d'heures après, on les voit expirer l'une enſuite de l'autre, à très-peu d'intervalle.

Une femme fort âgée & un jeune hom-

me qui n'avoient goûté que très-peu du ragoût aux champignons, après des tranchées très-vives & très-long-temps prolongées, eurent néanmoins la vie sauve, à la faveur d'un flux de ventre, dont on seconda l'effet par quelques purgatifs. Par l'ouverture des cadavres, on trouva les traces de la gangrene répandues dans l'estomac & dans toute la longueur de l'œsophage, une liqueur brunâtre qui enduisoit les membranes de ces parties, qui fut ramassée & mise dans un vaisseau, afin d'être examinée & soumise à différents essais; ayant été bue par un chat, cet animal en mourut en moins d'une heure.

Pour entrer maintenant dans les vues de quelques physiciens, on ne sçauroit se refuser d'assigner l'espece de champignons qui a ici occasionné la mort; & afin de donner à ce que nous allons avancer l'empreinte du sceau de la vérité, nous l'appuyerons du témoignage de M. Bernard de Jussieu.

On sçait que cet illustre botaniste nous a donné avec M. Tournefort, les environs de Paris dans la plus entiere exactitude. Nous en avons appris que dans le bois de Boulogne il ne se trouve gueres que cinq especes de champignons, dont trois sont alimentaires & deux vénéneux.

Celui des alimentaires qui ressemble le

plus au campignon d'uſage que nous tirons des couches, eſt le *fungus vulgatiſſimus, eſculentus. Lobel.* ou *fungus, pileolo lato, & rotundo livido. G. B.*

Un autre qui n'y eſt pas moins commun eſt le *fungus anguloſus & veluti in lacinias ſectus. G. B.* ou *fungus pallidus, ſe contorquens, chanterelle dictus. J. B. Caperolini. Tabern.*

Le dernier des alimentaires eſt le *fungus poroſus magnus, craſſus. J. B.* ou *fungus Auguſti menſis. G. B.*

Les champignons vénéneux ſe reconnoîtront d'avec les alimentaires par leur propre dénomination. On diſtingue ainſi aſſez facilement celui dont la phraſe eſt *fungi multi ex uno pede. J. B.* & plus aiſément encore un autre connu ſous le nom de *fungus piperatus albus, lacteo ſucco turgens. J. B.* ou *fungus pileolo lato, orbiculari candicante. G. B.*

On voit aſſez par la nomenclature de ce dernier combien il tient des apparences du premier des alimentaires; il n'y a entre eux qu'une nuance de différence, la blancheur; on conçoit, dis-je, comment il a dû arriver que les empoiſonnés que nous venons de citer, aient pu prendre le change, & devenir les malheureuſes victimes de leur imprudence.

Ce détail, au reſte, n'eſt ici que pour ôter

tout ſoupçon d'inexactitude ; car les Médecins ſçavent que toutes les eſpeces de champignons vénéneux, comme les champignons alimentaires, devenus poiſon par vétuſté, produiſent les mêmes accidents.

Dans l'un & dans l'autre cas, c'eſt d'abord un ſentiment de peſanteur * & d'extenſion à la fois à la région de l'eſtomac. Le malade, dont la reſpiration ſe trouve alors extrêmement gênée, ſe plaint non-ſeulement d'étouffement, mais encore d'un étranglement ſingulier, ce que Dioſcoride rend par ces termes : *omnes tamen fungi ſtrangulatus ſuſpendio ſimiles concitant***. Le hoquet quelquefois ſe fait remarquer, quelquefois le vomiſſement ; les urines ſouvent ſont ſuſpendues ; ou ſi le malade en rend, elles ſont infiniment troubles & épaiſſes.

Ces ſymptômes, qu'on obſerve dans le premier degré de la maladie, ſont bientôt après ſuivis d'autres plus effrayants. La reſpiration dans le ſecond période, devenue de plus en plus anhéleuſe, un pouls petit, des ſyncopes par intervalles, des friſſons & des ſueurs froides par tout le corps, an-

* De-là ſemble être venu le Proverbe Latin ; *Tanquam fungus ſuffocat.* V. Junius.

** *Dioſcorid. Lib. VI. Cap. XXIII. interpr. Ruellio. Vid. Aetius, Paul. Æginetia, Bertruvius, Ephemer. German.*

noncent enfin que la gangrene s'eſt établie, & que la mort eſt inévitable.

Il ſeroit difficile de ne reconnoître pour cauſe de ces accidents que la qualité ſpongieuſe des champignons, ou leur *poroſité* *. Pluſieurs phénomenes déterminent à ſoupçonner, pour principaux agents de leurs mauvais effets, des corpuſcules actifs & pénétrants. Nous avons des exemples de champignons vénéneux qui, pour avoir été gardés quelque temps dans la main, ont produit des convulſions & d'autres ſemblables accidents **. On ſçait qu'il ſurvient des démangeaiſons très-cuiſantes aux paupieres, ſi quelqu'un y porte la main après avoir manié le champignon vénéneux de nos bois. La veſſe de loup produit une inflammation à l'œil, ſi la pouſſiere en eſt portée à cette partie; ce qui n'eſt que trop ſouvent arrivé par un badinage imprudent. En un mot, ce chat mort pour avoir bu la liqueur contenue dans l'eſtomac des empoiſonnés, acheve d'établir notre ſentiment. Puiſſions-nous démontrer auſſi évidemment un antidote à ce poiſon.

Le peu de ſuccès de l'eau tiéde & de l'huile, en quelque quantité qu'on les ait priſes, prouvent ſans replique que toutes

* Voyez l'Obſervation de M. Miſſa, Journal de Médecine du mois de

** *Hildanus. Cent. 4. obſerv.*

les vues ne doivent point être d'étendre le poiſon dans une liqueur abondante, ou d'envelopper les pointes qu'on lui demande, dans un corps gras ou huileux. On ſuppoſe un ſpécifique qui détruiſe l'activité des corpuſcules vénéneux du champignon, comme on voit toute la violence du plus fort acide devenir ſans effet dès l'inſtant qu'on lui préſente une baſe alkaline.

Que l'on conſulte l'expérience, & l'on apprendra par une longue ſuite d'obſervations que telle eſt l'action du vinaigre, dont le propre eſt non-ſeulement de garantir le champignon alimentaire de la qualité vénéneuſe, dans laquelle il dégénere quelquefois, mais d'être auſſi le contrepoiſon du champignon vénéneux.

Ainſi dès que le Médecin a ſatisfait à l'indication toujours indiſpenſable dans tous les cas de poiſon, c'eſt-à-dire, à l'indication du vomiſſement, il doit faire prendre auſſitôt le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau (ce qui eſt la même choſe que l'oxicrat ou le *poſca* des anciens), afin que cette liqueur, en agiſſant par ſa qualité d'antidote ſur les derniers atômes du poiſon, qui ont pu pénétrer dans les inteſtins, & ſe nicher dans les replis de l'eſtomac, en détruiſe l'action, & leur ôte tout pouvoir de nuire.

On peut de même donner à la fois l'an-

tidote & l'émétique, c'est dans cette vue sans doute que les anciens administroient si souvent l'oxymel simple (*a*) & le skyllitique contre les mauvais effets des champignons. C'est aussi par ce moyen (l'oxymel) que Panarole traitoit si heureusement à Rome tous ceux qui avoient mangé de mauvais champignons. *Nullus enim*, dit cet Auteur, *sumpto hoc remedio interiit, sed omnes, placente Deo, convaluerunt* (*b*); & l'on sçait qu'à Rome les empoisonnements de champignons sont très-fréquents. Amatus Lusitanus (*c*) ayant eu une pareille occasion, eut aussi avec le même remede, le même succès. Avec l'oxymel & l'hissope, Mathiole fit vomir, & sauva la vie à un homme qui, avec un étouffement considérable, avoit déja des syncopes & d'autres accidents très-graves (*d*). Galien (*e*) ajoutoit à l'oxymel la fiente de pigeon, & il rapporte en faveur de ce remede plusieurs cures heureuses; mais il ne paroît nullement démontré qu'il dût les attribuer à l'union d'une matiere aussi dégoûtante : l'oxymel lui seul renfer-

(*a*) Personne n'ignore que l'oxymel se compose de trois parties de vinaigre sur une partie de miel.

(*b*) *Pentecost.* 3. *Observ.* 45.

(*c*) *Cent.* 1. *curat.* 39.

(*d*) *Comment. in Diosc. Lib.* 4. *Cap.* 78.

(*e*) *De simpl. Cap.* 10.

mant les qualités d'antidote & de vomitif. Diphilus, ancien Médecin, cité dans Athenée, faiſoit, avec le vinaigre & le *Natrum*, une potion dont il donnoit aux malades juſques à ce qu'ils vomiſſent (*a*). C'eſt ainſi qu'Apulée rapporte l'exemple d'un certain Serotinus, vieillard centenaire, qu'il préſerva des effets mortels de ce poiſon, en lui faiſant prendre le vinaigre où avoit infuſé l'abſinthe (*b*). Nous fatiguerions par plus d'exemples; il ſuffit de ceux que nous avons rapportés, pour voir que dans toutes ces différentes compoſitions le vinaigre eſt la baſe & l'unique auteur de la guériſon, en un mot, l'antidote.

Si préſentement on nous permet de rapprocher des obſervations de nos ancêtres, quelques expériences modernes qui nous ſemblent avoir infiniment d'analogie avec les premieres, nous ſerons peut-être dans la voie de rencontrer la maniere d'opérer du vinaigre ſur les champignons vénéneux.

On connoît aujourd'hui contre la cauſticité de pluſieurs plantes âcres & pénétrantes, comme le champignon vénéneux, des antidotes d'un effet infiniment ſûr comme

(*a*) *Athen. Deipnoſoph. l.* 2. *pag.* 47. *Iterpr. Dalecampio.*

(*b*) *Apuleius, de virtut. herbar. Cap.*

infiniment prompt. M. Miſſa, Docteur Régent de la Faculté, à qui nous devons pluſieurs de ces obſervations, rapporte de lui-même qu'en herboriſant dans les environs de Paris, il ramaſſa des racines d'*Arum maculatum*, ou pied de veau, qu'il en porta à la bouche, avec la précaution de n'en goûter que de l'extrêmité de la langue; mais il paya néanmoins bientôt après la peine de ſa curioſité. Toute ſa bouche s'enflamma; les levres & le voile du palais gonflerent, & le mal gagna même juſques dans la gorge où il reſſentoit un reſſerrement conſidérable. Inutilement employa-t-il de l'eau & de l'huile * alternativement; rien ne modérant ſa ſouffrance, il courut de dépit dans la campagne, mâchant tout ce qu'il trouvoit ſous la main. Il rencontra par haſard de l'oſeille, dont il eut à peine goûté, que la bouche ſe déſenfla, & que le ſentiment de chaleur diſparut en un inſtant.

Riche de cette expérience, le jeune botaniſte en devint plus hardi à goûter de toutes les plantes les plus âcres & les plus cauſtiques. C'eſt ainſi qu'un jour il mâcha

* Il ſemble naturel de penſer qu'un corps gras ne pouvant s'inſinuer dans le tiſſu des membranes que les molécules des plantes ont déjà pénétrées, il ne ſçauroit apporter ici le ſoulagement qu'on s'en promet.

en préſence de pluſieurs de ſes amis des feuilles de *thymelea* ou garou. Sa levre ſe gonfla auſſi-tôt, & il s'y fit dans l'inſtant de petits eſcarres, dont il fut le ſeul qui ne s'effraya point ; car en écraſant ſur la tumeur quelques feuilles d'*oxys* ou alleluya, on la vit diſparoître à vue d'œil.

Nous tenons auſſi de ce Docteur que s'étant quelquefois ſervi de *ſynapi* dans pareilles rencontres, il en avoit tiré même ſoulagement & auſſi promptement qu'avec les plantes acidules. Les eſſais de cette derniere eſpece ne confirmeroient-ils point la penſée du Docteur Cartheuſer, qui donne aux plantes antiſcorbutiques des principes acides, au contraire de l'opinion générale ? Il eſt du moins d'obſervation qu'un antiſcorbutique très-actif, le *cochlearia*, eſt d'un goût décidemment acidule dans le fond du Nord, ſur les côtes de la Norwege.

Nous croyons enfin pouvoir mettre au rang de ces obſervations celle de M. Perrault, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, où il rapporte que deux perſonnes qui avoient avalé imprudemment de l'euphorbe, furent très-heureuſement guéries en employant le ſuc de limon pris en abondance *.

Par ces différentes épreuves, il devient plus que probable, que les différents acides

* *Acad. reg. par Duhamel.* p. 247.

végétaux pourroient être aussi bien l'antidote des champignons vénéneux que le vinaigre lui-même. Nous n'oserions décider que les acidules n'agissent sur les plantes âcres qu'en bridant leurs principes phlogistiques; cette explication est réservée à des physiciens pénétrants. Nous nous contentons de voir que comme l'alkali volatil agit spécifiquement sur le poison de la vipere, l'acide végétal, le vinaigre agit aussi spécifiquement sur le poison du champignon.

Nous devons enfin au public une derniere réflexion sur le choix des champignons; car le Médecin ne croit point avoir rempli sa tâche quand il a indiqué aux hommes les remedes à leurs maux, il doit encore, quand il le peut, les prévenir. Nous ne nous contenterons donc point de gémir sur l'imprudence de ceux qui s'exposent à en faire usage, en nous récriant avec Pline *, *quæ voluptas tanta cibi ancipitis?* Et quoiqu'il soit vrai de dire qu'il seroit mieux de sacrifier au bien de sa santé & à la sureté de ses jours un aliment qui n'est aliment qu'en apparence **, néanmoins comme

* *Hist. natur. lib.* 22.

** Comme l'a pensé le Poëte dans ces deux vers:

Semina nulla damus nec semine nascimur ullo
Sed qui nos mandit semen habere putat.
Martial Epig. l. 13.

il arrive qu'un homme à sa campagne trouve souvent plus doux & plus flatteur des champignons que lui-même a recueillis, que de manger ceux que son jardinier lui présente, nous ne cesserons de recommander le précepte d'Horace * :

Pratensibus optima fungis
Natura : & aliis malè creditur.

Il est évident que dans les prairies, les vergers fréquentés par les animaux mis en pâturage, les champignons alimentaires y croissent volontiers sous la fiente dont la terre y est souvent fumée. Ils s'y renouvellent conséquemment de la maniere qu'ils se reproduisent sur nos couches.

Malgré le choix du lieu où l'on prend les champignons, comme on pourroit encore faire une faute dangereuse, on peut dans le doute employer un moyen indiqué par Cadran **. Il ne consiste qu'à mettre quelques parcelles du champignon qu'on veut employer dans un peu de lait; s'il est vénéneux, les mouches qui en goûteront périront sur le champ. Il est sur-tout un champignon parmi les vénéneux dont les mouches sont fort avides, & qui pour cela porte le nom de *fungus muscarius G. B.* L'illustre Clusius, qui nous a laissé un traité

* *Satyr. 4. l. 2.*
** *De subtil. lib. 13.*

infiniment

infiniment recherché sur toutes les especes de champignons, rapporte que dans l'Allemagne les paysans ramassent le champignon aux mouches pour les vendre au marché; ce champignon coupé en plusieurs morceaux est distribué en plusieurs endroits de la-chambre où les mouches sont incommodes : ces petits insectes s'y portent avidement, & crevent presqu'aussi-tôt *.

On ne sçauroit aussi qu'applaudir à la méthode de ceux qui, avant que d'employer des champignos pris au hasard, les font bouillir dans une premiere eau qu'ils jettent ensuite. L'on sent assez qu'en ajoutant à cette eau le vinaigre, on ajouteroit aussi une précaution infiniment sûre.

On doit ranger enfin au nombre des moyens approuvés & analogues à nos couches, celui qu'on pratique en Italie. C'est une pierre molle, spongieuse ** qui

* *Clus. de fungis pernic. nro. XII.*

** *Mathiol. comm. in Dioscor. lib. 4. cap. 78.* Ce que Mathiole appelle ici une pierre, n'est qu'une racine vivace de champignons, dont les brins embrassent tellement & agglutinent les pierres autour desquelles ils croissent, que le tout ne semble plus faire qu'un corps pierreux. M. Bernard de Jussieu qui en a fait venir d'Italie, & qui y a fait croître plusieurs fois des champignons, en y procurant de l'humidité, a reconnu que cette prétendue pierre n'étoit qu'un champignon polipore qui est décrit

mise à la cave & arrosée d'eau tiede, produit incessamment des champignons alimentaires, parce qu'elle y offre une matrice propre aux graines de champignons.

Nous avançons hardiment le terme de semence de champignons, tant parce que le microscope en a démontré l'existence de nos jours *, que parce qu'il est en effet des champignons dont la graine est très-sensible. Telle est celle qui fut envoyée d'Italie au fameux Clusius avec cette étiquette, *semence étrangere.* On prioit en même temps le botaniste, dont on vouloit mettre le sçavoir à l'épreuve, d'indiquer la plante qui portoit cette graine. Clusius décida sur le champ qu'elle étoit d'un champignon qui naît sur les planches qui servent de bordure aux parterres, & connu en botanique sous le nom de *fungus minimus sine petiolo.*

dans Tabernemontanus sous la nomenclature de *polyporus ex ingenti perenni & tuberosâ radice, in singulos menses plerumque nascens, supernè rufescens infernè cum pediculo, albus Tabern. tab. 71. fig. 1.*

* *V. Michelli.*

ARTICLE II,

Contenant quelques Obſervation de Chirurgies.

OBSERVATION

Sur une fracture par écraſement avec déperdition de ſubſtance, par M. Rochard, Chirurgien Major de l'Hôpital de Belle-Iſle en mer, &c.

De Belle-Iſle le 15 Mai 1755.

I. LA violence d'un vent impétueux ayant fait briſer la meule d'un moulin à vent, le 16 Juillet 1754, les éclats de cette meule bleſſerent conſidérablement deux hommes qui étoient dans ce moulin. L'un des deux étoit couvert de ſang & de contuſions; mais ſes bleſſures n'étoient pas conſidérables en comparaiſon de celles de ſon compagnon. Ce dernier avoit les deux os de la jambe briſés, & l'écraſement s'étendoit depuis la tubérosité du *tibia* juſqu'auprès de ſa partie moyenne. La contuſion s'étendoit ſur preſque toute la cuiſſe, & il y avoit une plaie conſidérable avec hémorrhagie à la partie ſupérieure latérale interne, aſſez près du condyle.

Il me fut impoſſible, malgré toute l'attention que j'apportai, de ſentir la moindre partie d'os: la déperdition de ſubſtance étoit totale, & la jambe n'avoit plus de figure que celle d'une colonne torſe. Je n'eus alors d'autre parti à prendre que celui de la mettre en direction, ſans autre moyen qu'une inſenſible extenſion, ſuivie de la plus douce conformation, & l'appuyant le plus mollement que je pus.

Avant que de passer à une nouvelle opération je consultai M. Coghlan, mon ancien & mon confrere, & nous craignîmes tous deux d'être obligés d'en venir à l'amputation. Le lendemain, je communiquai mes doutes à M. Leonard, Chirurgien ordinaire du Roi & Inspecteur des Hôpitaux, & je lui exposai l'état du malade. Loin de conseiller l'amputation, vu la situation des choses, il me répondit qu'on seroit trop heureux de pouvoir être dans le cas de la tenter, mais qu'il présumoit que l'épanchement accompagné sans doute d'un gonflement considérable, d'une contusion universelle depuis la partie moyenne & supérieure de la cuisse jusqu'aux malléoles, s'opposoit à cette entreprise.

En peu de temps les accidents devinrent monstrueux; les phlyctenes parurent; il en sortit une sérosité rousse, la tension augmenta jusqu'au dernier degré, les escarres devinrent jaunes & livides, ce qui caractérisoit la gangrene; le sphacele suivit de près avec toutes les horreurs qui l'accompagnent; le nez du malade devint froid, ses narines furent agitées, son visage se plomba, & malgré les grandes & nombreuses scarifications, suivies même de taillades, le pied perdit sa chaleur. A ces accidents externes se joignit la fievre & un pouls concentré, dur & petit.

Le malade avoit été saigné, pour ainsi dire, jusqu'à l'épuisement; mais alors je fus obligé de recourir aux cordiaux mêlés avec le qinquina. &c. * J'employai aussi les fomentations d'eau-de-vie camphrée & ammoniacée, chaudement appliquées & répétées souvent sur les parties sphacelées. Je me servis encore de l'onguent styrax que je mis sur les scarifications & sur les taillades. J'avois toujours gardé la jambe dans sa direction, & je m'étois attaché principalement, sans trouver beau-

* J'ai fait part, il y environ trois ans, à l'Académie Royale de Chirurgie d'un succès semblable avec ce remede à la suite d'une amputation.

coup de difficulté de la part de la contraction des solides, à vaincre l'atonie, ou perte totale du ton & de la vigueur des parties; car l'atonie avoit en quelque sorte contribué plus que toute autre chose à augmenter les accidents.

Enfin des transpirations douces, facilitées encore par la saison, rappellerent la chaleur dans toute l'habitude du corps; le pouls se développa, la fievre parut plus forte; par cette nouvelle raréfaction ou effervescence, le vif chassa le mort de la jambe, & les escarres tomberent assez vîte. Il s'est fait une fonte considérable; les fusées ont exigé des dilatations, les os ont malgré cela acquis de la solidité, & au bout de quarante jours j'apperçus que la soudure s'étoit un peu faite, & que la déperdition de substance, occasionnée par l'écrasement, n'avoit pas empêché les sucs osseux & médullaires de suinter, & d'assimiler ces parties osseuses infiniment divisées. Heureusement le malade étoit un paysan sain, d'un bon tempéramment; il étoit dur à lui-même, avoit beaucoup de patience, & étoit d'un caractere tranquille. Le blessé a été long-temps à guérir, mais il l'est entiérement depuis six mois.

Cet exemple fait voir qu'il y a bien des réflexions à faire sur le parti qu'on doit prendre, ou d'amputer la partie affligée, ou de tâcher de la conserver. On voit que dans le cas présent on ne pourroit faire l'amputation à la cuisse. Il faut quand la contusion approche de l'aîne, l'abandonner à la nature. Je passe sous silence toutes les autres réflexions qu'on peut faire à ce sujet, & je les laisse aux personnes de l'art, qui sont en état de les communiquer à leurs éleves *.

* Je ne puis me dispenser de faire connoître au public les soins que M. le Marquis de Paulmy, témoin de cet accident, a pris de ces deux malades, qu'il a fait lui-même placer dans l'Hôpital Militaire. Il les a visités, & ils se sont ressentis de ses libéralités.

Après ce que nous rapporte M. Le Cat ſur les totalités d'os emportées & recrues, on ne doit pas être ſurpris de la réparation oſſeuſe qui s'eſt opérée à l'occaſion de cette fracture ſi compliquée. C'eſt à l'imitation de ce célebre Chirurgien que j'ai été encouragé à emporter preſque tout un *tibia* d'une fille de onze ans. Elle mourut neuf mois après d'une maladie qui n'avoit nul rapport à celle-ci. J'ouvris la jambe, & je trouvai un autre tibia entier avec des veſtiges ſur ce nouvel os, ou aux extrémités de l'extraction de celui que j'avois ôté. Je lus à l'Académie, vers la fin du mois de Mai de l'année derniere, mon obſervation, après avoir démontré ſur le bureau les morceaux que j'avois tirés du tibia, & ceux qui étoient venus neuf mois après.

Na. *Dans le Journal du mois dernier, pag. 227, nous donnâmes la deſcription d'une hydrocephale ſinguliere. M. Betbeder, Docteur en Médecine, &c. qui nous l'avoit communiquée, nous a envoyé une ſeconde obſervation à ce ſujet, dans laquelle il nous fait part des changements arrivés à l'enfant dont il eſt queſtion. Il nous promet de continuer à nous apprendre ceux qui arriveront dans la ſuite. Nous aurions deſiré la donner au public ce mois-ci; mais l'impreſſion du Journal étoit trop avancée lorſque nous avons reçu cette obſervation. On la verra dans le mois ſuivant, ainſi que d'autres pieces qui ont encore été différées. Nous avons cru devoir annoncer cette obſervation, afin que ceux qui verroient l'enfant, ne fuſſent pas ſurpris d'y trouver quelque choſe qui ne ſeroit plus conforme à la premiere deſcripition que M. Betbeder en a faite.*

FIN.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil d'Octobre 1755.

ARTICLE PREMIER.

Fin de la Table.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET
PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

NOVEMBRE 1755.

Tome III.



A PARIS;

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege.



AVERTISSEMENT

Au sujet du Recueil périodique d'Obſervations de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c.

Par M. VANDERMONDE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

DEPUIS long temps la plupart des nations de l'Europe ſe ſignalent par des Recueils périodiques d'Obſervations de Médecine, glorieuſes pour les Médecins, & avantageuſes pour le genre humain. Les Médecins François, partagés en pluſieurs Facultés auſſi célebres dans leur origine que dans leurs progrès, fameuſes par les grands noms qui les ont illuſtrées, encore plus fameuſes par les ouvrages excellents qu'elles ont produits, étoient les ſeuls qui ne pouvoient pas répandre facilement leurs connoiſſances parmi leurs compatriotes

& chez les étrangers. Les membres de ces différentes académies livrés à une pratique pénible, & entraînés par des travaux assidus, ont été forcés de laisser tomber dans l'oubli beaucoup de richesses, dont l'art auroit profité, s'ils eussent eu un recueil toujours ouvert, toujours prêt à les consacrer à l'immortalité.

La mort a moissonné tous ces grands hommes, & a enseveli avec eux un trésor inépuisable d'observations utiles, de belles cures, & de réflexions judicieuses. On devoit donc desirer un Journal qui publiât sans cesse les merveilles de notre art, qui fût comme l'écho des cures singulieres que le silence nous auroit dérobées, ou plutôt comme le garant fidele de la sécurité publique. Il étoit réservé à un magistrat éclairé, actif & vigilant, de sentir toute la nécessité de cette nouvelle entreprise, & de l'autoriser. Nous nous en chargeons avec plaisir sous ses auspices, persuadés qu'il daignera toujours s'intéresser à cette nouvelle production, & lui être favorable.

Les Médecins qui, par les seuls efforts d'un zele généreux, ont cherché à se rendre utiles au public, ne trouvant pas de recueil qui fût spécialement destiné à leurs travaux, ont communiqué leurs observations dans les différents Journaux, où elles restent isolées au milieu d'une foule d'objets qui ne sont pas du ressort de la Médecine. Le Mercure de

France, le Journal Œconomique & celui de Verdun ont renfermé ces obſervations éparſes, qui auroient été moins ignorées, & qui auroient reçu un nouvel éclat, ſi elles avoient été raſſemblées ſous le même point de vue. Voilà ce qui doit faire à préſent l'objet de ce nouvel ouvrage périodique.

Le Journal que nous préſentons au public n'eſt donc pas fondé ſur la ſimple curioſité. Il n'eſt point fait pour plaire ; ſon but eſt d'inſtruire. Son plus ou moins d'éclat ne dépend pas de la force & de l'élégance du pinceau de celui qui le deſſine, mais de la bonté des ſujets qu'on y traite. On n'y trouvera pas ce qui peut uniquement orner l'eſprit, on y verra les moyens d'abréger les ſouffrances des hommes, ou de prolonger leur vie. Chaque obſervation devient un nouveau trophée pour la Médecine. En étendant les connoiſſances du Médecin, on travaille à reſtreindre le domaine des maladies.

L'obſervation qui eſt un des principaux ſoutiens de ce Journal, eſt auſſi la premiere baſe de l'art de guérir. La Médecine dans ſon berceau ne fut qu'un aſſemblage d'obſervations vagues & incertaines. Elle cherchoit un maître. Hippocrate parut. Ce vaſte génie ſuivit à pas lents la nature, & marcha à grands pas dans la carriere de l'immortalité, en réédifiant un art dont les fondements ne s'écrouleront qu'avec le monde.

Il s'en faut cependant de beaucoup que tout l'édifice soit achevé. Nous avons des matériaux immenses, & nous pouvons tous les jours en acquérir de nouveaux. Les ouvrages de la nature existent, les observations ne tariront jamais.

Combien la Médecine ne doit-elle pas aux *Baillou* & aux *Sydenham*, ces grands génies confidents de la nature ? En suivant les traces d'Hippocrate, ils ont étendu & perfectionné les connoissances de leur maître, & sont devenus les flambeaux de leur patrie & les modeles de la postérité.

Peut on avoir devant les yeux de plus beaux exemples à imiter ? Si l'on ne peut pas atteindre à cette supériorité de génie, à cette justesse d'esprit qui accompagnent tous les écrits de ces grands hommes, on doit y suppléer par la lecture assidue de leurs ouvrages, par une prudence infinie, & par des connoissances très-étendues. Les circonstances les plus intéressantes échappent aux personnes peu instruites ; celles qui ont l'esprit juste & beaucoup de talents, voient tout bien, & sçavent tirer parti de tout.

On ne doit pas oublier qu'une observation doit être claire & concise. On ne sçauroit desirer trop de netteté, d'ordre & de précision dans l'exposition du sujet & dans le détail des différents événements. Plus on y laisse voir de cette élégante simplicité, &

plus on découvre de justesse d'esprit. Quand une observation est hérissée de discours inutiles, loin de piquer la curiosité du lecteur, on l'importune ; en cherchant à l'intéresser, on l'écarte de l'objet principal ; il commence par l'ennui, & finit par la défiance. *Fallax enim est, & ad errorem proclivis observatio quæ fit cum garrulitate.* Hippocr. Vander-Lind. tom. I. pag. 61.

Le caractere le plus essentiel d'une observation, c'est d'être vraie jusques dans les plus petits détails. La plus légere supposition en ce genre peut coûter la vie à un millier d'hommes. Outre que c'est violer les droits de l'honneur, & trahir la confiance publique, c'est aussi se tromper soi-même, que de chercher à tromper les autres. Il est des circonstances qui dévoilent presque toujours le mensonge, & font percer la vérité à travers les nuages qui pouvoient la soustraire à nos yeux. Prenons plutôt pour modele le pere de la Médecine. Imitons cette louable ingénuité avec laquelle il reconnoît ses fautes, & suivons cette noblesse & ce désintéressement qui ont scellé tous ses écrits, & qui, depuis tant de siecles, en font sentir tout le prix.

Nous pourrions donner ici des vues générales sur les qualités d'un observateur, sur la nature des observations, sur la maniere de les rendre utiles, & sur les conséquences que l'on peut en déduire, si les circonstances nous

le permettoient, & si nous ne parlions pas à des maîtres de l'art. Nous en avons assez dit, pour qu'ils se rappellent à chaque instant les principes qu'ils ont inculqués dans leur esprit & ceux qui sont gravés dans leur cœur.

Personne n'ignore combien les hypotheses ont fait de tort aux sciences, & sur-tout à la Médecine. Nous ne nous rappellons qu'avec regret les noms de ces philosophes hardis qui ont secoué le joug de l'observation, pour se livrer entiérement au feu de leur génie. Ils ont cherché dans leur imagination un art qu'ils auroient trouvé dans la nature. Les chymistes impérieux & fiers des succès de leurs travaux, ont de leur côté inondé la Médecine d'écrits obscurs & captieux, propres à écarter de nous la nature, & à la faire rentrer dans le chaos dont elle est déjà sortie. Le temps a renversé tous les systêmes; l'observation seule a triomphé de tous les siecles. Un esprit vif & brillant ne doit cependant pas se laisser totalement enchaîner. Une belle théorie déduite de principes clairs & évidents, prête un nouveau lustre à l'observation, & donne une force nouvelle à l'expérience. On doit seulement se tenir en garde contre l'impétuosité de son génie, tâcher d'allier la théorie avec l'observation; mais le faire avec intelligence, & se souvenir que, séparée l'une de l'autre, l'une devient un systême dangereux, & l'autre un empyrisme impratiquable.

Nous ne manquerions pas de faire connoître les secours dont nous avons besoin pour notre Journal, si nous n'étions pas certains de trouver des ressources infinies chez tous les sçavants occupés de l'art de guérir. Ce qui nous engage à penser ainsi, d'un côté c'est l'émulation qui regne parmi les jeunes Médecins, & le zele avec lequel ils travaillent pour les progrès de leur art; de l'autre, c'est l'accueil favorable que nous ont fait les anciens, dont les connoissances profondes seront pour nous une source de richesses toujours nouvelles. Nous attendons tout de leurs avis & de leurs écrits, & nous espérons que ce Recueil auquel les uns & les autres veulent bien s'intéresser, établira un commerce plus intime entr'eux; qu'il fera circuler des biens dont l'intérêt réjaillira sur la vie des hommes, & que, par ce moyen, la Médecine devenant plus utile au public, sera encore plus digne de sa reconnoissance.

Nous ne comptons pas moins sur les Chirurgiens. Le public, qui fonde ses espérances sur leur zele, pense avec justice qu'ils ne cesseront de faire des efforts pour enrichir la nation de découvertes utiles au genre humain: pour nous, nous regardons en notre particulier la noble émulation qui s'excite dans leur cœur, comme un présage heureux pour le Journal.

La chymie qui peut passer pour la clef de

la nature, & qui sert à nous développer la structure intérieure des corps, tiendra un des premiers rangs dans ce Recueil : plus active dans les boutiques de nos habiles Pharmaciens, que dans une étude triste & stérile, elle devient plus variée & plus merveilleuse entre leurs mains. Nous les invitons à nous communiquer ce que le hasard, & plus encore leur sagacité leur aura fait découvrir.

Nous ne nous écarterons presque pas de la division générale qui forme le plan de ce Recueil. Dans la premiere partie, il s'agira des observations qui auront directement rapport aux maladies ; ce qui embrassera la physiologie, la pathologie, l'hygiene & la séméïotique. Comme l'anatomie est la base commune sur laquelle la Médecine & la Chirurgie sont élevées, on traitera dans la seconde partie des découvertes anatomiques, des ouvertures des cadavres, & de tout ce qui concernera la Chirurgie rationnelle & instrumentale. La troisieme partie renfermera l'histoire naturelle, la chymie & la pharmacie.

Nous aurons soin de faire mention des theses intéressantes que l'on soutiendra à Paris, à Montpellier, & dans toutes les plus célebres écoles de la France. Nous donnerons aussi les lettres, les mémoires, & généralement toutes les pieces fugitives qui tendent directement au progrès de la Médecine, de la

Chirurgie & de la Pharmacie. Comme nous nous faisons un devoir d'être impartiaux, nous insérerons dans notre ouvrage toutes les dissertations pour & contre le même objet, si nous croyons y reconnoître quelque espece d'utilité, & si nous sommes persuadés que cette liberté que nous laissons aux auteurs puisse servir à quelque éclaircissement, capable de fixer les Médecins sur l'objet des contestations, & de les mettre en état de porter un meilleur jugement. Nous sommes cependant obligés d'avertir le public que nous n'aurons aucun égard pour les écrits qui partiront de la haine ou de la prévention, & que nous ne respecterons que ceux qui, destinés à être utiles, ne contiendront ni fiel, ni personnalités.

Nous espérons aussi présenter au public, tous les mois, un détail des maladies qui auront été en regne dans cette capitale. Nous profiterons des secours que nous sommes à portée de puiser dans la Faculté de Médecine de Paris, qui s'assemble le premier de chaque mois au *prima mensis*, pour conférer de la nature des maladies courantes, des remedes les mieux indiqués pour les combattre, & des moyens les plus sûrs d'en arrêter les progrès. Nous desirerions avec empressement que l'on voulût bien suivre l'exemple de la Faculté de Paris dans chaque ville de province, où il y a des Médecins qui ont assez

de zele & assez de talents pour bien faire des observations sur les maladies épidémiques. Nous nous serions pour lors un vrai plaisir de joindre leurs travaux aux nôtres.

Cet objet nous paroît un des plus importants de ce Journal, puisque d'un côté il instruit les Médecins, & que de l'autre il rassure les citoyens. On sçait combien les épidémies font de ravage, souvent autant par leur violence, que par l'incertitude où l'on est des causes qui les ont formées. Si l'on avoit un tableau suivi de ces sortes de maladies, on pourroit peut-être y découvrir, au bout de quelques années, une espece de circulation périodique, conforme aux variations des saisons, de l'air, des aliments, & de toutes les autres causes capables de les produire. Si l'on ne trouvoit pas entr'elles une ressemblance parfaite, on y appercevroit au moins une espece d'analogie qui deviendroit la boussole du Médecin, & qui lui traceroit une route moins pénible & plus certaine. Nous souhaiterions voir un jour nos conjectures se réaliser; peut-être réussirions-nous, par ce moyen, à rapprocher les objets du tableau qui seroient trop séparés, à en montrer les rapports, & à en faire sortir tous les traits de ressemblance. Trop heureux, si nous pouvions, du moins en cettte partie, contribuer à la santé & au bonheur du genre humain.

Comme les premieres tentatives sont tou-

jours foibles, toujours languiſſantes. elles ont beſoin d'un œil intelligent pour les conduire, & d'une main sûre & active pour les diriger. Le public doit être très-redevable à notre prédéceſſeur des ſoins qu'il s'eſt donnés pour élever cet ouvrage au point où il eſt aujourd'hui. Nous ne pouvons diſſimuler que nous ſommes très-ſenſibles à l'honneur de ſuccéder à un pareil emploi. Nous l'avons accepté, ſans doute, avec trop de témérité; néanmoins nous ne négligerons rien de ce qui peut contribuer à nous aſſurer quelque ſuccès. Nous choiſirons toutes les obſervations nouvelles ou utiles, toutes les pieces intéreſſantes, & nous redoublerons nos efforts pour faire de ce Recueil un tout digne de mériter l'attention du public. Notre premier Journal paroîtra au mois de Janvier 1756.





RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur l'Inoculation de la petite Vérole; Faits & Informations.

Par M. Hosti, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

I. JE n'ai pu trouver, 1°. dans tout Londres, un seul Médecin, Chirurgien, ou Apothicaire qui s'opposât à l'inoculation; ils en sont, au contraire, tellement partisans, qu'ils font inoculer leurs propres enfants; ils regardent cette pratique comme la plus grande découverte que l'on

ait fait en Médecine depuis Hippocrate.

J'a vu inoculer avec succès les deux filles du Docteur Russel, l'une âgée de 25 ans, & l'autre de 23.

2°. M. de *Ranbey*, premier Chirurgien du Roi d'Angleterre, m'a assuré avoir inoculé plus de 1600 personnes, sans qu'il en soit mort une seule; M. *Belle*, éleve de M. *Morand*, 903, avec le même succès; enfin M. *Hadow*, Médecin à Warvick, & ami du Docteur *Pringle*, inocule, depuis 18 ans (*a*), avec un succès surprenant.

3o. Il ne se trouve pas un seul exemple, qu'une personne qui ait eu la petite vérole bien caractérisée par l'inoculation, l'ait eu une seconde fois, cela est fondé sur plusieurs expériences réiterées & bien avérées. Pour décider que le malade est à l'abri de cette infection, ils ne demandent qu'une preuve non équivoque que le virus a operé sur la masse du sang; quelques boutons sur le corps, ou la suppuration des incisions sans éruption leur suffisent.

(*a*) Le Docteur *Pringle*, connu de M. *Senac*, a écrit au Docteur *Hadow* pendant mon séjour à Londres, pour le prier de répondre à quelques questions que j'avois faites par écrit. J'ai reçu la réponse aux trois premieres, avec une lettre du Docteur *Pringle* depuis mon arrivée à Paris. J'ajoute ici la traduction des deux lettres. Ces Messieurs me promettent de répondre aux douze autres questions.

4°. Il ne ſe trouve pas d'exemple d'aucune autre humeur ſcorbutique, &c. qui ait été introduite par l'inoculation; cela eſt même confirmé par quelques expériences hardies, à la vérité; auſſi l'on ne s'inquiéte plus à cet égard ; d'ailleurs il eſt facile, par le choix du ſujet qui fournit la matiere, d'en éviter le riſque (*a*).

5°. Il ne ſe trouve point un Médecin à Londres, autant que je l'ai pu apprendre, qui croie que l'on a la petite vérole pluſieus fois (*b*).

6°. Les catholiques s'y ſoumettent, ainſi que les proteſtants; Mylord *Dillon* a fait inoculer ſon fils & ſa fille ainée. Madame *Chelldon* ſa parente, catholique, craignant beaucoup auſſi cette maladie, s'eſt fait inoculer, ce printemps, à l'âge de 36 ans, & mere de douze enfants, auxquels elle a ainſi donné l'exemple du courage.

La fille du Duc de *Beaufort*, âgée de 15 ans, m'a fourni un ſecond exemple de réſolution; elle s'eſt fait inoculer le 25

(*a*) L'exemple de la complication de la rougeole & de la petite vérole dans l'enfant-trouvé dont j'ai parlé dans le précédent Journal me paroît ne laiſſer aucun doute là-deſſus.

(*b*) Le Docteur *Matty* qui avoit eu la petite vérole naturelle, voulant ſe convaincre de ce fait, s'eſt inoculé lui-même, ſans pouvoir ſe la donner. Ce détail ſe trouve dans ſon *Journal Britanique des mois* de Novembre & Décembre 1754.

Avril dernier de son propre mouvement; on la regarde comme la beauté de l'Angleterre; tout le monde s'intéressoit à cet évenement, & le succès a répondu aux vœux que le public formoit pour elle. J'ai retardé mon retour de quinze jours, pour assister à son traitement.

Je pourrois citer plusieurs autres observations curieuses & intéressantes, touchant cette pratique, que je tiens de personnes très-dignes de foi; mais voyant que ce rapport passe les bornes convenables, & n'ayant d'autre but que de rapporter simplement ce que j'ai vu, & nullement de décider la question; je finirai en assurant que les libéralités des personnes, prévenues autrefois contre cette pratique par religion, ou par quelque autre motif, font aujourd'hui le principal revenu de l'hôpital de l'inoculation, & que les registres sont remplis d'exemples curieux & touchants, de peres & meres, qui ayant été maltraités par la petite vérole naturelle, ont eu recours, malgré leurs préjugés, à l'inoculation, souvent pour se conserver l'unique enfant qui leur restoit.

LETTRE

A M. Hosty.

Londres, ce 5 Juin 1755.

Enfin j'ai reçu, Monsieur, la réponse du Docteur *Hadow*, à quelques-unes de vos questions; elle me paroît judicieuse & satisfaisante, par rapport aux trois premieres; lorsqu'il aura fini, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je vous renouvelle les souhaits sinceres que je fais pour tout vos succès & pour celui de l'inoculation en général. Je suis, &c.

Signé, Jean Pringle.

LETTRE

Au Docteur Pringle.

Warvick, ce 2 Juin 1755.

Je suis honteux, Monsieur, de répondre si tard à votre lettre, je n'étois point chez moi lorsque je l'ai reçue, & j'ai tellement été occupé depuis à achever les inoculations de cette saison, & à quelques autres affaires, que je n'ai pas eu le temps de faire une réponse convenable aux questions du Docteur Hosty; je serai toujours prêt à lui communiquer, ou à tout autre de vos amis, tout ce que

je ſcais, & tout ce que j'ai obſervé dans la pratique de l'inoculation.

M. Hoſty ſouhaite d'abord ſçavoir ce que j'obſerve dans le choix d'un ſujet pour l'inoculation, par rapport au tempérament, à l'âge, au ſexe. Il eſt certain que les jeunes gens qui ſe portent bien, ſont les ſujets les plus propres pour être inoculés; mais lorſque la petite vérole paroît à quelque endroit, la terreur qu'elle occaſionne eſt ſi grande, & il ſe trouve tant de perſonnes qui demandent à être inoculées, que nous ne pouvons les renvoyer, d'autant plus que ceux qui ont été refuſés par un inoculateur, ont recours à un autre. Je n'ai jamais refuſé qu'une ſeule perſonne, & depuis 18 ans que je me mêle de cette opération, j'en ai inoculé depuis l'âge de 3 mois, juſqu'à 62 ans. Je penſe que le temps le plus ſûr pour l'inoculation eſt depuis 3 ans, ou lorſque les premieres dents ont toutes percées, juſqu'à l'âge de dix ou douze ans. A cet âge on n'a aucune frayeur de cette maladie. Les enfants dont les dents percent ont des accès convulſifs, quelquefois la premiere nuit de la fievre, & aucuns enſuite, mais plus fréquemment la nuit de l'éruption. Je n'ai pas remarqué que ce ſymptôme fût fatal. La ſaignée ou l'application des

ſangſues le fait communément ceſſer. A force de voir des malades inoculés ſans diſtinction, je ſuis devenu beaucoup plus hardi que je ne l'aurois jamais cru; les ſcorbutiques, les aſthmatiques, ceux qui ſont attaqués de rhumatiſmes, les filles qui ont les pâles-couleurs ne ſe trouvent pas plus mal de cette méthode que les autres. Un ſang épais & coëneux ne produit pas autant de petite vérole qu'un ſang bien vermeil qui a peu de ſéroſité. Les perſonnes blondes dont la peau eſt fine & mince, l'ont communément moins que les noires, qui ont la peau épaiſſe & dure. J'ai cependant traité quelques-uns de ces derniers, qui ont eu des ſymptômes très-favorables. Les perſonnes maigres ne réuſſiſſent pas mieux que celles qui ſont un peu graſſes, & dans un embonpoint. J'ai inoculé quelques hommes qui peſoient 252 livres, dont l'éruption s'eſt faite d'un maniere très-aiſée: les femmes, en général, ſouffrent davantage.

A l'égard des préparations générales, qui forment la ſeconde queſtion de M. Hoſty, elles ſont les mêmes que celles de Londres. Au commencement, je faiſois ſaigner mes malades le jour qui précédoit l'inoculation, pour voir en quel état étoit leur ſang Si je n'en étois pas content, je leur faiſois continuer les reme-

des préparatoires un peu plus long-temps. Mais maintenant, je ne ſuis pas ſi ſcrupuleux, je ne ſaigne ni les enfants, ni les jeunes filles pâles, ni les femmes hyſtériques & foibles. J'avois autrefois coutume de donner un vomitif un ſoir ou deux, avant que la fievre parût, afin de nettoyer l'eſtomac & les inteſtins; mais j'ai pluſieurs fois éprouvé que la violence du vomitif occaſionnoit la fievre, qui ne diſparoiſſoit que dans le temps de l'éruption; à préſent lorſque je juge qu'un vomitif eſt néceſſaire, je le donne le ſoir qui ſuit l'inoculation.

Pour ſatisfaire à la troiſieme queſtion ſur l'inciſion, j'en fais maintenant une aux deux bras, & auſſi légere qu'il eſt poſſible. Dans les commencements je faiſois une inciſion à un bras & à la jambe oppoſée, mais j'ai trouvé cette méthode ſujette à quelques inconvénients parmi le beau ſexe; des inflammations, des cloux, des tumeurs paroiſſent quelquefois auſſi-tôt après l'exſiccation de l'inciſion de la jambe.

J'ai vu quelquefois des ſymptômes très-violents, occaſionnés par une inciſion trop profonde ſur le milieu du muſcle *biceps*.

J'eſpere, la ſemaine prochaine, répondre à quelques autres queſtions de M. Hoſty, que je voudrois obliger ſur ce que vous m'en dites. Je ſuis, &c.

Signé, Jacques Hadow, M. C.

LETTRE

LETTRE

A l'Auteur du Recueil périodique de Médecine, &c. au sujet de divers accidents arrivés en disséquant des cadavres.

Par M. de Berge, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Ham.

De Ham, ce 28 Juillet 1755.

MONSIEUR,

II. Le fait dont je crois devoir instruire le public par la voie de votre Journal, me fut communiqué le mois passé par M. du Monchaux, Médecin à Douai. Voici ce qu'il me mandoit par sa lettre.

» Un infirmier mourut ici, il y a quel-
» que temps, d'un mal assez singulier. Cet
» homme travailloit à enlever les chairs
» d'un cadavre dont on vouloit faire un
» squelette. Le cadavre avoit déjà huit
» jours. Un soir que l'infirmier étoit oc-
» cupé à cette opération, il se coupa avec
» le scalpel. La blessure étoit si legere qu'il
» n'en sortit point de sang, & que cet hom-
» me n'y fit aucune attention. Le lendemain,
» sa main parut extrêmement enflée, & il
» y sentit de violentes douleurs qui furent ac-
» compagnées de rougeur & de tension.
» Bientôt le mal gagna le poignet, passa à

» l'avant-bras, & de-là au coude. La fievre
» survint, fut continue & très-violente. Il
» tomba ensuite dans le délire, & le qua-
» trieme jour on vit paroître des pustules icho-
» reuses sur la partie malade : ce qui indi-
» quoit la gangrene. On employa alors
» toutes sortes de moyens pour arrêter la
» violence du mal, mais ce fut inutilement ;
» car le malade mourut le neuvieme jour.

Mon pere, qui est Médecin de Condé en Haynault, & à qui j'ai fait part de la lettre de M. Monchaux, m'a répondu qu'il avoit vu quelque chose de plus singulier au Chateau-Cambresis, & voici ce qu'il m'a écrit à ce sujet.

» M. Clément, Médecin de cette petite
» ville, fit l'ouverture du corps d'une Reli-
» gieuse nouvellement morte d'une fievre
» putride. Il avoit avec lui deux assistants.
» Après l'ouverture de l'abdomen, il intro-
» duisit la main & une partie de l'avant-
» bras pour en retirer les visceres, & les exa-
» miner ensuite. Dès le moment même
» toutes les parties qui avoient touché au
» cadavre devinrent enflées avec des marques
» de gangrene. On fut obligé de les scarifier,
» & d'employer les plus puissants anti-septi-
» ques pour arrêter le progrès du mal. Il
» fallut faire la même opération aux deux as-
» sistants qui avoient tenu les téguments avec
» le bout des doigts.

Je me contente de rapporter ces faits ſans raiſonner ſur les cauſes de ces évenements ſi ſinguliers. Ils doivent ſervir d'avertiſſement aux Médecins & aux Chirurgiens qui ſe trouveront dans le cas de diſſéquer un cadavre ou d'en examiner les parties. J'ai l'honneur, &c.

Les exemples que M. de Berge rapporte par ſa lettre, ne ſont que trop confirmés par divers autres, qu'il ſeroit facile de rapporter. Ils prouvent tous qu'on ne peut travailler avec trop de précaution ſur les cadavres, & que faute de le faire avec prudence, on s'expoſe à des accidents très-dangereux. Le moyen de conſerver les cadavres, & d'éviter la trop prompte putréfaction, eſt de les humecter d'eau-de-vie camphrée. On peut même ſe ſervir de l'eau de goudron. Elle eſt moins chere, & par conſéquent, la dépenſe n'eſt pas ſi conſidérable. Il faudroit encore avoir ſoin de purifier l'air de l'endroit où l'on renferme ces cadavres, en y brûlant des plantes aromatiques ou d'autres matieres capables d'écarter les miaſmes putrides qui ſortent de la plupart des cadavres. Il ſeroit auſſi à ſouhaiter que pluſieurs corps ne fuſſent pas renfermés dans le même endroit où un grand nombre d'anatomiſtes ou d'éleves ſe raſſemblent, ſoit pour démontrer, ſoit pour s'inſtruire Il en réſulte toujours de fâcheux accidents par la corruption de l'air, ſur-tout ſi

ces opérations se font dans des temps un peu chauds & humides, ou dans des temps de maladies épidémiques.

Il est arrivé à plus d'un éleve de Messieurs Winslow & Ferrein, célebres anatomistes, d'être attaqués de maladies putrides lorsqu'ils fréquentoient leurs amphithéatres, malgré la propreté que ces Messieurs ont soin de faire regner dans l'endroit où ils font leurs leçons d'anatomie, & quoiqu'ils aient grande attention de ne fournir, autant qu'il est possible, que des cadavres frais.



OBSERVATION

Sur un vice singulier de conformation :

Par M. Ballay le jeune, Chirurgien-Juré à Orléans.

A Orléans, ce 31 Juillet 1755.

III. Le physicien, l'observateur, toujours attentifs aux phénomenes de la nature, voient avec une sorte d'admiration ses différents jeux & ses variétés. La difficulté d'en découvrir les causes n'est pas capable de les rebuter. Persuadés qu'une nouvelle production monstrueuse leur indiquera la route qu'ils doivent suivre pour développer les secrets de la nature, ils ne négligent aucune occasion de l'examiner jusques dans les moindres choses. Toutes ces considérations m'ont déterminé à faire part au public de l'observation suivante, qui a quelque rapport à celle que M. Missa, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, a donnée dans le Recueil du mois de Septembre de l'année derniere.

M. Gaigneux, Chirurgien-Juré à Orléans, le 30 de Juillet dernier, accoucha la femme d'un jardinier de son quartier.

Elle mit au monde une fille qui fait le sujet de cette observation. Le vice de conformation, qu'il apperçut aussi-tôt dans cet enfant le détermina à me faire part de ce phénomene. Curieux d'examiner cette monstruosité, je me rendis au logis de la femme qui venoit d'accoucher, & voici ce que je remarquai.

Premiérement, cet enfant avoit la tête beaucoup plus petite qu'elle ne doit être dans l'état naturel, & ressembloit à celle d'un singe.

2. La levre supérieure lui manquoit, & cet enfant n'avoit que deux petites portions charnues, une de chaque côté des commissures des levres, de la grosseur d'une petite féve; elles étoient formées par la continuation de la peau des joues, ce qui faisoit une espece de bec de lievre.

3. Toute la partie supérieure, antérieure & moyenne de la mâchoire supérieure, & les parties latérales manquoient presque entiérement; c'est-à-dire, qu'il ne paroissoit de ces os que deux petites portions cartilagineuses, très-enfoncées sous les joues, & écartées l'une de l'autre. Ces portions contenoient deux dents molaires seulement, & presque sorties de leurs alvéoles. Il sortoit des parties antérieures & la-

térales de ces mêmes endroits deux petites apophyses, qui se terminoient à la partie supérieure & latérale du nez, de chaque côté, par des pointes très-grêles. On ne voyoit pas les sinus maxillaires ni les os du palais. De façon que la partie supérieure de la cavité de la bouche qu'on appelle voûte du palais, n'étoit que membraneuse.

4. Le nez n'avoit que cinq lignes & demie de longueur, sur trois de largeur, & n'étoit formé que des téguments communs des environs. Sa partie supérieure & latérale de chaque côté étoit soutenue par les extrémités des deux apophyses que j'ai dit sortir des deux parties latérales cartilagineuses qui s'observent dans ce qui reste des os maxillaires. La partie inférieure du nez étoit soutenue par un petit cartilage semilunaire, de la longueur de trois lignes en circonférence.

5. On ne trouva pas les os propres du nez ni les cornets inférieurs : les cornets supérieurs étoient confondus avec la partie inférieure & antérieure du coronal, & ne paroissoient point : il n'y avoit point d'ouvertures nazalles, tant intérieurement qu'extérieurement.

6. L'enfant étoit privé de la luette, & ne pouvoit prendre le tetton de sa

mere, quoiqu'il sembloit faire tout ce qu'il pouvoit pour en venir à bout. On fut donc obligé de lui donner pour nourriture, du lait & du syrop fait avec un peu de vin & de sucre, qu'on lui faisoit prendre avec une cuiller quand il ouvroit la bouche pour crier. La difficulté qu'il avoit alors d'avaler lui occasionnoit des convulsions. La déglutition se faisoit au contraire aisément, lorsque l'enfant avoit la bouche fermée, & il restoit plus tranquille. L'air qu'il recevoit étoit divisé par la partie supérieure de la levre inferieure qui se terminoit en pointe, & qui touchoit la base du nez. Cet air étoit encore brisé par les deux petites portions charnues qui étoient restées de la levre supérieure, comme je l'ai dit dans l'article second; de sorte qu'il n'entroit & ne sortoit que par l'ouverture que donnoient les parties défectueuses de la levre supérieure & des os maxillaires.

7. Les fosses orbitaires étoient beaucoup plus petites qu'elles ne doivent être, mais il ne manquoit rien aux paupieres, si ce n'est que leurs ouvertures étoient extrêmement petites. Celles du côté gauche avoient leur ouverture de la longueur de deux lignes & demie : celles du

côté droit étoient d'une ligne & demie. Quoique ces ouvertures fussent extrêmement petites, elles étoient figurées à l'ordinaire. Le globe de l'œil gauche étoit extrêmement petit & enfoncé, & il ne m'a pas été possible de le voir, pour sçavoir s'il avoit la figure & la couleur ordinaire, & s'il n'étoit pas privé de quelque partie : le globe de l'œil droit manquoit, du moins on ne sentoit qu'une très-petite partie au fond de l'orbite du même côté. Les paupieres étoient enfoncées, fermées presque en entier, & ployées dans les fosses orbitaires ; les ouvertures étoient, outre cela, si petites qu'il y a lieu de croire que l'enfant auroit été aveugle, s'il eut vécu.

Cet enfant mourut au bout de quatre jours. J'aurois desiré faire l'ouverture du cadavre pour examiner si je n'aurois pas découvert quelques particularités dignes de la curiosité du public ; mais les parents s'y opposerent, & on ne nous permit, à mon confrere & à moi, que de faire l'anatomie de la tête. Voici ce que je remarquai de plus considérable.

1°. Lorsque j'eus enlevé les téguments & le péricrâne, je trouvai les os du crâne, tant propres que communs au crâne & à la face, dans leur forme &

ſituation ordinaire; mais les coronal avoit les particularités ſuivantes. Sa partie inférieure & antérieure étoit concave, liſſe & polie, & beaucoup plus mince que ſes autres parties, puiſqu'il n'y avoit point de diploë, qu'elle n'étoit compoſée que d'une ſeule table de l'épaiſſeur d'une feuille de parchemin. Sa partie inférieure n'étoit point échancrée, pour loger l'os ethmoïde qui manquoit, ainſi que les ſinus frontaux : les apophyſes angulaires internes du coronal s'avançoient plus de côté du nez qu'elles n'ont coutume de faire, & elles alloient ſe terminer en pointes antérieurement, pour s'unir par ſuture avec la partie ſupérieure très-grêle des deux apophyſes plattes, dont j'ai déja parlè dans l'article troiſieme.

2°. J'enlevai enſuite les os du crâne que j'ai trouvés dans leur ſituation ordinaire : je coupai la dure-mere circulairement autour de la tête, pour mieux examiner le cerveau & le cervelet, & les praties qui les compoſent, & j'apperçus que le cerveau & le cervelet étoient preſque entiérement diſſous ; à peine ai-je pu diſtinguer la ſubſtance corticale ou cendrée, la blanche ou médullaire

3°. Après avoir diſſéqué & examiné les parties du cerveau & du cervelet,

les unes après les autres, avec beaucoup de circonspection, & les nerfs de la moëlle allongée que je suivis depuis la premiere paire, jusqu'à la derniere, je ne trouvai pas les nerfs olfactifs. Je passe aux autres remarques.

4°. L'os sphénoïde par la table inférieure de sa base formoit la partie supérieure de la cavité de la bouche ou voûte du palais. A la partie antérieure de la base de cet os, à l'endroit où il se joint avec l'os ethmoïde, il y avoit une avance en forme d'apophyse mastoïde, divisée en cinq cartilages presque égaux, de la longueur de trois lignes & demie : cette avance avec ses cartilages alloit se terminer en pointe mousse, & occuper la partie supérieure & antérieure de l'échancrure triangulaire interne du nez. Cette échancrure étoit formée par les apophyses plattes des deux portions qui étoient restées des os maxillaires de chaque côté, & elle alloit se joindre par suture avec les apophyses angulaires internes du coronal pour former le nez, comme je l'ai dit dans l'article troisieme. Cette avance extraordinaire, qu'on peut appeller apophyse mastoïde, étoit très-spongieuse. Les apophyses ptérigoïdes manquoient entiérement.

5°. Les os unguis étoient dans leur forme & ſituation naturelle ; mais le conduit nazal ou lacrymal, au lieu de ſe terminer dans l'interieur du nez, à l'ordinaire, finiſſoit à la partie poſtérieure latérale interne de la petite portion des os maxillaires qui étoit reſtée de chaque côté, en s'ouvrant dans le fond de la bouche à l'endroit de la luette. Les points lacrymaux, le vomer & toutes ſes parties manquoient entiérement.

6°. Le globe de l'œil gauche étoit d'une très-petite ſphere : ſes parties externes étoient proportionnées au globe. Les paupieres de l'œil droit étoient formées comme celles du gauche ; mais l'œil droit n'avoit point de globe. Je découvris dans le fond de l'orbite un petit corps, en forme d'une petite veſſie, de la groſſeur & de la figure d'une petite lentille, ayant une cavité dans ſon intérieur, qui contenoit une humeur aqueuſe : je l'examinai avec beaucoup d'attention à la faveur de la loupe, ſans pouvoir appercevoir aucune partie. Ce petit corps étoit formé des membranes qui accompagnoient & ſervoient d'envelop-pes au nerf optique de cet endroit.

Telles ſont les remarques les plus eſſentielles que j'ai pu faire en anatomiſant exactement toutes les parties in-

ternes & externes de la tête de cet enfant.

La mere de cette petite fille eſt âgée de quarante ans; elle eſt d'un bon tempérament, s'eſt toujours bien portée, tant dans ſes groſſeſſes que dans ſes couches: & elle a eu ſept enfants tous bien formés. Elle n'a pas été plus incommodée de cette couche que des précédentes, & elle a aſſuré qu'elle n'avoit rien vu qui pût faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, & qui ait pu donner lieu à ce vice de conformation. Le pere eſt auſſi d'un très-bon tempérament & bien conſtitué. Il eſt dans la quarante-ſixieme année de ſon âge.

Je demande aux grands maîrres de l'art, s'il étoit décidé que cette petite fille ne pouvoit pas vivre, comme je l'avois d'abord penſé, à cauſe de ce vice de conformation? Si l'art pouvoit fournir des moyens ſuffiſants pour ſuppléer aux parties qui manquoient à cet enfant, & corriger les parties défectueuſes, ſoit en lui procurant une déglutition plus facile, ſoit en lui rendant la reſpiration plus aiſée?

Une déglutition très-difficile, une reſpiration très-gênée, & accompagnée de ſuffocation & de mouvements convulſifs, n'étoient-ils pas ſuffiſants pour lui cauſer

la mort? La petite quantité de nourriture que cette petite fille prenoit, ou la dissolution du cerveau & du cervelet que j'ai trouvée, n'étoient-elles pas des causes mortelles?

Si cet enfant eût vécu, il n'auroit pu se moucher par le défaut des réservoirs de la morve, tels que les sinus maxillaires & frontaux, les cornets & le nez qui n'étoient point ouverts. Ces défauts n'auroient-ils pas été un obstacle à sa santé? Je demande encore si cet enfant auroit été privé de l'odorat, n'ayant pas les parties les plus essentielles à cet organe, tels que les cornets supérieurs & inférieurs; l'os ethmoïde, la cavité du nez & toutes ses parties; la membrane pituitaire; les nerfs, olfactifs, enfin tout ce qui est nécessaire pour la perfection de l'odorat? Cette avance que j'ai appellée apophyse mastoïde, & que j'ai trouvée dans la partie antérieure de la base du sphénoïde, qui étoit divisée en cinq cartilages (*a*) d'une substance très-spongieuse, n'auroit-elle pas fait la fonction de l'organe de l'odorat? Voici sur quoi je fonde cette conjecture.

Le rameau du nez ophthalmique inter-

(*a*) Ces parties, selon toute apparence, étoient destinées à former les différents cornets du nez.

ne ou nazal, que j'ai ſuivi avec beaucoup d'attention, par la diſſection, alloit ſe terminer à cette avance appellée maſtoïde, après avoir jetté dans ſon commencement des filets qui ſe communiquoient avec le ganglion lenticulaire de la longuē branche inférieure de la troiſieme paire des nerfs de la moëlle allongée, appellés moteures communs. Il jettoit encore d'autres filets qui ſe diſtribuoient aux parties voiſines, & ſe partageoient enſuite en deux rameaux principaux : celui qui, dans l'état naturel, a coutume d'entrer dans le crâne, en paſſant par le trou orbitaire interne à l'union de l'os plat de l'ethmoïde avec le coronal, lorſqu'il s'y trouve, & qui reſſort enſuite par les trous cribleux, après s'être joint avec les filets olfactifs, pour ſe diſtribuer avec eux à la membrane interne du nez; ce rameau, dis-je, alloit, au contraire, ſe perdre immédiatement par pluſieurs filets dans la ſubſtance ſpogieuſe de cette apophyſe maſtoïde, & s'y partageoit en tous ſens. L'autre branche s'y diſtribuoit auſſi par pluſieurs filets, après avoir gagné l'angle interne de l'orbite, pour ſe rendre au ſac nazal ou lacrymal, & aux parties voiſines.

J'ai auſſi remarqué que la plus grande

partie des deux rameaux de la branche supérieure des nerfs maxillaires, se distribuoit dans toute la substance de cette même avance ou apophyse mastoïde. Ne peut-on pas conclure de ceci, que cette avance eût fait la fonction de l'os ethmoïde ; les cartilages auroient fait celle des cornets supérieurs ; enfin les rameaux de la branche ophthalmique, avec les rameaux essentiels de la branche maxillaire supérieure, auroient remplacé les nerfs olfactifs, & par ce moyen, cette petite fille auroit pû avoir le sens de l'odorat.

Mais je ne sçais si elle n'auroit pas été muette, par le défaut des parties de la bouche dont j'ai fait mention.

N'auroit-elle pas été aveugle, le globe de l'œil droit lui manquant, ou du moins borgne, le globe de l'œil gauche étant d'une si petite sphere, & l'ouverture des paupieres si étroite ? N'auroit-on-pas pu faire une opération chirurgicale sans préjudicier à cet œil, & dilater l'ouverture des paupieres par cette opération, sans déranger cet organe, & par là, faciliter l'entrée des rayons lumineux qui frappent le globe de l'œil pour aller se peindre sur la rétine, qui est l'organe de la vue ; & par ce moyen, cet enfant n'auroit-il pas joui de la vue ?

C'eſt aux grands maîtres de l'art à porter leurs jugements, & à lever ces difficultés, eux qui s'appliquent continuellement aux recherches pénibles & curieuſes de ce qu'il y a de plus rare dans la nature. *Je* deſirerois qu'ils vouluſſent nous communiquer, par la voie du Journal de Médecine, leurs ſentiments à ce ſujet. Le public curieux, & qui deſire s'inſtruire, les recevroit avec plaiſir.

REPLIQUE

De M. Peſſau de la Tour, Docteur en Médecine,

A la réponſe de M. le Cat, inſerée dans le Recueil du mois de Juin 1755, ſur la Herpe.

De Beaufort en Anjou, ce 29 *Septembre* 1755.

IV. Le ſilence que j'ai gardé juſqu'à préſent, au ſujet de la lettre de M. le Cat, inſérée dans le Recueil du mois de Juin, ne vient que de ce qu'étant éloigné d'Angers, on ne m'a remis ce Recueil & les ſuivants qu'au commencement de ce mois. Inſtruit par la lecture de la lettre de M. le Cat des mouvements que cet illuſtre adverſaire emploie pour me combattre,

j'entre de nouveau en lice avec lui, pour lui diſputer, au jugement de la raiſon, la palme que mon ſilence involontaire ſembloit lui avoir abandonnée. Avant que de toucher au fond de la queſtion qui fait notre diſpute, il me permettra de m'inſcrire en faux contre les deux chefs d'accuſations qu'il veût produire contre moi.

1°. C'eſt ſans fondement que M. le Cat m'accuſe d'avoir taxé d'imaginaires les obſervations qu'il dit avoir faites ſur les cadavres, à l'occaſion des fievres malignes qui regnoient à Rouen, à la fin de 1753, & au commencement de 1755, puiſque je n'attaque que les conſéquences qu'il en tire.

2°. Il m'exclut du nombre des gens ſenſés, *parce que*, dit-il, *je ne ſuppoſe aucune hypotheſe dans ſon expoſé.* Ce procédé me paroît d'autant plus injuſte, que loin de regarder ſon prétendu nouveau ſyſtême comme démontré, je me récrie, au contraire, contre l'éloignement qui ſe trouve entre cette théorie lumineuſe qu'il annonce, & la démonſtration dont il nous flatte (*a*). Par conſéquent, ſes reproches ne ſon nullement fondés ; & pour lever toute équivoque, je vais répéter, en peu de mots, mes premieres objections contre

(*a*) Recueil d'Octobre 1754. pag. 259.

l'opinion où il est, que la herpe doit être mise au nombre des maladies externes, & que les remedes internes que la Médecine prescrit contre ces sortes d'éruption, n'ont de succès qu'autant qu'ils sont analogues aux topiques que la Chirurgie met en usage pour les guérir.

Pour lui prouver de nouveau que ce qui paroît dans toutes les maladies du genre dartreux ne peut passer que pour l'effet, & non pour la cause, ou autrement pour la crise d'un vice des humeurs, il ne faut que faire attention à certains accidents terribles dont on ignore la cause, & qui souvent disparoissent par la seule éruption d'une humeur dartreuse. On doit encore examiner les symptômes dangereux qui sont quelquefois suivis de la mort, à l'occasion de la rentrée de cette même humeur. Cette répercussion n'est souvent causée que par l'application inconsiderée des topiques que M. le Cat nous vante, & qui ne sont que des répercussifs, des caustiques, des astringents, des dessicatifs, &c. qu'on ne doit jamais employer qu'après les avoir fait précéder par les remedes internes qui conviennent.

M. le Cat ne peut se dispenser d'avouer qu'ils ne sont nullement analogues aux tisanes composées avec les bois, aux

bouillons amers, aux petits laits, &c. que l'on donne dans ces maladies, & presque toujours avec succès. Je ne prétendois pas non plus parler de remedes extérieurs de cette espece, lorsque j'ai annoncé que *s'ils contribuoient en quelque chose à la guérison de la herpe, ce ne pouvoit être, tout au plus, que parce qu'ils avoient beaucoup de rapport avec les remedes internes.* Il ne s'agissoit, selon moi, que de ceux qui peuvent adoucir, détendre & mondifier; tels que sont les bains, les fomentations faites avec la décoction de racine de parelle, les infusions vulnéraires, &c. Mais, continue M. le Cat, *je trouve une analogie frappante entre un collire animé de tarre stibié par lequel je guéris un ophthalmié, & un émétique avec lequel je dissipe une inflammation à l'estomac: commencement d'une maladie fort sérieuse.* Sans doute qu'un émétique donné en pareil cas doit faire une maladie fort sérieuse, pour ne pas dire mortelle; l'analogie proposée ne souffre non plus aucun doute; de sorte que si tout ce qu'il a avancé, au sujet de sa nouvelle doctrine étoit aussi bien démontré, je suis persuadé qu'il n'eût jamais été contredit.

Quoique l'analogie qu'il trouve entre les tamarins, la casse, les sels cathar-

tiques, les potions aigrelettes nitrées, mêlées d'abſorbants & les fomentations où entre l'écorce de grenades, les baluſtes, les roſes rouges, l'huile de myrtille, la céruſe, la tutie; quoique, dis-je, cette analogie ne ſoit pas frappée au coin de l'évidence, comme la précédente, on peut néanmoins lui paſſer; mais dire que ces remedes externes ont conduit à la connoiſſance des internes dont l'uſage, ſelon lui, n'eſt dû qu'au ſeul empyriſme; que l'art de guérir a commencé par les topiques & par la Chirurgie; je ne ſçais trop ſi l'on doit ajouter foi à cette révélation, & ſi M. le Cat ne prend point ſes ſuppoſitions pour des axiomes. Je ſçais, qu'à la vérité, les topiques & la Chirurgie précedent ſouvent la Médecine, quelquefois pour le malheur de quelques-uns; je ſçais auſſi que c'eſt un abus qui ne prouve nullement que les hommes ont préciſément commencé l'art de guérir par cette partie, à moins que ceux de cette opinion ne prétendiſſent s'autoriſer du genre de mort d'Abel, parce qu'il fut aſſaſſiné: raiſon qui ne conclut pas plus que la premiere, puiſque la mort ſuivit de ſi près le coup dont fut frappé ce fils d'Adam, qu'on n'eut pas le temps de le panſer.

Concluons & disons, 1°. que la herpe, à l'instar de toute autre espece d'éruption, tire son principe de dedans; que conséquemment les remedes externes & chirurgicaux ne doivent être considérés, à cet égard, que comme secondaires. 2°. Que par cette raison il est plus probable que le premiers nous ont conduits à la connoissance des derniers: l'analogie des topiques dépend donc des remedes internes; la replique sur ces faits doit donc être réputée comme non avenue.

Quant à la seconde partie, je m'apperçois que M. le Cat nie beaucoup plus hardiment qu'il ne prouve.

1°. Il défie qu'on le convainque que le chyle puisse se dépraver & se corrompre.

N'est-il pas démontré que le chyle n'est autre chose que le résultat des digestions opérées relativement à la disposition de l'estomac, des sucs qui s'y trouvent, & à la qualité des aliments qui en font la matiere; que si quelqu'une de ces conditions ne se rencontre pas, il n'en faut pas davantage pour vicier cette humeur, qui tantôt est aigre, tantôt nidoreuse, & peut enfin éprouver tous les différents degrés d'altération dont on la connoît susceptible.

S'il me fâchoit bien fort, replique-t-il, *j'irois jusqu'à lui soutenir que le chyle est une liqueur pure, simple & toujours la même, quelqu'aliments que nous prenions, fussent-ils des poisons, tels que ceux avec lesquels s'étoit familiarisé Mithridate.*

Il faut avouer que cette menace ressemble parfaitement au *quos ego*, &c. de l'Enéide, qui ne peut avoir d'autre usage que celui d'orner une fiction. Il ne falloit rien moins que la fable de Mithridate familiarisé avec les poisons, pour donner place à une telle expression.

2°. La façon de vivre des gens de campagne, qu'il compare avec celle des personnes d'un condition plus élevée, ne fait pas plus en sa faveur, puisque ce qui nourrit un paysan peut également nourrir un homme de qualité. Cela se voit fréquemment, sans qu'il en arrive aucun inconvénient qui soit constant; de même que l'un & l'autre peuvent éprouver, & éprouvent en effet assez souvent des dérangements dans la digestion.

Il reste maintenant à sçavoir si le chyle, avec les différentes perversités dont il est capable, peut pénétrer dans les embouchures lactées. M. le Cat est pour la négative, & soutient que la sensibilité des houpes nerveuses qui composent le

velouté intestinal, au travers duquel cette liqueur passe, doit à l'occasion de ces matieres dont elle est infectée, rencontrer un obstacle invincible à son entrée par l'érétisme qu'elle y cause. Cela pourroit être, si les parties qui corrompent le chyle étoient toujours douées de cette acrimonie ou causticité qui seule est capable d'agir ainsi sur les nerfs, & qui donne lieu très-souvent à ces irritations ou coliques qu'on a vu plusieurs fois dégénérer en inflammation, telle que la colique des peintres de Poitou, &c. Mais comme il y a beaucoup d'autres especes de dépravations qui n'empêchent pas cette humeur de pénétrer dans les veines lactées, & d'altérer la masse commune, la difficulté tombe d'elle-même. Il ne faut que faire attention aux différents changements qui arrivent au chyle dans l'hématose, pour se convaincre qu'il n'est ni si pur ni si simple que M le Cat se le persuade, puisque le sang, qui en est le produit, fournit des humeurs si différentes les unes des autres, & que ces humeurs participent toujours du régime qu'on observe.

Les urines, par exemple, différent en raison des aliments ou des remedes qu'on a pris. Les asperges le rendent d'un verd noirâtre, la térébenthine leur communique

communique l'odeur des violettes qui n'eſt qu'un diminutif de celle qu'elle a ; l'excès de la biere, ſur-tout celle qui eſt forte de houblon, les rend brûlantes, &c. Le lait eſt ſujet aux mêmes changements. A l'égard de ceux qui mangent, dit-on, impunément la viande d'animaux enragés, je réponds que cela peut être ; 1°. parce que le virus de la rage n'eſt dangereux qu'autant qu'il eſt en action, ou communiqué avec mouvement ; c'eſt ce qui fait que les hydrophobes ont des moments de tranquillité entre les accès ; 2°. il eſt à préſumer que ces animaux n'ont point été ſuffoqués dans le temps de la rage ; de plus, qu'on les a égorgés & ſaignés ; que leur chair a paſſé par différents degrés de cuiſſon, ſans quoi il ne ſeroit pas prudent de faire une pareille tentative. Le lait de ces animaux pourroit fort bien ne pas tirer à plus grande conſéquence, pourvu toutefois qu'on l'eût fait bouillir & écumer, attendu que les molécules du virus qui y ſont contenues, ſe trouvent embarraſſées dans les parties les plus rameuſes, & ſont enlevées avec l'écume.

Soutenir que les poiſons n'agiſſent que ſur les membranes de l'eſtomac & celles des inteſtins (ce qui ne doit s'entendre que de ceux qui ſont corroſifs) ſans que le chyle qui s'y rencontre pour lors en ſoit altéré,

eſt une erreur des plus grandes; je ne ſçaurois cependant me perſuader que l'auteur de cette nouvelle doctrine regarde ces faits comme bien avérés : en ce cas, le bon ſens ſeul auroit dû l'arrêter ſur des propoſitions qui ſouffrent autant d'exception que celles qu'il a avancées juſqu'à préſent. J'ai d'autant plus lieu de lui faire cette repréſentation, qu'il ſe contredit à la page 396, qui eſt la cinquieme de ſa replique, ligne 27, Recueil de Juin. Voici ſes propres termes : *Tous les hommes prenant les aliments qui n'en ſont pas imprégnés* (en parlant des miaſmes de la contagion) *ils ſe mêlent néceſſairement à leur ſang, & ainſi il ſeroit impoſſible qu'ils n'en fuſſent pas tous empoiſonnés.* Le chyle peut donc s'infecter, & s'il l'eſt une fois, il s'introduit néceſſairement dans le ſang, indépendamment *de la ſenſibilité des houppes nerveuſes du velouté du canal inteſtinal.* Que peut-on penſer d'un raiſonnement dont les preuves ſe démentent ſi ſenſiblement? C'eſt à la raiſon d'en décider.

Nous donnerons dans le Recueil ſuivant le reſte de cette piece, qu'on ne peut mettre en entier dans celui-ci, à cauſe de ſa longueur.

OBSERVATION

Sur un Bezoard humain :

Par M***.

Adreſſée à l'Auteur du Journal de Médecine.

V. Dans le mois de Janvier dernier, une Dame d'un aſſez bon tempérament & âgée de 50 ans, eut une douleur aiguë à la région épigaſtrique du côté de l'hypocondre droit. Cette douleur ſe communiquoit par une eſpece de ſymphatie à toutes les parties du bas-ventre, mais elle ſe fixoit plus particuliérement au côté droit, preſque au-deſſous du ventricule. Elle devint beaucoup plus ſupportable au bout de quelques jours, & elle ſe diſſipa preſque tout-à-fait. A l'endroit où cette douleur ſe faiſoit ſentir, on remarqua une petite tumeur indolente & oblongue, qui s'augmenta inſenſiblement de la longueur de quatre doigts, & qui par ſon caractere de dureté ſembloit être skirrheuſe. Elle ne groſſiſſoit cependant que très-peu, & quelquefois elle devenoit inſenſible.

Les ſymptômes les plus conſidérables qu'on remarquoit dans la malade étoient

un défaut d'appétit, une difficulté à faire ses exercices ordinaires, une pâleur qui tiroit un peu sur le jaune, des borborygmes & de gonflements dans le ventre. Tous ces accidents n'obligeoient cependant point la malade à garder le lit ni la chambre, parce qu'il ne survenoient souvent qu'après de longs intervalles.

La maniere dont le Médecin a conduit cette Dame, l'a garantie de plus grands accidents. Après les remedes généraux, elle a fait usage de bouillons avec les plantes appéritives, incisives & fondantes. Elle a pris ensuite des eaux acidules & des pillules aloëtiques du poids d'un grain. Elle en avaloit cinq ou six le soir, en se couchant. Ces pillules lui étoient envoyées par quelqu'un qui en fait un mystere comme d'un remede extraordinaire.

Vers le commencement du mois d'Août, cette Dame, immédiatement après son soupé, se trouva extrêmement agitée, & vomit à plusieurs reprises. Ces accidents se calmerent par le moyen de quelques remedes qu'on lui donna. Le lendemain, elle prit un lavement; aussitôt qu'elle voulut le rendre, elle sentit une résistance considérable au fondement; c'étoit quelque matiere endurcie, qui enfin tomba avec assez de bruit.

Vers la fin du mois, elle ſe trouva dans le même état ſur le ſoir. Les accidents devinrent plus conſidérables : elle rendit par le bas beaucoup de matieres bilieuſes & beaucoup d'eau, ce qui n'étoit qu'un dégorgement, ou une expreſſion forcée de toutes les glandes gaſtriques, occaſionnée par la forte compreſſion de l'eſtomac. Rien ne paſſoit par le bas, & il ſembloit que le pilore étoit fermé : au bout de quelques heures, les douleurs s'appaiſerent, la malade devint plus tranquille, & elle s'endormit. Mais dès le grand matin, elle reſſentit les mêmes douleurs, & alors on prit le parti de lui donner un lavement compoſé de petit lait & d'huile qui détermina la matiere à couler par le canal inteſtinal. Dès la premiere déjection la malade reſſentit au fondement un embarras ſemblable à celui qu'elle avoit éprouvé quelques ſemaines auparavant. Enfin, après quelques efforts elle rendit dans le baſſin une maſſe ſphéroïde groſſe comme un œuf de pigeon; elle peſe environ quatre gros, elle eſt inégale dans ſa ſurface, & a tout-à-fait la forme d'un œuf. Un des bouts eſt tronqué & plat. Sa ſuperficie eſt jaunâtre & d'une nature de ſuif. Son épaiſſeur eſt de deux lignes. Elle ſert d'enveloppe à une eſpece de noyau d'une plus grande conſiſtance,

qui eſt d'un brun rougeâtre : lorſqu'il eſt graté avec l'ongle, il devient d'un jaune pâle, & il n'a aucune odeur. Cette Dame ſe déterminera peut-être à donner cette eſpece de bézoard à quelqu'un qui ſera en état d'en faire part au public. Il paroît que ce que la malade avoit rendu d'abord, reſſembloit à ceci. On n'a pas pu s'en aſſurer, parce qu'elle n'eût pas la précaution de ſe ſervir de ſon baſſin cette fois-là.

Depuis que cetre Dame eſt délivrée de ces deux maſſes, elle ne reſſent plus aucun embarras, & elle paroît recouvrer une ſanté qui devenoit de plus en plus foible & languiſſante.

Ne pourroit-on pas croire que l'origine de ce bézoard viendroit de la véſicule du fiel, & que ſi l'on ouvroit le noyau, on trouveroit quelques pierres véſiculaires ? On ſçait qu'il ſe forme des concrétions pierreuſes dans ce réſervoir du foie, qui s'évacuent par les efforts de la nature par le canal cholidoque dans le duodénum. M. Varnier, Docteur en Médecine de la faculté de Montpellier, n'eſt pas le premier qui les ait obſervées (*a*).

Les efforts de la nature, pour enlever à la véſicule les concrétions pierreuſes

(*a*) *Vid. Bianchy, Hiſt. Hepat.*

dont elle pouvoit être chargée, ont sans doute occasionné les douleurs aiguës que la malade a ressenties. Ces pierres parvenues dans le duodénum sont probablement restées dans un coin de l'intestin contracté à l'orifice du canal cholidoque. La bile privée d'une partie de son véhicule, est devenue plus épaisse. Ne pouvant plus couler librement dans l'intestin, elle s'y est arrêtée, condensée, & y a pris la forme de l'intestin, d'où s'en est suivi cette concretion, d'une nature savoneuse & résineuse.

Cette masse n'a peut-être d'autre cause que la bile elle-même qui s'étant épaissie & étant devenue concrete, a fermé le passage de la bile dans l'intestin, & a occasionné les accidents dont j'ai fait mention.

Ce qui paroîtroit confirmer ce sentiment, c'est que la personne est d'un tempérament tranquille, & avoit ordinairement une bonne santé. Ainsi il ne seroit pas étonnant que cette bile eût formé des caillots durs & résineux. La couleur pâle & un peu jaune provient du défaut de secrétion de la bile dans le foie, qui pouvoit être obstrué, ou de l'obstacle que la bile trouvoit dans son passage. On sçait que c'est de cette façon que se forme l'ictere. Les eaux minérales, les fondants, &c.

auront détaché cet amas dont la malade a été débarrassée par la voie des selles (*a*).

OBSERVATION

Sur une Affection Maniaque,

*Par M***. Médecin à Vitry-le-François.*

VI. Un jeune homme très-bien constitué, d'un très-bon tempérament, fut contraint d'entrer dans un monastere, à l'âge de quinze ans. Ses parents, malgré son inclination, le forcerent à prononcer des vœux à seize. Son dégoût pour l'état monastique, lui fit chercher les occasions d'en sortir. Les moyens & les expédients qu'il imagina, lui mirent l'esprit à la torture, & l'agiterent beaucoup. Enfin, il prit son parti au bout de trois ou quatre ans, & se sauva de la communauté; il fit un voyage de quarante lieues pour se

(*a*) Ces calculs cystiques, qui sont très-communs à Vitry-le-François, n'auroient-ils pas pour cause efficiente le vin âpre & tartareux, & l'eau de puits crétacée dont les habitants de cette ville font usage pour leur boisson ordinaire? Voilà vraisemblablement la cause des obstructions des skirrhes, des rhumatismes, & autres maladies chroniques dont ces habitants sont si souvent attaqués.

retirer chez un de ses amis. Toutes les différentes agitations de son esprit, les inquiétudes & les chagrins que lui causoit sa nouvelle prison dans laquelle il se trouvoit, l'échaufferent considérablement. Son ventre devint paresseux. La marche que lui occasionna le voyage qu'il fit en très-peu de jours, & qui augmenta son appétit, l'enflamma au point qu'il fut près d'un mois sans aller à la garde-robe; il ne s'abstint cependant pas de manger à son ordinaire. Enfin il se détermina à appeller un Apothicaire qui toucha son bas-ventre; il le trouva bouffi, très-dur, & très-élevé, & lui conseilla aussi-tôt de prendre un remede huileux & laxatif, qui délaya une partie des grosses matieres qu'il évacua, ce qui le mit un peu plus à son aise, en produisant une légere détente dans le bas-ventre. Ce jeune homme, content de cette sorte de soulagement, négligea d'y apporter d'autres secours. Son ventre resta toujours très-tendu & douloureux. Il mangeoit ordinairement beaucoup; il n'alloit que de loin en loin à la garde-robe, & toujours avec difficulté. Les soins, la crainte & les inquiétudes qui augmentoient de plus en plus dans son esprit, & qui le jettoient dans une espece de mélancolie hypocondriaque, ne contribuoient pas peu à rendre son ventre paresseux, &

à ralentir toutes les fonctions de son corps.

Il lui survint dans le mois de Novembre 1754, des vapeurs convulsives avec suffocation, accompagnées d'un grand mal de tête. On fit venir un Chirurgien qui fit aussi-tôt une saignée au pied. Ces accidents continuant, on appella un Médecin, qui, examinant l'état du bas-ventre, le trouva très-dur, gonflé, & fort sensible. Il conseilla en conséquence une saignée du bras, qui fut réitérée le soir. Il fit donner au malade un lavement laxatif & émollient, lui ordonna une potion calmante, avec une tisane antispasmodique. Ces remedes calmerent parfaitement les accidents. Le lendemain, on réitéra le lavement, qui fit évacuer toujours de grosses matieres. Le malade se trouvant assez bien, il fut ensuite suffisamment purgé, en rendant toujours des excréments durs, qui forçoient par leur volume & leur dureté le sphincter de l'anus au point de l'enflammer, & de le rendre très-douloureux.

Le surlendemain, les mêmes accidents étant survenus, on réitéra la potion calmante ci-dessus, on continua la tisane de même, & on lui donna un lavement auparavant. Mais les intestins devinrent de plus en plus irritables; en sorte qu'on pouvoit à peine lui donner des lavements, qu'on

ne déterminât à l'inſtant le retour des accès qui ſe ſuivoient de fort près, & qui fatiguoient infiniment le malade.

Les paroxyſmes qui ſurvinrent enſuite furent plus violents, & revenoient pluſieurs fois par jour avec tant de force, qu'il falloit employer pluſieurs gardes pour contenir le malade; & malgré les remedes qui paroiſſoient opérer, le retour des accès devint périodique. La ſuffocation pour lors n'avoit plus lieu. Le malade devenoit comme un épileptique, faiſoit des ſoubreſaults, ne connoiſſoit plus perſonne, & étoit ſi furieux, que pluſieurs hommes robuſtes ſuffiſoient à peine pour le contenir dans ſes violentes agitations. Le tronc ſe contractoit avec tant de force, que malgré les efforts que l'on faiſoit pour lui tenir la tête, il forçoit toutes les réſiſtances qu'on lui oppoſoit. Il auroit coupé avec ſes dents tout ce qu'on lui auroit préſenté.

Les retours des accès s'annonçoient près d'un quart-d'heure avant par un mouvement ſpaſmodique dans les parties inférieures. Les jambes ſe plioient, il demandoit qu'on les lui étendît, & qu'on les lui tirât; auſſi-tôt il perdoit connoiſſance, & devenoit furieux. Le ſpaſme, qui prévenoit les accès, ſe fit enfin ſentir par une douleur dans le gros orteil du pied. Ces accès ont continué périodique-

ment près de quinze jours, toutes les vingt-quatre heures. Le malade étoit sans fievre, & n'avoit d'autre émotion dans le pouls que celle qu'occasionnoient les vapeurs convulsives.

Le Médecin qui le voyoit, portoit toujours ses vues sur les intestins qui avoient perdu leurs oscillations naturelles, & qui étoient devenues excessivement irritables; il conseilla en conséquence des délayants, des saignées du pied, des calmants, des purgatifs en lavage, des antispasmodiques appropriés à la nature & au génie de la maladie. Les excréments se sont évacués à la faveur de ces remedes sagement administrés. La source du mal s'est totalement épuisée, & le malade a recouvré sa santé.

Enfin pour prévenir les suites, & déraciner jusqu'aux moindres atteintes qui survenoient de temps en temps, & qui faisoient craindre une rechûte, le malade a fait usage pendant long-temps d'une tisane antispasmodique faite avec le gui de chêne, la racine de pivoine, les fleurs de tilleul, & le *gallium luteum*, de laquelle il s'est parfaitement bien trouvé; d'ailleurs les soins qu'il a apportés, & les ménagements qu'il a pris, suivant l'avis du très-habile Médecin qui l'a conduit, l'ont entiérement rétabli, joint à la joie & à la

ſatisfaction qu'il reſſentoit de l'eſpérance de jouir de la liberté.

SECONDE OBSERVATION

Sur l'Hydrocéphale de Begle (*a*) :

Par M. Betbeder, Docteur en Médecine, Aggrégé au College des Médecins de Bordeaux, Inſpecteur des Eaux Minérales du Mont-de-Marſan.

VII. L'hydrocéphale de Begle ſur laquelle nous avons donné une premiere obſervation, n'offre-t-elle rien de nouveau ? Un Phyſicien attentif, un Médecin zélé y trouvent-ils quelque choſe d'extraordinaire qui puiſſe piquer leur curioſité, animer leur zele, & devenir un ſujet d'obſervations neuves, curieuſes & intéreſſantes ? Voilà des queſtions que nous ſommes obligés de nous faire, & auxquelles nous répondrons pour juſtifier ce que nous avons déja avancé ſur l'état de la tête de Marie Ravot, & afin de prévenir des objections que les changements qui ſont ſurvenus à cette tête depuis notre premiere obſervation, doivent néceſſairement faire naître.

(*a*) Voyez la premiere obſervation, Journal de Septembre, pag. 227.

Pour établir quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur ce sujet, nous allons distribuer cette seconde observation en trois articles : dans le premier, nous rapporterons exactement toutes les particularités que notre hydrocéphale nous a présentées dans les examens que nous en avons faits en différents temps : dans le second, nous ferons voir que, quoique l'hydrocéphale soit une maladie fort ancienne, cependant celle dont il est ici question, doit être regardée, par les circonstances qui l'accompagnent, comme un phénomene rare & extraordinaire : dans le troisieme enfin, nous déduirons de nos observations les avantages que l'on peut retirer pour l'économie animale de la connoissance parfaite de ce qui se passe sur la tête de celle qui fait l'objet de ces observations.

1°. Le coronal, les pariétaux, les temporaux & l'occipital qui dans la premiere observation nous parurent d'une consistance molle & cartilagineuse, ont insensiblement acquis de la fermeté, & sont aujourd'hui aussi durs que ceux de tout autre enfant du même âge ; premier effet, qui mérite quelque attention, & qui établit une différence marquée entre l'hydrocéphale de Begle & celles dont parlent les Auteurs, puisqu'il est le produit d'un nouveau degré

d'oſſification qui s'eſt fait dans un temps où tout concouroit à ramollir encore davantage toutes ces pieces de la boëte oſſeuſe, ainſi qu'il eſt arrivé dans les hydrocéphales dont nous liſons les hiſtoires : ces os ne cédent plus à la preſſion du doigt ; ils ont cependant conſervé leur tranſparence ; ſeconde particularité que nous pourſuivrons dans la ſuite de cette obſervation.

2°. La tête a encore groſſi par degrés, & preſque inſenſiblement ; on y trouve aujourd'hui, 15 Septembre, les dimenſions ſuivantes ; depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, dix-ſept pouces ; d'une oreille à l'autre, treize pouces, & de circonférence, un pied dix pouces & quatre lignes. Si l'on confronte ces dimenſions avec celles que nous prîmes le 11 Août, on verra aiſément que dans l'eſpace de trente-quatre jours, l'écartement des os s'eſt accrû d'un pouce & dix lignes depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, de trois lignes ſeulement d'une oreille à l'autre, & l'on trouvera un pouce quatre lignes d'augmentation en circonférence.

3°. Nos obſervations juſqu'au 29 Août ne nous offrant preſque d'autre changement que ceux que nous venons de rap-

porter, nous formâmes le dessein de faire d'autres tentatives avec plus de soin ; la lumiere de la bougie ne nous paroissant pas suffisante pour découvrir ce qui se passoit dans cette tête, nous l'exposâmes le 29 Août aux rayons du soleil, dans une chambre obscure. Elle nous parut plus transparente qu'à la lumiere de la bougie ; nous distinguâmes le sinus latéral droit, il étoit une continuation du sinus longitudinal, nous n'apperçûmes point le gauche ; la transparence de la tête étoit générale depuis le sommet jusqu'à la base du crâne, si l'on en excepte le point de réunion de l'aîle de l'os sphénoïde avec le coronal & le temporal, qui étoit le seul endroit où il parut un peu d'opacité ; la transparence qu'on observoit dans le reste de la boëte obscure, n'étoit point cette lucidité qu'on observe dans les hydrocéphales extérieures, mais une diaphanéité réelle des os du crâne & des parties contenues : lorsque nous portâmes les rayons du soleil sur l'occipital, nous apperçûmes la même transparence depuis l'apophyse transversale de l'occipital jusques dans les orbites ; mais ce qui nous parut le plus extraordinaire fut la transparence du nerf optique que nous reconnûmes à travers la prunelle à son im-

plantation dans le globe de l'œil, ſans cependant que les autres parties des globes fuſſent plus diaphanes que dans l'état naturel; lorſque nous fimes tomber les rayons du ſoleil ſur un des pariétaux, la tranſparence ſe fit également appercevoir dans l'oreille interne, ce qui nous confirme dans l'idée que la partie pierreuſe, même de l'os temporal, doit être diaphane : dans les différents mouvemens que nous fimes exécuter à la tête, nous apperçûmes dans l'intérieur du crâne une eſpece d'ombre qui nous fit diſtinguer la faux.

4°. Lorſqu'on frappe ſur les ſutures coronale ou lambdoïdale, on éprouve de la réſiſtance, & l'on ſent une petite ondulation.

5°. Nous devons obſerver qu'il ne paroît point d'œdeme ſur les parties extérieures de la tête, l'impreſſion du doigt n'y reſte point, tous les os en ſont durs; & ce n'eſt qu'à l'endroit des ſutures où l'oſſification eſt encore imparfaite, que l'on apperçoit de la ſoupleſſe & ces portions membraneuſes, dont l'extenſion favoriſe l'écartement des os & l'augmentation du volume de la tête.

6°. Le corps de cette fille eſt très-ſain, & parfaitement bien nourri; elle n'a encore éprouvé d'autre incommodité

qu'un rhume qu'elle contracta le 11 Août, pour avoir été tenue trop long-temps découverte. Pendant tout le temps que dura cette incommodité, cet enfant touſſoit & éternuoit fréquemment, avec autant de force qu'eût pû faire tout autre de même âge; elle en fut délivrée par un vomiſſement de matieres glaireuſes & de quelque peu de lait grumelé, qu'elle éprouva la nuit du 14, à la ſuite d'un accès de toux des plus violentes; elle fut tranquille le lendemain, & depuis ce moment elle s'eſt portée de mieux en mieux.

7°. Si l'on fait reſpirer du vinaigre à cet enfant, ou que l'on chatouille l'intérieur de ſon nez avec la frange d'une plume, on excite auſſi-tôt un éternuement plus ou moins répeté, ſuivant l'impreſſion qu'on a produite.

8°. Elle ſuit avec les yeux la lumiere d'une bougie, elle les tourne en haut, en bas, à droite, ou à gauche, ſuivant qu'on la lui préſente; ſi l'on expoſe l'enfant au grand jour, la prunelle ſe contracte & le globe paroît ſe précipiter dans la partie inférieure de l'orbite, afin d'éviter les impreſſions trop vives de la lumiere: le globe reprend ſa ſituation naturelle, dès qu'il ceſſe d'être expoſé à une lumiere trop vive; lorſque nous lui avons

fait fermer les paupieres, & que nous les lui avons enſuite fait ouvrir précipitamment, l'iris nous a paru très-dilatée, & nous avons apperçu ſon mouvement de contraction & de reſſerrement, d'où il eſt aiſé de conclure que cet enfant voit, ſent & jouit entiérement de ſes ſens; elle dort & tette fort réguliérement. Nous n'avons encore apperçu aucun des ſymptômes qui affectent les ſens dans les hydrocéphales, tels qu'on les voit décrits dans les auteurs.

Voilà ce que nous avons obſervé de plus particulier & qui nous a paru mériter quelque attention. Nous examinerons dans le ſecond article ſi ce que nous venons de dire ne doit point faire regarder l'hydrocéphale dont il eſt queſtion, comme un phénomene extraordinaire, propre à exciter la curioſité des phyſiciens, & à ranimer le zele de tout Médecin attaché par goût & par inclination aux devoirs de ſon état.

Nota. *Les pere & mere de notre hydrocéphale nous ayant ravi les moyens de continuer nos obſervations, en nous enlevant l'enfant qu'ils portent de ville en ville, nous nous preſſons de donner au public le premier article de cette ſeconde obſervation, afin de le prevenir des changements qui ſont ſurvenus ſur la tête de*

Marie Ravot, depuis le 11 *Août. Nous lui donnerons inceſſamment les deux articles ſuivants.*

OBSERVATION

Partique de Médecine :

*Par M***. Docteur en Médecine de Montpellier.*

VIII. Une veuve âgée de 63 ans, d'un tempérament robuſte, & qui juſqu'alors s'étoit bien porté, ſe trouva ſubitement attaquée, trois heures après ſon dîner, d'une cardialgie accompagnée d'un tremblement à la tête & au bras gauche; elle perdit la voix, & tomba par terre. Il ſuccéda un aſſoupiſſement accompagné d'un friſſon très-vif & d'un engourdiſſement; le pouls étoit fréquent & foible, & plus foible dans le bras attaqué; ſa reſpiration étoit difficile, & les paupieres étoient entr'ouvertes. On la ſaigna ſur le champ, ſon ſang étoit inflammatoire; on répéta la ſaignée pluſieurs fois, on lui donna un lavement ſtimulant, on lui fit boire une potion réſolutive, & on lui appliqua les véſicatoires à la nuque. Le friſſon & le tremblement ceſſerent, & elle eut une ſueur abondante vers le ſoir. Le lendemain, tous les ſymptômes ſe calmerent; on ne lui donna pas moins l'ipécachuanha pour vuider les

premieres voies, ce qui réuſſit parfaitement. Le troiſieme jour de la maladie, elle étoit mieux ; on la ſaigna cependant encore à cauſe des caracteres d'inflammation qu'on avoit remarqués dans le premier ſang, & pour faciliter la reſpiration qui ſembloit encore gênée : ce ſecond ſang n'étoit pas auſſi enflammé que le premier : cependant à midi du même jour, tous les ſymptômes recommencerent ; mais ils furent & moins violents qu'auparavent, & de moindre durée ; on réitéra les lavements purgatiſs. Le lendemain, on lui adminiſtra le quinquina, dont on continua l'uſage pendant quelques jours avec tant de ſuccès, que ce paroxyſme ſingulier n'eſt plus revenu, & que la malade jouit à préſent d'une bonne ſanté & du parfait uſage de ſon bras gauche.



ARTICLE II,

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

LETTRE

De M. Chabrol,

Adreſſée à M Galabert, Chirurgien à Montpellier, pour ſervir de réponſe aux objections faites par M. Deſtremeau, au ſujet des effets de l'agaric dans les hémorrhagies.

MONSIEUR,

JE ſuis entierément partiſan de l'agaric, ainſi que vous. Notre jugement n'eſt pas le fruit du préjugé ou du caprice; les bons effets de ce remede ſont trop authentiques, pour que l'on puiſſe encore douter de ſes vertus dans les hémorrhagies; il ne me paroît pas que tous les Chirurgiens en ſoient également bien convaincus. M. Deſtremeau s'eſt élevé contre moi, & m'a ſuſcité un rival, vis-à-avis de qui je me ferai toujours gloire de combattre. C'eſt M. le Cat. Si les raiſons ſur leſquelles il cherche à s'appuyer, répon-

doient à la célébrité de son nom, j'aurois bientôt été confondu. Mais le public est en état de juger, après les expériences faites sur cet objet par les plus grands maîtres, si je m'égare, & si mon sentiment est si fort éloigné de la vérité. M. Destremeau me traite avec bien peu de ménagement ; il oublie sans doute que nous courons tous les deux la même carriere, & il veut absolument que le public sçache mauvais gré à M. le Cat de l'avoir chargé de sa défense. Je ne répondrai pas aux invectives ni aux personnalités ; mon but est de m'instruire, & non de guerroyer : je ne puis cependant dissimuler que, quoique la dispute que j'ai avec M. Destremeau me fasse beaucoup d'honneur, j'aurois été infiniment plus flatté de me trouver en concurrence avec M. le Cat, qui peut fort bien n'avoir pas toujours raison, mais qui écrit toujours avec intérêt & avec beaucoup de connoissance. Je le prie d'être entiérement persuadé que mon dessein n'est pas de l'offenser, en embrassant un parti contraire au sien, mais simplement de chercher à m'éclaircir sur un point aussi important : car je sçais que dans les choses qui touchent la vie des hommes, on ne doit s'en rapporter uniquement qu'à l'expérience, & ne reconnoître d'autre autorité que celle de la raison & de la vérité. J'aurois pu opposer à M. Destremeau une

foule de raiſonnements pour réſoudre ſes objections. Je pourrois lui répéter que les douleurs que M. le Cat dit avoir obſervées dans le malade dont il a fait mention dans le Journal d'Avril, ne venoient pas de l'application de l'agaric, mais de la *compreſſion extrême* faite par la ligature. Je pourrois me plaindre de ce que mes objections ne ſont pas préſentées dans toute leur force, pour les réfuter. On m'a fait dire, par exemple, *que l'on a fait ſur les hommes toutes les tentatives que l'on peut deſirer ;* cela n'eſt pas exact. Je dis dans ma lettre du mois de Juillet, qu'*il ſemble que l'on veut refuſer à l'agaric toutes les proprietés qu'on lui a reconnues par des expériences ſuivies, quoique ce remede ait réuſſi auſſi avantageuſement qu'on pouvoit le deſirer.* Je ne releverai pas les contradictions auxquelles M. Deſtremeau eſt ſujet, le public s'en apperçoit aſſez ; il y en a ſeulement une qui eſt trop manifeſte, pour ne pas la faire remarquer. M. Deſtremeau, après avoir été un des plus zélés proſélytes de M. le Cat, l'abandonne dans un moment des plus critiques, & revient à mon ſentiment. Il dit, pag. 145, *qu'il eſt vrai que ſans la compreſſion extrême, M. le Cat n'auroit pas été dans le cas de rejetter l'agaric.* Vous voyez, Monſieur, combien peu on doit compter ſur des raiſonnements ſi peu ſuivis. Heureuſement le public a pour lui le ſuccès,

&

& j'ai pour moi tous les grands maîtres, tels que Messieurs Morand, Andouillé, Faget, Warner, Despuech, Resclauze, &c. Mais j'abuse de votre complaisance, on doit se taire quand on cesse de plaire ou d'instruire. Je finis seulement par deux observations qui serviront à confirmer notre sentiment, malgré la prévention marquée de M. Destremeau.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CHABROL.

I. OBSERVATION.

Sur les effets de l'Agaric, par M. Despuech, Maître en Chirurgie de Paris.

Une Demoiselle eut besoin de se faire saigner, elle appella son Chirurgien qui lui piqua l'artere. Le bras devint sur le champ extrêmement enflé, on y fit une forte compression, on y mit des compresses, & on déploya tout autour une grande quantité de bandes, sans pouvoir arrêter l'hémorrhagie. On manda pour lors M. Despuech, qui leva aussi-tôt l'appareil, & appliqua sur l'ouverture de l'artere un morceau d'agaric avec deux compresses qu'il assujettit avec un bandage. La plaie fut guérie au bout de huit jours, sans aucun accident.

II. OBSERVATION

De M. Resclauze, Maître en Chirurgie de Paris.

M. Resclauze fut mandé pour secourir un boucher qui s'étoit coupé l'artere radiale avec un couperet, les tendons fléchisseurs étoient aussi totalement séparés en deux. M Resclauze arrêta l'hémorrhagie par le moyen de l'agaric, de la charpie, & de quelques compresses, sans faire aucune compression au-dessus de l'artere; il se servit d'un bandage contentif. Le lendemain, le malade impatient, voulut, malgré les représentations qu'on lui fit, voir sa plaie; on avoit déjà préparé un nouvel appareil avec du champignon, crainte d'hémorrhagie; le sang ne couloit plus, le champignon étoit attaché à l'artere & suivoit ses battements, il ne tomba que trois jours après; alors on donna une situation commode à la partie pour la réunion des tendons. Il faut remarquer que l'on voyoit les membranes de l'artere se dilater à chaque pansement, ce qui fit qu'on pria M. Suret, membre de l'académie de Chirurgie, de venir le voir, pour lui faire un bandage, afin d'arrêter la colonne du sang, parce qu'on craignoit un anévrisme; le malade est parfaitement guéri sans aucune incommodité.

J'ai appris par M. le Brun, Chirurgien, que M. Taillard, Chirurgien de l'hôpital de Toulouse, fut appellé pour faire l'amputation de la cuisse, il y a quelque temps. Il se servit de l'agaric; le sang s'arrêta sur le champ, sans avoir recours à aucune compression, ni à la ligature. Ce remede a eu tout le succès que l'on pouvoit en attendre. Le malade cependant mourut quelques jours après; mais il y avoit plusieurs causes de mort. On fit l'ouverture de son cadavre, on trouva dans la cuisse les parois de l'artere réunies; la réunion s'étendoit environ à cinq lignes de longueur. Ce qui prouve incontestablement que l'agaric avoit produit de très bons effets. Après de pareilles expériences, il est surprenant qu'il y ait encore quelqu'un qui doute de l'efficacité d'un aussi bon remede.



ARTICLE III,

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

RÉFLEXIONS

Sur l'uſage intérieur de l'Antimoine crud.

*Par M***. Médecin Hollandois.*

LEs chymiſtes ſçavent que l'antimoine eſt un mixte terreux, fragile, parſemé d'aiguilles brillantes de différente longueur, que l'on retire de la mine par la fuſion. L'eau ni l'eſprit-de-vin ne peuvent le mettre en diſſolution, il n'eſt pas malléable. Les parties qui le compoſent, ſont un vrai ſoufre & un demi-métal que l'on appelle régule, ce que l'on démontre par des expériences. Le ſoufre de l'antimoine qui eſt tout-à-fait ſemblable au commun, eſt ſi étroitement lié aux parties régulines, qu'on ne peut le retirer pur que de deſſus le cinabre d'antimoine. La partie réguline eſt compoſée d'une terre vitrifiable, inflammable, mercurielle & arſenicale : pluſieurs Médecins cependant ſoutiennent qu'il n'y a

point d'arſenic dans l'antimoine.

Les anciens Médecins employoient l'antimoine extérieurement pour les ulceres, les pertes de ſang, la fiſtule lacrymale, & la ſanie des yeux. Paracelſe eſt le premier qui en ait conſeillé l'uſage intérieur. Il a été contredit par beaucoup de Médecins. Quoique le ſoufre bien uni avec les parties régulines & arſenicales en corrige la corroſion & le venin, j'ai pourtant obſervé pluſieurs fois que l'antimoine a cauſé des dévoyements, des vomiſſements, & ſur-tout des nauſées conſidérables, d'où j'inſere que l'antimoine doit être mis au nombre des médicaments ſtimulants. Il réſout les fluides de notre corps, & les rend plus propres aux excrétions. Je ne crois pas que ces effets appartiennent à l'antimoine, comme antimoine; mais ſans doute à la partie réguline chaſſée par le feu, & qui ſe trouve placée à la baſe des pains coniques de l'antimoine, ou bien à l'acrimonie acide qui exiſte dans l'eſtomac des animaux. L'expérience m'a démontré que l'antimoine avoit réuſſi dans pluſieurs maladies, comme la galle, les ulceres, la gonorrhée, les légers accidents de la vérole, les fievres intermittentes & les maladies cauſées par le plomb : je puis aſſurer que j'en ai vu de bons effets, ſur-tout dans la goutte. Quelques Médecins prétendent que l'on peut faire uſage de ce remede

dans les dyssenteries, la colique, la paralysie, & dans les maladies vermineuses. Les Médecins sçavent seulement dans quel cas & avec quelles précautions il le faut faire. On doit prendre garde sur-tout de mêler ce minéral avec les sels acides qui le changent, au point d'en faire un vomitif: c'est pourquoi je conseille de faire précéder l'usage de absorbants dans les premieres voies. Je suis persuadé que l'antimoine crud, ajouté aux décoctions des végétaux, ne leur donne aucune vertu de plus, & qu'il devient inutile.

FIN.

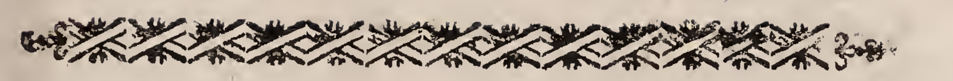


TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Novembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

Fin de la Table.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

DÉCEMBRE 1755.

Tome III.



A PARIS,
Chez Didot, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

DÉCEMBRE 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

SUITE DE LA REPLIQUE

De M. Pessault de la Tour, Docteur en Médecine,

A la Réponse de M. Le Cat, insérée dans le Recueil du mois de Juin 1755, sur la Herpe.

De Beaufort en Anjou, ce 29 Septembre 1755.

I. JE vais traiter à présent la fameuse question des maladies humorales, contre lesquelles insiste toujours l'auteur de la réforme.

1°. M. le Cat dit que si les maladies avoient leur siege dans les humeurs, il n'y en auroit aucune qui seroit locale; le mouvement de

la circulation les infecteroit toutes, & par conséquent, tous les points du tissu de nos parties seroient dans une égalité de souffrance : belle & captieuse difficulté, par laquelle il s'est seul laissé séduire, quoiqu'il dise que je suis convenu que la maladie locale de cause humorale ne peut s'opérer que par des voies qui nous sont inconnues. Il est vrai que j'ai ménagé l'expression, en ne lui déclarant pas ouvertement qu'il étoit le seul à les ignorer. Je renvoie au Recueil d'Avril, p. 236, & l'on verra ce que j'ai répondu à ce sujet.

2°. Il soutient que les virus n'ont point leur siege dans nos humeurs, mais dans les esprits. Il apporte pour preuve, qu'une douleur seule fait dégénérer une plaie benigne en ulcere malin, virulent; un skirrhe indolent, en cancer : c'est ce que je nie absolument, en ce que la douleur n'est qu'une suite, ou, pour mieux dire, un effet de l'intensité des maladies qui la causent. Il n'est que trop évident que cette erreur provient des premieres qui émanent toutes d'un faux principe qui confond l'effet avec la cause. Je m'explique; M. le Cat s'imagine que parce que les nerfs sont les organes des sensations, & que les esprits sont les messagers qui avertissent l'ame de tout ce qui se passe en nous, l'on doit regarder ces derniers comme la cause nécessaire des maladies, pendant qu'ils n'en sont la plupart du temps, pour ne pas dire toujours, que les instruments.

3°. L'animal le moins contagieux (poursuit le même auteur), tel que le cheval, l'homme même, s'il est enflammé d'une grande colere, acquerra par-là seul un caractere aussi venimeux que la vipere; en sorte que ses morsures seront également dangereuses : la colere & les passions, selon lui, n'ayant pas leur siege dans les liqueurs, mais étant au contraire des modifications des esprits, le venin, la virulence & le virus doivent aussi avoir leur siege dans les esprits.

Je réponds à cela, que la colere & les passions reconnoissent toujours une cause étrangere qui agit également sur les autres fluides comme sur les esprits; que ces derniers ne sont tout au plus que les moyens dont l'ame se sert pour employer & mettre en action toutes les forces de son corps, afin de surmonter ce qui la révolte, ou d'acquérir ce qui la flatte; que si la morsure de ces animaux devient contagieuse, c'est que les parties les plus caustiques de nos humeurs se développent & se volatilisent, pour ainsi dire, au moment du trouble & de l'effervescence où elles entrent; puis se faisant jour au travers des glandes, elles vont infecter la salive qui pour lors devient venimeuse : ce qui est d'autant plus vrai, qu'on a vu certaines gens éprouver des hémorrhagies considérables dans la colere, d'autres vomir une bile verte, noire, &c. d'autres enfin tomber dans les

accidents les plus fâcheux, ſuivant l'intenſité de cette paſſion.

4°. M. le Cat prétend que les humeurs ne péchent, tant dans leur quantité & qualité, que relativement à l'état des ſolides : s'il eût ajouté auſſi que l'état de ces derniers dépend pareillement de la quantité & qualité des aliments & des humeurs qui en proviennent, nous euſſions été d'accord ; ſans doute que c'eſt un oubli de ſa part.

5°. Selon l'avis de M. le Cat, les caracteres de dépravation qui s'obſervent journellement dans le ſang que l'on tire des veines des malades, ſont illuſion, ſi l'on conſidere cet état comme la cauſe de la maladie, pendant qu'il en eſt l'effet.

Quand même cette dépravation ne ſeroit que l'effet & non la cauſe de la maladie, (qui eſt preſque toujours faux), en eſt-elle moins réelle ? La maladie a-t-elle eu priſe ſur ce fluide, ou non ? En réſulte-t-il pour cela tous les inconvénients qu'il en a toujours regardés comme inſéparables, & d'où dépend tout ſon ſyſtême ? A-t-il été jamais queſtion d'autre choſe que de ſçavoir ſi nos fluides ſont véritablement ſuſceptibles de dépravation ? M. le Cat a-t-il pu répondre à cette objection ſans l'entendre ; ou, pour parler plus judicieuſement, a-t-il dû faire ſemblant de ne la pas entendre, pour éluder la difficulté, & pour trouver jour à exhaler ſa bile ſur

le ton d'un maître irrité. Si tous ceux qu'il taxe de charlatanerie, parce qu'ils ne pensent pas comme lui, traitoient les maladies dans le même goût qu'il traite l'inflammation de l'estomac, je lui pardonnerois de sévir contre eux par des reproches qui, quoiqu'offensants, seroient du moins mieux fondés.

6°. Quant à ce qui concerne la façon dont il prétend que l'air contagieux se communique, je n'entrerai pas dans d'autres détails que ceux que j'ai insérés dans mon mémoire d'Avril, p. 239, contre ce systême. Je vais seulement répondre aux nouvelles réflexions dont il a bien voulu nous enrichir sur ce sujet.

1°. M. le Cat pense qu'il suffit d'être hardi & courageux, pour se préserver de la peste, & que ce n'est qu'aux ames timides qu'elle est réservée.

2°. Que la peur & l'assurance ne résident pas dans nos liqueurs, mais qu'elles sont les modifications de nos esprits.

Je réponds à la premiere proposition, & je dis que lorsqu'on fait tant que de poser des faits pour preuves, il faut qu'ils soient constants & invariables, tant dans le principe, que dans les conséquences: il faut donc que M. le Cat me prouve que tous ceux qui craignent la peste la contractent indubitablement, & que ceux qui n'en ont aucune frayeur s'en préservent; c'est précisément

ce que je crois au dessus de ses forces, parce que s'il suffisoit de ne la pas craindre pour s'en préserver, comment la contracteroient les premiers qui en sont attaqués, sans quelquefois l'avoir jamais prévue, ni connue.

J'ai donc eu raison de dire que si tous les habitants où regne la contagion n'en sont pas généralement attaqués, cette exception ne peut venir que de cette disposition heureuse & secrete qui se trouve dans certains tempéraments qui ne sont pas disposés à recevoir indistinctement les miasmes de toute espece.

A l'égard de la seconde objection par laquelle il continue de faire consister la peur, l'assurance & toutes les passions dans la seule modification des esprits, je lui repliquerai encore une fois que cette modification n'est que l'effet des passions & non la cause; qu'elle dérive d'une source étrangere qui influe aussibien sur les autres humeurs que sur le fluide des nerfs qui, quoi qu'il en dise, n'est nullement assujetti à l'empire de l'ame, si ce n'est dans les mouvements purement volontaires; autrement elle ne donneroit à ces mêmes esprits que des modifications relatives à son bien-être: elle se rendroit, pour ainsi dire, insensible à tout ce qui lui repugneroit, & n'éprouveroit conséquemment que des impressions au gré de ses desirs.

A ces raisons M. le Cat replique que si

l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs, toute contagion ſeroit générale, nul homme n'en échapperoit, ſur-tout les Médecins qui y ſont les plus expoſés.

Je prétends que les Médecins n'en ſont pas plus exempts que tout autre, à moins qu'ils ne s'en préſervent par des remedes dont l'efficacité aſſure le ſuccès, ou que leur tempérament ſoit de la nature de ceux qui y réſiſtent; mais je reviens aux deux raiſons dont il ſe fortifie, & qu'il regarde comme démonſtratives.

1°. Notre adverſaire prétend que la contagion humorale eſt une opération méchanique, ſemblable à celle qu'exerce un marchand de vin, qui frélate cette liqueur, ou un droguiſte qui mêle dans un mortier des poudres; le mélange une fois ſuppoſé, il eſt impoſſible qu'il n'en réſulte pas un vin frelaté, ou une compoſition qui participe des vertus des drogues mêlangées.

Eſt-il poſſible que M. le Cat ne ſente pas la différence qu'il y a entre un vin renfermé dans un tonneau, des poudres mêlangées dans un mortier, & un liquide tel que le ſang qui eſt dans un continuel mouvement de progreſſion? N'auroit-il pas dû faire attention que ce qui s'exécute dans nos humeurs, à l'égard de nos différentes ſecrétions, s'opere pareillement, quand il s'agit de la ſéparation des parties étrangeres qui s'y ſont introduites

& qui peuvent en troubler l'ordre ? De même que la bile, la salive, la semence, les sucs digestifs, le suc nerveux, la lymphe, l'urine, la sueur, & enfin toutes les humeurs qui se séparent de cette masse commune, sans aucune confusion, d'une façon relative à la gravité, au volume, aux différents degrés de résistance, à la figure de chaque partie qui doit entrer dans la composition de chaque espece d'humeurs mises toutes en mouvement par les mêmes forces, qui sont le cœur & les autres vaisseaux dont le diametre leur est proportionné ; de même aussi, soit qu'i s'agisse de corriger la qualité de ces humeurs, d'en diminuer la quantité, ou enfin d'expulser les parties étrangeres qui s'y sont introduites, le tout s'effectue par les mêmes puissances, & à peu-près avec les mêmes conditions; de sorte que chaque crise que la nature opere, lorsqu'elle en a la force, observe toutes ces proportions : c'est ce qui fait que nous voyons souvent les sueurs, les abcès, les cours de ventre, les hémorrhagies, les vomissements, les éruptions, &c. terminer heureusement, contre tout espoir, des maladies désespérées.

La seconde proposition n'est pas, ce me semble, mieux soutenue ; & pour qu'elle eût lieu, il faudroit que toutes les épidémies & les tempéraments fussent les mêmes, ce qui est insoutenable : c'est pourquoi tel tempé-

rament sur lesquels certains miasmes n'auront pu agir, éprouvent souvent les impressions d'une autre espece d'épidémie ; c'est aussi par cette raison que certains hommes résistent à des climats qui en font périr d'autres.

Après que notre nouvel auteur a soutenu dans son premier mémoire, Recueil d'Octobre, p. 258, que l'état des liqueurs dépend absolument de celui des solides qui les charrient & qui les filtrent, & que le réciproque est fort rare, il me renvoie, pour s'excuser, à la réponse qu'il a faite à M. d'Hermont, Recueil de Mars, p. 191, vis-à-vis lequel il s'imagine s'être désisté de cette erreur : il auroit eu plus de raison de me renvoyer à la page 182 de la même réponse à ce Docteur, à qui il accorde du moins quelque chose en faveur des humeurs ; mais ce n'est qu'avec moi seul qu'il refuse de traiter à l'amiable ; & pour cet effet, il compare la machine humaine à un état monarchique, dont il donne le despotisme au suc nerveux.

La mort, continue le même auteur, est une extinction totale du principe de la vie. (*Si tous ses axiomes étoient aussi vrais, il m'auroit bientôt persuadé*) : ce principe ne consistant, selon lui, que dans les esprits dont la maladie fait une extinction totale, le siege des maladies gît nécessairement dans les esprits.

C'eſt tout ce qu'on pourroit dire, ſi le mouvement & le ſentiment conſiſtoient uniquement dans le fluide nerveux, ce qui eſt oppoſé à l'expérience connue de tous ceux qui méritent tant ſoit peu de porter le nom de Médecin ou de Chirurgien : je m'explique. Si je lie le nerf de quelque partie que ce ſoit, le mouvement & le ſentiment ſe perdent auſſi-tôt, à la vérité ; mais j'éprouve la même choſe par la ligature de l'artere, dont la ſouveraineté n'appartient pas plus aux eſprits qu'au ſang qui en eſt la ſource unique, & l'énigme porte à faux, Recueil de Juin, p. 399. La circulation des eſprits répugne d'autant plus à M. le Cat, que c'eſt ſur cette ſeule négative qu'il a élevé ſon édifice ; il ſeroit, je penſe, bien ſurpris, ſi on alloit l'ébranler juſques dans ſes fondements, en lui prouvant que ces eſprits qu'il prétend faire ſortir en partie d'une ſource bien ſupérieure à celle des autres fluides, n'eſt autre choſe que le ſuc nourricier, & que la nobleſſe de l'origine qu'il leur ſuppoſe, ne date que du jour qu'il l'a imaginée.

Je conſidére tous les ſolides du corps humain, comme étant de même eſpece ; ils ne différent entre eux que par une texture plus ou moins ſerrée, d'où dépend leur couleur & leur ſolidité, & par une figure ou modification relative à leur uſage. Ces ſolides ne ſubſiſtent dans l'ordre où nous les

voyons, qu'au moyen d'un fluide qui les fait agir, & qui les détruiroit indubitablement, s'il ne rouloit dans ſon ſein de quoi les nourrir & les entretenir juſqu'au terme qui doit être celui de la vie. Conſidérons la maigreur & l'exténuation de celui qui manque de nourriture, ou chez qui, indépendamment des aliments, la nutrition ne ſe fait pas comme il faut; faiſons attention à la foibleſſe & l'épuiſement de quiconque éprouve une évacuation trop abondante, ſoit hémorrhagie, flux de ventre, ſueurs, déperdition conſidérable de ſemence, enfin un homme accablé par la maladie : d'où viennent tous ces accidents ? ſi ce n'eſt parce que la privation de nourriture, la nutrition dérangée ou interrompue, les évacuations trop abondantes, &c. diminuent conſidérablement le ſuc précieux qui ſoutient les forces. Jugeons maintenant des choſes par comparaiſon; redonnons la nourriture à celui qui en manquoit, rétabliſſons dans l'autre cette nutrition imparfaite, calmons les évacuations trop abondantes, réparons les pertes qui en étoient les ſuites, ramenons la guériſon; quelle différence! L'embonpoint ſuccede à la maigreur, la force à la foibleſſe, le calme au trouble de la nature, l'exiſtence au néant; pour tout dire, l'homme renaît.

S'il eſt véritablement une liqueur qui reconnoiſſe une ſource différente de celle du

ſang, & qu'indépendamment elle ait une ſouveraineté ſur la vie, d'où vient que la privation d'aliments groſſiers, la perte de ces humeurs impaſſibles ſont ſuivies d'effets ſi menaçants ? L'on ſera donc forcé de convenir que ce que l'on nomme eſprits animaux, eſt le ſuc nourricier lui-même, qui ne reconnoît d'autre origine que celle de la maſſe commune dont il eſt la derniere ſubdiviſion, ſeul capable de pénétrer juſques dans ces cellules imperceptibles où s'accomplit le grand ouvrage de la nutrition, dont les réſidus rentrent néceſſairement dans le ſang par les veines lymphatiques répandues par tout le genre membraneux, quoique M. le Cat en nie l'exiſtence.

Pour derniere preuve, repréſentons-nous une jambe paralytique qui tombe toujours dans le dépériſſement, par la privation qu'elle ſouffre du ſuc nerveux ; ce qui n'arriveroit point, ſi ce ſuc n'étoit le véritable nourricier. Après cela, pourra-t-on s'étonner ſi je confonds les eſprits avec les humeurs, & ſi je ſuis en peine de ſçavoir par quel chemin M. le Cat conduira la maladie juſqu'à ces eſprits, ſans la faire paſſer par le ſang, qui eſt la ſource commune & eſſentielle de tous nos fluides.

Réſumons le tout en peu de mots ; conſidérons le corps humain phyſiquement, qu'y voyons-nous ? des ſolides & des fluides dont

les fonctions, quoique différentes, sont dans une mutuelle & essentielle dépendance pour coopérer toutes ensemble à la conservation de la vie & de la santé. Des différentes manieres d'être de chacune de ces parties prises dans l'état naturel, dépendent les différents tempéraments, & dans l'état contre nature, les différentes maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PEFFAULT DE LA TOUR.

OBSERVATIONS

Sur la suite du Ptyalisme scorbutique, dont il est fait mention dans le Journal de Mai dernier.

De Vitry, ce 5 Août 1755.

II. Le malade s'est conservé dans son mieux, il a repris de l'embonpoint & des forces, il travaille même actuellement. Cependant le ptyalisme a continué avec la même force, & continue toujours comme au commencement : on observe dans son pouls le même mouvement fébrile qu'auparavant; le mal de tête est léger, en comparaison de ce qu'il étoit auparavant. Au même moment de ce mieux, le malade à ressenti des douleurs assez considérables dans les cuisses, qui étoient plus graves dans les genoux. Il a essayé le demi-bain en conséquence, qui n'a apporté au-

cun adouciſſement à cet accident : à peine cette douleur lui permettoit-elle de ſe tenir debout. Elle eſt devenue moins conſidérable depuis quelque temps. Les boutons qui étoient ſurvenus ſur les bras & qui s'étoient cicatriſés, en ſorte qu'il n'y reſtoit plus qu'une rougeur, ſont revenus, & ſont dégénérés en dartres ſcorbutiques ; celui qui étoit ſur le nez forme une petite éminence pointue, qui ſe réduit de temps en temps en écailles, ſans s'ouvrir comme auparavant.

Le malade continue toujours le ſuc des anti-ſcorbutiques dont on a fait mention, avec le petit lait ; il prend pour boiſſon ordinaire de l'éau d'argentine, (*pentaphylloïdes argenteum alatum, ſeu potentilla*). Il a fait uſage, pendant l'eſpace de dix jours, des bols de vieille rhubarbe incorporée avec le ſyrop d'œillet ; il a reſſenti de grands effets de ces remedes, joint au régime qu'il obſerve.

Le malade répare toujours, par un ſommeil qui lui vient naturellement, les fatigues qu'il ſupporte d'ailleurs : ſes urines dépoſent toujours avec abondance. Les ſignes de pléthore étant revenus, les ſymptômes étant plus conſidérables qu'auparavant, il a été ſaigné pour les calmer, & cette ſaignée a procuré l'effet qu'on en eſpéroit. Le ſang étoit toujours très-fluide, & ne laiſſoit qu'un très-petit *coagulum*, en forme de champignon, nageant dans la liqueur ſéreuſe.

Les remedes toniques-astringents, & les anti-scorbutiques paroissent être ceux qui ont eu le plus de succès, & auxquels le malade est conseillé de s'en tenir.

RÉPONSE

Aux Réflexions sur une Exomphale dont on a publié l'Observation dans le Journal de Mai 1755 :

Adressée à l'Auteur du Journal par M. Marigues, Chirurgien à Versailles.

MONSIEUR,

III. Les réflexions que vous avez faites au sujet de l'observation que j'ai donnée dans le Recueil du mois de Janvier dernier, sur plusieurs vices de conformation, me donnent lieu de penser que vous n'êtes pas pleinement persuadé de la vérité de ce que j'ai avancé. J'entreprends de vous convaincre cette fois-ci, malgré la singularité des faits dont je me rends le garant. Je souhaite y réussir.

La premiere difficulté que vous trouvez, c'est l'entrée des vaisseaux ombilicaux dans le ventre. Lorsque j'ai dit que le cordon ombilical paroissoit prendre racine de la partie inférieure de la poche herniaire, bien entendu que je prétendois qu'il alloit joindre

le placenta ; & comme il n'y avoit rien de remarquable dans ce cordon, je n'en ai rien dit; mais pour ce qui eſt de la route des vaiſſeaux ombilicaux que je conſidérois venir du placenta, ſi je ne me ſuis pas aſſez expliqué, je vais tâcher de me faire mieux comprendre. Je dis que ces vaiſſeaux, en quittant les membranes du cordon à la partie inférieure & antérieure de la poche où ces membranes ſembloient prendre racine, montoient de bas en haut, à côté les uns des autres ; ils décrivoient une ligne courbe à cauſe de la ſphéricité de la poche : les vaiſſeaux ſe trouvoient renfermés dans le ſac formé par une grande portion du péritoine ſorti par l'anneau ; lorſqu'ils étoient parvenus à la partie ſupérieure & antérieure de cette poche, la veine dans ce lieu-là quittoit les arteres & deſcendoit un tant ſoit peu de gauche à droite, paſſant par-deſſous l'artere ombilicale droite, toujours entre la peau & le péritoine, alloit gagner la ſciſſure du foie, qui étoit ſituée au côté droit de la poche, & s'ouvroit dans le ſinus de la veine-porte à l'ordinaire. Les arteres ombilicales de la partie ſupérieure de la poche deſcendoient vers la partie poſtérieure de cette poche, où ſe trouvoit l'anneau ombilical; elles s'écartoient l'une de l'autre, & formoient entr'elles un angle aigu, dont le ſommet ſe trouvoit à la partie ſupérieure de la poche. Ces arteres par-

venues à cet endroit, toujours hors du ſac qui formoit la poche, pénétroient dans le bas-ventre, entre le cercle de l'anneau & la paroi latérale de cette eſpece de retréciſſement que j'ai dit former un pédicule à la poche. Les arteres ombilicales étant dans l'abdomen, elles étoient logées chacunes dans un petit repli du péritoine qui tapiſſoit l'abdomen; & ces petits replis, comme deux petites faux, dont le diametre étoit plus large vers la veſſie que vers l'anneau, conduiſoient ces deux arteres le long des parties latérales de la veſſie à l'ordinaire.

Voilà la route que tenoient les vaiſſeaux ombilicaux; cette deſcription vous a paru étrange, à cauſe que je conſidere les arteres venir du placenta; mais je l'ai fait dans le deſſein de pouvoir décrire en même temps la route que parcouroit la veine avec les arteres: un peu d'attention peut ſuppléer aux difficultés.

Je n'ai pas dit, comme vous le prétendez (pag. 319) que le cordon paſſoit devant les inteſtins, puiſqu'il ne pénétroit pas dans l'intérieur de la poche; mais j'ai dit que les vaiſſeaux paſſoient ſur la portion antérieure de cette même poche, à moins que vous ne vouliez appeller ces vaiſſeaux deſtitués de leurs membranes, cordon ombilical: mais il me ſemble que ce nom ne leur appartient que quand ils y ſont ren-

fermés ; il ſuit de-là que la membrane qui enveloppoit ces vaiſſeaux, les quittoit à la partie inférieure de la poche : en effet, on remarquoit que les fibres de cette membrane s'épanouiſſoient à cet endroit, & fortifioient les parois de cette poche ; circonſtance que j'ai omiſe dans mon obſervation. L'épiderme renfermoit le tout, comme je l'ai dit : ſa préſence étoit d'autant plus réelle, qu'elle s'y enlevoit par portions comme ſur les autres parties (*a*) ; mais la denſité du tiſſu des fibres n'empêchoit pas que l'épiderme ne fut tranſparent ; car quoique cette poche ne fut pas ouverte, on ne laiſſoit pas d'appercevoir les parties qu'elle contenoit ; ſçavoir, leur figure, leur couleur & leur ſituation.

Par cet expoſé, vous voyez qu'il ne ſemble pas que j'aie voulu dire que ces vaiſſeaux priſſent leur origine de la partie inférieure de la poche, puiſque je marque dans l'obſervation (pag. 35) qu'il n'y avoit que la veine qui s'y terminât, parce que le foie y étoit contenu ; ainſi elle ne rentroit pas dans l'abdomen, mais bien les arteres, comme je l'ai inſinué.

Vous demandez que je ſpécifie en quel endroit de la poche étoit l'ouverture qui donnoit entrée à ces vaiſſeaux.

Après ce que je viens de dire des arteres,

(*a*) Ce phénomene réuni à d'autres obſervations, pourroit bien ſervir à expliquer l'origine de l'épiderme.

il est sensible qu'elles ne perçoient ni n'entroient pas dans la poche qui n'étoit nullement ouverte pour leur donner passage. La veine ombilicale, après les détours dont j'ai parlé, ayant gagné la scissure du foie contenue dans la poche, s'y enfonçoit de la même maniere que je viens de l'exposer.

L'anneau ombilical représentoit un cercle d'un pouce de diametre ; il étoit situé, comme je l'ai dit, dans la région épigastrique, & étoit formé par un petit bourlet tendineux, plus épais que dans l'état naturel, à cause du resserrement des fibres : la peau de l'abdomen formoit aussi un anneau qui se terminoit à la circonférence de celui des muscles, lequel y étoit intimément adhérent par un tissu cellulaire très-serré ; la poche herniaire n'en étoit pas recouverte, quoiqu'elle le fut par une portion de l'épiderme, comme je l'ai dit.

Cette poche contenoit, comme on l'a vu, plusieurs visceres, ce qui caractérisoit une hernie très-composée, soit que la nature les y ait placés dès le temps de la formation, soit qu'elle ne soit arrivée qu'ensuite par des efforts, comme vous le prétendez ; le vrai est que toutes les parties que j'ai dit passer par l'anneau pour aller joindre les visceres de la poche, y étoient inscrites dans le cercle, & notamment les ligaments latéraux du foie, qui n'étoient point tendus comme vous le

ſuppoſez, & qui étoient trop foibles pour empêcher les parties contenues dans la poche, de flotter çà & là après ſon ouverture: phénomene que j'attribue, non-ſeulement à la tenſion des parois de la poche, mais encore à la preſſion continuelle & uniforme du fluide de l'amnios ſur tous les points de cette poche (*a*).

Par rapport à la queſtion que vous me faites, Monſieur, ſi c'eſt une hernie exomphale, je réponds que ſous le genre d'hernie exomphale, on renferme non-ſeulement celles dont les parties ſe font une iſſue & ſont inſcrites dans le cercle de l'anneau, mais encore celles qui arrivent à la circonférence de l'anneau, ſoit par le relâchement des aponévroſes des muſcles du bas-ventre qui l'environnent, & qui n'offrent pas aſſez de réſiſtance à la préſence des parties ou autrement. Il me ſemble que le terme d'exomphale (*b*), devroit ſe reſtreindre à ne ſignifier que les hernies dont les parties ſont inſcrites dans l'anneau, & que celles qui arrivent à la circonférence, ſoit par le peu de tenſion des fibres des aponévroſes, ſoit par l'écartement des fibres charnues des muſcles droits, devroient ſe nommer ventrales, à moins qu'on

(*a*) On en eſt convaincu par les expériences hydroſtatiques.

(*b*) Voyez la theſe de M. Miſſa ſur les bandages d'yvoire, & le Journal de Médecine, &c. mois d'Avril dernier.

ne les nomme du nom des premieres, à cauſe de la proximité qu'elles ont avec l'ombilic : car elles ont les mêmes caracteres que les hernies ventrales qui viennent à d'autres points de la circonférence du ventre, leſquelles je diviſe encore en celles qui ont pour cauſes occaſionnelles les diviſions des parties contenantes, & qui arrivent à la ſuite des plaies pénétrantes, & en celles qui arrivent ſimplement par l'écartement de quelques fibres charnues des muſcles du bas-ventre, &c. (*a*).

Il s'enſuit donc que la maladie du ſujet qui me procure l'honneur de vous répondre, étoit une exomphale, 1°. parce que les parties étoient inſcrites dans l'anneau; 2°. parce que cet anneau n'avoit rien perdu de ſa figure, à moins que la ſituation des parties ne fût changée en les maniant, alors la figure circulaire de l'anneau ſe changeoit en elliptique, parce qu'elles tiroient ſa circonférence. Ce n'en étoit donc pas une de la nature de celles que certains Chirurgiens appellent ventrales : car pour qu'elle l'eût été, il eût fallu 1°. que la ligne blanche ſe

(*a*) J'ai vu, il y a environ deux ans, l'enfant d'une pauvre femme qui avoit une hernie ventrale de la groſſeur d'une noix ordinaire; les parties ſortoient & rentroient facilement. Cette hernie étoit ſituée à deux doigts au-deſſous de l'ombilic; elle ne m'a paru formée que par la foibleſſe de la ligne blanche à cet endroit, je l'ai maintenue en place & réduite par un petit bandage que je lui ai fait.

fût rompue, ou notablement écartée au-dessous de l'anneau, qui étoit dans la région épigastrique, ce qu'on ne remarquoit pas; elle avoit la même densité qu'à l'ordinaire; on observoit seulement que les fibres des muscles droits étoient un peu resserrés au côté de l'anneau. 2°. Cette rupture ou cet écartement auroient changé la figure de l'anneau, en lui en donnant une autre que la circulaire. 3°. L'anneau eût été plus épais dans certains endroits de sa circonférence que dans d'autres. 4°. Supposé que la hernie n'eût pas communiqué avec l'anneau, j'eus trouvé ce dernier dans sa place, & pour lors il y eût eu deux ouvertures au ventre; il n'y avoit donc nulle similitude entre votre sujet de la vivandiere de Marmirolo, & le mien: toutes ces choses font assez connoître que ce n'étoit pas une hernie ventrale, moins que le volume & la multitude des parties déplacées ne vous porte à lui donner ce nom. Mauriceau (*a*) rapporte quelques faits à peu-près semblables au mien, quoique moins compliqués; & il paroît que cet auteur confondoit aussi les hernies exomphales avec les ventrales.

A l'égard de la situation de cet anneau dans la région épigastrique, elle ne vous paroît singuliere qu'autant qu'il vous semble que le poids des parties contenues dans cette

(*a*) Observations, pag. 64, 448 & 553, édit. de 1738.

poche auroit dû le tirer en en-bas, de même que le diaphragme, &c. Pour le penſer, il faudroit croire que le fœtus fût dans une ſituation perpendiculaire ; mais qui vous engage à le croire ? Cette ſituation décrite dans bien des Auteurs, eſt-elle toujours uniforme ? Mauriceau, Venete, La Mothe, &c. n'ont-ils pas vu varier la ſituation des fœtus à l'infini (*a*), pour ne rien dire de ces mouvements qu'ils font ſouvent ſentir à leur mere dans leurs changements ? D'un autre côté, la nature n'eſt-elle pas aſſez variable, pour avoir placé l'anneau ombilical dans un lieu différent de celui où il eſt ordinairement.

L'abaiſſement du diaphragme dépend d'une cauſe plus méchanique : car que la pôche eût exercé ſa peſanteur dans un ſens quelconque, il eſt certain que le diaphragme devoit s'abaiſſer préférablement à l'anneau, puiſqu'il y étoit forcé par les ligaments du foie & par l'adhérence de l'œſophage à cette cloiſon muſculeuſe : ainſi dans le ſens de haut

(*a*) Les fœtus humains ne ſont pas les ſeuls dans leſquels on remarque des ſituations vicieuſes ; on en trouve fréquemment dans les volatils, ou vivipares : car de douze œufs que j'ai caſſés, & dans leſquels les poulets étoient morts, je n'en ai trouvé que cinq qui avoient une ſituation uniforme ; les ſept autres l'avoient différente & fort variée. J'ai fait la même obſervation, il y a quatre ou cinq ans, ſur des œufs de ſerins, & je ne doute pas qu'on ne puiſſe faire la même remarque ſur des animaux vivipares.

en bas, de bas en haut, & d'un côté à l'autre par rapport au fœtus, le diaphragme entraîné devoit toujours ſuivre la détermination du foie & de ſes ligaments.

Vous voulez ſçavoir ce qui occupoit la région rénale, rien : la nature y avoit pourvu, n'y ayant laiſſé aucun eſpace intermédiaire entre les muſcles du bas-ventre & les muſcles lombaires, c'eſt-à-dire, que la paroi antérieure de l'abdomen touchoit immédiatement la poſtérieure dans ces régions.

Si j'ai dit (pag. 38 & non pas 36) que le cœur étoit d'un volume extraordinaire, ce n'étoit pas ſans raiſon : en effet j'ai ouvert pluſieurs fœtus à terme, où le volume de ce viſcere étoit bien moindre; & cela, parce que les circonſtances de celui-là ne ſe rencontroient pas dans ceux-ci : cette groſſeur non naturelle, n'étoit occaſionnée que par l'eſpace de la poitrine qui n'offroit aucune réſiſtance à l'augmentation du volume du cœur. 1°. Il y avoit un lobe du thymus qui étoit quatre fois moins gros que l'autre; le cœur de ce côté trouvoit donc peu de réſiſtance à ſon augmentation. 2°. Le vuide que cauſoit le diaphragme voûté en en-bas, étoit encore une place offerte au cœur pour étendre ſon domaine qu'il rempliſſoit exactement : ces circonſtances que je viens de déſigner, étant cauſes occaſionnelles de cette augmentation de volume, le cœur étoit donc extraor-

dinaire, & avoit une autre cauſe que celle qui ſe trouve à tous les fœtus qui n'ont pas reſpiré, comme je viens de vous le faire voir.

Le volume du foie avoit, ſans doute, la même facilité; car il lui étoit libre de s'étendre, n'ayant à vaincre que deux pellicules très-minces, qui ne lui offroient qu'une réſiſtance peu conſidérable. Vous pourriez bien ne pas m'accorder cette conſéquence, parce qu'on à trouvé dans des hommes des foies extraordinaires, tant par rapport à la figure, que par rapport au volume. Huldenreit en a vu un qui peſoit quatorze livres, & Gemma en a vu un autre qui peſoit quarante livres; il y avoit, ſans doute, des circonſtances particulieres qui occaſionnoient ces volumes monſtrueux, & qui ne ſe rencontroient pas dans mon ſujet: par rapport à la figure, il y en a auſſi de bizarres. L'Hiſtoire de l'Académie des Sciences 1701, fait mention d'un foie tout-à-fait rond comme une boule, auquel on ne remarquoit pour toute véſicule du fiel que quelques dilatations de canaux biliaires, leſquels conduiſoient la bile au duodénum par pluſieurs petits conduits.

Il n'eſt plus queſtion que d'examiner en peu de mots, ſi tous les vices de conformation découverts dans ce petit ſujet, exiſtoient dès la premiere conformation. Il me paroît, Monſieur, que vous ne me conteſtez pas ceux que j'ai décrits ſur la fin de l'obſer-

vation : la hernie eſt le ſeul point qui vous affecte : il eſt vrai que je l'ai dit, conſidérant tous ces vices dans un enſemble, mon deſſein étant moins de m'attacher alors à la cauſe, qu'à en décrire exactement l'effet. Cependant dans l'explication que vous paroiſſez en donner, vous êtes obligé de remonter aux premiers temps de la formation ; ce qui eſt fort vraiſemblable ; car ſans cette ſuppoſition, vous euſſiez eu de la peine à rendre votre explication plauſible. Suppoſez que le foie ait été précédemment attaché au diaphragme par cette adhérence qu'on nomme ligament coronaire (*a*), n'eſt-il pas vrai que s'il s'en fût détaché promptement par l'effet d'un effort violent, ſoit de l'enfant, ſoit de la mere, ce fœtus eût été expoſé à une hémorrhagie dangereuſe par la rupture des vaiſſeaux & par le déchirement de la ſubſtance de la partie convexe du foie qui facilite cette adhérence avec le diaphragme ? Je crois que cela n'auroit pas manqué d'arriver, ſi ce détachement ſe fut fait dans un âge avancé du fœtus, à moins que vous n'aimiez mieux croire que ce détachement du foie ſe ſoit fait lentement, & que les vaiſſeaux qui facilitoient cette adhérence, en s'allongeant peu-à-peu par la peſanteur du foie, n'aient diminué inſenſiblement de diametre, juſqu'au

(*a*) J'ai fait voir, Journal de Janvier, pag. 33, que le foie n'avoit plus cette adhérence.

point de s'oblitérer & d'empêcher le sang d'y passer. Mais il faudroit démontrer que ce méchanisme peut faire l'effet d'une ligature : d'ailleurs des fibres rapprochées ne peuvent-elles pas augmenter de densité, & conséquemment rendre l'adhérence plus intime ? De plus, en examinant la surface du foie en cet endroit, on y eût remarqué une cicatrice ; ce qu'on ne vit pas, l'endroit de cette surface étant aussi uni qu'ailleurs : ce qui me détermine à croire que ce détachement s'est fait dans un temps bien près de la conception, pour ne pas dire que ce viscere n'ait jamais adhéré au diaphragme. D'un autre côté, j'ai fait remarquer que la mere avoit eu une grossesse des plus heureuses, qu'elle n'avoit reçu aucun coup, ni fait aucune chûte, aucun effet violent qui aient pu occasionner la sortie de tous les visceres dont j'ai parlé, comme il est arrivé à la vivandiere de Marmirolo : à l'égard des efforts que l'enfant eût pu faire, ils étoient contre-balancés par l'inertie qu'offroient l'eau de l'amnios, les parois de la matrice & les muscles du bas-ventre de la mere ; ils auroient donc été insuffisants pour produire tout ce désordre, & le cas auroit dû se rencontrer plus souvent. La grande quantité de sang venu de la mere à l'enfant, n'étoit pas encore un moyen bien puissant ; quand bien même il auroit gonflé ces visceres, & les eût rendus plus pesants,

il ne les auroit pas lui ſeul déterminé à ſortir de leur place. Pourquoi encore voulez-vous que les fibres antérieures aient été plus comprimées, plus affaiſſées, &c. que les fibres latérales ? La preſſion de tous ces organes n'étoit-elle pas la même dans tous les points de la circonférence de l'abdomen ? Cela eſt démontré par les petites hernies ventrales qui viennent à toutes ſortes de points de la circonférence du ventre, & dont je viens de vous donner un exemple en note.

Il n'y auroit donc eu tout au plus que le relâchement des fibres de l'anneau & ſa dilatation naturelle qui euſſent pu favoriſer la chûte de tous ces viſceres hors du ventre, mais il auroit fallu que cette dilatation eût été précédente, & que la ſortie de ces parties fût arrivée dans un âge tendre, afin que les muſcles n'oppoſaſſent que peu de réſiſtance à leur ſortie.

Nous en ſommes à l'œſophage. Je ne crois pas, Monſieur, que vous puiſſiez nier que ce tuyau n'occupât la fauſſe route où je l'ai trouvé dès la premiere conformation : ne croyez pas qu'il ſe ſoit dérangé de ſa place pour ſuppléer à la longueur ſurnaturelle qu'il n'avoit pas ; car il faiſoit pour le moins autant de chemin, que s'il eût été dans ſa route ordinaire. Conſidérez l'angle qu'il étoit obligé de faire, en paſſant ſous la bifurcation des bronches, comme je l'ai fait remarquer,

(pag. 38, nº. 4,). S'il n'eût pas fait là son angle, il eût été obligé de le faire dans l'abdomen, pour venir gagner l'anneau, ce qui revient au même ; d'ailleurs je ne conçois pas comment il eût pu se déranger de sa place ordinaire.

Néanmoins il semble que le fait ne seroit pas sans exemple. On trouve dans l'Histoire de l'Académie des Sciences 1706, le détail d'une dissection d'un chien faite par M. Littre, dans la poitrine duquel il trouva l'estomac qui y avoit passé par l'ouverture du diaphragme qui donne passage à l'œsophage, laquelle s'étoit fort dilatée, ou plutôt déchirée par un de ses bords, dans une forte convulsion de l'œsophage qui avoit attiré violemment l'estomac du côté de la poitrine, comme l'auteur l'a fort bien remarqué. Il trouva cette déchirure cicatrisée, & il fut obligé de dilater l'ouverture pour faire repasser l'estomac dans le ventre : l'œsophage n'avoit rien perdu de sa longueur, ce qui prouve que l'estomac avoit été d'abord dans sa premiere situation. Il y avoit moins de difficultés à l'estomac de passer dans la poitrine, en causant un déchirement au diaphragme par une forte rétraction de l'œsophage, comme M. Littre l'a pensé, qu'il y en auroit à l'œsophage de causer un déchirement oblique au centre nerveux pour venir se placer derriere le cartilage xiphoïde. En

effet, l'angle inférieur de l'ouverture du diaphragme qui donne passage à ce tuyau, est formé par un entrelacement de quelques fibres charnues qui viennent de la portion droite du petit muscle de cette cloison, à la portion gauche, *vice versâ*, lesquelles fibres sont moins difficiles à forcer ou à déchirer, que celles du centre nerveux qui sont plus serrées & plus multipliées : il eût donc fallu, pour rompre celles-ci, un effort très-violent de la part de l'estomac déplacé, mais il étoit incapable de le produire ; & d'ailleurs on eût remarqué une cicatrice comme dans celui de M. Littre, qui n'existoit réellement pas.

Au reste, que la nature ait dérangé de leur place naturelle toutes les parties dont nous avons parlé, la chose ne seroit pas étonnante ; on trouve des jeux de la nature plus extraordinaires. L'histoire de l'enfant de Grenoble, dont il est parlé dans celle de l'Académie des Sciences 1712, en est un assez singulier. Ce fœtus vint mort au monde ; on trouva qu'il portoit son cœur pendu à son col, comme une médaille, lequel alloit & venoit sur sa poitrine ; il étoit sans péricarde, & attaché par ses gros vaisseaux qui lui servoient de cordon & qui passoient dans la poitrine par la partie antérieure & inférieure du col, au-dessus du sternum. Croira-t-on que ce vice de situation soit arrivé par

les efforts de la mere, de l'enfant, ou de la trop grande quantité de ſang venu de la mere? Je vous avoue que cela paroît peu probable. Mauriceau rapporte un accident de cette nature, qu'il ne croit pas produit par les efforts de la mere, (Obſ. 448). Il s'agit d'un nouveau-né, au nombril duquel il trouva une groſſe poche qui renfermoit les inteſtins qu'il ne put réduire, tant par rapport à la foibleſſe de l'enfant, qu'à ſa naiſſance prématurée. » On pouvoit douter, (dit-il), ſi » cette énorme dilatation du cordon du nombril de cet enfant étoit un effet de la violente chûte que la mere avoit faite deux » jours auparavant; mais il me parut, par la » diſpoſition de cette tumeur, qu'elle avoit » une cauſe plus ancienne «.

Au mois de Juin dernier, on m'apporta un fœtus d'environ cinq mois, qui portoit une poche à l'ombilic, qui contenoit, de même que le premier, toutes les parties du bas-ventre, c'eſt-à-dire, le foie, la rate, l'eſtomac, le pancréas, les inteſtins, & à peu-près dans le même ordre que toutes ces parties ſe ſont trouvées dans le ſujet qui fait l'objet de ma réponſe: toute la différence que j'y ai remarquée, c'eſt que l'œſophage étoit dans ſa route ordinaire, & n'en avoit pas changé comme dans le premier. Ce fœtus avoit, outre cela, des vices de conformation encore plus ſinguliers que le

précédent, & dont je réſerve de vous apprendre le détail une autre fois, pour le peu que la choſe vous faſſe plaiſir. En attendant, permettez-moi d'être, &c.

MARRIGUES.

A Verſailles, ce 12 Juin 1755.

LETTRES

De M. Gontard, Conſeiller, Médecin du Roi, à Villefranche en Beaujolois,

A M. le Cat ſur ſa nouvelle Théorie des maladies.

A Villefranche en Beaujolois, ce 1 Octobre 1755.

IV. J'ai lu, Monſieur, avec la plus grande ſatisfaction toutes vos ſçavantes productions qui ſont répandues dans les Recueils de Médecine. Vos diſputes avec MM. d'Hermont & Peſſaut on attiré particuliérement mon attention; j'ai été ſurpris de voir ces MM. attaquer une théorie auſſi ſimple, auſſi claire & auſſi-bien prouvée. Mais que ne peuvent pas les préjugés? J'admire votre fermeté héroïque, qui vous porte à combattre ſeul contre tous pour *renverſer cette idole.*

Les virus, & généralement, ſans doute, toutes les cauſes procathartique des maladies *n'agiſſent que ſur les houppes nerveuſes*, *ſur*

les esprits ; apparemment aussi les maladies elles - mêmes *ne sont qu'une modification de ces esprits dont les liqueurs ne sont nullement susceptibles.*

Ces causes n'agissent que sur les nerfs & sur le fluide nerveux. Par l'empire qu'ont les nerfs sur toute l'œconomie animale, ils affectent & mettent en jeu les solides dans la composition desquels ils entrent; & par l'érétisme qu'ils leur procurent, ils en dépravent le mouvement, & en conséquence celui des différentes liqueurs qu'ils contiennent. Ils portent en même temps dans ces liqueurs un vice qu'elles n'avoient pas auparavant, & qu'elles ne pouvoient recevoir que par le moyen des esprits.

Il me semble que j'ai saisi le vrai sens de votre théorie. Si cela est, je la trouve fort claire ; & vous prouvez ensuite ces principes d'un maniere évidente, si évidente même que je ne vois pas pourquoi vous mettez une restriction à cette cause générale (les esprits), en disant qu'*ils ne sont* pourtant *pas l'unique.* Je crains que vos adversaires n'en tirent parti contre vous ; qu'ils ne disent que, malgré la grande idée que vous avez de vos esprits, vous n'osez les exposer à en faire une cause tout - à - fait générale des maladies : s'il y a des maladies qui n'en dépendent pas, pourquoi les autres en dépendroient - elles plutôt ? Enfin votre systême devient défectueux, dès

qu'il ne renferme pas toutes les maladies: *Bonum ex integrâ causâ; malum ex quocumque defectu.* Pour moi, je me sens fort porté à le croire universel.

Je vais à présent parcourir avec plaisir les solutions ingénieuses que vous donnez de toutes les difficultés qu'on vous propose.

Les premieres objections de M. d'H. sont des minuties. Il se donne le change à lui-même pour vous faire encore mieux triompher, en disant que *les maladies consistant dans les liqueurs n'excluent point une maladie locale.* Il ne doit pas être question de maladies, mais de la cause des maladies. Il est clair, comme vous le dites, que sa proposition implique par-là contradiction; une maladie répandue dans les liqueurs, ne pourroit qu'être générale. Mais il implique qu'une même maladie soit en même temps générale & particuliere. Il auroit dû dire que, quoique la cause morbifique fût dans les liqueurs, cela n'excluroit point une maladie locale; & je suis persuadé que c'est ce qu'il a entendu. Mais il n'y a pas mieux à gagner pour lui: vous allez lui prouver que la cause même des maladies n'est pas dans les liqueurs; qu'elle n'agit que sur les nerfs & les esprits. Qui est-ce en effet qui ne sçait pas que les cantharides prises intérieurement, n'agissent que sur les voies urinaires? Que si par leur trop grande dose elles causent quelquefois des ravages

dans d'autres parties, c'eſt toujours en portant leurs coups funeſtes ſur les nerfs & ſur les ſolides, laiſſant intactes les liqueurs qui ſont certainement inſenſibles & incapables d'être affectées, comme le ſont les ſolides des voies urinaires, quoique ces liqueurs charrient dans leur ſein les cantharides. Qui eſt-ce qui ignore que les émétiques & les cantharides n'agiſſent que ſur les houppes nerveuſes de l'eſtomac & des inteſtins ? Et quand même on voudroit ſoutenir que ces derniers paſſent dans le ſang, comme on pouroit le prouver par bien des effets, ils agiſſent toujours ſur les ſolides qui, par leurs oſcillations ou leurs contractions réitérées, pouſſent les humeurs vers les voies qui leur ſont ouvertes.

Pour les narcotiques que vous aſſurez *n'agir directement que ſur les houppe nerveuſes de l'eſtomac*, dont l'impreſſion ſe communique *ſympathiquement à la dure & à la pie-mere*, je ne ſçais que vous dire, on eſt d'uſage aujourd'hui en phyſique, & principalement dans la ſaine Médecine, de n'admettre que ce qui eſt conſtaté par des faits inconteſtables. Permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu rigide ; car quand vous auriez accordé qu'ils vont agir ſur le cerveau, comme les cantharides vont agir ſur les voies urinaires, votre ſyſtême n'en auroit pas plus ſouffert; vous auriez pu les porter tout d'un coup à

la dure & à la pie-mere, ſans que les humeurs y entraſſent pour rien. Il eſt vrai que le pouls plus dilaté, plus mou, la moiteur, la tranſpiration, &c. dénotent une altération des humeurs; mais tout cela peut ſe déduire facilement de votre ſyſtême.

Le mercure eſt un furet qui, par la fineſſe & la peſanteur de ſes parties, s'inſinue juſques dans les plus petites filieres du corps. Là il agit ſur les eſprits infectés ſeuls du virus, qu'il expulſe par differents couloirs, *en produiſant un érétiſme dans les ſolides.* Il eſt vrai que je n'aurois pas imaginé que ce fût *en faiſant ſéjourner les liqueurs ſur les couloirs*, puiſque leur mouvement y eſt accéléré Mais je vous avoue ingénument mon peu de pénétration.

M. d'H. a cru vous faire une objection, en diſant que *la dépravation des eſprits eſt néceſſairement liée avec celle des liqueurs.* Il y a une ſi grande liaiſon entre tout ce qui conſtitue l'œconomie animale, que l'on ne peut gueres être dépravé, que le reſte ne s'en reſſente. Auſſi le lui accordez-vous ſans peine, mais en réſervant toujours, comme de raiſon, la primauté aux eſprits. Pour que ſa propoſition eût attaqué directement votre ſyſtême, il auroit fallu qu'elle eût été conçue en ces termes: *la dépravation des eſprits dépend néceſſairement de celle des liqueurs.* Mais il auroit fallu la prouver. Il tâche cepen-

dant de le faire ; & pour cela il ſuppoſe d'abord, ſelon l'opinion commune, que les eſprits ſont fournis par le ſang qui les dépoſe dans l'organe ſécrétoire qui eſt le cerveau, comme il fournit aux autres organes ſécrétoires les liqueurs qui leur ſont propres ; que par conſéquent ſi les eſprits ſont dépravés, ce ne peut être que parce que le ſang qui les fournit, l'étoit déjà, ou parce qu'après leur formation, ils ſont infectés par une cauſe étrangere. Vous auriez pu lui accorder la ſuppoſition, nier la premiere conſéquence ; la ſeconde ne fait rien à votre opinion. Mais vous renverſez impitoyablement d'un ſeul coup tout ſon projet, *en niant même que le fluide des nerfs a ſa ſource dans l'œconomie animale.* C'eſt plutôt fait ; c'eſt un eſprit volatil aérien. Je vous aſſure, M., que je ſuis enchanté d'avoir appris cela.

Nous penſions bien avec vous, que le principe matériel des ſenſations & des différents mouvements qui s'exercent dans le corps, étoit dans les nerfs. Mais nous penſions en même temps que la conſtitution des eſprits participoit de celle du ſang, que nous croyons en être la ſource ; que par conſéquent, s'il y a quelque action des eſprits dépendante de leur bonne ou mauvaiſe qualité, elle dépendoit auſſi de la bonne ou mauvaiſe qualité du ſang. Nous étions dans l'erreur, & dès qu'un mémoire, qui établit le contraire,

a été couronné par une Académie ſçavante ; nous devons le reſpecter, le croire, & nous taire.

M. d'H. n'eſt pas plus heureux, quand il en vient aux cauſes externes ; elles ne peuvent pas non plus agir immédiatement ſur les humeurs, c'eſt toujours les eſprits qu'elles attaquent primitivement. Cela eſt démontré comme un article de foi, je veux dire, par l'infaillibilité de ſon auteur. Rien n'eſt plus évident, ſur-tout quand on voit qu'*une cauſe morbifique mêlée aux liqueurs, n'y fait rien, & qu'elle va s'en prendre aux nerfs, aux vaiſſeaux, aux organes*, aux eſprits, avec la même évidence qu'*on voit l'eau forte épargner la cire, la graiſſe, & ronger le cuivre*. La comparaiſon eſt très-juſte.

M. d'H. ne peut, ou ne veut concevoir comment la dépravation des eſprits eſt capable de produire la fievre, & de corrompre les humeurs. Et ce qui paroît ſur-tout cauſer ſon embarras, c'eſt la grande quantité d'humeurs viciées qui ſortent d'un corps malade, ſoit par le moyen de l'art, ſoit par les criſes, &c. & il conclut par l'opinion où il eſt, qu'une maladie conſiſte dans un dérangement commun des ſolides & des fluides : concluſion qui n'attaque point du tout votre ſyſtême, parce qu'elle n'établit point que la cauſe de ce dérangement commun n'eſt pas la dépravation primitive des eſprits.

La dépravation des esprits produit dans les nerfs & dans les solides un érétisme qui accélere le mouvement du sang, c'est la fievre. Cette fievre, ou ce mouvement impétueux décompose les liqueurs, les corrompt, sans que le virus des esprits leur soit communiqué. Voilà comment je le conçois, je crois que c'est aussi comme vous l'entendez. Et je goûte beaucoup ce méchanisme. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous faire, sous votre bon plaisir, quelques observations qui ne serviront peut-être qu'à prouver l'erreur où m'avoient jetté mes préjugés.

Depuis quinze ans que je fais la Médecine avec toute la curiosité d'un observateur, & ayant occasion de voir beaucoup de malades, je n'a point vu qu'on ait *tiré du sang dans les fievres malignes avec toute sa beauté naturelle*, quelque *libre que fût la respiration*, & quelque *rafraîchissement que le poumon lui fournît*; & j'ai vu plusieurs fois dans des rhumes, avec une difficulté de respirer, une oppression étouffante, tirer le plus beau sang.

Je ne croyois pas que l'office du poumon, dans l'état de santé, fût de *raccommoder le sang des dissolutions qu'il éprouve naturellement dans les capillaires artériels*. Je croyois au contraire que le sang veineux du corps qui y est porté, devenu trop épais, trop grossier, soit par le défaut de sérosité & de lymphe

dont il s'eſt dépouillé, avant que de paſſer dans les veines, ſoit par la lenteur & la foibleſſe de ces mêmes veines; je croyois, dis-je, qu'il éprouvoit dans le poumon une nouvelle élaboration qui le rendoit plus coulant, plus fluide & plus animé : en un mot, qu'il y étoit *raccommodé* de ſes épaiſſiſſements, & non pas de ſes *diſſolutions*.

Si dans les difficultés de reſpirer, le ſang qu'on tire eſt *couenneux*, c'eſt ordinairement lorſqu'il y a inflammation au poumon, ou du moins lorſqu'il en eſt menacé. C'eſt pour cela qu'on l'appelle auſſi ſang inflammatoire. Mais ce ſang couenneux eſt-il *diſſous ?* c'eſt ce que je ne croyois pas. Il faut avouer que vous nous découvrez des erreurs d'autant plus invincibles qu'elles nous ſont fournies par nos ſens : bien loin de nous en méfier, nous regardions au contraire leur témoignage comme un principe fondamental : *Medici ſunt ſenſuales artifices*. Mais vous nous élevez au-deſſus de la matiere, ce n'eſt qu'à l'eſprit de connoître parfaitement l'ouvrage des eſprits.

Il y a des ſujets, dites-vous, *deſquels on ne tire jamais que de cette eſpece de ſang diſſous*, c'eſt-à-dire, ſelon vous, *couenneux*, *même dans leur ſanté ordinaire*. Et cela vient *d'un défaut habituel de la reſpiration, où les poumons ne communiquent pas au ſang toute la condenſation dont il a beſoin*. Si dans leur état naturel les poumons doivent condenſer le

ſang, il eſt ſûr que lorſqu'il y a léſion dans la reſpiration, le ſang y ſera diſſous, & dans ce cas, *le mouvement exceſſif dans les liqueurs* pourra, comme vous dites, faire le même effet. Mais ſi nous en croyons nos ſens & les moyens qu'on emploie pour corriger un ſang couenneux, tel qu'il ſe trouve dans les maladies aiguës ou inflammatoires de poitrine, nous avons lieu de croire qu'il eſt épaiſſi, condenſé & non diſſous. Et *le mouvement exceſſif dans les liqueurs* ſera un effet contraire. Enfin nous obſervons que ceux de qui l'on tire un ſang couenneux, jouiſſent même de leur ſanté ordinaire, ou ſont attaqués de douleurs de rhûmatiſme de l'eſpece que nous appellons froide, où ils y ſont ſujets, indépendamment d'*un vice habituel de la reſpiration, & d'un mouvement exceſſif dans les liqueurs.*

Pourquoi les ſueurs fétides ne ſont-elles pas l'effet *de la dilation des canaux excrétoires* de la peau, ainſi que *les urines troubles & rouges ſont l'effet de la dilatation des canaux excrétoires des reins forcés par le mouvement impétueux de la fievre ?* Mais ne s'enſuivroit-il pas que plus ce mouvement eſt impétueux, plus il devroit dilater ces canaux, & plus ces excrétions devroient être abondantes ? Cependant on ne voit jamis ces excrétions, lorſqu'elles ſont critiques, que dans le rémiſſion de la fievre, temps auquel le

mouvement devient moins impétueux.

Dans le méchanifme que mes préjugés me fourniffoient pour rendre raifon de ces excrétions critiques, je faifois concourir les mêmes puiffances, le mouvement impétueux & la dilatation des canaux, mais d'une maniere différente; le mouvement impétueux, pendant un certain nombre de jours, travailloit à brifer la matiere morbifique qui obftruoit prefque tous les canaux excrétoires, à laquelle obftruction contribuoit auffi ce même mouvement impétueux, en produifant dans ces canaux un érétifme qui les empêchoit d'agir pour fe débarraffer. Mais cette matiere morbifique enfin attenuée, devenue plus fluide, la circulation générale devenue plus libre, le mouvement diminuoit de fa force, les canaux fe relâchoient & fe prêtoient à la fortie d'une matiere devenue plus fluide. Ainfi les canaux ne s'ouvroient pas par le mouvement trop impétueux, au contraire par le calme arrivé dans ce mouvement; mais tout cela a changé depuis votre nouvelle théorie.

Il m'avoit paru jufqu'à préfent que, quoique la caufe morbifique fût dans les efprits, les humeurs en pouvoient être dépravées, foit par communication, foit par un effet dépendant de l'état des folides, puifque vous aviez accordé à M. d'H. *la dépravation des liqueurs*, mais *comme l'effet de la dépravation des efprits*. Ici, dans le cas de dépôt criti-

que vous ne voulez nier que la communication, en diſant que *ſi cette cauſe maladive étoit répandue dans les liqueurs, elle ſeroit en quelques minutes communiquée à toutes ces liqueurs.* Mais par une ſuite néceſſaire, vous rejettez auſſi toute ſorte de dépravation des liqueurs dependant de celle des eſprits, en ajoutant qu'*il eſt impoſſible qu'un vice de toute cette maſſe ſe dépoſe ſur un ſeul & unique endroit.* Qu'importe que les liqueurs ſoient dépravées par communication ou autrement? elles ne le ſont pas moins. Voilà un vice de toute la maſſe. Et s'il eſt impoſſible qu'un vice de toute la maſſe ſe dépoſe ſur un ſeul & unique endroit, il eſt donc impoſſible que les humeurs ſoient viciées, dépravées, de quelque maniere que ce ſoit, en conſéquence de la dépravation des eſprits.

Qant à la communication du vice même des eſprits aux liqueurs, il n'eſt pas bien aiſé de concevoir comment *une portion viciée des eſprits placés dans une région particuliere*, peut ne pas communiquer ce vice à toute la maſſe : car quoiqu'ils ne circulent pas & qu'ils ne puiſſent le porter par-tout par leur propre circulation, les parties, ou cette région particuliere où ils ſont placées, la glande où ils doivent le dépoſer, contiennent des liqueurs, auxquelles ils doivent néceſſairement le communiquer ; ces liqueurs circulent & *par leur circulation prompte &*

réiterée doivent en quelques minutes communiqueur ce levain à toute la masse. Cependant il est impossible qu'un vice de toute la masse se dépose dans un seul & unique endroit. Reste donc à soutenir que ce vice d'une portion particuliere des esprits ne se communique pas même aux liqueurs de la partie où cette portion se trouve. Cela pourroit tout au plus se supposer de ces dépôts simples, ni critiques, ni symptomatiques, qui paroissent tout d'un coup dans un corps qui paroît d'ailleurs se bien porter, & qui ne sont accompagnés d'aucun autre symptôme que de ceux qui leur sont propres. Je dis tout au plus, parce qu'on pourroit encore le contester. Mais dans le cas de dépôt critique, dans une fievre putride ou maligne, ce vice des esprits ne peut qu'être communiqué à toute la masse des liqueurs : dans une fievre maligne, toute la machine souffre ; il y a un dérangement général, les symptômes ne le prouvent que trop. Il faut, pour ne pas s'écarter de votre systême, que tous les esprits soient dépravés Il y a des parties qui souffrent plus les unes que les autres, & souvent successivement ; & celle qui a le moins souffert pendant toute la maladie, est souvent celle qui reçoit tout d'un coup un dépôt critique qui la termine. Je dis : cette partie où se fait le dépôt, contenoit-elle tous les esprits viciés, d'où vient qu'elle ne don-

noit preſque point de marques de leur exiſtence ? Y ſont-ils parvenus des autres endroits où ils paroiſſoient évidemment & où ils ceſſent d'exercer leur cruauté, dès qu'il paroît dans un endroit éloigné un dépôt, par une métaſtaſe des plus heureuſes ? Mais *ils ne circulent point :* il faut donc qu'ils y ſoient parvenus par le moyen de la circulation des humeurs.

Ainſi *en mettant ce vice dans une portion des eſprits, dans une région particuliere des nerfs, dont le fluide ne circule point,* & dont le vice ne peut ſe communiquer aux liqueurs, il n'eſt pas bien aiſé d'*expliquer,* 1°. *comment ce vice local donne tous les ſymptômes connus des maladies malignes & autres ;* 2°. *comment il peut former un abſcès qui les termine.*

A l'égard des évacuations prodigieuſes par leſquelles on guérit certaines maladies, je conviens avec vous que toutes ces liqueurs qui ſortent, ne ſont pas des levains morbifiques ; mais je ne puis convenir de même des ſuites que vous attribuez à ces évacuations. L'expérience & l'obſervation m'ont appris que la foibleſſe & l'épuiſement n'en ſont pas toujours les ſuites. Dans les fievres que j'appellois putrides, où je croyois la nature opprimée par une grande quantité d'humeurs viciées, & auxquelles, ſuivant votre ſyſtême, il faut que je donne un autre nom, je faiſois prendre de deux jours l'un des remedes

évacuants pendant tout le cours de la maladie, ou au moins jusqu'au déclin. Ayant toujours égard aux forces du malade, à la nature particuliere de la maladie & aux différents symptômes pour la dose & la qualité des remedes, suivant la méthode des plus habiles praticiens. Je me suis apperçu très souvent que le malade, à mesure qu'il évacuoit, n'étoit pas si accablé, que le pouls se développoit & devenoit plus fort, & qu'à la fin de la fievre, quelque foible qu'il fût, il l'étoit cependant moins que pendant la maladie. Cela me fait ressouvenir d'une observation que j'ai faite, il n'y a pas long-temps : je vis une femme qui avoit la fievre, & qui me parut si foible & si épuisée, que je crus qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle étoit malade. La premiere chose que je fis, fut de me plaindre qu'on ne me l'eût pas fait voir plutôt. On me répondit qu'elle n'étoit malade que de la veille. Elle avoit le pouls foible, petit, ne résistant point sous mes doigts ; à peine avoit elle la force de répondre à mes questions, sa langue étoit chargée, brune, presque noire. Je balançai pour lui faire donner le tiers d'une dose ordinaire de tartre stibié dans une infusion laxative. Je m'y déterminai cependant, pensant à ma maniere ordinaire, (& ne connoissant pas encore la théorie des esprits,) que cette femme n'étant tombée malade que de la veille,

les

les forces n'étoient pas détruites, mais seulement enchaînées par l'abondance d'humeurs dépravées. Elle fit de cette premiere fois par la bouche plus de quinze vers, & autant par en-bas; & l'ayant vue après l'effet de ce remede, je la trouvai moins foible qu'auparavant. Ce remede cathartique-émétique fut réitéré de deux jours l'un, pendant une douzaine de jours, trouvant toujours des indications qui le demandoient, & plus de forces pour le soutenir. Elle rendit pendant ce temps-là tous les jours beaucoup de vers & de matieres corrompues; les jours de remedes plus, les autres moins; de façon que je compte qu'elle fit près de deux cens vers. A mesure qu'elle évacuoit, elle devenoit moins foible, & à la fin de la maladie, elle se trouva beaucoup plus forte qu'elle n'étoit le second jour, qui est celui auquel je la vis pour la premiere fois.

J'ai observé aussi quelquefois que les malades auxquels il se fait un dépôt critique, sont fort foibles & épuisés. J'ai encore observé plusieurs fois, que ceux qui se trouvent si épuisés à la fin de la maladie, & qui ont beaucoup de peine à se remettre, sont ceux qu'on a négligé d'évacuer pendant le cours de la maladie. Il est vrai que j'ai aussi observé quelquefois que le malade étoit fort épuisé au sortir de la maladie où l'on avoit vuidé selon la méthode ci-dessus. Mais je dis

que si les évacuations, quelques considérables qu'elles soient, mais procurées à propos, épuisoient, on ne verroit jamais un malade avoir plus de forces après les évacuations qu'auparavant. Et si les dépôts critiques *laissoient toutes les forces*, on s'en appercevroit toujours. Je pensois donc que lorsque le malade se trouvoit épuisé, cela venoit plutôt de la mauvaise qualité des humeurs viciées, ou de leur trop grande abondance, que des évacuations. Bien plus, c'est que je pensois que le défaut d'évacuations suffisantes étoit une des principales causes de l'épuisement, en laissant séjourner trop long-temps la cause morbifique qui détruit les forces ; persuadé toujours que les évacuants, quoique continués long-temps, doivent être proportionnés, pour la dose & la qualité, aux différentes indications que tout le monde n'est pas capable de saisir. Et c'est peut-être pour cela qu'on leur attribue les mauvais effets, qu'on ne doit attribuer qu'à l'impéritie de certains pseudo-médecins, & que les malades en sont si rebutés.

Me voici, Monsieur, à votre réponse à M. Pessaut.

Les maladies qui surviennent à l'habitude du corps, & que vous appellez chirurgicales, se forment souvent intérieurement. Aucun Médecin ne l'ignore. Une inflammation éréſipelateuse, ou phlegmoneuse peut

naître intérieurement comme extérieurement ; les eſquinancies, les pleuréſies, les péripneumonies, &c. ne ſont autre choſe. La rougeole, la petite vérole occupent la bouche, le pharynx, l'œſophage ; pourquoi ne pourroient-elles pas occuper l'eſtomac & les inteſtins ? Vous avez obſervé que la maladie épidémique dont vous parlez, étoit *une herpe placée à l'eſtomac & aux inteſtins grêles.* Vous avez raiſon, M. votre obſervation ne peut être une imagination. Mais vous ne vous en tenez pas à ces ſpéculations inutiles : vos raiſonnements ſur cette obſervation, les conſéquences que vous en tirez, & qui ne ſçauroient non plus être imaginaires, ſont ce qu'il y a de plus intéreſſant. Une herpe interne ou externe, le pourpre, les autres éruptions cutanées, dans les fievres malignes, en étoient autrefois des ſymptomes ; ce n'eſt plus cela : une herpe ſeule dans ce cas, conſtitue eſſentiellement la maladie maligne. De cette obſervation particuliere, vous concluez que *preſque toutes les maladies, en particulier les fievres malignes, ne ſont que des maladies externes très-connues.* Quoi de plus évident que cette concluſion ? Et quoi de plus intéreſſant pour l'humanité, que la découverte que vous avez faite, que les remedes internes ne réuſſiſſent jamais mieux, pour détruire les maladies internes, que lorſqu'ils ſont analogues aux topiques qu'on emploie contre

ces mêmes maladies externes ? Il ne manque plus qu'à établir des signes certains, qui caractérisent l'espece de maladies chirurgicales internes qu'on a à traiter. Et c'est une bagatelle pour un esprit aussi éclairé que le vôtre, quoique votre modestie vous y fasse trouver tant d'obstacles.

Ces signes une fois établis, l'analogie entre les remedes internes & les topiques, est ce qu'il y a de moins difficile à découvrir. L'échantillon que vous donnez de cette analogie en est une preuve, & nous flatte de l'espérance qu'une théorie lumineuse & salutaire le suivra bientôt. Quel avantage pour le public! N'y a-t-il pas en effet *une analogie frappante entre le tartre stibié qui guérit une ophthalmie, & le tartre stibié qui dissipe une inflammation à l'estomac ?*

Cette découverte fondée sur l'évidence de la cure de l'ophthalmie, nous garantit déjà, dans celle de l'inflammation de l'estomac, de *ces tâtonnemens si désagréables pour nous, & si dangereux pour les malades*. C'étoit *une routine, un empyrisme* qui nous faisoit employer intérieurement, dans l'inflammation de l'estomac, les parégoriques, les anodyns, les narcotiques. C'étoit une terreur panique qui nous faisoit éviter, comme quelque chose de mortel dans ce cas, tout ce qui peut irriter les fibres, les nerfs de l'estomac, & exciter en lui des contractions violentes, tels que

ſont les émétiques ; & nous n'employons les premiers qu'en tâtonnant. La lumiere nous éclaire, nous connoiſſons le remede qui guérit l'inflammation des yeux ; & par analogie nous l'employons ſans tâtonner & avec ſuccès, contre celle de l'eſtomac. Que vos éleves, qui ne ſont pas encore imbus des préjugés reçus, ſont heureux de n'apprendre de vous que cette théorie lumineuſe & cette pratique ſi ſalutaire aux malades !

Avec quelle force, avec quelle véhémence ne combattez-vous pas cette erreur, non-ſeulement de M. P. mais de tout le monde : *Qu'il arrive tous les jours que le chyle ſe trouve vicié!* C'eſt un torrent de preuves qui nous entraîne & nous arrache malgré nous de nos préjugés. Il falloit *qu'il vous fâchât bien fort*, & que vous le priſſiez ſur ce ton, pour nous détromper ; il n'y avoit pas d'autre moyen. Car quand quelqu'un a des renvois aigres, amers, puants, qu'il ſent ſon eſtomac refuſer la nourriture par les ſoulevements de cœur qu'elle produit, &c. perſonne ne doutoit que ce ne fût un amas de mauvais levains, reſte des mauvaiſes digeſtions ; levains capables d'infecter le chyle, de le corrompre : & cet homme venant à prendre la fievre dans cet état, perſonne ne doutoit que ce ne fût une fievre produite par ces levains, qui avoient paſſé dans le ſang avec le chyle qu'ils avoient corrompu, & qu'ils n'euſſent en

même temps corrompu le ſang ; en un mot, qu'ils n'en euſſent changé la conſiſtance & la qualité : changements qui, par les embarras qu'ils oppoſoient à la circulation, occaſionnoient ce mouvement dont la nature ſe ſert pour les détruire, & que nous appellons fievre. Dans cette théorie, les nerfs & les ſolides ſont affectés aſſurément, puiſqu'ils jouent le principal rôle dans cet effort de la nature ; mais ce n'eſt que conſéquemment à la dépravation des humeurs & aux obſtacles qu'elles oppoſent à la circulation. Dans la vôtre, au contraire, beaucoup plus *lumineuſe*, les nerfs & les eſprits ſont affectés primitivement & indépendamment de la dépravation des humeurs. Dans le cas propoſé, ce ne peuvent être que les houppes nerveuſes de l'eſtomac, qui ont été affectées, & les eſprits de ſes nerfs dépravés, puiſque le chyle a paſſé *pur & ſimple* dans le ſang. Cette affection des nerfs de l'eſtomac, & la dépravation de leur fluide, ont excité ce mouvement impétueux & général dans toute la machine. Sur le déclin, un dépôt ſe forme dans les parotides, parce que les nerfs dont elle ſont formées, *y dépoſent la cauſe morbifique qu'ils contenoient.* Voilà où je me trouve embarraſſé, (& cela n'eſt pas bien étonnant,) malgré tous les efforts que je fais pour ſaiſir votre théorie, & pour en faire l'application à toutes les circonſtances. Cette cauſe mor-

bifique n'a pû être portée aux nerfs des parotides par le chyle ni par les humeurs ; elle n'a pû y être apportée par les nerfs de l'estomac, dont le fluide ne circule point. Il faut donc que les esprits aient été dépravés avant le dérangement des digestions, & que ces mauvaises digestions aient été l'effet elles-mêmes de la dépravation des esprits, & non la cause. Il faut que ces mauvais levains de l'estomac n'entrent pour rien dans la production de la fievre, puisque le chyle a passé pur & simple dans le sang. Mais un homme qui se porte bien & qui, par un excès de manger, ou pour avoir mangé des viandes indigestes, des fruits mauvais, cruds, non mûrs, &c. donne tout d'un coup des preuves de la congestion de mauvais sucs dans l'estomac, & qui prend ensuite la fievre dans cet état ; avoit-il auparavant une cause morbifique dans les esprits ? Je vous avouerai que je vous fais un grand sacrifice d'abandonner mes préjugés pour votre systême.

Mais ne perdons pas encore de vue le chyle incapable d'être vicié. Par *un chyle pur & simple*, on ne peut entendre qu'un chyle analogue à nos humeurs, propre à former un sang bien constitué, d'où résultent des humeurs secondaires saisies. Mais tout ce qui passe par les veines lactées n'a pas ces qualités. Je ne veux pour exemple, que les remedes qu'on prend par la bouche. Ils

passent dans le sang sous forme liquide : forment-ils un chyle pur & simple ? *L'estomac & les sucs dissolvants les ont-ils changé en bon chyle? L'organe de filtration ne leur a-t-il pas donné passage ?* D'où vient que *les houppes nerveuses, sensibles* assurément *aux impressions fâcheuses de ces matieres, ne communiquent pas au canal intestinal un érétisme qui leur ferme l'entrée dans les embouchures lactées ?* D'où vient que les particules nuisibles des aliments, ou les levains corrompus qui se trouvent dans l'estomac, ne pourront pas également passer avec le chyle par les veines lactées ? Si donc rien n'empêche que les particules des remedes, qui certainement ne forment pas un chyle pur & simple, ne passent dans le sang, il faut que les sucs nuisibles y passent aussi. Ils y passeront mêlés avec le chyle qui, par cette raison, ne sera plus un chyle pur & simple. Il ne reste donc, *si cela vous fâche trop*, que de nier que les remedes passent dans le sang. Alors si vous croyez que ce ne soit qu'*une imagination & un préjugé*, il vous faudra expliquer comment le lait d'une nourrice qui a pris un purgatif, purge l'enfant qu'elle allaite ; comment les urines prennent la couleur & l'odeur de certains médicaments, &c.

Vous dites, Monsieur, que *si les maladies avoient leur siege dans les liqueurs, il n'y en auroit aucune locale*. Je ne crois pas qu'on

puisse vous disputer cela : si une éréſipelle, par exemple, étoit répandue dans les liqueurs, tout le corps ne ſeroit qu'une éréſipelle. Et ce ſeroit une *abſurdité* de dire qu'une éréſipelle univerſelle fût en même temps particuliere. Mais si nous diſtinguons la maladie de ſa cauſe, ne pourroit-on pas dire abſolument ſans *abſurdité*, qu'une cauſe générale peut produire une maladie particuliere, à cauſe des conditions qui ſe trouvent pour l'une, & qui ne ſe trouvent pas pour l'autre ? Que cela ſoit obſcur, comme veut bien vous l'accorder M. P. paſſe ; mais abſurde, c'eſt un peu trop fort.

La colere, dites-vous, *produit un venin* ; mais la colere & les *paſſions ne ſont pas dans les liqueurs, ce ſont des modifications des eſprits. Donc le venin a ſon ſiege dans les eſprits.* Je crains que M. P. ne vous rétorque votre argument : la colere & les paſſions ſont des modifications de l'ame : donc le venin a ſon ſiege dans l'ame. Il arrive bien quelquefois que l'ame a du venin : *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame* des auteurs.

Je finis, Monſieur, par obſerver avec combien de préciſion vous faites voir que l'air contagieux ne peut agir que ſur les eſprits, en ce que les liqueurs de tous les hommes, qui y ſont expoſés, *étant les mêmes*, & n'ayant point de raiſon qui les dirige, elles ne ſçauroient éviter dans aucun la

contagion ; au lieu que les *esprits soumis & obéissants à l'ame*, la prendront ou la rejetteront, suivant qu'elle le jugera à propos.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

GONTARD.

OBSERVATIONS

Sur une maladie singuliere :

Par M. Trecourt, Médecin de l'hôpital militaire de Rocroy.

V. Dans le commencement de l'année 1746, il regna parmi les soldats qui composoient le garnison de Rocroy, une maladie inflammatoire, dont les symptômes étoient extraordinaires, & les effets des plus meurtriers. Les symptômes étoient à peu-près les mêmes que ceux de la péripneumonie, mais beaucoup plus violents : la difficulté de respirer étoit extrême ; il y avoit un long intervalle de l'expiration à l'inspiration ; mais celui de l'inspiration à l'expiration étoit si court, qu'à peine l'air pouvoit-il parvenir aux premieres divisions des bronches. Les malades souffroient une soif extraordinaire, & éprouvoient, lorsqu'ils vouloient boire, le symptôme le moins équivoque de l'hydrophobie (*a*). Les malades se plaignoient

(*a*) Lorsqu'on présente quelque liqueur que ce soit à un hydrophobe, il a une telle horreur de l'eau,

d'une douleur aiguë & fixe à la région du cœur, qui répondoit postérieurement à la partie opposée, semblable à celle que pourroit causer un clou qui, traversant la poitrine, tendroit à rapprocher le sternum de l'épine du dos. Cette maladie étoit accompagnée de plusieurs autres symptômes, sçavoir, de nausées continuelles, de palpitations du cœur, le pouls petit & concentré, les yeux abbatus & larmoyants, la langue seche, noire & aride; les urines avoient la couleur naturelle; le sang étoit couënneux & couvert d'une peau jaune, dure & épaisse. Cette maladie étoit contagieuse, car elle se communiquoit à ceux qui avoient soin de ces malades; elle exigeoit des secours prompts & beaucoup de célérité dans la cure; car la plupart n'alloient pas au septieme jour.

C'est par l'ouverture des cadavres qu'on parvient à connoître le foyer, la nature & le principe de la plupart des maladies; c'est un avantage que nous avons dans les hôpitaux militaires, que personne ne peut nous empêcher de faire telles recherches que nous jugeons à propos, toujours pour notre instruction & le soulagement des malades. C'est aussi par ces moyens que je fis les observations suivantes; car d'un grand nombre

que de lui en parler seulement, tous ses membres sont dans l'instant attaqués de convulsions. J'ai cependant vu un loup enragé traverser une riviere à la nage.

de ces malheureux que j'ai traités de cette fâcheuſe maladie, à l'hôpital militaire de cette ville, dans l'eſpace d'environ deux mois & demi qu'elle a regné, il en eſt mort une vingtaine, dont j'ai fait ouvrir les cadavres; tous avoient la ſubſtance du cœur ulcérée, les uns plus, les autres moins; dans quelques-uns, il s'eſt trouvé des polypes dans le ventricule gauche; polypes qui avoient la même conſiſtance que s'ils euſſent été formés depuis long-temps: ce qui prouve l'extrême épaiſſiſſement de la lymphe, auquel la nourriture (*a*) & la rigueur de la ſaiſon n'auront pas peu contribué.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé des Rochers, ſoldat au bataillan d'Argentan, milice de Normandie, fatigué de la route, vint à l'hôpital pour s'y repoſer; le troiſieme jour, il y fut attaqué de la maladie avec les ſymptômes mentionnés ci-deſſus, & en mourut environ le ſeptieme: ayant fait ouvrir ſon cadavre, le péricarde ſe trouva rempli d'un pus très-fœtide & épais, la ſubſtance du cœur ulcérée en pluſieurs endroits, mais principalement environ un pouce plus bas que l'oreillette droite, où il y avoit un ulcere à contenir

(*a*) Le ſoldat mangeoit beaucoup de viande de porc, de pois, d'haricots, de fêves, & buvoit trop d'eau-de-vie.

un œuf de pigeon, le cœur étoit skirrheux vers sa pointe, le ventricule gauche rempli d'un polype médiocre, le lobe gauche du poumon gorgé & adhérent à la plevre; le droit étoit fort gorgé.

II. OBSERVATION.

Le nommé Langevin, soldat au régiment de Saintonge, mourut le cinquieme jour de la même maladie; le péricarde se trouva tellement adhérent à la substance du cœur, qu'après l'avoir détaché avec le scalpel, toute la surface de cette substance se trouva ulcérée superficiellement; il se trouva un polype dans le ventricule gauche, le lobe droit du poumon étoit gangrené.

III. OBSERVATION.

Le nommé Jaime-Dieu, sergent au bataillon de Renaucourt, milice d'Artois, mourut aussi le cinquieme jour de la même maladie: le péricarde se trouva adhérent au cœur d'environ deux pouces vers sa pointe, & rempli de pus fétide; sur le péricarde, positivement à l'endroit de l'adhérence, gros comme un œuf de dinde, d'une matiere gélatineuse, qui ayant été exposée à l'air, se fondit comme la neige au soleil; ce que n'ont point fait les polypes qui ont été plu-

ſieurs jours à l'air, ſans perdre que très-peu de leur groſſeur. Celui-ci eſt le ſeul dont on a fait l'ouverture du crâne, où il ne ſe trouva rien d'extraordinaire.

Je fis des réflexions ſur la nature de la maladie, & reconnus que le cœur n'étoit point exempt d'inflammation, puiſqu'il en faut néceſſairement pour produire des ulceres & adhérences de la nature de ceux dont je viens de donner le détail ; car telles ſont les trois obſervations ci-deſſus, telles étoient toutes les autres.

Je ne doute point que la coagulation des liqueurs ne fût la cauſe de cette fâcheuſe maladie. Sur ce principe, il falloit établir une méthode curative, propre à délayer le ſang viſqueux : voici celle que j'ai cru y convenir.

Je faiſois ſaigner de deux en deux heures, (ſuivant la violence des ſymptômes ; car les uns étoient plus graves, les autres moins), juſqu'à quatre à cinq fois ; deux heures après la derniere ſaignée, je preſcrivois une eau de caſſe aiguiſée avec le tartre ſtibié. Le volume du ſang ayant été diminué & les vaiſſeaux déſemplis, les ſecouſſes occaſionnées par le vomiſſement, agiſſoient ſur les ſolides & ſur les fluides avec tant de ſuccès, que pluſieurs étoient, pour ainſi dire, guéris, avant que le vomitif eut achevé ſon effet.

Dans les efforts que le malade faiſoit pour

vomir, l'air entroit dans les poumons, & pénétroit jusques dans les plus petites cellules; il étoit repouſſé & repris alternativement: la matiere viſqueuſe qui croupiſſoit dans les cellules & les bronches, étoit expulſée; le ſang étoit rafraîchi; le genre nerveux & vaſculeux étoit agité & ſecoué; les globules rouges confondues avec la lymphe viſqueuſe étoient dégagées; l'obſtruction levée, les fluides reprenoient leur cours, & les ſolides leur élaſticité naturelle: cet avantage arrivoit toujours, lorſque le malade étoit ſecouru dans les vingt-quatre heures; lorſque la maladie étoit négligée, la mort étoit prochaine.

J'employois les apoſêmes atténuants & délayants avec le ſyrop de violette, des juleps de même genre avec l'eau de fleurs d'oranges. Ils étoient purgés de deux ou trois jours l'un. Je leur faiſois prendre quelques priſes de poudre tempérante, à laquelle je faiſois ajouter un peu de camphre. Leur tiſanne étoit toujours aiguiſée de nître.

J'avois ſoin d'entretenir le ventre libre par des lavements ſimples ou compoſés. Lorſque cette maladie paſſoit le cinquieme ou le ſeptieme jour, on étoit preſque aſſuré de la guériſon; mais le deuxieme jour paſſé ſans ſecours, il étoit rare que le malade pût en revenir; il périſſoit le cinquieme, le ſixieme ou le ſeptieme jour au plus tard.

ARTICLE II,

Contenant quelques Obſervations de Chirurgie.

LETTRE

De M. Gérard, Chirurgien - Major du régiment de Berry, Infanterie,

Adreſſée à l'Auteur du Journal de Médecine, au ſujet d'une opération de la Taille, faite par le Lithotome caché.

Monsieur,

I. J'Apprends avec plaiſir que la méthode du Frere Coſme eſt preſque généralement adoptée à Paris par les plus grands maîtres. C'eſt avec raiſon que l'on s'eſt décidé en ſa faveur. Je ne connois pas d'inſtrument imaginé avec plus de génie, & perfectionné avec plus d'intelligence. Je crois qu'il doit encore beaucoup mieux réuſſir, quand il eſt conduit par des mains auſſi adroites que celles du Frere Coſme. Comme c'eſt à lui que le public eſt redevable de l'invention de cet inſtrument, c'eſt auſſi à lui à qui l'on doit rapporter tous les ſuccès que l'on fait en ce genre. J'avouerai ingénue-

ment que depuis que je me sers du lithotome caché, je suis plus hardi dans l'opération & beaucoup moins malheureux dans le succès. Cet instrument a la propriété de ne point délabrer les parties, de ne couper précisément que ce qu'il faut couper pour faire réussir l'opération, & de se monter, pour ainsi dire, au gré de l'opérateur, qui peut dire qu'il voit clairement ce qu'il fait; ce que personne ne peut assurer dans toutes les autres manieres d'opérer. Un autre avantage qui résulte de l'opération par le lithotome caché, c'est la simplicité avec laquelle se font les pansements. On évite au malade les douleurs les plus vives, on n'excite pas une suppuration inutile & souvent dangereuse, en un mot, on abandonne à la nature un soin dont elle s'acquitte mieux que ne peuvent faire les plus habiles Chirurgiens. Comme le but qui me conduit est le soulagement du genre humain, je me rends avec plaisir à la conviction, & je ne cesserai jamais de publier les éloges que mérite une si belle découverte. Ce qui me fait peine, c'est d'être séparé d'une personne aussi éclairée dans sa profession, que l'est le Frere Cosme. Près de lui, je profiterois de ses avis & de son exemple, au lieu que je suis réduit ici à me nourrir de ses écrits.

J'en ai cependant fait un bon usage, comme vous allez être à portée d'en juger

par l'obſervation que je joins à ma lettre.

Dans le courant du mois de Juillet de l'année derniere, on me fit venir à Bourbon-l'Archambaut, pour ſecourir une jeune fille âgée de huit ans, qui depuis trois ans reſſentoit des douleurs preſque continuelles aux reins : elle ne dormoit ni jour ni nuit; ſouvent elle avoit des attaques de fievres qui ne ceſſoient qu'au bout d'un jour ou deux. Cet enfant étoit dans un amaigriſſement affreux. Elle avoit perdu l'appétit, & n'urinoit qu'avec une difficulté très-grande & des douleurs inouies. Je commençai par vouloir examiner l'état de l'uretre & de la veſſie, mais je trouvai toutes les parties dans une inflammation & un érétiſme conſidérable.

Je ne jugeai pas à propos d'introduire la ſonde, de peur d'augmenter l'irritation & de mettre l'enfant hors d'état d'être opéré. Je demandai aux parents quelle pouvoit être la cauſe pour laquelle ces parties étoient dans un état ſi déplorable. On me répondit qu'elle avoit été ſondée par un Chirurgien de Paris, qui s'étoit trouvé aux eaux quelques jours auparavant; qu'il avoit voulu tenter l'extraction de la pierre, & qu'il y avoit échoué; je ſongeai dès-lors au lithotome caché, mais je crus devoir remettre l'opération juſqu'au temps où cet enfant ſeroit dans l'état d'être ſondé. Dans le commencement

du mois d'Août, on fit tranſporter la malade à Moulins. Je la ſondai & je trouvai la pierre. Comme je me préparois à faire l'opération, il ſurvint un dévoiement conſidérable, accompagné de fievres & de douleurs très-vives. Je ſuſpendis l'exécution de mon projet juſqu'à ce que les Médecins euſſent calmé les nouveaux accidents. Pour lors je fis faire une conſultation compoſée des plus habiles Médecins & Chirurgiens de Moulins, qui jugerent que l'opération étoit le ſeul moyen de tirer cette petite fille de l'état miſérable où elle étoit réduite.

Animé par la ſatisfaction ſecrete que l'on trouve à faire le bien, je riſquai ma réputation pour ſauver la vie à la malade, étant bien perſuadé qu'il n'appartient qu'à une ame baſſe & mercenaire de ne faire le bien qu'autant qu'elle en peut retirer ou de l'honneur ou du profit. Je taillai cet enfant le 8 Octobre de la même année, en préſence de pluſieurs perſonnes, parmi leſquelles étoient M. Jance, Chirurgien-Major du régiment de dragons de Beaufremont, & du Frere Benoît, Chirurgien de la Charité. Je tirai une pierre de la groſſeur d'un gros œuf de pigeon. L'opération ne dura que ſix minutes. La malade qui étoit auparavant plus mal, n'éprouva aucun accident fâcheux, & le dix-ſeptieme jour elle fut guérie ſans me ſervir d'autre panſement que d'une compreſſe & d'un bandage.

OBSERVATION

Sur un dépôt phlegmoneux,

Par M. Dominé, Chirurgien-Juré de Vitry-le-François.

II. Une femme demeurant à Vitry, fut attaquée au mois de Septembre dernier de douleurs ſourdes dans le côté droit du ventre, d'une tenſion & d'une inflammation conſidérables, la fievre ſurvint ; cette femme fut ſaignée pluſieurs fois du bras, & on ſe ſervit des cataplaſmes réſolutifs. Je conſeillai pour tout remede les maturatifs les plus forts. Au bout de quelques jours les accidents ceſſerent. Je ne doutai pas alors que le dépôt ne fût tout-à-fait mûr, pour lors je fis aſſeoir la malade ſur le bord de ſon lit. Je plongeai une lancette au travers des muſcles, juſqu'à ce que je viſſe ſortir le pus qui vint avec abondance ; enſuite ayant porté mon doigt dans le ſac, j'aggrandis avec un biſtouri l'ouverture que je fis de bas en haut, ayant pour guider cet inſtrument, le même doigt, que je ne retirai de la plaie, que lorſque l'opération fut faite, après quoi je laiſſai couler la plus grande partie du pus qui étoit enfermé dans le fond de cet abcès. Je n'employai d'autres remedes pour les panſements, que le baume d'arceus & le ſtyrax. Tout le fond de l'abcès ſe trouva rempli de bonne chair, & en vingt jours, à compter du jour de l'ouverture, la malade fut entiérement guérie.

ARTICLE III,

Contenant quelques Obſervations de Pharmacie.

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INTITULÉ

Examen Chymique & Phyſique d'une Eau minérale trouvée chez M. de Calſabigi, à Paſſy, comparée aux Eaux du même côteau, connues ſous le nom des *Nouvelles Eaux Minérales* de Madame Belami :

Fait par M. de Machy, Apothicaire gagnant-Maîtriſe de l'Hôtel-Dieu de Paris.

J'AI ſupprimé dans cet extrait tous les raiſonnements qu'entraîne avec elle la comparaiſon que j'établis dans mon ouvrage, ainſi que tous ceux que la différence des phénomenes que j'ai apperçus a pu faire naître. Je n'entre ici dans aucune diſcuſſion, ni même dans aucun détail des manipulations que j'ai pu employer ; je dis la vérité toute ſimple, en rapportant ce que j'ai reconnu dans ces eaux.

Par les expériences que j'ai faites ſur les eaux de M. Calſabigi, j'ai vu :

1°. Que ces eaux minérales sont pesantes, colorées, & d'une saveur disgracieuse.

2°. Qu'elles contiennent un acide vitriolique nud & développé.

3°. Qu'elles ont une terre martiale ochreuse, dont une partie se dégage facilement.

4°. Qu'il y a un sel vitriolique martial en très-petite quantité, qui y est sous la forme d'eau-mere.

5°. Qu'elles fournissent beaucoup de sélénite, très-peu de sel marin & de nitre.

Voici le détail des preuves de ce que j'avance.

Les eaux du puits de M. Calsabigi ne sont point courantes, elles séjournent dans leur bassin, avant de s'écouler; elles contiennent quarante-cinq grains de substance étrangere par livre d'eau : on s'en assure, en les faisant évaporer à siccité.

Leur couleur est un peu jaune, & se fonce au bout de trois semaines, en déposant un sédiment limoneux qui va encore à deux grains par livres. La couleur est alors constante, & elle est d'un jaune d'urine un peu foncée. Leur saveur est austere, agace les dents, & n'est point supportable; elle n'approche pas de la saveur du vitriol martial. Il ne faut que les goûter pour s'en appercevoir.

Une partie de cette saveur leur vient de l'acide surabondant qu'elles contiennent. Cet acide, qui n'est engagé à aucune base, se ma-

nifeſte par la propriété qu'il a d'agacer les dents, de rougir le papier à ſucre, de dépolir le fer, d'en diſſoudre la limaille, d'attaquer le cuivre & d'abſorber ſans efferveſcence un peu des alkalis fixes, terreux ou volatils qu'on y jette pour en précipiter les autres ſubſtances. La nature de cet acide eſt vitriolique, parce que ſaturé de limaille de fer, il fournit des cryſtaux de vitriol martial, & qu'avec les autres baſes, il forme des ſels neutres ſemblables à ceux que forme l'acide vitriolique. Il a de plus, comme cet acide, la propriété de chaſſer de deſſus ſa baſe l'acide marin, à l'aide de peu de chaleur; & il forme un eſprit ſulfureux, quand il eſt combiné avec quelque ſubſtance graſſe.

On apperçoit très-aiſément la baſe ochreuſe de ces eaux minérales; la chaleur approchante de celle de l'eau bouillante, la précipite conſtamment au poids de cinq grains par livre. Cette ochre eſt jaune, très-ſubtile, & a toutes les propriétés de l'ochre ordinaire : elle paſſe par le moyen du feu à différentes couleurs rouges plus ou moins foncées; elle n'eſt pas attirable à l'aimant, parce qu'elle eſt précipitée d'une eau qui contient un acide, & que les baſes martiales perdent cette propriété quand elles ont été diſſoutes par un acide. Cette ochre a perdue ſon phlogiſtique, & n'eſt pas un fer parfait : il faut, pour en faire du fer, employer un

reductif tel que le charbon, qui suffit pour rendre le phlogistique à la base qui en est privée.

Ce n'est pas là toute la quantité d'ochre contenue dans ces eaux: la plus grande partie y demeure suspendue, à moins qu'une substance plus analogue à l'acide vitriolique ne l'en chasse. Les résidus des évaporations sont jaunis par cette ochre : on ne la retire pas entiérement par les lotions; elle fait une bonne partie du poids de ces eaux.

Le sel vitriolique de ces eaux se reconnoît par la propriété qu'il a de verdir le syrop violat, & de noircir avec l'infusion de noix de galle: il y est en petite quantité; on ne peut pas le crystaliser, à moins que d'anéantir la viscosité qui l'accompagne & qui le rend facile à s'humecter à l'air. C'est cette matiere visqueuse qui le met dans l'état d'eau-mere. On la reconnoît à sa ténacité & à la facilité qu'elle a de se dégager à une lente chaleur pour nager & se moisir sur ces eaux. Dans la distillation, elle se combine avec l'acide vitriolique, & le convertit en esprit sulfureux & suffoquant. On peut encore la retrouver dans les dernieres portions d'eaux minérales, évaporées, après avoir été dégagées de leur ochre par quelque précipitant; cette matiere visqueuse s'amoncele, & forme de petits pelotons comme de la gomme qui seroit dissoute imparfaitement dans l'eau. Il ne faut pas filtrer la liqueur, mais la décan-

ter de deſſus ſon précipité, pour appercevoir ces petits pelotons.

On ne peut preſque pas évaporer ces eaux minérales, qu'on n'y voie des cryſtaux ſéléniteux. Ils ſe trouvent dans tous les dépôts, dans tous les réſidus d'évaporations, dans le ſel verdâtre & ſoyeux qui tapiſſe les évaporations; on les reconnoît à leur blancheur, leur inſipidité, leur inſolubilité, & au ſoufre qu'ils forment avec les charbons, ainſi qu'au turbith minéral qu'ils font naître, quand on verſe ſur eux quelques gouttes de diſſolution de mercure dans l'eſprit de nître: ils ſont au poids d'environ vingt grains par livre d'eau minérale.

Le ſel marin ſe dégage de ces eaux par la diſtillation, à l'aide de l'acide vitriolique ſurabondant qu'elles contiennent; l'eſprit qui paſſe en vapeurs blanches, cryſtalliſe en cube avec les baſes appropriées. L'acide nitreux n'eſt pas ſi facile à ſaiſir, parce qu'il ſe dégage très-promptement, & qu'il y en a très-peu dans ces eaux; on pourroit même n'en pas faire mention, ſans conſéquence. L'acide marin lui-même n'y eſt pas en une quantité bien ſenſible.

Il n'y a aucune expérience rapportée ici, qui ne ſoit développée dans mon ouvrage; il contient de plus les expériences que j'ai faites ſur les nouvelles eaux de Paſſy, que je ſupprime, parce que j'ai ſupprimé dans cet

extrait la méthode de comparaiſon que j'ai ſuivie dans mon ouvrage.

Je l'ai terminé par l'expoſition phyſique du ſol de Paſſy, de la poſition reſpective du puits de M. Calſabigi & des ſources de Madame Belami, & par l'examen des ſubſtances contenues dans le terroire de Paſſy, & qui ſont propres, en ſe diſſolvant, à former des eaux minérales. J'ai fait avec des marcaſſites de Paſſy une eau ſemblable à celles du puits de M. Calſabigi; & en filtrant de ces eaux mêmes à travers des ſubſtances analogues à celles qui conſtituent le ſol de Paſſy, j'en ai fait des eaux ſemblables pour la légéreté, la ſaveur & les autres bonnes qualités, à celles des ſources de Madame Belamy. Ces expériences, jointes à la ſituation reſpective, m'ont fait avancer que le puits de M. Calſabigi étoit l'origine des ſources de Madame Belami.

Enfin, j'ai dit un mot ſur le bleu qu'on fait avec les eaux de puits de M. Calſabigi, & j'ai conclu que ce travail ne pouvoit gueres être fait que pour amuſer les gens oiſifs, & non pas pour être jamais ſuivi en grand; fondé ſur la quantité conſidérable d'eau minérale qu'il faut conſommer pour retirer très-peu de fécule bleue : car il faut 280 pintes d'eau, pour en obtenir une livre. Les expériences que j'ai faites ſur ce bleu, m'ont montré qu'il n'étoit pas auſſi excellent qu'on l'a voulu inſinuer.



TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Décembre 1755.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

Fin de la Table.

TABLE GÉNÉRALE

Des Pieces contenues dans les Recueils des six derniers mois de l'année 1755.

MÉDECINE.

JUILLET.

AOUST.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

CHIRURGIE.

JUILLET.

AOUST.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DECEMBRE.

PHARMACIE

JUILLET.

AOUST.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

Fin du Tome troisieme.

